This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

ADÈLE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

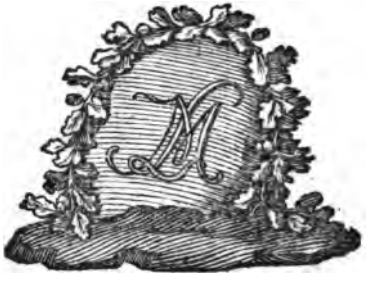
ADÈLE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION;

CONTENANT tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes Perſonnes, & des Hommes.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN,
Imp. Libraires, rue de la Harpe, près S. Côme.

M. DCC. LXXXII.

ADÈLE ET THÉODORE,

OU

LETTRES SUR L'ÉDUCATION.

LETTRE PREMIÈRE.

Le Comte de Roſeville au Baron.

VOUS n'imaginez pas, mon cher Baron, le plaiſir que votre lettre m'a cauſé; ce que vous mande M. d'Aimeri, au ſujet de mon jeune Prince, me flatte véritablement; car les éloges indirects ſont les ſeuls qui puiſſent faire quelqu'impreſſion. M. d'Aimeri s'étonne ſur-tout de la facilité avec laquelle il s'exprime, & de l'application qu'il met à tout ce qu'il fait. Vous avez vû comment j'ai ſu lui apprendre à bien parler, il a pris cette habitude en jouant & en s'amuſant; à

l'égard de ſon activité, il la doit principalement à une petite attention de ma part: quand je ſuis arrivé ici, il avoit ſept ans & demi; je le trouvai indolent, pareſſeux, ne ſe divertiſſant de rien; & remarquant d'ailleurs en lui de la vivacité naturelle & de l'eſprit, je compris que ces défauts ne venoient que de quelque vice particulier d'éducation, & je le découvris bientôt. La chambre du Prince étoit remplie de tous les joujoux imaginables; & l'enfant, au milieu de ces tréſors, ne ſachant ſur quel objet fixer ſon choix, voulant jouir du tout, ne jouiſſoit de rien, & s'accoutumoit à l'inconſtance qui ne peut que fatiguer & ne ſatisfait jamais: d'ailleurs cinq ou ſix perſonnes ſubalternes entouroient le jeune Prince, & n'avoient d'autre occupation que celle de lui inventer des amuſemens, & de lui épargner la peine d'aller chercher le joujou dont il avoit envie, ou de ramaſſer ſon volant, ſa boule, &c. Auſſi le Prince étoit-il ſi bien accoutumé à tous ces ſoins ſerviles, que ſi la choſe qu'il tenoit tomboit à terre, il ne faiſoit pas le plus léger mouvement pour la ramaſſer, certain que ſix perſonnes alloient ſe précipiter à la fois pour lui rendre ce ſervice. J'ai banni de chez lui tous ces

ſclaves, que j'ai remplacés par un ſeul enfant de ſon âge ; en même temps j'ai renvoyé toutes les boutiques de joujoux, & je n'ai gardé que ce qui étoit réellement néceſſaire à ſon amuſement. Il a d'abord trouvé cette réforme fort rigoureuſe, mais en peu de temps il a perdu ſa pareſſe & ſon indolence, & il a pris toute l'activité qu'il étoit fait pour avoir.

Nous avons eu enſemble, avant-hier, une ſcène très-ſérieuſe. Je ſuis entré chez lui à huit heures du matin, j'ai renvoyé ſes valets-de-chambre, alors je me ſuis approché de lui & l'embraſſant : vous avez aujourd'hui treize ans, lui ai-je dit, votre éducation n'eſt pas finie, votre caractère & votre eſprit ne ſont point encore formés & ne peuvent l'être, mais cependant vous n'êtes plus un enfant ; & dans le rang où vous êtes, maintenant toutes vos actions deviennent intéreſſantes .... Tenez, Monſeigneur, continuai-je, voici huit volumes de mon écriture qui contiennent le journal de votre enfance ; vous y trouverez quelques réflexions qui ne vous ſeront pas inutiles, même dans ce moment : recevez ce préſent, qui d'ailleurs vous prouvera à quel point je me ſuis occupé de vous.... Ah, ſûrement il

m'eſt cher, interrompit le Prince, je le relirai avec intérêt, & je le conſerverai toute ma vie.... Mais, pourſuivit-il, vous ne ferez donc plus de Journal? .... Pardonnez-moi, répondis-je, & je l'écrirai même avec plus de correction & d'attention, car celui-là ſera pour la poſtérité....; = Comment? = Monſeigneur, je vous le répète, vous n'êtes plus un enfant, le Journal de votre vie devient une hiſtoire: ainſi, comme *l'Hiſtorien* ſera exact & fidèle, prenez garde à vous, & ſongez enfin que vous ferez mon bonheur toutes les fois que vous me procurerez l'occaſion de vous louer. = Mais, ce Journal ne ſera jamais imprimé? = Il le ſera certainement: on ſait que je l'écris, & sûrement, après ma mort, ce Manuſcrit ſera rendu public; n'en doutez pas. = Et ſi j'avois le malheur de faire quelque choſe de véritablement blâmable, vous l'écririez?...= Non, le Journal finiroit-là, mais je vous quitterois.... = Ah, vous le continuerez, je vous le promets; je vous croirai toujours; ainſi, je ne ferai jamais de grandes fautes. A ces mots, nous nous ſommes attendris l'un & l'autre, le Prince m'a fait promettre que je ne me ſéparerois jamais de lui, & je ſens qu'en effet, s'il répond à mes eſpérances,

il aura le droit de disposer de ma destinée, & pourra me tenir lieu de tout ce que je lui sacrifie, malgré l'attachement si tendre que je conserve à ma famille, à mes amis & à ma Patrie. J'approche, mon cher Baron, d'un moment bien critique & bien important, celui où les passions de mon Élève vont tout-à-coup se développer, & certainement il en aura de très-vives: il a le plus grand desir de se distinguer, il est actif, appliqué, sensible, reconnoissant; il ne juge jamais en mal légèrement, il lui faut des preuves évidentes pour condamner, mais il se prévient trop facilement en bien; c'est un défaut très-dangereux dans un Prince, & dont je ne cherche cependant à corriger le mien qu'avec de grandes précautions, dans la crainte d'altérer la bonté de son cœur. Tout ce qu'il trouve aimable lui paroît parfait; il juge les personnes qui lui sont indifférentes avec un discernement extraordinaire pour son âge, mais il devient aveugle pour celles qui lui plaisent; & dès que son cœur est touché, il n'examine plus rien, ou, pour mieux dire, il perd une partie de sa pénétration naturelle. Comme il a du goût & de la délicatesse, il est plus sensible qu'un autre aux grâces; & des manières nobles & agréables,

une converſation fine & ſpirituelle, le ſéduiſent aiſément. L'Abbé Duguet dit avec raiſon :

« Les Princes ont ordinairement un goût exquis, » des manières, & ils ſont par-là plus expoſés » que les autres à ſe tromper ſur le fond. Ils ſen- » tent tout, mais ils ne voyent pas tout; ils ſont » invités ou offenſés par des choſes qui le mé- » ritent, mais qui ſouvent ne ſont pas ce qu'il y » a de plus eſſentiel; ils jugent promptement de » ce qui eſt viſible, & pour l'ordinaire, le ju- » gement qu'ils en portent eſt fort sûr, mais ce » qui eſt viſible eſt rarement déciſif; & quand on » a certaines qualités impoſantes, on eſt facilement » diſpenſé par eux d'une épreuve un peu ſévère. »

Le Prince a été élevé avec le jeune Sulback, le fils de ſon Sous-Gouverneur, qui, à l'âge de ſeize ans, annonce déjà toutes les vertus de ſon père (un des plus honnêtes hommes que je connoiſſe); mais le Prince a pour lui beaucoup plus d'eſtime que de penchant, parce que ce jeune homme manque de grâces, & n'a rien de brillant, quoiqu'il ait beaucoup d'eſprit & de raiſon. Au contraire, le Prince a la plus vive inclination pour le Comte de Stralzi, l'unique héritier de la plus grande maiſon de ce pays-ci, qui a dix-ſept ans,

une très-belle figure, un eſprit ſuperficiel, mais beaucoup de fineſſe, de ſoupleſſe & de grâces; ſa naiſſance & le rang de ſon père lui donnent le droit de faire ſouvent ſa cour au Prince, dont il eſt mieux accueilli que je ne le voudrois au fond du cœur, car je crois cette liaiſon très-dangereuſe; cependant je me garde bien de le témoigner, mes remontrances ne détacheroient point le Prince, & me rendroient ſuſpect, auprès de lui, d'une prévention injuſte, ce qui m'ôteroit la poſſibilité d'exécuter les deſſeins que je médite pour lui ouvrir les yeux peu-à-peu. L'arrivée du Chevalier de Valmont a produit une très-grande diverſion dans les ſentimens du Prince pour le Comte de Stralzi; le Chevalier a plus d'agrémens encore, & ſon eſprit, ſon inſtruction, ſa modeſtie, ſuffiroient ſeuls pour gagner tous les cœurs; s'il devoit ſe fixer ici, je ſuis bien sûr que même ſans le vouloir & ſans y penſer, il ſupplanteroit facilement le jeune favori; mais malheureuſement il part dans un mois.

Je n'ai point oublié, mon cher Baron, la promeſſe que je vous ai faite de vous envoyer une deſcription du jardin de M. de Murville; je n'y ai point encore mené le Chevalier de Valmont, parce

que la maladie de M. de Murville a été très-longue, & que, pendant ſa convaleſcence, M. d'Aimeri & ſon petit-fils étoient en Ruſſie. Mais enfin, nous y allons d'aujourd'hui en quinze, & je vous écrirai en revenant de cette promenade. Je vous prierai de communiquer cette Lettre à ma ſœur, car vous ſavez combien elle eſt curieuſe de tous les détails qui ont quelque rapport au Chevalier de Murville; elle m'a écrit à ce ſujet ſix pages de queſtions, & voudroit que je lui rendiſſe compte de tout ce que le Chevalier de Murville a fait & penſé depuis l'inſtant qu'il a été forcé de renoncer à Cécile & à ſa Patrie. Si vous êtes encore à Paris, dites-lui de grâce qu'il a quitté le nom d'Anglures, & repris celui de Murvillle; qu'il a quarante ans, qu'il n'a point de *cheveux blancs*, qu'il eſt encore *beau*, qu'il a l'air *mélancolique*, que ſa ſanté eſt *très-mauvaiſe*, & qu'il n'a jamais *rien aimé que Cécile*. Entre mille queſtions que me fait ma ſœur, voilà les principales; elle ajoute qu'elle n'aura de repos que lorſque j'y aurai répondu, & que ſi c'eſt d'une manière ſatisfaiſante, elle n'aura plus qu'un deſir à former, qui ſera d'avoir un portrait bien reſſemblant de cet homme rare, *le héros & le martyr de l'amour &*

de la fidélité. Adieu, mon cher Baron; ſongez, lorſque vous ſerez à Lagaraye, que vous m'avez promis une copie de la relation que vous enverrez à mon beau-frère.

LETTRE II.

La Baronne à la Vicomteſſe.

OUI, ma chère amie, nous ſommes arrivés à Lagaraye avant-hier au ſoir; M. d'Almane, Dainville & mon fils ont fait une grande partie du chemin à cheval; auſſi le pauvre Théodore étoit-il cruellement fatigué en arrivant. Vous allez être bien étonnée, en apprenant que nous n'avons point encore vu M. de Lagaraye; mais tout ce que nous en avons appris a bien augmenté le deſir que nous éprouvions de connoître cet homme véritablement incomparable. Comme vous m'avez recommandé de mettre beaucoup d'ordre dans mes récits, & de n'omettre aucune circonſtance, je commencerai ma narration de ſamedi, le jour de notre arrivée. En deſcendant de voiture, nous fûmes nous établir dans une aſſez bonne auberge; mais au bout d'une demi-heure, nous vîmes entrer dans notre chambre un vieillard vénérable, de la figure la plus intéreſſante, qui nous pria inſtamment d'aller dîner chez lui le lendemain. Nous acceptâmes ſa propoſition, & le vieillard reprenant la

parole : Vous venez voir deux Anges, nous dit-il, oui, deux Anges que le Ciel nous a donnés pour le bonheur de tout le pays .... Non-seulement ils soignent les malades, mais ils donnent de quoi vivre aux vieillards & aux infirmes ; ils font travailler la jeunesse, & tout le monde ici est heureux. Si vous le permettez, continua-t-il, je vous servirai demain de guide, & je suis sûr que tout ce que vous verrez vous fera révérer mille fois davantage un homme que la seule renommée ne peut peindre qu'imparfaitement. Ce n'est qu'en l'approchant, en l'écoutant, en voyant tout ce qu'il a fait, qu'on peut lui accorder le degré d'admiration qu'il mérite. Pendant ce discours, qui portoit au comble notre curiosité, je considérois avec autant d'attention que d'étonnement celui qui nous parloit, & je trouvois sa manière de s'exprimer bien extraordinaire pour un homme dont l'extérieur n'annonçoit qu'un paysan : je ne pus m'empêcher de lui témoigner la surprise extrême qu'il me causoit ; il sourit & me répondit : Mon histoire est en effet assez singulière, & si elle peut exciter votre curiosité, je vous la raconterai demain, avec d'autant plus de plaisir, que ce détail fera, pour M. & Madame de Lagaraye, un

hommage de ma reconnoiſſance. Je vis, je ſuis heureux, & c'eſt par leurs bienfaits..... En achevant ces mots, ſes yeux ſe remplirent de larmes, nous nous regardâmes tous, & un ſentiment d'une douceur inexprimable fit auſſi couler les nôtres..... Je demandai au vieillard ſi nous pourrions voir M. de Lagaraye le lendemain; il nous répondit qu'il étoit allé conſoler & ſecourir les habitans d'une ferme brûlée, à ſix lieues de Lagaraye, mais que nous le verrions auſſi-tôt qu'il ſeroit de retour.

Le lendemain, nous étions tous levés & habillés au jour naiſſant; notre bon vieillard vint déjeûner avec nous, enſuite il nous dit: Si vous voulez me ſuivre, je vais à préſent vous conduire aux manufactures; vous n'avez entendu parler que des hôpitaux, & vous allez voir que M. de Lagaraye a formé des établiſſemens dans tous les genres. A ces mots, nous nous ſommes tous mis en marche, & notre guide nous a d'abord conduits dans la grande rue du village; là, s'arrêtant: Vous voyez, nous a-t-il dit, ces maiſons ſimples & champêtres, elles ſont remplies d'un peuple immenſe, la plupart de ces cabanes ſont neuves. Les étrangers, les malheureux, attirés & accueillis par

M. de Lagaraye, depuis dix ans, viennent en foule habiter ce ſéjour de paix & de bonheur; tout être infortuné trouve ici une Patrie bienfaiſante qui lui offre l'honorable reſſource du travail, & les moyens d'y ſubſiſter ou de pouvoir s'établir ailleurs. On trouve à Lagaraye des gens de tous les pays, c'eſt le refuge aſſuré de la miſère laborieuſe; l'homme oiſif ou vicieux y eſt ſeul rebuté & traité en étranger. Le Ciel, qui bénit cette Terre, accorde à ſes heureux habitans la ſanté, la force, l'induſtrie; &, dans aucun lieu du monde, la population n'eſt auſſi extraordinaire qu'ici. En effet, le coup-d'œil de cette rue offre le tableau le plus intéreſſant & le plus agréable; on y rencontre à chaque pas une multitude de petits enfans; toutes les maiſons ouvertes laiſſent voir un intérieure d'un propreté charmante; on y découvre une quantité de femmes de tout âge & de jeunes filles, qui filent en chantant, l'une à côté de ſon mari, Charpentier, Chapelier, Charon, &c. l'autre auprès de ſon père, occupé auſſi de ſon métier. Tout enfin y reſpire la gaieté, & tout y peint l'abondance & le bonheur. En ſortant de cette rue, nous entrâmes dans une autre un peu moins grande, nous y vîmes beau-

coup de femmes, mais nous fûmes surpris de n'y pas trouver un seul homme; j'en demandai la raison à notre guide, qui me répondit: La rue dont vous sortez est celle des artisans; une partie de ses habitans, comme je vous l'ai dit, consiste en étrangers, en ouvriers malheureux, sans pain & sans ressource, qui sont venus s'y établir; les autres habitans sont des élèves des manufactures, qui, au lieu de porter leurs talens ailleurs, ont préféré de se fixer ici: cette rue, composée d'artisans, est la seule qui renferme une classe d'hommes sédentaires; celle où nous sommes, & toutes les autres sont occupées par des ouvriers qui travaillent en bâtimens, aux grands chemins, ou qui cultivent la terre: le soir, quand leurs travaux sont finis, on les voit tous accourir en foule: ils n'ont point travaillé par corvées, mais pour assurer la subsistance de leurs femmes, de leurs enfans; ils reviennent gaiement, & ne paroissent point fatigués. Comme le vieillard achevoit de parler, nous apperçûmes un grand bâtiment en briques d'une forme longue & irrégulière, c'étoit les manufactures; nous y entrâmes, on nous conduisit dans une salle basse où nous vîmes vingt-six jeunes filles occupées à faire de la den-

telle, quatre femmes âgées préſidoient à leurs ouvrages. Voyez-vous, me dit le vieillard, ces quatre jeunes perſonnes au bout de cette petite table, ce ſont mes filles; j'ai encore là-haut trois garçons, & tout cela, le charme & l'appui de ma vieilleſſe, ne vit & ne jouit d'une heureuſe exiſtence que par la généreuſe compaſſion de M. de Lagaraye. Après ce diſcours, qui en amena d'autres plus intéreſſans encore, le vieillard nous mena dans une petite galerie, où nous trouvâmes douze fileuſes; de-là, notre guide nous fit monter un eſcalier qui nous conduiſit aux ſalles des hommes. Vous imaginez bien que nous commençâmes par celle dans laquelle ſes enfans ſont employés; nous y vîmes vingt-ſix Tiſſerands, & nous paſsâmes dans la dernière ſalle où l'on trouve une manufacture de draps, dans laquelle travaillent quarante ouvriers, ſans compter les perſonnes qui conduiſent les ouvrages. A préſent, nous dit le vieillard, ſi vous n'êtes pas fatigués, je vais vous conduire aux plantations; nous y conſentîmes, il nous fit traverſer le village, & lorſque nous fûmes en pleine campagne, notre guide s'arrêtant: Voyez, dit-il, vis-à-vis de vous cette longue & belle avenue de jeunes arbres, ces

champs fertiles, ces prairies, ces riches moissons; eh bien, cette terre, autrefois inculte & abandonnée, n'offroit aux regards que de vastes marais dont les vapeurs malfaisantes répandoient aux environs les maladies & la mort. Admirez cette heureuse métamorphose, & reconnoissez en l'auteur, toujours M. de Lagaraye; on ne peut faire un pas ici qui ne retrace & ne prouve sa bienfaisance. Nous lui devons tout, jusqu'à l'air pur & sain que nous respirons. Pour de tels travaux, vous devez concevoir ce qu'il a fallu employer de bras; il a formé des agriculteurs en les payant bien, en les exerçant sans relâche; & la terre rendue féconde, en augmentant ses richesses, lui donne la possibilité d'entretenir & d'étendre ces ouvrages immenses. Pendant que le bon vieillard nous parloit, je contemplois avec attendrissement cette terre heureuse & vivante, & je me disois : La volonté d'un seul homme peut faire naître tant de biens, peut produire tant de choses utiles! Est-il possible qu'un tel modèle soit si rare! Ah, si la vûe du mal est dangereuse, si ses exemples sont contagieux, que ceux de la vertu sont touchans & persuasifs! Le vice a beau prendre, pour se montrer, la forme la plus séduisante, il

a toujours quelque côté qui le décèle & qui répugne à celui même qu'il entraîne, tandis que les charmes attachés à la vertu ſont ſans mêlange & purs comme elle. Mais revenons à Lagaraye : après nous être promenés juſqu'à midi, il fallut rentrer ; nous dînâmes chez le vieillard qui, ſuivant ſa promeſſe, nous conta ſes aventures ; & cette hiſtoire me parut ſi touchante & ſi ſingulière, que je revins ſur le champ dans ma maiſon, afin de l'écrire au moment même où j'en étois profondément affectée : je remis Adèle dans les mains de Madame d'Oſtalis & de Miſſ Bridget, & je paſſai le reſte de la journée à écrire l'énorme cahier que je vous envoie. Ce matin on nous annonce que nous ne verrons point encore M. de Lagaraye aujourd'hui, parce qu'il ne reviendra que ce ſoir ; ainſi, nous ne jouirons que demain d'un bonheur ſi vivement deſiré, & c'eſt M. d'Almane qui s'eſt chargé d'écrire au Vicomte le détail de cette intéreſſante entrevûe : au reſte, nous avons tous la tête tournée de tout ce que nous avons vu. Adèle & Théodore ont verſé bien des larmes pendant la narration du bon vieillard : d'ailleurs, ils ne parlent que de M. de

Lagaraye, ne penſent qu'à lui ; ils ont véritablement un déſir paſſionné de le voir : enfin, je vois avec délices que leurs jeunes cœurs ſont ſuſceptibles d'enthouſiaſme pour la vertu, & que par conſéquent ils retireront de ce voyage tout le fruit que nous en pouvions eſpérer. Adieu, ma chère amie ; ne perdez point l'hiſtoire de notre vieillard, c'eſt Adèle qui vous prête ce petit Manuſcrit, car j'ai promis de ne vous l'envoyer que ſous la condition que vous me le rendriez pour elle, quand nous repaſſerons à Paris.

Hiſtoire de Saint-André.

LE PÈRE de notre bon vieillard ſe nommoit M. de Vilmore, homme d'une baſſe extraction, mais qui fit une fortune ſingulière & rapide, & dont vous devez vous reſſouvenir d'avoir beaucoup entendu parler dans notre jeuneſſe à votre beau-père, qui étoit né dans la même Province. M. de Vilmore eut pluſieurs enfans, & notre vieillard, appellé S. André, fut le dernier de tous. M. de Vilmore, voulant marier ſes filles à la Cour, pour s'illuſtrer par de grandes alliances, & deſirant procurer à ſon fils aîné un état & un ſort brillant, ſacrifia le jeune S. André à ces projets ambitieux. Il le fit élever loin de lui, dans une penſion obſcure, où ſon éducation fut entièrement négligée; mais ſes diſpoſitions & ſon eſprit naturel le firent ſurpaſſer l'attente de ſes Maîtres. Il atteignoit ſa ſeizième année, & on lui déclara qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de l'Égliſe. Une tête vive, des paſſions ardentes, les richeſſes de ſes parens, tout lui donnoit pour cet état un dégoût inſurmontable. Il demande à voir ſon père, à lui parler, dans

l'eſpoir de le faire changer de deſſein; M. de Vilmore.... ignorant encore ſes projets, voulut bien lui accorder cette grâce : ainſi, exilé depuis l'âge de cinq ans, il revit ſon père & ſa famille à ſeize pour la première fois; il arriva dans la maiſon paternelle au moment où l'on marioit ſa ſœur au Marquis de C****; il vit ſon frère & ſes ſœurs, au ſein du faſte & de l'opulence, le traiter en étranger, & ſon père même ne lui témoigner que de l'indifférence & du dédain; il ſentit alors à quels malheurs un tel accueil devoit le préparer : cependant il parla, & ce fut avec autant de fermeté que de reſpect. Que la médiocrité, dit-il, ſoit mon partage, je ſaurai m'en contenter, mais n'attentez point à ma liberté, & ne me forcez point à prendre un état pour lequel mon averſion eſt invincible. M. de Vilmore, furieux de ſa réſiſtance, l'accabla des traitemens les plus durs : Votre obſtination, lui dit-il, vous perdra; par bonté, je veux bien vous laiſſer encore le temps de la réflexion; je vais vous envoyer en Flandre chez une de vos tantes, vous y paſſerez ſix mois; ſi, au bout de ce temps, vous n'êtes pas réſigné à mes volontés, j'emploierai les moyens les plus violens pour vous faire rentrer

dans votre devoir. Le malheureux S. André partit pour Lille, accablé, déſeſpéré, mais ferme dans ſes réſolutions. Une figure intéreſſante, un caractère aimable, des manières douces & nobles, le firent bientôt rechercher dans ſon exil, & les charmes de la ſociété lui en adoucirent les rigueurs: facile & ſans expérience, il ſe laiſſa entraîner par tous ceux qui l'accueillirent. Il y avoit alors à Lille le Régiment de..... on y jouoit très-gros jeu, on ſavoit que M. de Vilmore étoit d'une richeſſe immenſe; on engagea ſon fils dans des parties dangereuſes; il commença, comme il arrive preſque toujours, par gagner; & ce qui eſt plus inévitable encore, il finit par perdre; l'eſpoir de recouvrer ſon argent l'emporta plus avant: enfin, il perdit ſur ſa parole vingt-quatre mille francs. Réduit au déſeſpoir, il écrivit à ſon père, dans les termes les plus touchans, l'aveu de ſa faute: pour toute réponſe, on le fit arrêter, & on l'enferma au château de Saumur. Il ſe ſoumit à cette punition avec une douceur qu'on ne devoit pas attendre d'un caractère naturellement violent; ſachant que toutes ſes dettes étoient payées, ſa reconnoiſſance lui fit ſupporter patiemment d'abord un traitement qu'il n'imaginoit pas

devoir durer long-temps : cependant, contre ſon attente, on le retint priſonnier deux ans entiers ; cette ſévérité barbare l'aigrit, le révolta, & lui fit perdre une partie des ſentimens modérés qu'il avoit conſervés juſqu'alors : enfin, les portes de ſa priſon s'ouvrirent, & voici l'Arrêt qui lui fut prononcé : *Il faut donner votre parole d'honneur d'entrer dans l'État Eccléſiaſtique, ou bien vous décider à paſſer aux Indes, en qualité de Volontaire.* Mon choix eſt fait, reprit S. André ; heureux de pouvoir abandonner une patrie étrangère pour moi, puiſque je n'y ai ni père, ni parens, ni amis : cette réponſe décida de ſon ſort, il fut envoyé à Breſt, & deux jours après il s'embarqua. C'eſt ainſi qu'un père dénaturé envoyoit au-delà des mers un jeune homme de dix-huit ans, de la plus grande eſpérance, ſans ſecours, ſans argent, ſans grade, ſans état, & peut-être avec l'eſpoir qu'entouré de périls, de dangers, accablé de miſère & de douleur, il y termineroit ſa vie infortunée.

Cependant, ſa jeuneſſe lui fit ſupporter des fatigues exceſſives, & ſon courage le rendit ſupérieur à ſa fortune. Il ſe diſtingua, parvint à des emplois moins ſubalternes, & bientôt fut tiré de la miſère & de l'oubli. Ces premiers ſuccès

en amenèrent d'autres plus avantageux encore : s'étant fait de la réputation & des amis, on l'associa à des entrepriſes de commerce, qui, dans un pays, fertile alors en reſſources, lui aſſurèrent en moins de cinq ans un ſort indépendant & heureux. Content d'une fortune médiocre, mais honnête, revêtu d'un grade honorable, il commença à tourner ſes regards vers ſa Patrie ; jeune encore, il ne fut pas inſenſible au vain deſir d'étaler aux yeux de ſa famille le fruit rapide de ſes travaux, ſe promettant cependant de revenir dans les Indes, mais d'y retourner conduit par l'ambition & la gloire, & non par la néceſſité. Son père, inſtruit de ſon bonheur, depuis deux ans daignoit enfin le reconnoître pour ſon fils ; il lui écrivoit & paroiſſoit entièrement revenu de ſes préventions. S. André ſe décide, il s'embarque avec ſa fortune entière, qui conſiſtoit en papiers ; une trêve, conclue pour un an, lui promettoit pour ſon voyage une ſûreté qui ne lui permit pas de le différer : cette imprudence fut la ſource de toutes ſes infortunes. A peine eſt-il en mer, que la trêve eſt rompue, ſon vaiſſeau eſt attaqué, pris par les Anglois, & il eſt conduit à Lanceſton, Province méridionale d'Angleterre.

Il perd à la fois, ſa liberté, ſa fortune; & tous ſes projets ſe trouvent anéantis. Il écrit à ſon père; pour comble de maux, il n'en reçoit qu'une Lettre remplie de reproches. Au bout de ſix mois, on lui rend la liberté, il touche enfin aux côtes de France, il en revoit les rives fatales, & il arrive à Breſt à-peu-près dans le même état où il étoit lorſqu'il en partit ſix ans auparavant. Sans reſſources, ſans argent, dénué de tout, il ſe reſſouvint d'un homme nommé Bertrand, Chirurgien, chez lequel il avoit logé jadis, & dont il avoit reçu pluſieurs marques d'attachement; il fut trouver cet honnête homme, qui lui offrit ſa maiſon, ſa bourſe & tous les ſervices qui dépendoient de lui. S. André ne rougit point d'accepter les bienfaits de l'amitié; il écrivit à ſon père: n'ayant jamais touché ſa légitime, l'ayant même oubliée dans des temps plus heureux, il ſe vit alors forcé de la demander. M. de Vilmore lui répondit qu'il ne lui donneroit d'argent qu'à condition qu'il ſe rembarqueroit & retourneroit aux Indes ſans délai, ſur un vaiſſeau prêt à partir, & qui devoit mettre à la voile ſous peu de jours. Cette dureté inconcevable acheva d'aliéner un cœur aigri déjà depuis ſi long-

temps; le reſſentiment, le déſeſpoir, abbatirent ſon courage, il tomba dangereuſement malade, & fut bientôt réduit à la dernière extrêmité. Bertrand ne le quitta plus, il paſſoit auprès de lui les nuits entières, & lui prodiguoit tous les ſoins généreux de la plus vive amitié. Bertrand avoit une fille âgée de dix-huit ans. Cette jeune perſonne, croyant ne ſuivre que le ſimple mouvement d'une juſte compaſſion, attachée au chevet du malheureux S. André, partageoit avec ſon père l'emploi de garde. Bertrand lui contoit les aventures de cet infortuné, ſes ſuccès dans l'Inde, dont pluſieurs témoins exiſtoient à Breſt; il vantoit ſa conſtance, ſon courage, ſes agrémens, & l'un & l'autre pleuroient ſur un ſort ſi funeſte & ſi peu mérité. S. André, depuis le commencement de ſa maladie, agité d'un tranſport furieux, ne pouvoit jouir de ces ſoins touchans; avant ce temps, accablé des plus mortels chagrins, toujours renfermé dans ſa chambre, à peine avoit-il vu ou remarqué Blanche: c'étoit le nom de la fille de Bertrand. Cependant cette jeune perſonne étoit diſtinguée & célèbre dans Breſt, malgré l'obſcurité de ſon état, par une éducation au-deſſus de ſa naiſſance, par un maintien rempli de douceur &

de modeſtie, & ſur-tout par une figure charmante. Une nuit qu'on déſeſpéroit de la vie de S. André, Blanche, triſtement aſſiſe dans la ruelle de ſon lit, conſidéroit avec plus d'attendriſſement qu'à l'ordinaire ce malheureux objet de tant d'inquiétudes & de peines. La pâleur de la mort ſembloit couvrir ſes traits, la jeuneſſe s'y peignoit encore, & les rendoit plus touchans; ſes yeux fermés paroiſſoient l'être pour toujours, une de ſes mains étoit étendue ſur le lit.... Blanche, emportée par un mouvement ſurnaturel, laiſſa tomber ſur cette main une des ſiennes, & la trouvant immobile & glacée, elle le crut mort. O Ciel! s'écria-t-elle, c'en eſt donc fait, infortuné jeune homme!.... L'effroi, la pitié, un ſentiment plus vif encore, l'empêcherent d'en dire davantage, & elle tombe ſur le bord du lit ſans connoiſſance & ſans mouvement. Dans cet inſtant, S. André revient de ſa léthargie, il ouvre les yeux, & le premier objet qui le frappe, c'eſt Blanche évanouie près de lui, c'eſt la jeuneſſe & la beauté environnée des ombres de la mort.... Il fait un cri perçant, on arrive, Blanche eſt ſecourue; cette ſcène ſingulière eſt expliquée, & S. André ne revient à la vie que pour ouvrir ſon âme aux

mouvemens de la reconnoiſſance la plus paſſionnée. C'eſt ainſi qu'au milieu des horreurs de l'agonie, ſur les bords de la tombe, l'amour unit à jamais deux cœurs infortunés; c'eſt ainſi qu'il ſut s'y graver ſous une forme ſi terrible & ſi touchante, & que ces traits profonds y laiſſèrent une empreinte éternellement durable.

S. André, bientôt convaleſcent, ſe livra tout entier à l'impreſſion dangereuſe d'un ſentiment qu'il éprouvoit pour la première fois; il obtint facilement l'aveu néceſſaire à ſon bonheur; Blanche s'étoit trahie même avant d'être aimée, & l'amour heureux & tranquille confirma, par les tranſports de ſa joie, ce que ſon déſeſpoir avoit déjà fait éclater. Bertrand lui-même, ſéduit, entraîné par la pitié, la tendreſſe, & peut-être l'ambition, après une foible réſiſtance, conſentit aux inſtances réunies de S. André & de ſa fille. Il approuva le projet d'une union ſecrète; & S. André, ſix mois après ſa maladie, âgé de vingt-cinq ans, épouſa Blanche, & ſe vit au comble de ſes vœux. Ne voulant, n'attendant rien de ſon père, il réſolut de cacher ſon mariage, & ſe décida à ſaiſir la première occaſion favorable de repaſſer aux Indes, ſuivi de ſon beau-père & de

ſa femme.... Il fit des démarches, & à l'aide de ſa réputation & de ſes amis, il entrevit la poſſibilité d'être inceſſamment employé d'une manière avantageuſe. Dans ces entrefaites, Blanche devint groſſe; il en preſſa plus vivement ſes ſollicitations, dans l'eſpoir de partir & de l'emmener avant qu'elle fût accouchée; mais ſes affaires traînant en longueur, il connut enfin qu'il ne pouvoit éviter l'éclat fatal, qui bientôt alloit rendre ſon ſecret public. Déjà ce n'étoit plus un myſtère dans la Ville, & S. André prit le parti d'en inſtruire lui-même ſon père. Voici la Lettre qu'il lui écrivit.

MONSIEUR,

« Vous rappellerez-vous le nom & l'exiſtence » d'un malheureux, oublié depuis ſi long-temps? » Je dois croire que vous avez renoncé pour » jamais aux droits que la nature vous donnoit » ſur mon ſort; je ſais quelles furent mes pre- » mières erreurs; ſi ma jeuneſſe alors ne put les » rendre excuſables à vos yeux, j'ai dû quelque- » fois me flatter depuis, que ſix ans d'exil, paſſés » dans des travaux utiles, &, j'oſe dire, glorieux, » pourroient en faire perdre le ſouvenir: cepen-

» dant, cruellement abandonné dans mes derniers
» malheurs, je n'ai trouvé que dans un étranger,
» la compaſſion, les ſecours & la tendreſſe d'un
» père. Sans renoncer à celui qui me rejetoit, j'ai
» cru pouvoir adopter celui que ſa bienfaiſance
» & ſa vertu rendent digne d'un titre ſi ſacré.
» Obſcur, pauvre, ſans naiſſance & ſans fortune,
» mais honnête & ſenſible, voilà le père que
» j'ai choiſi. En acceptant ſes bienfaits, en entrant
» dans ſa famille, en épouſant ſa fille, je ſuis
» devenu ſon fils, & le bonheur qu'il m'a pro-
» curé ſurpaſſe, s'il eſt poſſible, tous les maux
» que j'ai ſoufferts. Je reſpecte les diſtinctions
» établies dans la ſociété; ſi je fuſſe né d'un ſang
» qu'une telle alliance eût déshonoré, j'aurois eu
» le courage de ſacrifier & ma paſſion & la
» félicité de ma vie, à la gloire de ma famille.
» Mais, grâce au Ciel, cet obſtacle n'exiſtoit
» point, la naiſſance de ma femme eſt égale à la
» mienne, nos fortunes ſont à-peu-près ſem-
» blables. Son père eſt pauvre... voilà l'unique
» différence de ſon ſort & du mien; ainſi, nulle
» raiſon n'a pu ni n'a dû m'arrêter. Engagé par
» un lien que l'honneur & l'amour me rendent
» également cher & ſacré, je vous ſupplie de

» croire qu'en vain l'ambition, l'autorité, & les
» loix mêmes, s'armeroient enſemble pour le
» briſer. Je vais dans les Indes recommencer une
» nouvelle carrière ; je vous conjure de ne point
» troubler ma deſtinée par des éclats qui ne
» pourroient la changer, je ne demande rien que
» la paix & que l'oubli profond d'une Patrie
» que j'abandonne peut-être pour jamais ; c'eſt
» l'unique grâce que j'oſe implorer, je dois l'eſ-
» pérer, & je l'attends de votre juſtice.

» J'ai l'honneur d'être, &c. »

Cette Lettre produiſit ſur M. de Vilmore les effets les plus terribles ; elle choquoit trop ſa vanité, pour ne pas enflammer vivement ſa colère. Cette comparaiſon de la famille de Bertrand à la ſienne, lui parut le comble de l'outrage ; il obtint à la fois deux Lettres de cachet ; on arrache S. André des bras de ſa femme éperdue ; on le précipite, chargé de fers, dans un cachot ; & Blanche, malgré ſa jeuneſſe & ſon état, ſubit un ſort ſemblable. Ce fut là que l'infortunée mit au jour le fruit malheureux d'un amour ſi déplorable ; on voulut l'arracher de ſes bras, mais ſa réſiſtance, ſes gémiſſemens & ſes

larmes touchèrent des cœurs, ſenſibles à la pitié pour la première fois; on lui laiſſa ſon enfant, & Blanche, pour lui conſerver la vie, prit ſoin de la ſienne. Cependant S André, au comble du déſeſpoir, égaré; furieux, invoquoit la vengeance, demandoit Blanche ou la mort; trois mois s'écoulèrent dans cette ſituation affreuſe; enfin, on vient lui dire qu'un homme demande à lui parler de la part de ſon père.... Mon père! s'écrie-t-il, je n'en ai plus.... Dans cet inſtant, il voit paroître un homme qu'il reconnoît pour l'Intendant de M. de Vilmore: Ah, lui dit S. André, le barbare qui vous envoie exaucera-t-il enfin mes vœux! Venez-vous m'apporter la mort? voilà le ſeul bienfait que je puiſſe attendre de lui.... Calmez-vous, Monſieur, reprit l'Intendant, calmez-vous, je viens vous annoncer un deſtin où vous n'oſiez prétendre; tandis que vous accuſiez la fortune, elle travailloit pour vous; votre frère eſt mort, & vous devenez l'héritier naturel d'un père qui vous tend les bras, & qui peut encore pardonner. Que dites-vous, interrompit S. André, mon frère ne vit plus! Le Ciel eſt juſte, il ravit à mon perſécuteur l'objet que ſon orgueil lui rendoit ſi cher; & moi, victime immolée à ſa

cruelle ambition, je n'aurai point en vain appelé la vengeance.... Écoutez-moi, dit l'Intendant, & plutôt méritez par votre repentir les grâces qu'on vous offre. M. de Vilmore, artisan de sa fortune, en peut disposer; il a deux filles que sa tendresse pourroit enrichir à vos dépens; mais n'ayant point de petits enfans de son nom, & plaignant vos erreurs & vos infortunes, il vous appelle à la destinée que la mort vient de ravir à votre frère; sa charge & ses biens vous attendent.... Vous devez concevoir par quelle aveugle soumission il faut acheter de tels bienfaits. Parlez, Monsieur, reprit froidement S. André; un père qui veut me reconnoître, & qui choisit ma main pour essuyer ses pleurs, est sans doute incapable de m'imposer des conditions déshonorantes; ainsi, parlez, je vous écoute, sans le craindre. Il faut, répondit l'Intendant, abjurer à jamais une union aviliſſante autant qu'illégitime, un sort honnête consolera Blanche de votre commun égarement; & pour dissoudre des liens honteux, on n'exige que votre consentement, toutes les autres mesures sont déjà prises, & ce n'est enfin qa'à ce prix que vous pouvez prétendre.... C'est assez, interrompit S. André; j'ai prévu, dès le commencement de

votre

votre discours, cette odieuse proposition ; j'ai eu la patience de vous entendre, écoutez à votre tour ma réponse. On peut me persécuter, m'opprimer, m'arracher ma femme, mon enfant & la vie, toutes ces cruautés sont possibles à la tyrannie armée du pouvoir ; mais l'honneur est un bien qu'on ne peut me ravir, je le conserverai pur & sans tache, heureux de tout souffrir pour les objets que j'estime & que j'aime. Voilà ma dernière & irrévocable résolution ; la violence, les tourmens, les apprêts de ma mort, rien dans l'univers ne peut la faire changer. L'Intendant voulut répliquer ; mais S. André refusant de l'entendre davantage, il sortit avec le regret & l'humiliation d'avoir cherché vainement à séduire un homme incorruptible. Blanche, dans sa prison, éprouve une persécution plus odieuse & plus injuste encore. On la presse de renoncer à ses droits, à son titre d'épouse de S. André ; on lui propose, à ce prix, un sort avantageux pour elle & pour son enfant ; on emploie tour-à-tour les prières & les menaces. Blanche répondit constamment qu'elle attendoit de S. André l'exemple qu'elle devoit suivre ; qu'elle en espéroit celui du courage & de la fidélité, & qu'en

tout elle étoit décidée à modeler ſa conduite ſur la ſienne. M. de Vilmore, déſeſpérant de vaincre une réſiſtance ſi ferme & ſi déclarée, ſe livra à toutes les fureurs que l'orgueil & le reſſentiment peuvent inſpirer à l'âme la plus dure & la plus implacable : on arrache des bras d'une mère éplorée cet enfant chéri, le ſeul ſoutien, la ſeule conſolation de ſa vie; on reſſerre encore les liens des deux malheureux époux; on rend leur captivité plus affreuſe & plus cruelle encore; & pour comble de barbarie, on leur annonce qu'un tel traitement doit être à jamais leur partage. Quatre ans s'écoulèrent dans cette horrible ſituation : cependant S. André, ſoutenu par l'amour, ſe faiſoit un devoir de vivre & de ſouffrir pour lui.... A force de ſoins, d'intrigues & de perſévérance, il parvint à ſéduire un des geoliers commis à ſa garde : n'en pouvant obtenir la liberté, il l'engagea du moins à lui procurer des plumes, du papier & de l'encre; alors il traça dans un Mémoire détaillé l'hiſtoire intéreſſante de ſa vie; il finiſſoit par demander pour toute grâce ſa liberté, ſa femme & ſon enfant; ne prétendant d'ailleurs ni aux biens de ſon père, ni même à ſa légitime. Ce Mémoire avoit pour inſcription ces

mots : *A ma Patrie.* Il commençoit ainſi : » J'ai verſé mon ſang pour elle, je ſuis un Citoyen obſcur, mais innocent & perſécuté ; ma cauſe eſt celle de tous les cœurs ſenſibles & vertueux : chargé de fers, mourant & déſeſpéré dans le fond d'un infâme cachot, père, époux, fils également infortuné, je me jette dans les bras du premier de mes compatriotes qui lira ce Mémoire, & je le conjure d'avoir la généreuſe compaſſion de protéger, de défendre un malheureux enchaîné depuis près de cinq ans par la violence & la tyrannie. Puiſſe une main bienfaiſante & vertueuſe dépoſer cet Écrit au pied du Tribunal auguſte, protecteur de l'innocence ! & puiſſé-je un jour, en embraſſant & ma femme & mon fils, oublier à jamais dans leurs bras tous les tourmens que j'ai ſoufferts ! » L'homme gagné par S. André, fit ſecrètement imprimer ce Mémoire, & en diſtribua dans le Public pluſieurs exemplaires. Un Avocat, célèbre par ſes talens & ſa vertu, touché d'une telle lecture, voulut avoir la gloire de ſoutenir une cauſe ſi ſingulière & ſi intéreſſante. Malgré le crédit & les oppoſitions de M. de Vilmore, bientôt il fit retentir tous les Tribunaux des cris du malheureux S. André. Il s'informa du ſort de

Bertrand ; il apprit que le chagrin avoit terminé ſa vie depuis ſix mois ; il ſe fit remettre entre les mains le jeune enfant de S. André ; & enfin, il obtint ſa liberté & celle de ſa femme. Alors il ſe rendit à la priſon de Blanche ; elle ignoroit tous ces détails ; & au comble du déſeſpoir, elle n'attendoit que de la mort la fin des peines cruelles qui déchiroient ſon cœur. Le généreux Avocat, conduit par l'humanité, pénètre dans le ſéjour ténébreux où la jeuneſſe, la beauté & la vertu gémiſſante, offrirent à ſes regards le ſpectacle le plus touchant : il tenoit le fils de S. André dans ſes bras ; il entre à la lueur d'une lampe lugubre ; il voit, dans le plus affreux cachot, Blanche couchée ſur de la paille, les cheveux épars, couverte de lambeaux déchirés, le viſage inondé de pleurs, & levant au Ciel ſes mains chargées de chaînes ; il s'arrête & contemple avec une pitié mêlée d'admiration, ſes charmes, ſa jeuneſſe & les horreurs qui l'environnent. Blanche, croyant entendre ſon Geolier, ſoulève ſa tête appeſantie, & demande d'une voix foible & mourante ce qu'on lui veut. Je viens, s'écrie l'Avocat, rendre hommage à la vertu malheureuſe, & terminer ſes peines. En achevant ces mots, il ſe proſterne aux pieds de

Blanche, & lui préſente ſon enfant ; Blanche le reconnoît, lui tend les bras en s'écriant : Ah ! s'il m'eſt rendu, je pourrai ſupporter la vie.... Elle veut l'embraſſer ; mais la joie, le ſaiſiſſement, achevant d'épuiſer ſes forces, elle tombe évanouie dans les bras de ſon Libérateur. Qui pourroit exprimer la ſurpriſe, le raviſſement, les tranſports de cette âme ſenſible & paſſionnée, lorſqu'en reprenant l'uſage de ſes ſens, elle apprit qu'elle alloit revoir ſon époux, & que, recouvrant la liberté l'un & l'autre, la bienfaiſance d'un inconnu, d'un étranger, les réuniſſoit pour jamais. Venez, lui dit l'Avocat, quittez cette demeure affreuſe qui n'a que trop long-temps retenti des gémiſſemens de l'innocence ; venez, que je dépoſe entre les bras d'un père & d'un époux deux objets ſi chers & ſi touchans ; mais, continua-t-il, vous ne pouvez ſortir en cet indigne état ; j'ai tout prévu, vous trouverez dans ce paquet tout ce qui peut vous être néceſſaire ; habillez-vous pendant que j'irai chez le Concierge pour lui montrer mon ordre, & dans un quart d'heure je reviendrai vous chercher. A ces mots, il ſort ſans attendre de réponſe : cependant Blanche ouvre le paquet, elle y trouve du linge & un

habillement complet, dans lequel rien n'étoit oublié; elle mouille de ſes larmes ces gages précieux d'une bonté ſi délicate & ſi attentive; & ſon âme r'ouverte au bonheur, s'enivre avec délices des charmes de la reconnoiſſance.

L'Avocat revient; auſſi heureux, auſſi ému que Blanche, il lui préſente une main tremblante; & l'aidant à porter ſon fils, il l'arrache avec tranſport de ce lieu d'amertume & d'horreur; une voiture les attendoit, & bientôt les conduit à la priſon de S. André. On les introduit; Blanche ſerrant ſon fils dans ſes bras, court ſe précipiter dans ceux de ſon époux; ils éprouvèrent dans cet inſtant tout ce que l'amour & la joie peuvent inſpirer de tranſports à deux cœurs paſſionnés qui paſſent ſubitement de l'excès du déſeſpoir, au comble du bonheur..... L'Avocat, debout vis-à-vis d'eux, contemploit avec raviſſement un ſpectacle ſi doux: il ſe diſoit, voilà mon ouvrage; & ſans doute il n'étoit pas le moins heureux des trois. Tout-à-coup Blanche s'arrache des bras de S. André, & vient tomber aux pieds de ſon généreux Libérateur. Voilà, dit-elle, l'Ange tutélaire, le Dieu bienfaiſant, qui te rend ta femme, ton fils & la liberté.... Elle ne peut pourſuivre, ſes

ſanglots lui coupent la parole. S. André s'élance & ſe proſterne à genoux à côté de Blanche : Ah ! s'écria-t-il, mon cœur, depuis cinq ans envenimé par la haine, abjure en cet inſtant & la colère & la vengeance ; la reconnoiſſance & l'amour vont déſormais l'occuper tout entier ; oui, j'oublie mes infortunes & mes perſécuteurs, je renonce au tourment de haïr, & je conſacre à jamais tous les ſentimens de mon âme aux chers objets qui me ſont rendus, & au plus généreux de tous les hommes.

Depuis cette ſcène touchante, le reſte de la vie de S. André n'offre plus qu'un long enchaînement de malheurs, dont je ne détaillerai que les faits les plus intéreſſans. L'Avocat, ſon bienfaiteur, le reçoit chez lui, l'établit avec ſa femme dans une maiſon de campagne ; là, S. André vécut paiſible l'eſpace de deux ans : occupé de l'agriculture, ſes ſoins & ſon induſtrie doublèrent preſque les revenus de la terre, & lui procurèrent le plaiſir de pouvoir être utile à ſon généreux ami. Il fit pluſieurs tentatives pour rentrer dans le ſervice ; mais toujours traverſé par la haine active & conſtante de M. de Vilmore, il n'y put réuſſir : il eut le malheur de perdre ſon fils, & peu de

temps après, ſon bienfaiteur, ſon unique & ſeul appui. Accablé de douleur, il s'éloigna de Paris avec ſa femme, & porta ſa miſère & ſes chagrins au fond d'une Province reculée, réſolu d'y vivre, inconnu, du travail de ſes mains : ce fut en Auvergne qu'il fixa ſa deſtinée malheureuſe ; ſes talens pour l'agriculture, ſon courage & celui de ſa femme, leur procurèrent les moyens de ſubſiſter ; ils ſe mirent l'un & l'autre au ſervice d'un riche Fermier ; S. André cultivoit la terre, tandis que Blanche, employée aux travaux de la maiſon, ſurmontoit, pour ces emplois groſſiers, & ſon dégoût & ſa délicateſſe. Six ans s'écoulèrent de la ſorte ; S. André eut pluſieurs enfans, il leur donna une éducation conforme à leur état, & s'accoutuma lui-même à ce genre de vie laborieux, mais tranquille : enfin, il parvint à ſe rendre poſſeſſeur d'un petit champ, qui pouvoit ſuffire, en le cultivant, à la ſubſiſtance de ſa famille ; il s'y retira, & pendant dix ans il y goûta tous les charmes de la paix & du bonheur. Content de ſa fortune, il oublia, dans les bras de ſa femme & de ſes enfans, le ſort ſi différent pour lequel il ſembloit né ; un événement inattendu vint détruire l'ouvrage du temps & de la raiſon, & le replonger dans un

abîme affreux de peines & de malheurs. M. de Vilmore, attaqué depuis un an d'une maladie lente, mais mortelle, ſentit quelques remords de ſa conduite dénaturée envers ſon fils : ſur le bord du tombeau, ſa conſcience troublée lui fait enviſager avec horreur l'inſtant redoutable d'une deſtruction prochaine; la religion ſi conſolante, lorſqu'on a bien vécu, ne peut qu'ajouter encore à la terreur ſecrète qui l'accable; en vain, il veut s'affranchir du remords déchirant qui le pourſuit, il touche au terme où l'homme le plus pervers n'a plus la pernicieuſe faculté de pouvoir s'abuſer lui-même; la vérité, ſi terrible aux coupables, vient, malgré lui, l'éblouir & le confondre.... Enfin, il ſe décide à prendre des informations ſur le ſort de ſon fils, il en parle à ſon Intendant; & cet homme, plein de probité & d'intérêt pour le malheureux S. André, après beaucoup de recherches inutiles, parvient à découvrir le lieu de ſa retraite, & lui écrit cette Lettre.

« M. de Vilmore ſe meurt, il vous deſire, & » ſon cœur oppreſſé peut ſe r'ouvrir encore à la » tendreſſe; n'héſitez pas, volez dans les bras » d'un père qui ſe reproche chaque jour toutes » les infortunes dont vous avez gémi; venez, il

» en eſt temps encore ; profitez des momens où » les vains deſirs de l'orgueil & de l'ambition » s'anéantiſſent.... Il voudroit vous voir, mais » n'a pas le courage de vous demander ; il eſt en- » touré de vos ennemis qui dévorent déjà ſa dé- » pouille & la vôtre. Je vous avertis de ſes diſpo- » ſitions ſecrètes ; paroiſſez, conduiſez à ſes » pieds votre famille malheureuſe, & vous re- » trouverez tous vos droits ; mais hâtez-vous, » tout dépend de votre activité & de votre dili- » gence. »

S. André n'héſite pas, l'intérêt de ſes enfans l'emporte ſur ſes preſſentimens & ſes réflexions ; il vend à vil prix ſon petit enclos, & part avec ſa famille. En quittant ce lieu chéri, un mouvement confus le force à répandre des larmes, il regrette ſon humble chaumière, & ne peut s'en arracher qu'avec un ſentiment inexprimable de trouble & de douleur. Pour arriver plus promptement, il eſt obligé d'acheter une voiture, de prendre la poſte, & les frais du voyage conſumèrent preſque entièrement le fruit de ſeize ans de travaux. Enfin, il découvre les murs de Paris, & bientôt l'hôtel ſomptueux de ſon père. A cette vûe, Blanche ſe jette dans ſes bras :

Voilà donc, lui dit-elle, le ſéjour où vous auriez vécu ſans moi, & vous pouviez regretter celui que nous quittons. . . . S. André pleure & l'embraſſe, & ce moment qui retraçoit aux yeux mêmes d'un objet qui ſavoit ſi bien connoître le prix des ſacrifices qu'il n'avoit jamais reprochés, ce moment ſi touchant & ſi flatteur fut peut-être un des plus doux de ſa vie. Mais, hélas, quelle accablante nouvelle les attendoit! .... L'officieux Intendant de M. de Vilmore courut au-devant d'eux, & leur apprit que la veille il avoit inſtruit ſon Maître de leur prochaine arrivée, mais que cette nouvelle n'avoit pu terminer ſur le champ ſes incertitudes; qu'il avoit paſſé une nuit affreuſe; que le matin ſe ſentant à l'extrêmité, il avoit enfin demandé un Confeſſeur, & qu'après deux longues conférences, il s'étoit déterminé à faire un nouveau teſtament. « Tout juſques-là vous étoit » favorable, continua l'Intendant; le digne Curé » auquel il a donné ſa confiance, lui a parlé avec » tant de force ſur ſes procédés avec vous, que » M. de Vilmore, pénétré de crainte & d'effroi, » n'a plus balancé à envoyer chercher ſon No- » taire; mais un inſtant après, votre courier étant » arrivé, & annonçant que vous alliez paroître

» dans deux heures, M. de Vilmore éprouva un » saiſiſſement qui produiſit en lui la plus funeſte » révolution; il a perdu au même moment l'uſage » de la parole, état d'autant plus terrible pour » lui, qu'il a conſervé toute ſa tête & toute ſa » connoiſſance : enfin, continua l'Intendant, il » ſait que vous êtes ici, il témoigne le plus grand » deſir de vous voir; le Médecin dit que votre » préſence peut opérer encore une nouvelle révo- » lution, & lui rendre la faculté dont il eſt privé; » venez, Monſieur, ne perdons plus de temps. »

A ces mots, S. André, ſuivi de ſa famille, vole à l'appartement de ſon père. M. de Vilmore, en le voyant entrer, leva les yeux au Ciel, & lui tendit les bras. S. André courut ſe précipiter à genoux devant ſon lit; M. de Vilmore le regarde avec l'expreſſion la plus pathétique, & le nom de S. André échappe de ſa bouche; ſon Confeſſeur accourt : « Faites un effort, lui crie-t-il, votre » Notaire eſt là; encore un mot, un ſeul mot » pourroit aſſurer le ſort d'un infortuné que votre » ſilence & votre mort vont condamner pour » jamais à la miſère la plus affreuſe; demandez à » Dieu la grâce de pouvoir réparer, dans ce der- » nier moment qui vous reſte, les peines qu'a

» ſouffertes l'innocence..... Il exaucera cette » prière ſi juſte & ſi touchante.....» A ces terribles paroles, M. de Vilmore joint les mains, les élève vers le Ciel, il ouvre la bouche, paroît vouloir parler; mais ne pouvant articuler que des ſons entrecoupés & confus, la douleur, l'effroi, le remords, ſe peignent ſur ſon viſage; ſes bras ſe roidiſſent, la pâleur de la mort couvre ſon front, le Confeſſeur veut lui donner un Crucifix; le malheureux mourant, égaré par la rage & par le déſeſpoir, jette un affreux regard ſur ſon fils; & conſidérant d'un air ſiniſtre & farouche le Crucifix qu'on lui préſente, il le repouſſe en frémiſſant, & dans ce moment même la plus effrayante convulſion termine enfin ſa vie. Mort terrible, épouvantable, dont la ſeule image fait friſſonner d'horreur; leçon à jamais utile & mémorable, s'il en eſt, pour les pères capables de haïr & d'abandonner leurs enfans. Il mourut ſans avoir fait aucune diſpoſition en faveur de S. André; on ne trouva que l'ancien teſtament que ſa haine avoit dicté: ainſi, ſes irréſolutions & ſes remords trop tardifs ne ſervirent qu'à rendre ſa fin plus douloureuſe & plus funeſte, & ne purent changer le ſort de ſon malheureux fils.

Cependant S. André, mille fois plus à plaindre que jamais, connoît, en frémiſſant, toute l'étendue des maux cruels où ce dernier revers le livre; il lui reſtoit encore quelque argent, il loue une chambre dans un fauxbourg éloigné, & s'y retire avec ſa famille pour y réfléchir, au moins durant la nuit, au parti qu'il pourra prendre; ſes enfans fatigués du voyage, & trop jeunes encore pour reſſentir les tourmens de l'inquiétude, bientôt s'endorment & jouiſſent paiſiblement du plus profond repos. Une triſte lampe éclairoit ce ſombre réduit; S. André, muet, immobile, l'œil égaré, la démarche incertaine, ſe promenoit à grands pas, & tous ſes mouvemens déceloient la violente agitation de ſon âme. Blanche, juſqu'alors abſorbée dans ſa douleur, le regarde, frémit, & courant ſe jeter à ſes pieds: Ah, malheureux, lui dit-elle, dans quel abîme vous ai-je entraîné! Sans moi, ſans ce fatal amour qui cauſe aujourd'hui votre ruine, vous ſeriez heureux, & cette vie déplorable ſeroit auſſi fortunée qu'elle eſt affreuſe & funeſte.... Mais ſi tu m'aimes encore, ton courage ne t'abandonnera pas; qu'il ſe ranime à la voix de ta femme, à la vûe de tes enfans.... Mes enfans, reprit S. André, mes enfans.... J'ai

pu ſupporter ta miſère & la mienne, mais ces infortunés ont-ils ta raiſon & ta force; .... les voir gémir & ſe plaindre ! non, non, il vaut mieux .... A ces mots, il s'arrête, il va tomber ſur une chaiſe à l'autre bout de la chambre. O Ciel, s'écrie Blanche épouvantée, que me faites-vous entrevoir, & quel affreux deſſein ! .... Elle n'en peut dire davantage, ſes ſanglots lui coupent la parole; S. André ſe rapproche d'elle; & d'un air ſombre & farouche: Crois-moi, Blanche, lui dit-il, ſèche tes pleurs, nous avons aſſez ſupporté la vie; notre tâche eſt remplie, un moment peut nous ſouſtraire à tant d'horreurs, & mon courage t'en donnera l'exemple. A ce diſcours terrible, Blanche ranime & raſſemble toutes ſes forces; & d'une voix ferme: Qui ! moi, s'écria-t-elle, j'outragerois ainſi & le Ciel & la nature ! j'abandonnerois mes enfans ! je ſerois à la fois impie & barbare ! Ah, je ne ſuis qu'infortunée, l'innocence me reſte, je puis tout ſupporter .... Oui, ſi tu me condamnes à l'horreur de te ſurvivre, j'aurai le courage d'eſſayer du moins de prolonger encore une ſi déplorable exiſtence .... Je vivrai pour tes enfans .... ces enfans malheureux que tu veux trahir & livrer ſans reſſource à des maux que tu n'as plus toi-

même la force d'endurer .... A ces mots, quelques larmes s'échappèrent des yeux de S. André, & ſa femme le voyant attendri, ſaiſit cet inſtant favorable pour achever de le toucher, & de le ramener à la vertu. S. André, rendu à lui-même, reconnoît ſon égarement, le déteſte & l'abjure; il convient enfin que la religion, l'honneur & la nature lui preſcrivent également de vivre; mais ſon corps ſuccombe à tant d'agitations, une fièvre violente s'allume dans ſes veines, & bientôt le conduit aux portes du trépas. Blanche ſe trouve alors réduite aux derniers excès du malheur; d'un côté, ſon époux mourant; de l'autre, ſes enfans infortunés ſouffrant toutes les horreurs du froid & de la faim. Dans cet état, elle invoque le Ciel, & lui demande de terminer enfin, par un même coup, l'exiſtence douloureuſe de tant d'innocentes victimes. Un matin, auprès du lit de S. André, elle conſidéroit ſon viſage défiguré par les ombres de la mort, & ſe rappeloit ce temps de ſa jeuneſſe, où, dans une ſituation à-peu-près ſemblable, elle avoit éprouvé les premières impreſſions d'une paſſion depuis ſi fatale à tous deux; ce ſouvenir ranimant ſa tendreſſe plus vivement que jamais, elle ſaiſit une des mains de S. André; & l'arroſant

de

de larmes : O cher époux, lui dit-elle en se jetant à genoux, peux-tu me pardonner les tourmens dont mon funeste amour empoisonna ta vie? . . . . Ah, reprit S. André, mes derniers momens sont affreux sans doute ; je te laisse, avec mes enfans, au comble de la misère ; mais s'il falloit recommencer une carrière si triste & si pénible, je ferois encore pour toi tous les sacrifices . . . . Comme il achevoit ces mots, la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup, & le spectacle le plus inattendu va fixer les yeux & l'attention des deux malheureux époux. Une jeune femme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, d'une figure charmante, paroît, s'avance d'un air attendri, & s'arrête auprès du lit de S. André : une petite fille de sept ans la tient par la main [1]. La Dame renvoie ses gens, & fait fermer la porte ; alors elle s'adresse à Blanche, & d'une voix douce, lui demande son nom : Blanche, interdite & confuse, hésite & se trouble ; S. André, malgré sa

[1] On n'a fait ici que mettre en action l'admirable tableau de M. Greuze, qui représente la Dame de Charité. On n'en offre, il est vrai, qu'une bien foible esquisse ; mais l'original est si beau que la copie la plus imparfaite paroîtra toujours intéressante.

foibleſſe, fait un effort, ſe ſoulève, & explique en peu de mots ſa ſituation. Je vois, dit la Dame, qu'on ne m'a point trompée; faſſe le Ciel que je ne ſois pas venue trop tard! & vous, ma fille, dit-elle en ſe tournant vers ſon enfant qui pleuroit, regardez bien cette chambre & les touchans objets qui la rempliſſent; qu'un tel ſouvenir ne ſorte jamais de votre mémoire; tenez, continua-t-elle, allez dépoſer cette bourſe ſur le pied de ce lit, approchez-en avec reſpect, on en doit au malheur; ne l'oubliez jamais, & rendez-vous digne un jour de l'emploi ſacré dont je vous honore.

Vous deſirez sûrement ſavoir quelle étoit cette charmante & généreuſe inconnue? Elle vous intéreſſera bien davantage, lorſque vous apprendrez que c'étoit Madame de Lagaraye, dans l'éclat de ſa première jeuneſſe, avec cette même enfant qu'elle perdit depuis; cette fille unique qui mourut à quinze ans, & que de tels exemples & une ſemblable éducation dûrent rendre juſtement les délices d'une mère ſi vertueuſe! Pour revenir à S. André, M. de Lagaraye, en apprenant ſon hiſtoire, fut ſi ſenſiblement touché de ſes malheurs, qu'il lui offrit un aſyle dans ſa Terre; & par la ſuite il le plaça à la tête de ſes nouveaux établiſ-

ſemens, que S. André a dirigé pendant ſix ans entiers. M. de Lagaraye ſe chargea du ſort de tous ſes enfans, & enfin il a couronné tant de bienfaits par le don d'une charmante maiſon entourée d'un potager immenſe; c'eſt dans cette agréable retraite que S. André voit couler dans un doux repos une vie juſqu'alors ſi traverſée; c'eſt-là que les louanges de M. & de Madame de Lagaraye retentiſſent à toute heure, & que leurs noms reſpectables, tracés ſur toutes les murailles, ſont célébrés à chaque inſtant du jour par la voix du ſentiment & de la reconnoiſſance.

LETTRE III.

Le Baron au Vicomte de Limours.

ENFIN, j'ai joui ce matin du bonheur d'admirer de près l'objet le plus reſpectable & le plus intéreſſant qui ſoit peut-être ſur la terre. Depuis trois jours à Lagaraye, j'ai eu le temps de m'inſtruire d'une manière bien approfondie de tout ce qu'il a fait : je deſirois, avant de le voir, le connoître parfaitement par ſes actions ; je voulois ſur-tout que mon fils, avant ce moment, qu'il ſouhaitoit paſſionnément, apprît avec détail à quel point M. de Lagaraye méritoit ſon admiration, afin d'examiner enſuite, à la première entrevûe, l'impreſſion que produiroit ſur Théodore la préſence d'un homme ſi extraordinaire : ce n'étoit point aſſez pour moi, qu'il vît M. de Lagaraye avec attendriſſement, je deſirois qu'il ne pût en approcher ſans tranſport, & je me diſois : « Si Théodore » n'eſt pas hors de lui en appercevant le bien- » faiteur de S. André, & l'auteur de tous les éta- » bliſſemens que nous avons vus, je m'abuſois,

» mon plan d'éducation ne vaut rien, & je n'ai » rien fait dont je doive m'applaudir. »

Ce matin, mon fils éveillé par ſon impatience, s'eſt levé avant le jour; & tous habillés & raſſemblés à ſix heures, & guidés par S. André, nous avons pris le chemin du lieu qu'on appelle encore ici, par habitude, le Château : il eſt à un quart de lieue du village, & une ſuperbe avenue de vieux ormes y conduit; Adèle & Théodore, qui ſont naturellement d'une extrême vivacité, ſe tenoient paiſiblement près de nous en gardant un profond ſilence, au lieu de s'agiter & de parler ſans interruption, comme ils font toujours quand ils ſont animés par quelque choſe d'intéreſſant; c'eſt qu'ils étoient véritablement pénétrés : un ſentiment ordinaire s'exprime par des mouvemens vifs & turbulens, mais une impreſſion profonde produit toujours une eſpèce de ſaiſiſſement & un recueillement qui rendent également ſérieux, attentif, & réfléchi. Nous étions tous à pied, &, au bout d'un demi-quart d'heure de marche, nous appercevons au bout de l'avenue un château dont l'architecture élégante & noble annonce la grandeur & la magnificence. Ici, S. André nous fait arrêter un moment : Cet édifice

ſomptueux, nous dit-il, fut l'ouvrage du père de M. de Lagaraye; la vanité en poſa les premiers fondemens, & ne dut pas prévoir à quel uſage il ſerviroit un jour : comme le logement en étoit immenſe, M. de Lagaraye n'a fait qu'en changer la diſtribution ſuivant ſes deſſeins; c'eſt-là qu'il réſide, & c'eſt-là l'hôpital des hommes : tournez les yeux à droite, & vous verrez un grand bâtiment neuf, ſimple & dépourvu d'ornemens, c'eſt l'hôpital des femmes; il fut conſtruit par les ordres de M. de Lagaraye. Comme S. André achevoit ces paroles, nous précipitons nos pas, & bientôt nous touchons enfin aux portes du château. Il étoit ſept heures du matin; un Portier, vêtu de gris, nous demande nos noms, & nous laiſſe entrer. Nous traverſons deux grandes cours immenſes, & nous arrivons au corps de logis. On nous dit que M. de Lagaraye eſt dans la Chapelle où l'on va dire la Meſſe, & l'on nous y conduit. S. André nous prévient qu'il ne nous préſentera à M de Lagaraye que lorſqu'il ſortira de la Chapelle; nous entrons, on nous place près de la porte ſur un banc qui ſe trouva vuide. Vous imaginez bien avec quelle avidité je promène mes regards pour rencontrer & tâcher de reconnoître

M. de Lagaraye. S. André me dit tout bas ; nulle place, nulle diſtinction ne vous le fera remarquer ; mais vous pouvez le voir, cherchez & devinez. Dans cet inſtant, je jette les yeux ſur mon fils, &, je l'avoue, lui ſeul fixe mon attention. Il étoit debout ſur la pointe des pieds, le col allongé, la bouche entr'ouverte, ſa reſpiration paroiſſoit difficile & précipitée ; & dans cette attitude, ſes regards, ſa rougeur, les mouvemens de ſa tête, tout peignoit ſa curioſité & la plus vive émotion. Il y avoit dans la Chapelle, ſans nous compter, environ cinquante perſonnes ; les uns, des malades convaleſcens, & les autres, des domeſtiques ou des ouvriers, mais tous vêtus uniformément d'une bure griſe, propre & groſſière ; il étoit aſſez difficile de démêler M. de Lagaraye, habillé comme tout le monde, & placé au haſard. Tout à-coup mon fils me ſaiſit le bras avec tranſport, en s'écriant : Regardez, le voilà, c'eſt lui sûrement.... Il me montre un homme d'une figure noble & touchante, quoique ſon âge ne parût pas avancé ; de longs cheveux blancs couvroient ſes épaules, & donnoient à ſon viſage un air vénérable qui imprimoit le reſpect ; ſon recueillement & ſa piété le diſtinguoient, & tous les yeux étoient tournés

vers lui .... Oui, c'eſt lui, me répétoit mon fils, voyez comme il fixe tous les regards! .... En effet, Théodore ne ſe trompoit pas, & voilà ſans doute à quels traits M. de Lagaraye méritoit d'être reconnu. La Meſſe finie, tout le monde ſe lève, on fait place à M. de Lagaraye, & il ſort, ſuivi de la foule qui le bénit. Alors S. André l'aborde, lui parle bas, l'inſtruit du ſujet de notre voyage, & nous préſente; il nous reçoit avec une politeſſe remplie de douceur & d'aiſance, il nous embraſſe, Dainville & moi, & ſe diſpoſoit à accorder le même honneur à mon fils; mais Théodore, emporté par un mouvement qui me pénétra de joie, met un genouil en terre, & lui baiſe la main qu'il arroſe des plus douces larmes qu'il répandra peut-être jamais .... M. de Lagaraye, ſurpris & touché, le relève, le prend dans ſes bras, & lui demande le motif d'une action que ſa modeſtie & ſa ſimplicité l'empêchent de comprendre. Madame d'Almane, prenant la parole, ſe charge de l'explication. M. de Lagaraye l'écoute avec un air ſerein & doux, il embraſſe mon fils, & lui dit: « Je ne mérite pas d'être admiré, je me ſa-» tisfais, le genre de vie que j'ai choiſi fait mon » bonheur, & vous ne voyez en moi qu'un

» homme heureux. » A ces mots, il ſe tourne vers nous, & nous propoſe de nous faire voir ſa maiſon ; il nous guide lui-même, & nous conduit d'abord à l'infirmerie ; c'eſt une pièce immenſe, & qui contient ſoixante-deux lits ; l'arrangement en eſt d'une propreté & même d'une recherche qui ſurpaſſe tout ce qu'on peut en imaginer. Ce fut pour nous le ſpectacle le plus touchant de voir M. de Lagaraye parler à tous ces malades d'une manière affectueuſe & conſolante, & de les entendre le bénir & le remercier avec les expreſſions de la plus vive & de la plus tendre reconnoiſſance. Au ſon de ſa voix, nous vîmes tous les rideaux s'entr'ouvrir, & toutes les têtes, dans toute l'étendue de la ſalle, ſe ſoulever & s'avancer pour jouir du bonheur de le voir. Il me parut alors une Divinité qui daigne deſcendre dans le Temple où on l'implore pour venir y répandre les grâces & les bienfaits. Il y a dans cette ſalle quatre fenêtres en verre de Bohême, deux grandes portes & deux cheminées. Comme j'admirois ſa grandeur & ſa régularité, M. de Lagaraye me dit : ce n'eſt point mon ouvrage, je l'ai employée telle qu'elle étoit. Je lui témoignai là-deſſus ma ſurpriſe, n'imaginant pas à quel uſage elle avoit

pu ſervir autrefois. Il me répondit ſimplement : *C'étoit une ſalle de Comédie ;* je l'ai choiſie pour mes malades, comme le lieu le plus ſpacieux, le moins humide & le plus ſain. Ces mots : Mon cher Vicomte, *c'étoit une ſalle de Comédie !* Quelle foule de réflexions ne me firent-ils pas naître ! Une ſalle de Comédie changée en un Hôpital, quelle étonnante métamorphoſe !... Cet homme qui me parloit, vêtu d'un ſarreau de toile, entouré d'objets triſtes & dégoûtans, je me le repréſentois tel qu'il étoit jadis dans ce même lieu, occupé des plaiſirs les plus délicats & les plus doux, au milieu d'une ſociété brillante & nombreuſe, & je me diſois : ce n'eſt vraiſemblablement que l'enthouſiaſme d'une tête ardente, ou la paſſion démeſurée de ſe faire un nom célèbre, qui purent le décider d'abord à tant de ſacrifices ; mais ſa ſimplicité, ſon air calme, modeſte & paiſible, n'annoncent ni le fanatiſme ni l'orgueil ; je ne vois en lui qu'un ſage heureux & bienfaiſant. Se pourroit-il que des vertus ſi douces euſſent ſeules produit des deſſeins ſi vaſtes & une conduite ſi extraordinaire ! Ces idées m'occupoient profondément, & je deſirois avec paſſion qu'une converſation particulière pût me faire connoître, s'il étoit poſſible,

& ſon ſyſtême & ſes ſentimens ſecrets. Cependant nous ſortons de l'infirmerie; M. de Lagaraye nous conduit au logement de l'Apothicaire, qu'il nous préſente comme un homme diſtingué par ſon mérite & ſon inſtruction; on trouve-là une pharmacie complète & diſpoſée, comme tout le reſte, avec ordre & même élégance : de-là, M. de Lagaraye nous mena à l'autre extrêmité de la maiſon, dans une pièce très-vaſte, autrefois un ſuperbe Sallon; on y voit encore une boiſerie peinte en blanc de Doreur, & parfaitement bien ſculptée; cette ſalle eſt remplie de petites tables & de banquettes placées les unes contre les autres, autour d'une eſpèce de chaire aſſez élevée & poſée dans le milieu de la pièce. C'eſt ici ma ſalle d'école, nous dit M. de Lagaraye; on y enſeigne à lire & à écrire à tous les petits garçons du village, depuis dix heures du matin juſqu'à midi; & dans l'après-dîner, depuis trois juſqu'à quatre. En outre, j'y viens chaque ſoir, à ſept heures, lire à tous ces enfans une Inſtruction morale que j'ai compoſée & fait imprimer pour eux. Cet Ouvrage eſt en deux parties; la première, pour l'enfance; la ſeconde, pour la jeuneſſe; & Madame de Lagaraye, de ſon côté, a formé un établiſſement

abſolument ſemblable pour toutes les jeunes filles du village. Après cette intéreſſante explication, M. de Lagaraye nous propoſe de nous faire voir ſon appartement qui conſiſte en une chambre à coucher aſſez petite, un cabinet charmant, une bibliothèque & un laboratoire. Vous voyez, nous dit-il, quelles ſont mes occupations: de la lecture, de la Chimie, l'étude de la Médecine & de la Botanique, voilà mes délaſſemens; & je puis vous proteſter que, depuis douze ans, je n'ai pas éprouvé un ſeul inſtant de vuide & d'ennui. S. André s'approcha de moi, & me dit tout bas: Vous faiſiez-vous une idée de tout ce que vous voyez? Non aſſurément, lui répondis-je: pour le bien juger, il faut le voir & l'entendre; il parle de tout ce qu'il a fait, avec une ſimplicité qui ſemble en ôter le merveilleux; on eſt tenté de croire, en l'écoutant, qu'il ſeroit facile & doux de l'imiter; je ne vois en lui qu'un ſage, qu'un Philoſophe; mais cependant je vous avoue que je ne puis accorder les ſacrifices inouis qu'il a faits avec une tête froide & une imagination ſi peu exaltée. J'avois prévu votre étonnement, reprit S. André, j'ai voulu vous laiſſer le plaiſir d'apprendre de ſa bouche, par quelle chaîne d'idées il fut conduit

à ce point de perfection auquel en effet il ſeroit impoſſible d'arriver ſans une piété véritablement ſublime ; & quand vous ſerez inſtruit de cette intéreſſante partie de ſon hiſtoire, je ne doute pas qu'une telle connoiſſance n'accroiſſe encore votre admiration, en faiſant ceſſer votre ſurpriſe. Comme il achevoit ces mots, M. de Lagaraye s'avança vers nous : il eſt neuf heures, me dit-il, voici le moment où nous nous raſſemblons pour déjeûner ; voudriez-vous être de la partie ? .... Dans cet inſtant, une femme vêtue de l'uniforme de Lagaraye, entre dans la chambre & nous ſalue ; M. de Lagaraye va au-devant d'elle, l'embraſſe ; vous devinez bien que c'étoit Madame de Lagaraye ; on nous préſente, elle nous reçoit avec cet air de politeſſe & d'aiſance qui les caractériſe l'un & l'autre ; & déjà prévenue par la femme de S. André, elle témoigna, dès ce premier moment, une amitié ſingulière à Madame d'Almane & à Madame d'Oſtalis ; elle eſt encore d'une beauté régulière & frappante, & ſur-tout d'une fraîcheur extraordinaire à quarante-ſept ans ; ſa phyſionomie eſt également douce & gaie ; elle a dans ſa perſonne quelque choſe de ſi noble & de ſi diſtingué, que ſon habillement groſſier n'a l'air

que d'un déguiſement; elle eſt vive, franche, démonſtrative, parle bien, & avec une action & une chaleur qui attirent l'intérêt, fixent l'attention, & donnent à ſa manière de s'exprimer un tour ſingulier, qui, dans toute autre perſonne, paroîtroit de l'emphaſe & de l'affectation, mais qui tenant à ſon caractère, n'a rien que de naturel, & rend ſa converſation également animée, agréable & attachante; elle admire ſon mari, & elle l'aime avec une paſſion qui va juſqu'à l'enthouſiaſme; elle écoute avec avidité & tranſport tous les éloges qu'on lui donne; au bout d'une demi-heure, je jugeai tout cela, & je compris facilement qu'aimant autant M. de Lagaraye, avec une tête vive, elle s'étoit laiſſée entraîner ſans peine à tout ce qu'il avoit pu lui propoſer. Mais M. de Lagaraye étoit encore une énigme pour moi, & chaque inſtant ajoutoit à ma curioſité. Cependant on vient nous dire que le déjeûner eſt ſervi; l'appartement de M. de Lagaraye eſt au rez-de-chauſſée; il nous fait paſſer dans un petit boſquet de plain-pied à ſon cabinet, où nous trouvons une table chargée de fruits & de laitage; dans ce moment arrive ſa ſociété, compoſée de ſes deux Chirurgiens, du Curé de Lagaraye, de

Blanche, femme de S. André, & du Chimiſte que nous avions déjà vu. Voilà, nous dit M. de Lagaraye, les compagnons de notre ſolitude; leur eſprit, leur inſtruction, & ſur-tout leur amitié, font, depuis dix ans, le charme & la douceur de notre intérieur. On ſe met à table, la converſation devint générale, & fut également agréable & gaie. Le déjeûner fini, on nous propoſe une promenade dans les jardins, qui ſont tous en potager, à l'exception d'une grande allée de maroniers. Madame de Lagaraye prit la parole, & nous faiſant remarquer la beauté des arbres & des fruits: Tout ce que vous voyez, nous dit-elle, ces utiles productions ſont l'ouvrage de M. de Lagaraye; ces quinconces d'arbres fruitiers étoient jadis des boſquets de roſes & de myrtes, ces riches eſpaliers étoient de jaſmin & de chèvre-feuille; ces vaſtes champs de légumes formoient des parterres émaillés de mille fleurs; ici, l'on s'égaroit dans les détours d'un labyrinthe; là, d'énormes charmilles s'élevoient juſqu'aux nues; par-tout la nature inutile & contrainte ne preſentoit aux yeux que les vains chef-d'œuvres de l'art. Une main ſage & bienfaiſante a détruit ces frivoles monumens du luxe, faits pour la molleſſe & l'oiſiveté. Les jar-

dins d'Armide ont disparu, ils ont fait place au séjour de la paix, de l'ordre, de l'abondance & du bonheur, séjour enfin digne du Maître qui l'habite. Pendant que Madame de Lagaraye parloit, j'admirois le feu de ses regards, & les mouvemens expressifs & variés de toute sa physionomie. Il faut convenir, mon cher Vicomte, que les femmes, lorsqu'elles sont véritablement sensibles, l'emportent sur nous par une délicatesse dont nous ne sommes pas susceptibles; elles ont une certaine finesse qui les fait jouir vivement de mille petits détails qui nous échappent; leurs organes plus flexibles les rendent capables d'éprouver, à la vûe d'objets qui ne font sur nous aucune impression, des mouvemens passionnés, que nous avons peine à comprendre; elles ont une manière d'aimer qui n'appartient qu'à elles; & celle qui proposoit à son amant prêt à s'éloigner, de regarder toutes les nuits la lune à la même heure, se faisoit sûrement de cette convention une idée délicieuse, & je suis persuadé que cette heure fortunée la consoloit de toutes les peines du jour ..... Les talismans, les chiffres, les bracelets de cheveux, toutes ces imaginations délicates viennent d'elles, tandis que nous, capables de leur sacri-

fier

fier notre exiſtence, & même trop ſouvent notre gloire, nous attachons peu de prix à ces petites choſes qui les charment. Nos paſſions ont peut-être plus d'énergie & de profondeur; mais leur ſenſibilité plus facile à émouvoir, plus détaillée, plus continue, leur procure ſûrement des jouiſſances qui nous ſont inconnues, & un bonheur préférable à celui que nous pouvons goûter. Je ne vous fais point d'apologie, mon cher Vicomte, pour cette petite digreſſion; vous aimez aſſez les femmes pour me la pardonner. Maintenant retournons à Lagaraye. S. André ſe promenant à côté de M. de Lagaraye, lui faiſoit part de mon étonnement & de la difficulté que je trouvois à fixer mon opinion ſur lui; M. de Lagaraye s'approcha de moi, & me dit: Si vous avez le temps de m'écouter un inſtant, je pourrai peut-être ſatisfaire votre curioſité; Madame de Lagaraye ſe mêle à notre entretien, & le conjure de nous apprendre avec un peu de détail, non l'hiſtoire de ſa vie, mais celle de ſes ſentimens: il y conſent, nous l'entourons tous; il ſe place ſur un banc de gazon ombragé de quelques arbres, entre Madame d'Almane & moi; tout le reſte de la compagnie forme un cercle autour de lui; nos enfans s'arran-

gent de manière qu'ils puiſſent le voir en face; nous gardons tous un profond ſilence, & M. de Lagaraye, dont chaque parole s'eſt à jamais gravée dans ma mémoire, nous adreſſe ce diſcours:

J'ai paſſé la plus grande partie de ma vie dans le tumulte & la diſſipation; à vingt-cinq ans, maître de ma liberté & d'une fortune conſidérable, ayant reçu l'éducation la plus négligée, ne ſachant ni m'occuper ni me ſuffire à moi-même, je cherchai le bonheur dans des choſes qui m'étoient étrangères, dans des amuſemens vains & frivoles; mon cœur demeura froid, ou, pour mieux dire, ſa ſenſibilité naturelle fut bientôt étouffée par le genre de vie auquel je me livrois; mais ma tête s'échauffa, & je m'égarai davantage, je voulois être heureux: n'ayant nulle idée d'un bonheur pur & tranquille, le ſeul durable & ſolide, je méconnus les avantages que je poſſédois pour en chercher de chimériques; enfin, mes yeux commencèrent à s'ouvrir; laſſé, dégoûté de tout, n'ayant joui de rien, connoiſſant la ſatiété, ſans avoir même éprouvé ces tranſports tumultueux qui la précèdent ordinairement, il ne me reſta de tant d'illuſions qu'un ſouvenir importun & qu'une incertitude cruelle. Je deſ-

tendis au fond de mon cœur, je l'interrogeai, je le trouvai ſenſible, & je vis enfin que pour goûter le bonheur, c'étoit lui ſeul qu'il falloit conſulter. Un nouvel univers parut ſe découvrir à mes regards; juſqu'alors malheureux & perſonnel, je paſſai rapidement d'une extrêmité à l'autre : aimer, ne vivre que pour les objets qui devoient m'être chers, tel fut le plan de la félicité nouvelle que je me promettois.... J'étois père, je me livrai tout entier au ſentiment le plus doux & le plus naturel.... J'aimai ma fille avec paſſion; alors enfin je connus le bonheur, mais j'éprouvai en même temps des agitations & des peines dont, juſqu'à ce moment, je n'avois jamais eu d'idée..... Dans les inſtans même où ma fille, par ſes vertus & ſa tendreſſe, rempliſſoit mon âme de la plus douce ſatisfaction, une affreuſe penſée (quoique vague & confuſe) corrompoit toute ma joie.... L'idée qu'une félicité ſi pure pouvoit m'être ravie; qu'un accident, une maladie, qu'un moment enfin pouvoit détruire & mon bonheur préſent & toutes mes eſpérances pour l'avenir .... Cette déchirante réflexion m'arrachoit l'âme, & s'offroit ſur-tout à mon imagination dans les momens où je me trouvois le plus heureux. Ici, M. de La-

garaye s'arrêta, remarquant ſans doute que Madame d'Almane, les yeux fixés ſur Adèle, ne pouvoit retenir ſes pleurs.... Après un moment de ſilence, il reprit ainſi ſon récit : cependant peu-à-peu mes idées ſe développèrent & s'aggrandirent encore, je deſirai le bonheur de tout ce qui m'entouroit, je connus la bienfaiſance ; d'abord, je n'y trouvai que des charmes, mais bientôt l'impoſſibilité de la ſatisfaire & de l'étendre au gré de mes deſirs, me fit faire d'amères réflexions ſur le luxe & ſur la vanité, qui dérobent à l'humanité gémiſſante des ſecours implorés en vain. J'étois dans cette ſituation, lorſque l'événement le plus affreux & le plus imprévu, en m'arrachant une partie de mon bonheur, hâta la révolution totale de mes idées. Ma fille, ſi digne, par ſes qualités, ſon eſprit & ſes charmes, de la tendreſſe paſſionnée que nous avions pour elle, cette fille chérie, aimable & touchant objet de nos ſoins & de nos eſpérances, tout-à-coup, au milieu d'une brillante fête ordonnée pour elle, tombe dans nos bras, &, comme frappée de la foudre, expire à l'inſtant ſous nos yeux.... Figurez-vous, s'il eſt poſſible, l'effroi, l'épouvante & la conſternation que cette horrible cataſtrophe

dut répandre dans ce château ! .... Nous étions rassemblés autour de l'innocente victime, & nous entendions encore les chants & les cris d'alégresse de la foule éloignée qui célébroit la fête .... Contraste affreux, qui, faisant paroître cet événement plus extraordinaire, nous le rendit encore plus frappant & plus terrible.

Revenu de la première stupidité que donne un violent désespoir, je m'abandonnai à de nouvelles réflexions : Quoi, disois-je, voilà donc où m'a conduit cette sensibilité qui m'étoit si chère, & que je croyois si précieuse ! Un instant peut anéantir tout le bonheur qu'elle a formé ! ... Mais sans elle, la vie n'est qu'une ennuyeuse & froide végétation ; il n'y a de biens réels que ceux que le cœur fait goûter : cependant, s'attacher passionnément à un objet, en faire dépendre tout son bonheur, c'est s'exposer à des chagrins, à des tourmens dont la seule idée fait frémir .... Il faut aimer, il faut faire le bien ; mais pourquoi réunir toute sa sensibilité sur un ou deux êtres fragiles & périssables ? L'amour de l'humanité, voilà le sentiment vertueux qui reste au sage ; en fortifiant & conservant dans son cœur cette passion sublime, il se prépare des consolations qui lui

feront ſupporter toutes les peines qu'il éprouvera dans ſes affections particulières ; il gémira de la perte de ſes amis, mais il ne ſuccombera point au déſeſpoir, il ne ſe trouvera point iſolé ſur la terre tant qu'il y reſte des infortunés, & qu'il peut les ſecourir. Quoi ! je puis tendre une main protectrice à l'orphelin abandonné ; je puis relever le courage abattu de la vertu qu'on opprime ; je puis arracher à la miſère, au vice ; à la mort, des cœurs déſeſpérés ; ſans appui, ſans reſſources ; je puis changer d'affreuſes deſtinées en des jours purs & ſereins ; & la vie me ſembleroit un fardeau ! & pouvant remplir une utile & glorieuſe carrière, mon cœur flétri par de vains regrets, conſumeroit, dans la triſteſſe & le découragement, les reſtes d'une ſenſibilité frivole & condamnable !.... O ma fille, tu n'es plus ! .... Je n'entendrai plus ta voix chérie me donner le doux nom de père ! .... Mes yeux ne jouiront plus du charme de te voir ! .... Je ne te preſſerai plus contre ce ſein .... ce ſein déchiré qui reçut ton dernier ſoupir ! .... Tu m'es ravie pour toujours ! .... Mais mon cœur me reſte, je puis être encore heureux par lui .... J'entendrai des infortunés me bénir, ma main eſſuyera leurs pleurs .... en tarira

la source.... & je jouirai délicieusement de leur reconnoissance & de leur joie. C'étoit ainsi que mon âme, ranimée par de salutaires réflexions, sortoit de son engourdissement fatal, & reprenoit sa première énergie. Ma tête s'échauffant peu-à-peu, l'enthousiasme bientôt se joignit à la raison, mon imagination s'enflamma, & je formai enfin le projet de me dévouer tout entier aux devoirs sacrés, qui depuis ont partagé ma vie. Pour exécuter le plan que je méditois, ce n'étoit point assez de renoncer au monde, au luxe, à la vanité, il falloit encore s'oublier soi-même, se compter pour rien dans l'emploi d'une grande fortune, afin d'en disposer au gré de mes nouveaux desirs. Je voulois consacrer mes soins, mon étude, mes veilles à l'humanité souffrante, & je voulois être Législateur d'une République heureuse formée par mes bienfaits. Enorgueilli d'un projet si nouveau, je ne fus pas d'abord insensible à la gloire qu'il me présentoit, je crus faire de grands sacrifices, & peut-être un peu d'orgueil se mêlant à mon enthousiasme, m'affermit dans mes résolutions. Sûr du cœur de Madame de Lagaraye, connoissant sa vertu & sa passion pour tout ce qui en porte l'empreinte, je lui fis part de mes idées, & son

âme forte & ſenſible répondit à la mienne avec tranſport. D'accord l'un & l'autre, nous partons pour Montpellier, après avoir écrit à notre famille & à nos amis, pour les inſtruire de notre irrévocable réſolution. Le reſte vous eſt connu, continua M. de Lagaraye, je n'ai plus à vous apprendre à préſent que la ſituation actuelle de mon eſprit & de mon cœur. Les projets que j'ai exécutés m'offroient, dans la ſpéculation, des ſacrifices rigoureux & pénibles, & ſans doute cet orgueil dont je vous ai parlé ne m'étoit pas inutile pour m'en faire ſupporter l'idée ; je ne crains point de l'avouer, je me promettois plus de gloire que de bonheur : il eſt dans le bien une ſource intariſſable & pure de félicité, que la ſeule imagination ne pourra jamais ſe repréſenter inſenſiblement ; je l'éprouvai : profondément occupé des ſoins relatifs à l'agriculture, de mes manufactures, de mes habitans, de mes malades, tous ces objets m'attachèrent avec paſſion, & remplirent uniquement mon cœur ; j'oubliai le monde & l'ambition frivole d'en être admiré ; je tournai mes regards vers ce Juge ſuprême, qui ſeul ſait apprécier les actions des hommes ; j'oſai croire qu'une partie de celles de ma vie étoit un hommage digne de lui ; cette

penſée arrachant, pour ainſi dire, mon eſprit de la terre, me rendit inſenſible aux amorces trompeuſes d'une inquiéte vanité, & je connus que la religion ſeule pouvoit me donner le courage de perſévérer avec joie dans l'entrepriſe que j'avois formée. Comment vous dépeindre le bonheur preſque ſans mêlange dont je jouis depuis dix ans! Je ne pourrai jamais vous en donner qu'une imparfaite idée; jugez-en, s'il eſt poſſible, par l'énumération de tout ce que j'ai fait. Je vais commencer par les manufactures; il ne faut pas plus de trois ans pour apprendre tel métier que ce puiſſe être; j'ai déjà vu près de quatre fois les ouvriers de mes manufactures ſe renouveller; il y a en tout cent ouvriers d'employés; en triplant ſeulement ce nombre, vous aurez celui de trois cens. Les ouvrages de manufactures, ou s'employent au ſervice de mes hôpitaux, ou ſe vendent à mon profit, ce qui ſe joint à la maſſe de mes revenus; j'ai employé, ſoit à l'agriculture de terres qui m'ont prodigieuſement rapporté, ſoit en bâtimens, environ deux cens quatre-vingt ouvriers; joignez ce nombre à celui de trois cens, vous aurez cinq cens quatre-vingt; ajoutez-y à-peu-près ſoixante perſonnes étrangères reçues &

établies à Lagaraye depuis onze ans; les Intendans, gardes & domeſtiques de mes hôpitaux, montent à ſoixante-dix perſonnes; j'ai le compte exact de tous les malades qui ſe ſont renouvelés juſqu'à ce jour; il y en a eu à-peu-près neuf mille, en comptant ceux d'un hôpital pour l'inoculation, dont je ne vous ai point parlé, & qui eſt à un quart de lieue d'ici. Tous ces nombres réunis forment en tout celui de neuf mille ſept cens dix. Dans les commencemens de mes établiſſemens, j'ai eu de très-fortes dépenſes à faire; mais la vente totale de tous nos meubles, argenterie, diamans, bijoux, garderobe, &c. nous a fourni l'argent néceſſaire pour tous les frais; &, depuis dix ans, j'ai ſu augmenter mes revenus de plus d'un tiers. J'ai cinquante-ſept ans, je puis eſpérer de vivre encore dix ans, & alors il faudroit preſque doubler le calcul que je viens de faire, & qui eſt fort loin de l'exagération; ſi je parviens juſqu'à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans, il ſera triplé. Que cette idée me rend la vie précieuſe & chère! J'ai multiplié les liens qui m'y attachent; je n'enviſage qu'avec attendriſſement l'inſtant fatal où tant d'hommes perdront en moi leur unique appui; je dois rendre compte à mes héritiers du bien que

j'ai reçu de mes pères; je ne puis disposer que de l'augmentation que j'ai faite dans ma fortune, & elle n'est pas assez considérable pour soutenir après moi les établissemens que j'ai formés : d'ailleurs; remettre des hôpitaux entre les mains de gens intéressés, c'est souvent moins travailler pour les pauvres que pour les Administrateurs; j'ordonne simplement, par mon testament, que tous les malades établis dans les hôpitaux au jour de ma mort, soient soignés jusqu'à leur guérison, & qu'on leur distribue une certaine somme d'argent; j'ajoute, à l'égard des ouvriers des manufactures, qu'on leur laisse finir leur apprentissage; j'assure le sort de quelques personnes qui m'ont bien servi; & j'abandonne le reste à la Providence. Je n'ai plus à vous entretenir maintenant que de quelques détails sur mes habitans : en leur procurant l'aisance & le bonheur, j'exige d'eux l'amour du travail, de l'ordre & de la paix; j'accommode les différends qui surviennent nécessairement dans toute société nombreuse, & mes décisions ont toujours été respectées & suivies. Je réprime sévèrement toute espèce de désordre, & je ne tolère jamais l'oisiveté; je veux même que les amusemens soient actifs & laborieux : il y a dans Lagaraye

des marchands de vin & quelques auberges, mais il n'y a point de cabarets, c'eſt-à-dire, des maiſons ouvertes à la pareſſe & à l'intempérance; on reçoit, on loge les étrangers, mais les aſſemblées ſont rigoureuſement défendues; & celui qui enfreindroit cette loi, en recevant chez lui des habitans, en leur vendant du vin, ſeroit chaſſé pour toujours. Les Dimanches & Fêtes, la jeuneſſe s'amuſe à divers jeux, tels que le battoir, la fronde, le mail, &c. mais ſous la condition expreſſe de ne point jouer d'argent; je me charge de fournir du vin, du cidre; & ſouvent placé parmi les vieillards hors d'état de participer à ces jeux, j'en ſuis témoin & j'en jouis: tirer de l'arc eſt encore un exercice que j'ai mis à la mode, & tous les ans je donne un prix pour le plus adroit. Il y a dans le village deux grandes places publiques deſtinées à ces uſages; on y trouve des bancs ombragés d'arbres & diſpoſés en amphithéâtre pour les ſpectateurs; les vieillards occupent le premier rang; les femmes, les jeunes filles & les enfans ſont placés derrière.

J'ai proſcrit les danſes & les ménétriers, & cette ſévérité, qui paroît peut-être outrée, a beaucoup contribué à la pureté des mœurs que

je voulois ſur-tout perfectionner. Les hommes vivent ſéparés des filles, leurs amuſemens ne les rapprochent point, & jamais une indécente familiarité ne peut s'introduire entr'eux; quelquefois les jeunes filles danſent en rond au ſon de leurs voix, elles chantent des romances, elles ſont témoins des jeux publics, voilà leur plaiſir; & n'en connoiſſant point d'autres, elles n'imaginent pas qu'il en puiſſe exiſter de plus piquans. J'ai eu beaucoup de peine à amener les choſes à ce point d'innocence & de ſimplicité; il falloit réformer les mœurs de payſans groſſiers, abrutis par la pareſſe, la miſère & la débauche; à force de patience, de fermeté, d'exhortations & de bienfaits, je parvenois inſenſiblement à mon but, lorſque Madame de Lagaraye imagina un moyen plus prompt & plus efficace, celui de l'émulation, qui n'eſt autre choſe que le deſir de ſe diſtinguer, ſentiment qui ſe trouve dans tous les cœurs, dans toutes les conditions, & qui conduiſant à la vertu, y peut quelquefois ſuppléer. Madame de Lagaraye, perſuadée avec raiſon que les mœurs ſeront toujours pures, lorſque l'union régnera dans les familles, me propoſa, il y a ſix ou ſept ans, de fonder un prix pour les *bonnes mères* &

les *bons pères* de famille [1] : c'eſt une femme qui mérita le premier prix, qui conſiſte en une médaille d'argent & 300 livres une fois payées ; l'année d'enſuite un homme le reçut, & toujours ainſi alternativement ; cette cérémonie ſe fait avec beaucoup de pompe & d'appareil ; & vous ne ſauriez imaginer, continua M. de Lagaraye ; quelle révolution ſubite & miraculeuſe cet établiſſement produiſit dans les mœurs. De cet inſtant, les cabarets ne furent plus regrettés, les maris & les femmes devinrent aſſidus à leurs ménages, ils s'occupèrent de leurs enfans, s'y attachèrent avec paſſion, s'appliquèrent à leur donner de bons exemples, ſe réformèrent eux-mêmes en les inſtruiſant, s'en firent reſpecter & chérir ; & en formant une génération vertueuſe, en rempliſſant les devoirs les plus ſacrés & les plus doux, ils trouvèrent enfin le bonheur chez eux. C'eſt ainſi, mon cher Vicomte, que M. de Lagaraye nous ouvroit ſon âme enivrée de l'amour du bien. J'avois encore quelques queſtions à lui faire : ſans doute, lui dis-je, votre ſenſibilité, votre bienfaiſance, vous procurent une félicité

1 On a pris cette idée de la Fête ſi utile & ſi reſpectable des *Bonnes Gens* de Caron.

qui rend votre ſort digne d'envie ; mais enfin elle ne peut être ſans mêlange, chaque état a ſes peines : par exemple, dans le devoir auquel vous vous conſacrez particulièrement de ſoigner des malades, le ſpectacle douloureux de leurs ſouffrances ou de leur mort doit vous faire éprouver de cruels déchiremens ? Voilà en effet, reprit M. de Lagaraye, les ſeules peines de ma vie ; cependant elles ne ſont pas auſſi vives que vous vous le figurez ; l'eſpoir de les guérir ou de ſoulager leurs ſouffrances m'occupe & me ſoutient ; une pitié contemplative déchire l'âme ; mais lorſqu'elle eſt active, & qu'on ſe flatte d'être utile, c'eſt un ſentiment qui redouble la force & ranime le courage ; je tâche autant qu'il eſt poſſible de leur adoucir les horreurs de la mort ; je proſcris tout ce lugubre appareil qui la précède ordinairement ; jamais ma bouche ne leur en prononce l'arrêt fatal ; ſans qu'ils ſoient en danger, je les engage à remplir tous les devoirs de la religion ; mais je n'ai point la barbarie de jeter l'effroi, la conſternation dans des cœurs foibles que je remplirois d'amertume ; je les entretiens de Dieu, de ſa bonté, de ſa puiſſance ; je les diſpoſe à l'aimer, & non à le craindre ; je ne leur offre que des

idées douces & consolantes, & du moins l'espoir, la paix & la sécurité les suivent au tombeau. Comment se persuader qu'un homme sans éducation, sans philosophie, énervé par les souffrances, puisse entendre patiemment les dures exhortations d'un Prêtre qui vient effrayer son imagination, & troubler sa conscience! comment croire qu'il supportera sans terreur & sans désespoir ces funestes apprêts de la mort, ces cierges lugubres dont son lit est entouré, & ces prières de l'agonie qui retentissent à ses oreilles [1]! Sa tête s'égare, son cœur succombe aux noires idées enfantées par la crainte; on empoisonne ses derniers momens, on les rend affreux & terribles; que dis-je, on les avance. Est-il possible qu'une reli-

1 Toutes ces choses se pratiquent encore dans tous les Villages & la plupart des petites Villes de Province. J'ai vu dans un Village un père au chevet de sa fille expirante, réciter lui-même à haute voix, les prières des Agonisans, qui finissoient & commençoient par ces mots: *Sortez de ce monde âme Chrétienne.* Quelles paroles dans la bouche d'un père! quelle horrible démence!..... elle outrage également la Religion & l'humanité. D'ailleurs, tout cet appareil inhumain, qui ne donne au mourant que de l'épouvante, ne peut inspirer à ceux qui l'entourent que la crainte & l'horreur de la mort; foiblesse bien contraire au Christianisme, qui nous recommande particulièrement le courage, & nous prescrit le mépris de la vie.

gion,

gion, dont la morale eſt auſſi douce qu'elle eſt pure & ſublime, puiſſe inſpirer un délire & une cruauté ſi abſurdes!.... Mais, pourſuivit M. de Lagaraye, pour achever de répondre à votre queſtion, vous devez comprendre par ce que je viens de dire, que le ſpectacle de la mort eſt ici moins frappant & moins terrible que dans tout autre lieu, & que par conſéquent j'en dois être moins ému & moins touché que vous ne l'imaginiez: d'ailleurs, ma ſenſibilité pour tous ces êtres malheureux & ſouffrans, eſt vague, univerſelle, & comprend la maſſe entière; nul choix, nulle préférence ne m'attache à l'un plus qu'à l'autre; je les aime, je les ſoigne, parce qu'ils ſouffrent, & cette même raiſon me conſole de leur mort; & lorſque j'ai le bonheur d'en ſauver un, & de lui rendre une ſanté parfaite, cette jouiſſance me donne mille fois plus de ſatisfaction que la perte des autres ne peut me cauſer de douleur. Après cette réponſe de M. de Lagaraye, je n'avois plus rien à deſirer, tous mes doutes étoient éclaircis; je connoiſſois auſſi parfaitement que lui-même ſes ſentimens & ſa ſituation, & le réſultat de cette connoiſſance me conduiſit à le juger l'homme le plus étonnant, le plus digne d'être admiré, & le

plus heureux qui fût ſur la terre. Pourquoi faut-il qu'un tel homme, né dans une condition ordinaire, ne puiſſe donner qu'en abrégé, & en petit, le modèle de toutes les qualités morales & légiſlatives? Il auroit fallu qu'un Alexandre, après avoir ravagé & ſoumis le monde, l'eût laiſſé en d'auſſi dignes mains. Quels beaux jours de paix & de félicité nous ſeroient tranſmis par l'hiſtoire! du moins ils nous préſenteroient l'idée de la perfection, & nous laiſſeroient la certitude de ſa réalité. Mais un autre état, d'autres circonſtances euſſent fait peut-être de M. de Lagaraye un autre homme; il lui falloit, pour s'élever à ce point de perfection, les événemens qui produiſirent en lui cette foule d'idées enchaînées les unes aux autres, dont il nous a rendu compte: quoique ſon âme ſoit forte & paſſionnée, il paroît qu'il n'a jamais connu l'amour; des égaremens, une extrême diſſipation, l'empêchèrent de s'y livrer dans cet âge où les impreſſions en ſont ſi vives: ce temps paſſé, d'autres ſentimens remplirent ſon cœur; mais ſuppoſons qu'il eût aimé paſſionnément ſa femme, que cette union n'eût été troublée par aucun malheur, & que ſa fille vécût encore; il eût été ſans doute un époux tendre & fidèle, un père ſenſible & ver-

mieux, occupé de ſa famille, de ſa fortune, de ſon avancement, cultivant ſes amis & la ſociété, un homme eſtimable & chéri, mais ce n'étoit plus M. de Lagaraye. D'après ces réflexions, faut-il s'étonner que les grands hommes ſoient ſi rares? Du génie, des vûes juſtes & profondes, un eſprit vaſte & cultivé, l'accord heureux de toutes les vertus réunies, tout cela ne produit rien de véritablement utile, ſans le concours des circonſtances, & le haſard fortuné d'un rang éclatant. Voilà, mon cher Vicomte, le détail que je vous ai promis; je ſuis perſuadé qu'il laiſſera de profondes traces dans votre ſouvenir : pour moi, je ſens bien qu'à jamais Lagaraye ſera préſent à ma penſée, & que rien de ce que j'y ai vu ne s'effacera de ma mémoire. Nous verrons demain M. & Madame de Lagaraye dans leur école, inſtruiſant les enfans du village. Je vous écrirai encore vendredi; nous partirons ſamedi pour Breſt; nous y paſſerons quelques jours, mais je ſerai sûrement à Paris vers la fin du mois, & comme ce ne ſera que pour bien peu de temps, j'eſpère, mon cher Vicomte, que je vous y trouverai avec toute votre famille, & que vous ne commencerez vos petits voyages qu'après mon départ pour le Languedoc.

LETTRE IV.

Du même au même.

J'AI vu hier & avant-hier M. & Madame de Lagaraye occupés d'un devoir qui n'eſt pas le moins intéreſſant & le moins utile de ceux qu'ils rempliſſent; j'ai vu enfin M. de Lagaraye au milieu d'une troupe d'enfans, leur liſant des Inſtructions morales ſur les devoirs de l'homme en général, & ſur ceux de leur état en particulier. Ce cours de morale, qui forme un petit volume, eſt écrit avec autant de préciſion que de clarté & de ſimplicité; il eſt diviſé par chapitres : M. de Lagaraye, à chaque ſéance, n'en lit jamais qu'un chapitre, tout au plus, parce qu'il s'arrête très-ſouvent pour queſtionner quelques-uns des auditeurs, ou pour leur expliquer ce qu'il juge au-deſſus de leur intelligence. C'eſt une choſe véritablement touchante que de voir la bonté avec laquelle il leur répond & les interroge, & comment il ſait deſcendre juſqu'à eux, en ſe ſervant des expreſſions & des comparaiſons qui leur ſont familières, afin de s'en faire mieux entendre :

auſſi tous ces enfans l'écoutent avec une attention dont rien ne peut les diſtraire. M. & Madame de Lagaraye m'ont donné chacun un exemplaire de leur ouvrage, l'un pour les garçons, & l'autre pour les jeunes filles : j'ai paſſé une nuit à lire ces deux petits volumes ; on y trouve de la vérité, & un ton de ſentiment qui attache ; & cet ouvrage, qui, dans ſon extrême ſimplicité, me paroît auſſi intéreſſant qu'utile, eſt d'autant plus eſtimable qu'il n'eſt fait que pour une claſſe obſcure, oubliée, ou dédaignée juſqu'ici par tous les Écrivains. Les enfans ne ſont admis à l'école de M. de Lagaraye qu'à l'âge de onze ou douze ans juſqu'à quinze ; & avant ce temps le Curé leur apprend le Catéchiſme ; ainſi l'école ſe renouvelle tous les trois ans ; & les diſciples de douze remplacent ceux de quinze. M. de Laragaye leur lit ſon ouvrage pendant les ſix premiers mois ; à cette lecture ſuccède celle de l'Évangile, qui dure dix-huit mois ; enſuite on reprend l'ouvrage de M. de Lagaraye : & Madame de Lagaraye, de ſon côté, avec les jeunes filles, ſuit exactement la même marche. J'ai été curieux de ſavoir ſi dans ce grand nombre d'enfans, depuis douze ans, M. de Lagaraye n'avoit pas trouvé quelque

ſujet diſtingué. J'en ai vu pluſieurs, m'a-t-il répondu, qui annonçoient de l'eſprit & de l'intelligence ; mais décidé à les laiſſer tous dans leur état, à moins d'une ſupériorité marquée, je n'en ai trouvé que deux qui fuſſent dans ce cas. Comme il y a beaucoup d'hommes auxquels la ſimplicité de mon école conviendroit infiniment mieux que celle où l'on apprend à ſentir les beautés d'Homère & de Virgile, de même les deux jeunes gens dont je vous parle étoient véritablement déplacés parmi leurs compagnons, & je leur ai procuré une éducation plus diſtinguée ; l'un, né avec un génie ſingulier pour les Mathématiques, eſt devenu un grand Géomètre, & s'eſt fixé dans les pays étrangers ; l'autre, nommé Porphire, fils d'un Laboureur des environs, fut un de mes premiers Diſciples ; la douceur & la ſenſibilité de cet enfant m'y attachèrent, & bientôt je découvris en lui une mémoire étonnante & une intelligence qui me ſurprit ; je lui donnai quelques ſoins particuliers ; il en profita ſi bien, que je me déterminai à l'envoyer à Paris faire ſes études ; il a vingt-deux ans maintenant ; j'ai pour lui la tendreſſe d'un père, & il la mérite par la ſageſſe de ſa conduite, ſes vertus & ſa reconnoiſſance ; d'ailleurs, il a autant

d'eſprit que d'inſtruction ; il aime la Poëſie, &, en général, les Lettres avec paſſion ; je ſuis sûr qu'il les cultivera un jour avec ſuccès. Vous imaginez bien, mon cher Vicomte, que j'ai demandé avec empreſſement l'adreſſe de ce jeune homme, qui paſſe tous les hivers à Paris; je le verrai sûrement en retournant en Languedoc, car je veux connoître l'Élève & le Diſciple chéri de M. de Lagaraye. Nous partons dans une heure, & nous allons coucher à ****; nos enfans ſont au déſeſpoir de quitter Lagaraye; mon fils me témoignant ce matin ſon chagrin à ce ſujet : « Conſervez, lui ai-je dit, cette admiration qui vous » honore, n'oubliez jamais ce grand homme ; & » en vous rappelant ſa vertu ſublime, ſongez » bien que la religion & la piété peuvent ſeules » conduire à ce parfait oubli de ſoi-même ; un » noble orgueil, l'amour de la gloire, produiront » ſouvent de grandes choſes; la bienfaiſance & » la pitié feront faire de bonnes actions, mais » jamais les paſſions & des motifs humains n'élè- » veront à ce degré d'héroïſme & de perfection. Il » eſt dans la nature d'expoſer ſa vie pour ſauver » celle de ſon ſemblable ; il eſt au-deſſus de » l'humanité de ſe dévouer pour jamais aux de-

» voirs que s'eſt impoſés M. de Lagaraye. L'homme
» eſt né bon, ſon premier mouvement eſt toujours
» généreux, mais auſſi la réflexion le réfroidit,
» le change & le rend perſonnel; il eſt inconſé-
» quent, parce qu'il n'eſt qu'un être imparfait &
» borné, & c'eſt la religion ſeule qui lui peut
» donner le goût conſtant de la vertu, & la per-
» ſévérance dans le bien. Enfin, mon fils, ſi vous
» entendez jamais parler légèrement de cette re-
» ligion ſi ſainte, rappelez-vous M. de Lagaraye
» & tout ce que vous avez vu ici. »

Nous avons tous dîné chez M. de Lagaraye; & en prenant congé de lui, Adèle & Théodore n'ont pu retenir leurs larmes; pour moi, je vous avoue que je le quitte avec un ſentiment de regret que je ne puis exprimer; je m'éloigne avec peine de ce ſéjour heureux où le génie bienfaiſant d'un ſeul homme a fait renaître l'âge d'or, où l'on trouve à chaque pas l'empreinte de la bonté, de la vertu, & l'image de l'innocence & de la paix. Je ne ſaurois vous dire à quel point je me ſuis ſenti ému, lorſqu'en embraſſant M. de Lagaraye, j'ai penſé que vraiſemblablement je ne le reverrois jamais; l'admiration qu'il inſpire a quelque choſe de tendre; c'eſt qu'il eſt bon, indulgent, ſen-

ſible, qu'il eſt ſans orgueil comme ſans préjugés, & que ſa vertu touche encore plus qu'elle n'éblouit. Adieu, mon cher Vicomte; mes compagnons de voyage m'attendent pour partir; adieu.

LETTRE V.

La Baronne à la Vicomteſſe.

OUI ſans doute, ma chère amie, je me retrouve en Languedoc avec plaiſir ; j'ai été charmée de revoir Madame de Valmont ; il m'eſt doux de me *promener dans mon parc, entre Adèle & Madame d'Oſtalis ;* mais cependant mon cœur n'eſt point *pleinement ſatisfait*, je ne ſuis point *parfaitement heureuſe*, & je le ſerois encore moins, ſi je croyois que vous ayez pu vous perſuader un moment tout ce que vous me dites là-deſſus : je ne ſuis pas ſujette à l'humeur, mais j'avoue que votre Lettre m'en a donné ; ainſi, vous n'aurez pour cette fois aucun des détails que vous avez *la politeſſe* de me demander ; vous ſaurez ſeulement que nous ſommes tous en parfaite ſanté, qu'Adèle a pleuré de joie, en appercevant les tours du château ; qu'elle a dit *que le vrai bonheur n'étoit qu'ici ou à Lagaraye ;* que Madame d'Oſtalis s'eſt levée avec le jour pour deſſiner le payſage qu'elle découvre de ſa fenêtre ; que Théodore, impatient de revoir toutes ſes anciennes promenades, a ce

matin fait trois lieues à pied avec Dainville ; que Miſſ Bridget a laiſſé *le Spléen* à Paris, & qu'enfin je ſuis très-ſérieuſement fâchée contre vous. Adieu, ma chère amie ; ſi vous deſirez plus de détails, écrivez-moi une Lettre aſſez aimable pour me faire oublier celle que je viens de recevoir.

LETTRE VI.

Réponſe de la Vicomteſſe.

NON, vous ne connoiſſez pas tous les droits de l'amitié, elle a même celui d'être injuſte quelquefois, & c'eſt alors qu'elle prouve le mieux ſa vivacité : eh, ſi elle étoit toujours raiſonnable, ſeroit-elle une paſſion ? .... Elle eſt bien froide quand elle n'a jamais tort .... Ma Lettre, dites-vous, vous a donné *de l'humeur* ; vous vous vantez, ma chère amie : depuis que je vous aime, depuis tant d'années, je n'ai point encore pu parvenir à exciter en vous un mouvement de dépit ou d'humeur ; ne prenez point ceci pour un éloge, ce n'eſt qu'un reproche très-ſérieux & très-fondé ; car, lorſqu'on eſt véritablement ſenſible, on ne peut conſerver, dans tous les momens de ſa vie, cette égalité & cette ſupériorité de raiſon qu'on doit admirer ſans doute en vous, mais dont l'amitié cependant a ſouvent le droit d'être bleſſée. Au reſte, ſi j'ai des caprices, je ſuis aſſez malheureuſe pour que vous m'accordiez toute votre indulgence ; vous vous éloignez encore de moi ; &

que me reſte-t-il quand je vous perds?.... Vous ſavez tous les chagrins que me donne ma fille, & ceux que me cauſe M. de Limours; je ne vous ai plus pour les partager, & je les ſens plus vivement. Ma petite Conſtance me reſte, mais elle eſt encore ſi enfant!.... A propos d'elle, j'ai pluſieurs queſtions à vous faire; je vous prie de me dire quels ſont les Livres d'heures que vous donnez à Adèle, & le nom du Confeſſeur qu'elle avoit à Paris; je ſuis mécontente de celui de Conſtance, & je veux le changer. Mandez-moi donc auſſi de quelle manière vous préparez Adèle à faire ſa première Communion. Vous m'avez ſi bien fait ſentir à quel point il eſt important de donner aux enfans une piété véritable, que c'eſt maintenant le ſoin qui m'occupe le plus. J'envoie Conſtance à la Meſſe régulièrement tous les jours, & elle ſuit avec exactitude tous les Offices des Dimanches & Fêtes; enfin, elle ſe confeſſe tous les trois mois, & paſſe le Carême entier en retraite, c'eſt-à-dire, ſans dîner à table avec nous, quand nous avons du monde, & ſans venir dans ma chambre à l'heure des viſites. Adieu; ma chère amie; je vais paſſer deux jours à la campagne chez une femme bien apprêtée, bien froide, bien *exacte-*

ment polie chez elle, & bien dédaigneuſe par-tout ailleurs, qui croit qu'on ne peut avoir ni un *bon ton*, ni le ſens commun, lorſqu'on n'a pas l'avantage d'être admis dans ſa ſociété particulière; enfin, une femme auſſi ennuyeuſe que ſèche, vaine & dénigrante; je crois qu'il eſt inutile de vous la nommer, ce portrait vous la fera reconnoître aiſément. Avant de finir cette Lettre, il faut que je vous diſe un mot de Porphire; je vous remercie de me l'avoir fait connoître; il eſt réellement auſſi aimable qu'intéreſſant, & digne, à tous égards, de la tendreſſe de M. de Lagaraye. Il paſſe ſa vie chez Madame de M..... qui a tant d'eſprit & voit tant de Gens de Lettres: Porphire m'en a fait un éloge ſi charmant, qu'il m'a donné le deſir d'aller chez elle: d'ailleurs, je m'ennuie, j'ai envie d'avoir de l'eſprit auſſi, j'en trouverai-là; je vois toujours qu'on en prend quand on veut, & je ſuis juſtement dans l'âge où cette fantaiſie vient communément aux femmes: ainſi, attendez-vous à me trouver à votre retour, bel eſprit, & peut-être auteur. Adieu, ma chère amie; quelque forme que je puiſſe prendre, mon cœur ſera toujours le même pour vous.

LETTRE VII.

Réponſe de la Baronne.

EH bien, je ne ſuis donc pas *véritablement ſenſible*, parce que j'ai de l'*égalité*, de la *raiſon*, jamais d'*humeur*, de *dépit*, que je compte entièrement ſur vous, & que cette confiance me donne une ſécurité que rien ne peut troubler? & vous, ma chère amie, parce que vous boudez ſans ſujet, & grondez ſans raiſon, vous ſeule ſavez aimer? Voilà une belle définition de l'amitié! Mais puiſque le caprice eſt en vous une preuve de ſentiment, je ne dois pas me flatter d'être votre unique amie, car aſſurément vous prodiguez ce témoignage à plus d'une perſonne.... C'eſt ainſi que ſouvent nous attribuons, à la force de nos ſentimens & de nos paſſions, des défauts qui ne viennent que de notre caractère: je n'ai point vu d'amant, toujours jaloux injuſtement, qui ne fût naturellement défiant & ſoupçonneux dans la ſociété. L'amitié ne donne point de caprices, mais il eſt vrai que vous prouvez qu'elle n'en guérit pas. Laiſſons-là cette querelle, croyez-moi;

TAYLOR INST. OXFORD

aimons-nous telles que nous ſommes, & perdons l'eſpoir de nous réformer mutuellement ; nous ſommes nées pour ne nous reſſembler jamais, & pour nous convenir toujours.

Enfin, vous allez donc vous lier avec Madame de M..... Je ſuis très-curieuſe de ſavoir l'impreſſion que produira ſur vous une ſociété ſi différente de toutes celles où vous avez vécu juſqu'ici ; mais je vous prie de ne m'en rendre compte qu'après trois ou quatre viſites, afin que votre opinion ſoit bien arrêtée à cet égard.

Parlons à préſent de Conſtance : Ah ! ſans doute, en lui donnant de la piété, vous aſſurerez ſon bonheur & le vôtre ; mais il me ſemble que les moyens que vous employez pour ce grand objet, ſont abſolument contraires au but que vous vous propoſez. Dans toute éducation, ſongeons d'abord à quel genre de vie eſt deſtiné l'enfant que nous élevons ; votre fille eſt faite pour vivre dans le plus grand monde, à Paris, à la Cour ; quand elle ſera ſa maîtreſſe, à dix-huit ans, croyez-vous qu'il lui ſoit poſſible d'aller à la Meſſe tous les jours, à Confeſſe tous les trois mois, & de ſe mettre en retraite un Carême entier ? Non ſans doute ; mais accoutumée dès l'enfance à regarder

toutes

toutes ces pratiques comme des devoirs essentiels, elle n'y renoncera qu'en perdant toute sa piété. Avez-vous remarqué que les jeunes personnes élevées de cette manière dans tous les Couvens, conservassent plus de religion que les autres ?.... Revenons toujours à notre principe le plus utile, celui de ne jamais donner à notre Elève une idée fausse : ne souffrons donc pas qu'il puisse confondre *la perfection* avec le simple devoir. D'ailleurs, est-il raisonnable d'exiger d'un enfant de neuf ans le point de la perfection en quelque chose que ce soit ? Pensez-vous que Constance, obligée si souvent de passer des heures entières à l'Eglise, y soit toujours avec recueillement & sans distraction ? Je suis sûre que, plus d'une fois, elle y a bien envié le sort de sa Maman, qui, pendant ce temps, reste dans son lit, ou fait des visites. Il faudroit au contraire que vous donnassiez à votre fille l'exemple des pratiques que vous lui faites observer, & qu'en même temps vous n'exigeassiez d'elle que les devoirs véritablement essentiels de la Religion : je comprends bien que cette manière est moins commode, car il est beaucoup plus aisé d'envoyer tous les jours sa fille à la Messe, que d'y aller soi-même, sur-tout quand on ne se

couche jamais avant deux heures du matin. Je ne vous conſeille que ce que j'ai conſtamment ſuivi avec Adèle. Elle ſait qu'elle ne peut jamais rien retrancher de ce qu'elle pratique, ſans manquer à ſon devoir, & ſans donner mauvaiſe opinion d'elle; enfin, la diſſipation & les amuſemens du grand monde ne l'empêcheront point de remplir des obligations véritablement indiſpenſables, & qui ne prennent pas aſſez de temps pour être incompatibles avec quelque genre de vie que ce puiſſe être. Vous avez bien raiſon de vous occuper ſérieuſement du choix d'un Confeſſeur pour Conſtance; c'eſt un point trop ſouvent négligé, & cependant bien important, car un Confeſſeur ſans eſprit & ſans lumières, peut aiſément gâter l'ouvrage de l'Inſtituteur. Je vous envoie l'adreſſe du mien, mais je vous conſeille d'avoir quelques converſations avec lui avant de remettre Conſtance entre ſes mains, & de lui faire connoître parfaitement & les petits défauts & le caractère de votre enfant. A l'égard des Livres de dévotion que vous me demandez, je ne puis vous ſatisfaire; je vais vous cauſer encore l'étonnement & l'eſpèce de colère que vous me montrez toujours à chaque Ouvrage d'éducation dont je m'avoue l'Auteur;

il faut cependant bien vous répondre, & vous dire qu'après avoir lu tous les Livres de ce genre, j'ai vu avec surprise qu'il n'en existoit point à *l'usage des jeunes personnes;* vous conviendrez, par exemple, qu'il y a beaucoup de Livres d'heures que, non-seulement vous ne donneriez point à votre fille, mais que vous seriez très-fâchée qu'elle connût, particulièrement ceux dans lesquels *les examens de conscience* sont un peu détaillés. Je vous ai déjà parlé de quelques prières que j'ai composées pour l'enfance d'Adèle; mais en outre, j'ai fait un Livre d'heures pour sa jeunesse; il contient la Messe, les Pseaumes & les Prières prescrites par l'Église: d'ailleurs, celles du matin, du soir, pour la Confession, pour la Communion, l'examen de conscience, &c. tout cela est de moi. Je ne connois pas un seul Livre de dévotion où l'on puisse lire ces espèces de Prières, sans être choqué à chaque instant par les fautes de langage & les expressions ridicules qui s'y trouvent. Si vous le souhaitez, je vous enverrai une copie de mon Ouvrage, vous y trouverez aussi ce que je vous ai vu desirer souvent, c'est-à-dire, des Prières pour toutes les situations intéressantes de la vie, & je suis sûre que vous ne lirez point sans attendrisse-

ment celle d'une mère qui implore les grâces de Dieu pour ses enfans. Vous ne pourrez avoir, avant mon retour à Paris, que la moitié du volume qui contient toutes les Prières; l'autre moitié renferme des sentences & des maximes détachées tirées des Écrits des Pères de l'Église. Il y a deux ans qu'Adèle est en possession de cet Ouvrage, je lui ai donné en même temps l'Évangile & l'Imitation de Jesus-Christ; & jusqu'à l'âge de quinze ans, elle n'aura pas d'autres Livres de piété. Vous me demandez comment je la prépare à faire sa première Communion; vous savez que la première préparation a été de la mener à Lagaraye; elle en est revenue avec une admiration si profonde pour M. de Lagaraye, & un redoublement de piété si sincère, que j'ai cru ne pouvoir jamais saisir un moment plus favorable pour graver dans sa tête tout ce que j'avois à lui dire. Le lendemain de notre arrivée à Brest, je passai, dans la matinée, deux heures seule avec elle: après avoir beaucoup parlé de Lagaraye, elle me demanda quand elle feroit sa première Communion; le jour où vous aurez douze ans, répondis-je; dans six mois, si vous vous conduisez, d'ici-là, de manière à me faire penser que véritablement vous n'êtes plus

un enfant..... Car enfin, aussi-tôt que vous aurez fait votre première Communion, vous prendrez votre rang dans la société, je commencerai à vous regarder réellement comme mon amie, je n'aurai plus rien de caché pour vous; mais vous savez que je ne suis pas précipitée dans mes jugemens, & que pour obtenir un semblable bonheur, il faudra le mériter .... = Oh, Maman, je m'en rendrai digne, j'ose l'espérer, j'en suis sûre, je le desire tant!.... = Je vous préviens qu'il ne vous sera point accordé légèrement; & pour que vous receviez le plus saint & le plus auguste de tous les Sacremens, il faut que je sois bien convaincue que vous ne m'obligerez jamais à vous traiter encore comme une enfant. Si, pendant les six mois qui vont s'écouler, vous faites une seule faute assez grave pour me forcer à vous punir, à vous imposer une pénitence, je penserai que vous ne sentez point l'importance & le prix de la récompense qui vous est promise, & je la retarderai d'un an = D'un an! ô Ciel .... & pour une seule faute, ma chère Maman!.... = Oui, une faute grave. = Cela est juste. Oh, je m'observerai si bien, que je suis certaine de ne jamais faire désormais une faute grave. En effet,

depuis cette conversation, je remarque en elle un changement très-visible en bien; & je suis persuadée qu'il n'y a pas un instant dans la journée où la crainte de faire une *faute grave* ne l'occupe & ne soit présente à sa pensée. C'est un grand art que celui de promettre aux enfans des récompenses qui puissent les engager à s'observer avec ce soin & cette attention continuelle; c'est leur donner à la fois de l'empire sur eux-mêmes & de la persévérance, les deux vrais moyens de parvenir aux grandes choses : d'ailleurs, on ne peut obtenir d'un enfant six mois d'une conduite exempte de reproches essentiels, sans le corriger en même temps de tous ses défauts. Mais il est vrai que le choix des récompenses promises n'est pas indifférent; n'en proposez jamais que d'intéressantes, de nobles ou d'utiles, telles qu'une marque de confiance, votre portrait, un Livre instructif, un nouveau Maître, &c. ne faites désirer enfin à votre Élève que ce qu'elle doit aimer, ou ce qui mérite d'être estimé.

LETTRE VIII.

Le Baron au Vicomte.

J'AI couru hier un assez grand danger, mon cher Vicomte; c'est une petite aventure dont le récit vous fera sûrement plaisir, car vous allez voir si le dénouement a été satisfaisant pour moi. Vous savez que la rivière d'Aude forme un canal en face de ma maison; j'ai fait faire une grande tente, de temps en temps nous allons nous baigner; mon fils apprend à nager, il y réussit à merveille, & c'est un de ses grands plaisirs.

Hier, la chaleur étant excessive, nous fûmes à la rivière, mon fils, Dainville & moi, suivis de mon chien barbet, ce fidèle Mouche que vous me connoissez. J'ai nagé comme à mon ordinaire; au bout de quelque temps, j'ai dit à Dainville & à mon fils de regagner la tente, d'aller se r'habiller, & que je les rejoindrois bientôt. Ils m'ont quitté; je m'amusois avec mon chien, quand tout-à-coup, le sang me portant à la tête d'une manière aussi subite que violente, j'ai senti que j'étois prêt à m'évanouir. J'ai voulu regagner

promptement la tente ; mais la force m'abandonnant entièrement, je n'ai eu que le temps de crier : *à moi, Mouche*, & j'ai perdu connoissance. En reprenant l'usage de mes sens, je me trouve sur le rivage & dans les bras de mon fils ; il étoit à moitié habillé, tout couvert d'eau, le visage égaré, pâle, défiguré ; & dans le moment où j'ouvre les yeux, il saisit mes deux mains avec un transport impossible à dépeindre, & les pressant contre son sein, il pleure, il crie, il m'embrasse, & me fait cent questions à la fois. Il étoit si saisi, si tremblant, que j'ai craint pour lui l'effet d'une émotion si violente, & que je n'ai joui qu'imparfaitement, dans ces premiers momens, de la joie que devoit me causer sa sensibilité. Cependant on nous r'habille, & nous montons en voiture ; alors je demande quelques détails. « A peine, me dit » Dainville, avez-vous fait ce terrible cri : *à moi, » Mouche*, que M. Théodore, qui s'habilloit, » s'échappe des mains de Brunet, s'élance dans la » rivière, en s'écriant : *Eh, que ne dit-il, à moi, » mon fils !* Ce furent ses propres mots. Je me suis » précipité après lui, je l'ai saisi dans mes bras ; » malgré ses cris & sa violence ; au même instant, » un Batelier, par mon ordre, vole à votre se-

» cours ; nous vous voyons sur l'eau, votre chien » vous tenant par les cheveux, & vous traînant » vers notre côté; le Batelier vous atteint & vous » ramène, tout cela en moins d'une minute.... » Remarquez, interrompis-je, comme le courage & la générosité sont des vertus naturelles, &, pour ainsi dire, d'instinct ; jugez, d'après l'intrépidité de mon chien, si l'on a eu tort d'attacher le déshonneur & l'infamie à la lâcheté, & si celui qui craint d'exposer sa vie pour sauver celle de son semblable, ne se rabaisse pas mille fois au-dessous de l'état de Mouche. Et vous, mon cher Théodore, continuai-je, vous avez fait une action que je me rappellerai toujours avec plaisir.... Celle de Mouche, reprit-il, mérite seule d'être admirée ; pour moi, je n'ai fait que mon devoir. J'ai senti que cette idée blessoit un peu son cœur, je n'ai pas fait semblant de m'en appercevoir ; & reprenant la parole : Si vous étiez dans la force de l'âge, lui dis-je, si vous saviez aussi bien nager que Mouche, votre réflexion seroit vraie ; au lieu de cela, vous n'avez pas treize ans, vous n'apprenez à nager que depuis six semaines; ainsi, je dois être véritablement reconnoissant & touché de ce que vous avez fait pour moi.

Je me ſuis fait ſaigner hier, je me porte à merveille aujourd'hui; j'ai été me baigner ce matin & nager avec mon fils, qui, pour cette fois, n'a pas voulu me quitter un inſtant, dans la crainte que je ne me trouvaſſe mal encore. Qu'il eſt doux d'être aimé ainſi d'un enfant dont on attend tout le bonheur de ſa vie! mais il n'y a point de père qui ne puiſſe goûter une ſatisfaction ſemblable, s'il veut remplir tous les devoirs ſacrés qui lui ſont impoſés par la nature.

Oui aſſurément, mon cher Vicomte, mon fils apprend déjà les Mathématiques; à douze ans, il a commencé le premier volume de M. Bezout, qui traite de l'Arithmétique; dans quelques mois, nous paſſerons au ſecond; à quinze ans, il étudiera le troiſième; & à dix-ſept ans, le quatrième, qui traite de la Méchanique: comme je veux qu'on emploie ſix ans à l'étude des Mathématiques, il ſuffit d'y conſacrer trois heures par ſemaine. En ſuivant cette méthode, on peut être sûr de ne point fatiguer les enfans; & quel que ſoit le degré de leur intelligence, il eſt preſque impoſſible qu'ils n'apprennent pas des Mathématiques tout ce qui peut être néceſſaire un jour, à quelque état qu'on les deſtine. Je compte auſſi apprendre à

ma fille ce qu'il eſt indiſpenſable de ſavoir de la Géometrie, pour être en état de lever un plan & de deſſiner avec régularité un payſage d'après nature, & dans lequel la perſpective ſoit bien obſervée. A l'égard du Latin, mon fils commencera à l'apprendre cette automne; je me ſervirai *du Cours de Latinité de Vanière*, qui me paroît un très-bon Ouvrage dans ce genre, car il a le mérite qui manque à tous les Rudimens, celui d'être toujours intelligible; & je ſuis bien certain que mon fils, à dix-ſept ans, ſaura le Latin beaucoup mieux que la plus grande partie des gens du monde, même de ceux qui paſſent pour avoir fait de bonnes études. Je trouve encore dans ma méthode un avantage très-grand ſelon moi, celui de ne point blaſer mon Élève ſur des Ouvrages véritablement dignes d'être admirés: ſi un enfant qui apprend le Latin depuis l'âge de ſix ans, n'eſt pas en état à douze de lire Virgile, il a perdu ſon temps; s'il lit Virgile à douze ans, il eſt impoſſible qu'il en puiſſe ſaiſir les beautés; cependant il l'apprend par cœur; & quand il aura dix-huit ans, il comprendra bien que l'Énéïde eſt un chef-d'œuvre, mais il ne le ſentira que foiblement, ou du moins il le ſentira ſans tranſport.

J'ai fait une remarque assez singulière, c'est que tous les gens qui, dans l'opinion commune, ont reçu la meilleure éducation, sont, en général, précisément ceux qui ont le moins de goût pour la lecture, & cela doit être : ces personnes si bien élevées ont lu à quatorze ans tous les Ouvrages supérieurs de notre Langue ; comme elles étoient hors d'état d'en sentir le mérite, elles n'en peuvent conserver qu'un souvenir fort ennuyeux, elles en concluent très-naturellement qu'elles n'aiment point la lecture, elles y renoncent ; ou si elles se décident à lire encore, croyant connoître tous les bons Livres, parce qu'elles les ont su par cœur dans leur enfance, elles ne lisent plus que des Ouvrages médiocres, mais qui du moins ont pour elles l'attrait si piquant de la nouveauté. Je me souviens d'avoir vu autrefois dans mes voyages un jeune Prince âgé de huit ans, qui me parla pendant une heure de Télémaque ; son Gouverneur m'assura que *Monseigneur aimoit passionnément cet Ouvrage, qu'il l'avoit extrait d'un bout à l'autre.* Hélas, tant pis, répondis-je, le pauvre enfant n'aura jamais lu Télémaque ! Théodore, il est vrai, ne fait que commencer les Mathématiques, & n'a pas encore pris une leçon de

Latin, mais il ſait les principes généraux de ſa Langue, qu'il n'a point eu l'ennui d'apprendre dans une Grammaire, & que je me ſuis contenté de lui enſeigner verbalement en corrigeant ſon orthographe; il parle & lit parfaitement l'Anglois & l'Italien; il entend un peu l'Allemand; il a une idée générale de la Géographie, & ſait déjà de la Chronologie tout ce qu'il eſt déſirable qu'il en ſache jamais: d'ailleurs, les lanternes magiques & pluſieurs autres jeux de ſa première enfance, & les Abrégés de Madame d'Almane, ont gravé dans ſa tête une prodigieuſe quantité de faits hiſtoriques; & ce qui vaut mieux que tout cela, ſon eſprit eſt auſſi juſte que ſon cœur eſt pur; il a ſur tous les points principaux de la morale, des idées nettes & préciſes; il ſait par ſa propre expérience que le parti le plus honnête & le plus vertueux eſt toujours le plus ſage; que nos penchans nous égarent, que la raiſon ſeule doit nous guider, & qu'on ne peut être eſtimé, chéri, heureux enfin, que par elle. Quand on ſe contentera de dire toutes ces vérités, on ne fera que répéter des lieux communs qui ne produiront nulle impreſſion; mais qu'on les prouve, & le grand but de l'éducation ſera rempli, on gravera dans le cœur des principes ineffaçables.

Quant aux talens de pur agrément, je ne donnerai à Théodore que celui du deſſin pour lequel il a beaucoup de goût; il commence à deſſiner très-joliment d'après nature, ainſi que ſa ſœur; Madame d'Oſtalis rend, dans ce moment, notre petite Académie fort brillante; elle y eſt très-aſſidue, & Dainville, comme vous le croyez bien, lui a cédé l'honneur d'y préſider. Adieu, mon cher Vicomte; mandez-moi, je vous prie, ſi M. d'Aimeri eſt enfin arrivé à Paris; vous le trouverez bien triſte, mais c'eſt un homme d'un grand mérite, & que vous ſerez ſûrement charmé de connoître. Parlez-moi auſſi du Chevalier de Valmont; il y a près de deux ans que je ne l'ai vu, & cet eſpace de temps peut produire de bien grands changemens à ſon âge; j'ai pour ſes parens une amitié trop vraie, pour ne pas m'intéreſſer vivement à lui.

LETTRE IX.

Le Comte de Roſeville au Baron.

ENFIN, mon cher Baron, je vais vous faire la deſcription du jardin du Chevalier de Murville; j'ai été ſi occupé depuis trois mois, que je n'ai pu m'acquitter plus tôt de ma promeſſe; mais vous n'y perdrez aucun détail, car ils ſont tous préſens à ma mémoire. Trois ſemaines avant le départ de M. d'Aimeri, je menai le Prince chez M. de Murville, le Chevalier de Valmont y vint avec nous, & vous imaginez bien que M. de Murville ne revit pas ſans une vive émotion le neveu de Cécile. Nous parcourûmes d'abord la maiſon, enſuite M. de Murville nous conduiſit dans les jardins, où il a raſſemblé une repréſentation exacte de ce qu'il a vû de plus intéreſſant dans ſes voyages [1]. En ſortant de ſa maiſon, on entre dans une grande place irrégulière, jadis un parterre immenſe, & maintenant rempli de ſtatues & de monumens antiques fidèlement copiés (mais

1 Cette idée ſi belle & ſi grande n'eſt pas nouvelle, car l'Empereur Adrien avoit un jardin dans ce genre.

dans de moins grandes proportions) d'après les plus belles ruines d'Italie. On y voit, entr'autres, les ſuperbes Temples de Serapis [1], de Minerve Medica [2], la Colonne Trajanne, &c. Beaucoup d'arbres étrangers de diverſes formes & de différent vert, ſont diſperſés avec art parmi ces ruines. Le ſaule & le cyprès ombragent les tombeaux, les pins majeſtueux, les palmiers environnent les Temples, le laurier croît aux pieds de l'Apollon du Belvéder, & des buiſſons de myrte & de roſes entourent la Vénus de Médicis. A droite de cette eſpèce de Muſæum, on trouve la grotte de Pauſilipe [3], une longue galerie bâtie en briques, mais recouverte de rochers & de verdure, & qui paroît taillée dans le roc, comme la voûte qu'elle repréſente; on découvre, du fond de cette grotte, une perſpective raviſſante, & elle conduit au lac *d'Agnano*, un des plus charmans payſages qui ſoit aux environs de Naples [4], & qu'il eſt très-facile d'imiter dans un jardin, puiſqu'il eſt abſolument environné d'arbres qui ca-

1 Aux environs de Naples.

2 Auprès de Rome.

3 Près de Naples.

4 C'eſt-là qu'on voit la fameuſe grotte du chien.

chent

chent la vûe des environs; de l'autre côté du parc, on voyage en Eſpagne. Après avoir vu toutes les ruines gothiques dont cette partie eſt ornée, nous arrivâmes ſur le bord d'une prairie partagée par un torrent qui la traverſe, & ſur lequel on a bâti un pont d'une architecture ſimple, mais élégante. Ici, le Chevalier de Murville nous fit arrêter: Conſidérez ce pont, nous dit-il, il n'eſt point de monument dans ce jardin qui mérite mieux de fixer votre attention, ou du moins d'occuper une place dans votre ſouvenir. Il s'appelle *le pont de la Veuve* [1]. Une femme ayant perdu ſon fils dans les eaux du torrent, fit bâtir ce pont ſur ce même torrent ſi funeſte pour elle, afin qu'au moins à l'avenir aucune mère n'eût à gémir d'un ſemblable malheur: & c'eſt ainſi que par un ſentiment véritablement angélique, elle ne trouva de conſolation qu'en élevant un édifice dont la vûe ſeule eût redoublé la douleur de toute autre. Il y a beaucoup d'actions qui paroiſſent plus bril-

1 A trois-quarts de lieues de Saint-Philippe (en Eſpagne) on paſſe ſur un pont appelé *le pont de la Veuve*. Une Mère, qui avoit eu le malheur de perdre ſon fils unique dans les eaux du torrent ſur lequel il eſt bâti, le fit élever, afin qu'aucune autre Mère n'éprouvât déſormais la même douleur. *Eſſais ſur l'Eſpagne, par M. P. ****, Tome premier.*

lantes que celle-ci, il n'en eſt point de plus généreuſe. Enfin, Monſeigneur, pourſuivit le Chevalier de Murville, quand vous lirez cette maxime [1] : *Dans l'adverſité de nos meilleurs amis, nous trouvons ſouvent quelque choſe qui ne nous déplaît pas.* Quand vous entendrez calomnier la nature humaine, ſouvenez-vous *du pont de la Veuve.* Après ce diſcours, le Chevalier de Murville nous conduiſit au bout du jardin occupé par un village bâti à l'imitation de celui de Broek [2]. Vous imaginez bien qu'il n'a pas l'étendue du véritable, c'eſt une petite rue qui n'eſt compoſée que de quatorze maiſons; on trouve dans les deux premières un charmant hermitage & une laiterie, quatre autres ſont occupées par les Jardiniers, & le reſte par d'anciens Domeſtiques retirés, & quelques pauvres familles que M. de Murville a tirées de la miſère, en leur donnant un aſyle dans cette agréable retraite. Le Prince & le Chevalier de Valmont ne quittèrent qu'à regret cette délicieuſe demeure où le goût a raſſemblé tant d'objets intéreſſans & inſtructifs. M. de Murville

1 M. de la Rochefoucault.

2 En Hollande, on en parlera ailleurs avec détail.

s'attendrit en recevant les adieux du jeune Charles; il demanda au Prince la permiſſion de l'embraſſer; & le ſerrant dans ſes bras avec une tendreſſe inexprimable : O Charles, s'écria-t-il, ſoyez heureux, aimez toujours la vertu, &, s'il eſt poſſible, préſervez votre cœur d'une paſſion dangereuſe qui peut coûter tout le repos de la vie!

Le ſoleil étoit couché lorſque nous quittâmes le Chevalier de Murville, comme nous étions fort près de la maiſon d'Alexis Stezen (ce malheureux père de famille que nous avons établi ſur les bords du lac *****), le Prince me pria inſtamment d'y aller, afin, dit-il, de voir par lui-même ſi ces bonnes gens ſe trouvoient toujours auſſi heureux. Depuis la ſcène touchante que je vous ai détaillée, mon cher Baron, c'eſt-à-dire, depuis trois ans, mes occupations ne m'ont pas permis de retourner une ſeule fois chez Alexis Stezen : la curioſité du Prince me parut fort naturelle, & je conſentis à la ſatisfaire. Nous arrivâmes chez Alexis à la nuit preſque fermée, nous trouvâmes la famille raſſemblée dans une ſalle au rez-de-chauſſée ; ils étoient tous aſſis en rond, n'ayant point encore de lumière, & s'amuſant à chanter des romances : avant d'entrer dans la chambre, nous nous arrê-

râmes un moment pour écouter une voix aussi jeune que mélodieuse, qui finissoit un couplet: enfin, nous ouvrons la porte, l'obscurité nous empêche de distinguer les objets; une servante nous annonce, & au nom du Prince, tout le monde se lève, s'agite: Alexis demande de la lumière; ses enfans, sa femme en vont chercher, & un moment après, nous voyons paroître un objet qui fixe tous nos regards. C'est une jeune personne de treize ans accourant avec précipitation, en tenant une lumière qu'elle pose sur une table: imaginez toutes les grâces ingénues de l'enfance, réunies aux charmes, à la fraîcheur & à l'éclat de la jeunesse; une taille noble & légère, un visage également délicat & régulier, une physionomie aussi touchante qu'expressive, un sourire plein de candeur & d'innocence: représentez-vous cet assemblage séduisant, & vous n'aurez encore qu'une imparfaite idée de cette figure raviſſante. Alexis s'approche d'elle, la prend par la main, & la présente au Prince, en lui disant que c'est sa fille aînée Stoline, cette même enfant à laquelle le Prince donna sa peliſſe..... A ces mots, le Prince & la jeune fille rougirent également.... Et le Prince, prenant la parole, demanda si nous

n'avions pas entendu la voix de Stoline au moment où nous étions entrés. En effet, c'étoit la ſienne, le Chevalier de Valmont la conjura de chanter encore, & Stoline, avec un tremblement & un trouble qui ne faiſoient qu'ajouter à ſa grâce, chanta deux couplets qui furent trouvés bien courts par le Prince & le Chevalier de Valmont. Je crois que ſi mon Élève avoit deux ou trois ans de plus, cette viſite n'eût pas été ſans danger pour lui : quoi qu'il en ſoit, je ſuis ſorti de la maiſon d'Alexis Stezen, en me promettant bien de n'y plus ramener mon jeune Prince, qui, toute la ſoirée, n'a parlé que de Stoline, & le lendemain fut diſtrait & rêveur d'une manière très-extraordinaire pour un enfant de treize ans & demi ; mais heureuſement qu'à cet âge, une impreſſion ſemblable ne peut être ni profonde ni durable. Adieu, mon cher Baron ; j'approuve fort les raiſons qui vous déterminent à faire voyager vos enfans, & la préférence que vous donnez dans ce moment à l'Italie ſur tout autre pays ; mais j'eſpère que j'aurai le plaiſir de vous voir un jour dans celui que j'habite : quand il ne ſeroit pas par lui-même intéreſſant & curieux à connoître, vous y trouverez un grand Souverain, régnant avec gloire

ſur une Nation vertueuſe : un tel ſpectacle vaut mieux encore que la vûe des Temples & des ruines de Rome.

LETTRE X.

La Vicomteſſe à la Baronne.

OH, la charmante créature!..... Une figure ſi intéreſſante! .... Un air ſi réſervé! .... Un maintien ſi doux! .... Je parie que vous avez déjà deviné de qui je veux parler; eh bien oui, c'eſt du Chevalier de Valmont: à préſent vous me nieriez en vain que vous avez des projets ſur lui, il ſera le mari d'Adèle; j'ai vu cela clairement dès la première viſite. Je l'ai beaucoup queſtionné ſur ſon voyage, toutes ſes réponſes ont été courtes, ſimples & modeſtes; & puis, il rougit avec une grâce!.... ſans être déconcerté de rougir, il eſt timide & jamais embarraſſé. D'ailleurs, il reſſemble tant à notre aimable Cécile! .... Enfin, la tête m'en tourne. Pour M. d'Aimeri, quoi que vous en diſiez, ma chère amie, je ſens que je ne l'aimerai jamais, cette pauvre Cécile eſt trop préſente à mon ſouvenir: il a beau la pleurer, il n'en eſt pas moins la cauſe de ſa mort; ſa triſteſſe me fait de la peine, mais ne peut m'intéreſſer: au reſte, je l'ai prié de regarder à jamais ma maiſon comme

la ſienne, & je crois qu'il a été content de la manière dont je l'ai reçu. Il part dans un mois pour conduire ſon petit-fils à ſa garniſon, ils ſeront de retour ici ſur la fin de Décembre; ainſi, vous les verrez cet hiver. Je veux être préſente à la première entrevûe d'Adèle & du Chevalier de Valmont, je ſuis certaine que *la ſympathie* ſe déclarera ſur le champ; ils ſont faits l'un pour l'autre, ils s'aimeront paſſionnément; ſouvenez-vous de cette prédiction.

Eh bien, ma chère amie, j'ai fait connoiſſance avec M^de. de M..... J'ai déjà été trois fois chez elle, & je puis maintenant ſatisfaire votre curioſité. Vous voulez des détails, de l'ordre & de la ſincérité, écoutez donc; voici le récit de la première viſite: J'arrive chez Madame de M..... à huit heures & demie du ſoir; j'entre dans un ſallon aſſez triſte & fort mal éclairé, où je trouve un cercle très-grave; la maîtreſſe de la maiſon me fait placer à côté d'elle, je jette les yeux ſur toute la compagnie, je n'y vois que deux femmes & dix ou douze hommes; & dans tout cela, je n'apperçois pas un ſeul viſage de ma connoiſſance, excepté Porphire, que j'appelle pour me mettre au fait: il me dit à l'oreille les noms des principaux

perſonnages, &, entr'autres, de trois ou quatre également connus & dignes de l'être par leurs ouvrages. Alors, je regardai ces perſonnes célèbres avec une admiration qui m'inſpira un mouvement d'amour-propre ſi extraordinaire, qu'il ſuſpendit ma curioſité; car, au lieu d'écouter la converſation, je n'éprouvai que le deſir de me faire écouter moi-même, & d'attirer l'attention de ceux qui naturellement auroient dû fixer toute la mienne. Me voilà donc uniquement occupée à chercher une occaſion de dire quelque choſe de ſpirituel, je cherche long-temps; enfin, je haſarde une phraſe bien entortillée, & puis une autre encore plus recherchée; je m'enhardis, je m'échauffe, je tombe dans la diſſertation, je m'appeſantis, & tout-à-coup je m'apperçois que je n'ai pas le ſens commun, & que je ſuis complettement ridicule : très-déconcertée de cette découverte, je ne trouve rien de mieux à faire que de m'en aller, & je ſors avec le double regret d'avoir été abſurde, & de n'avoir pas entendu un mot de tout ce qui s'étoit dit. Je réfléchis ſur cet accident, & j'en conclus que la prétention à l'eſprit, & le deſir de briller, ne me vaudroient jamais de ſuccès. Je me promis donc d'être à l'avenir tou-

jours ſimple & naturelle, & je retournai chez Madame de M..... avec cette intention. Point du tout : à peine ſuis-je aſſiſe, que la démangeaiſon de montrer de l'eſprit, de l'inſtruction, me reprend de nouveau plus vivement que jamais; d'abord, je réſiſte courageuſement à cette tentation; enfin, j'y cède & je ne réuſſis pas mieux que la première fois. Je ſortis de chez Madame de M..... véritablement en colère contre moi-même, & formant la ferme réſolution d'y garder le plus profond ſilence quand j'y retournerois, puiſqu'il m'étoit abſolument impoſſible d'y parler comme par-tout ailleurs. Me voici donc à la troiſième viſite; pour cette fois, je ſus me taire, j'obſervai, j'écoutai avec une extrême attention; j'entendis parler avec eſprit, je remarquai pluſieurs traits qui méritoient d'être retenus & cités; cependant je trouvai, en général, la converſation languiſſante & peſante; & lorſqu'elle s'animoit par la diſcuſſion, il me parut qu'elle dégéneroit en diſpute; enfin, elle m'étonnoit ſouvent, mais ne me charmoit jamais, & je me diſois : Tous ces gens-là ont plus d'eſprit que je n'en ai, cependant je ſuis certainement plus aimable qu'eux; quelle eſt donc la mal-adreſſe qui les prive de l'avantage

qu'ils devroient avoir ſur moi ? .... Après avoir réfléchi ſur cette ſingularité, je découvris avec ſurpriſe qu'ils avoient préciſément la manie qu'ils m'avoient inſpirée pendant deux jours ; qu'ils ne ſavoient point écouter, & qu'ils n'éprouvoient que le deſir de ſe faire admirer, & non celui de plaire. D'ailleurs, je remarquai qu'on pouvoit leur reprocher encore quelquefois pluſieurs petits manque d'égards & de politeſſe produits par un amour-propre mal entendu, ou par le défaut d'uſage du monde, qui ſeul peut apprendre à s'occuper des autres, à ne jamais ſe fâcher, & à ſoutenir ſon opinion ſans aigreur & ſans pédanterie. D'après ces obſervations, je trouve que les Gens de Lettres devroient aller davantage dans le monde : ils ne vont que dans trois ou quatre maiſons dans leſquelles ils forment le fond principal de la ſociété ; la douceur, la complaiſance, les égards délicats, les grâces enfin, ne s'acquièrent point où l'on domine ; & voilà pourquoi l'on peut reprocher aux Gens de Lettres un ton tranchant & de la ſuſceptibilité [1]. S'ils étoient plus répandus,

1 On ſent bien que la Vicomteſſe, toute inconſidérée qu'elle eſt, ne parle ici qu'en général, & qu'elle n'eſt point aſſez dépourvue de bon ſens & de juſtice pour ne pas admettre des exceptions.

ils perdroient bientôt ces petits défauts; alors on les rencontreroit avec plaiſir, & on les rechercheroit avec empreſſement : loin de porter la contrainte & la gêne dans la ſociété, ils en feroient les délices; connoiſſant véritablement le monde, ils pourroient le peindre, ils nous offriroient des tableaux piquans & fidèles de nos travers, de nos ridicules, de nos mœurs, & nous aurions enfin des Ouvrages où l'on trouveroit également & de l'eſprit & le ton du monde. Je ne m'appeſantirai pas davantage ſur ces réflexions. Porphire a reçu une Lettre de M. de Lagaraye, où ce ſujet eſt traité beaucoup mieux que je ne le pourrois faire. J'ai eu la permiſſion de vous en envoyer une copie, & je crois que vous la lirez avec plaiſir. Adieu, mon cœur; embraſſez pour moi Madame d'Oſtalis; dites-lui que je ne ſuis plus jalouſe d'elle, mais je le ſuis de Madame de Valmont.... Oui, ſur-tout depuis que j'ai vu ſon fils.... La belle-mère d'Adèle, comme vous l'aimerez!.... Au moins avouez-moi la vérité; je ſuis certaine que vous n'êtes pas ſincère à cet égard. Ah! vous n'avez pas en moi la confiance que j'ai en vous. Je ne ſais pas pourquoi je vous aime autant, je ne devrois que vous eſtimer.... Avec

votre air franc, ſimple & doux, vous êtes au fond très-orgueilleuſe & très-diſſimulée.... diſſimulée ſur-tout.... Oh, vous l'êtes!.... & vous en tirez même vanité; vous appelez cela de la prudence, de la diſcrétion!.... Enfin, ſi vous ne m'avouez pas qu'au fond de votre cœur, vous deſtinez Adèle au Chevalier de Valmont, je croirai que vous ne m'avez jamais aimée, & que vous n'avez pour moi que l'eſpèce de ſentiment qu'on a pour un enfant qui nous amuſe.

LETTRE XI.

Copie de la Lettre de M. de Lagaraye à Porphire.

EH bien, mon cher Porphire, vous allez donc devenir homme de Lettres? Oui, certainement je ne m'oppoſe point à ce projet; la fauſſe dévotion & la bigoterie pourroient ſeules le condamner. Vous avez de l'eſprit, une âme ſenſible, vous avez beaucoup lu; maintenant laiſſez-là tous les Livres, quittez votre cabinet, étudiez les hommes; ſi vous n'acquérez pas une connoiſſance approfondie du cœur humain, vous ne ferez rien que de médiocre ou d'imparfait. Voyez donc des hommes de tous les états, examinez-les dans les différentes claſſes de la ſociété, depuis le ſimple Laboureur juſqu'au Courtiſan; connoiſſez-les tous avec détail, ne dédaignez point l'aimable enfance. Comme Peintre, faites uſage des tableaux touchans & naïfs qu'elle vous offrira; comme Philoſophe, obſervez en elle le germe naiſſant des vertus & des paſſions de l'homme; cherchez ſurtout à démêler, parmi cette foule de travers & de

vices que nous donne l'éducation, quels ſont véritablement les penchans & les défauts que nous tenons de la nature. Un Savant doit reſter dans ſon cabinet, un homme de Lettres doit vivre dans le plus grand monde; qu'il conſacre à la ſociété quatre heures du jour, il lui reſtera aſſez de temps pour travailler & méditer ſur ce qu'il aura vu. Mais tout cela ne ſuffit pas, mon cher Porphire, il faut encore conſerver vos principes & votre ſenſibilité: ſi votre cœur & vos mœurs ſe corrompent, vous ne ferez jamais un ouvrage de génie; l'eſprit ne produit que de jolies choſes, ces ouvrages du moment faits pour éblouir, & non pour durer, reçus d'abord avec empreſſement, prônés, cités pendant trois mois, enſuite oubliés pour toujours. Ce ne fut point à ſon eſprit que Pierre Corneille dut ſa gloire; c'eſt par ſa grande âme, qu'il ſut mériter ſon ſurnom, & l'admiration de ſon ſiècle & de la poſtérité. O Porphire, ſois honnête, indulgent, bienfaiſant, & tes Écrits inſpireront le goût de la vertu; on n'y trouvera point d'exagération, d'inconſéquences; celui qui n'eſt inſpiré que par l'amour du bien & de la vérité, ne peut jamais ſe contredire; ſi tu veux offrir d'utiles leçons de morale, commence par te

réformer toi-même, combats tes passions, ferme ton cœur à la haine, au ressentiment; apprends à pardonner, tu sauras alors louer avec éloquence & la grandeur d'âme & la générosité. Quelle belle carrière tu vas parcourir, à quelle noble vocation ton goût & ton génie t'appellent, si tu peux en connoître toute la dignité! Mais hélas, si tu t'égarois; si, trop foible pour résister au vain desir d'obtenir une célébrité passagère, tu renonçois à la vérité, à tes principes; si tu te laissois entraîner à l'esprit de parti, de cabale! . . . Ah, mon fils, ces talens que tu possèdes, ils te furent donnés par le Ciel, ils ont été cultivés par moi, non pour flatter le vice, pour amuser des gens sans mœurs, & séduire des esprits superficiels, mais pour obtenir le suffrage de l'homme de goût & du citoyen vertueux. Enfin, songez, mon cher Porphire, qu'il n'est qu'un temps de la vie pour écrire & pour travailler, & que ce temps s'écoule avec une extrême rapidité: lorsqu'il sera passé, quel charme vous éprouverez, si vous pouvez vous dire: *Je n'ai rien écrit qui ne fût conforme à la raison, à la vérité, inspiré par l'humanité, par l'amour de l'ordre & de la vertu. Je ne recherchai jamais qu'une gloire pure & sans tache; & du*

moins,

moins, en deſcendant au tombeau, dans cet inſtant terrible où le ſouvenir d'une bonne action ſatisfait mille fois davantage que celui d'un ſuccès brillant, qu'il me ſera doux de penſer que mes Ouvrages ne pourront jamais produire d'impreſſions dangereuſes, que le jeune homme qui débute dans le monde ne les lira point ſans quelque fruit, & que la mère vigilante & tendre s'empreſſera de les donner à ſa fille! Voilà, mon cher Porphire, quelle doit être votre ambition, ſi vous voulez répondre à mon attente, & juſtifier ma tendreſſe. Adieu, je vous attends ſur la fin du mois.

LETTRE XII.

La Baronne à la Vicomteſſe.

JE vous remercie, ma chère amie, de tous les détails que vous me donnez ſur notre petite Conſtance ; je ſuis fâchée qu'elle ne ſoit pas ſoigneuſe : c'eſt un défaut auquel on fait trop peu d'attention, cependant il entraîne une grande perte de temps, & ſouvent occaſionne plus de dépenſe que la prodigalité même. J'ai corrigé Adèle de ce défaut naturel à tous les enfans, en la mettant en pénitence, lorſqu'il falloit abſolument remplacer la choſe qu'elle avoit perdue ; ou bien ſi c'étoit un joujoux, au lieu d'un meuble utile, en le lui laiſſant deſirer fort long-temps avant de lui en rendre un ſemblable ; & enfin, en lui donnant une grande armoire dans laquelle elle pût ſerrer & mettre en ordre tout ce qui lui appartient. Au reſte, liſez *l'Education des filles* de M. de Fénelon, vous y trouverez tous les conſeils qu'on peut deſirer à cet égard [1].

1 « Faites-leur obſerver (aux filles) que rien ne contribue » plus à l'économie & à la propreté, que de tenir toujours

J'ai fait voir à mes enfans aujourd'hui un triſte ſpectacle, & je vous expliquerai tout-à-l'heure les raiſons qui m'y ont déterminée. La fille de mon Jardinier eſt morte cette nuit; elle avoit vingt ans, & elle étoit jolie; à mon reveil, Mademoiſelle Victoire m'a conté cette nouvelle, en ajoutant qu'elle venoit de *jeter de l'eau bénite à la défunte*, qu'elle l'avoit vue à viſage découvert, & qu'elle n'étoit pas défigurée le moins du monde. Cette particularité m'ayant été confirmée par pluſieurs perſonnes, j'ai formé le projet d'y conduire mes enfans: lorſque nous avons tous été aſſemblés pour le déjeûner, on a parlé de la fille du Jardinier, & Miſſ Bridget a dit qu'elle n'avoit jamais vu une perſonne morte; Adèle & Théo-

» chaque choſe à ſa place; cette règle ne paroît preſque rien, » cependant elle iroit loin ſi elle étoit exactement obſervée. » Avez-vous beſoin d'une choſe, vous ne perdez jamais un » moment à la chercher, il n'y a ni trouble ni diſpute, ni » embarras; quand on en a beſoin, vous mettez d'abord la » main deſſus..... Joignez à ces avantages celui d'ôter, » par cette habitude, aux Domeſtiques l'eſprit de pareſſe & » de confuſion; de plus, c'eſt beaucoup que de leur rendre » le ſervice prompt & facile, & de s'ôter à ſoi-même la ten- » tation de s'impatienter ſouvent par les retardemens qui » viennent des choſes dérangées qu'on a peine à trouver ».

Éducation des Filles, par M. de Fénelon.

dore ont répété la même choſe; alors je leur ai propoſé de les mener chez le Jardinier; & le déjeûner fini, nous y avons été. En entrant dans la chambre de la Jardinière, j'ai remarqué un peu d'altération dans la phyſionomie d'Adèle; nous nous ſommes miſes à genoux, & nos prières faites, je me ſuis approchée du lit, j'ai levé le drap, & découvert entièrement le viſage de la morte; je n'ai pu la regarder ſans éprouver un ſerrement de cœur inexprimable, en ſongeant qu'elle étoit fille unique, & que ſon père & ſa mère lui ſurvivoient... Et prenant Adèle par la main: Voyez, mon enfant, lui ai-je dit, quel touchant objet: il ne peut inſpirer que l'attendriſſement. En effet, a repris Adèle, il n'a rien de hideux, je m'en faiſois une autre idée, mais je vois à préſent que ſouvent une ſimple maladie défigure plus que la mort même. Après quelques réflexions ſur ce ſujet, nous ſommes rentrés au château, j'ai défendu qu'on parlât davantage de la morte devant mes enfans, & j'ai eu l'attention de les entretenir toute la journée dans la plus grande gaieté. Je me ſouviens que dans mon enfance, ayant entendu conter beaucoup d'hiſtoires de revenans, j'avois la tête abſolument tournée par cette eſpèce de

frayeur la plus abſurde de toutes, mais celle qui a le plus de pouvoir ſur l'imagination. A treize ou quatorze ans, je me décidai à voir un mort pour la première fois de ma vie, malheureuſement c'étoit un vieillard horriblement défiguré; cet objet hideux me fit une telle impreſſion, que pendant plus d'un mois j'en gardai le ſouvenir: l'âge & la raiſon ont ſu me guérir enfin de ces extravagantes frayeurs qui n'ont que trop influé ſur ma ſanté, & qui m'ont cauſé des maux de nerfs dont je me reſſens encore. Adèle, grâce à mes ſoins, n'a jamais eu l'idée de ces vaines terreurs; mais comme elle n'avoit point vu encore une perſonne morte, & que j'ai craint que ſon imagination ne lui repréſentât cet objet beaucoup plus frappant qu'il ne l'eſt ſouvent, je me ſuis décidée à lui faire voir cette jeune fille, & je m'en applaudis d'autant plus, qu'en effet Adèle, avant de la regarder, étoit émue & tremblante, & qu'elle l'a conſidérée ſans frayeur, parce qu'elle l'a trouvée infiniment moins effrayante qu'elle ne l'avoit imaginé. Nous nous promenons ſouvent aux environs du château, Adèle & moi, tête à tête, & communément, en revenant le ſoir à la nuit fermée, nous traverſons un cimetière, & quel-

quefois nous nous y repoſons, & nous y cauſons (du moins Adèle) avec autant de tranquillité que ſi nous étions dans une prairie. Il faut beaucoup d'adreſſe, & en même temps de ſimplicité apparente, pour accoutumer un enfant à toutes ces choſes, car il aura peur chaque fois qu'il vous ſuppoſera le projet de l'enhardir; ainſi, n'agiſſez qu'avec une extrême précaution, & ſur-tout que tout ce que vous ferez paroiſſe abſolument l'effet du haſard. Adieu, ma chère amie; Adèle fait ſa première Communion dans quinze jours. Madame d'Oſtalis partira ſur la fin du mois, & je la ſuivrai de près, car je ſerai ſûrement à Paris dans les premiers jours de Novembre au plus tard.

LETTRE XIII.

Madame d'Oſtalis à Madame de Limours.

OUI aſſurément, Madame, je m'inſtruis ici autant que je m'y plais; j'apprends de la meilleure des mères à chérir des devoirs qu'elle remplit avec tant de joie. En vivant avec elle, en la contemplant au milieu de ſa famille, on la trouve ſi parfaitement heureuſe, qu'on n'eſt plus étonné des ſacrifices qu'elle a faits pour obtenir un ſemblable bonheur. Tel eſt le pouvoir de la vraie vertu; de loin, elle ne peut frapper que par ſon éclat, elle n'excite que l'étonnement & l'admiration; de près, elle eſt ſi belle, ſi touchante & ſi perſuaſive, que tout ce qu'elle preſcrit ceſſe de paroître pénible ou difficile; elle fait mieux alors qu'éblouir, elle pénètre, elle charme, elle entraîne.

Adèle & Théodore ont fait aujourd'hui leur première Communion; en revenant de l'Egliſe, ma tante s'eſt enfermée dans ſon cabinet avec Adèle & moi, & nous faiſant aſſeoir à ſes côtés, elle a pris une des mains de ſa fille, qu'elle a mis

dans les miennes : maintenant, a-t-elle dit, en m'adreſſant la parole, je me flatte que vous regarderez Adèle comme votre amie; elle n'a ni votre expérience ni votre raiſon, mais vous croyez bien qu'elle n'auroit pas fait ſa première Communion, ſi je n'euſſe pas été parfaitement sûre qu'elle n'eſt plus un enfant; ainſi, déſormais, nous pouvons parler ſans contrainte devant elle, & l'admettre en tiers dans nos entretiens les plus ſecrets. A ces mots, Adèle attendrie s'eſt appuyée doucement ſur l'épaule de ſa mère, en ſerrant tendrement ma main qu'elle tenoit toujours; & ma tante continuant ſon diſcours : Enfin, pourſuivit-elle, je vais à préſent, ma chère Adèle, commencer à recueillir le fruit des ſoins que je vous ai conſacrés; je ne ſerai plus obligée de vous impoſer des pénitences, des punitions humiliantes, vous allez devenir pour moi une ſociété charmante, & la plus tendre de mes amies.... En prononçant ces paroles, ma tante ne put retenir ſes larmes, Adèle ſe jette à ſes pieds; & avec une expreſſion, une ſenſibilité auſſi paſſionnées que naturelles & touchantes, elle dit à ſon heureuſe mère tout ce que la reconnoiſſance la mieux fondée peut inſpirer de plus tendre. Quoique vous m'accuſiez,

Madame, d'envier un peu le deſtin d'Adèle, cette eſpèce de jalouſie ne m'empêchera point de convenir qu'il n'y a point d'enfant de ſon âge qu'on puiſſe lui comparer; & depuis ſix mois ſur-tout, elle a fait, à tous égards, des progrès ſurprenans, ce qu'on doit particulièrement attribuer au deſir extrême qu'elle avoit de faire ſa première Communion. Une choſe que je ne puis me laſſer d'admirer, c'eſt la manière dont ma tante a ſu gagner toute ſon affection, en ne lui paſſant rien, en la puniſſant avec ſévérité, en la reprenant devant tout le monde; & cependant, malgré cette rigueur apparente, elle eſt paſſionnément aimée de ſa fille, elle poſſède toute ſa confiance; Adèle n'eſt parfaitement heureuſe qu'auprès de ſa mère, & je la vois ſans ceſſe préférer le bonheur de s'entretenir avec elle, à tous les plaiſirs faits pour ſon âge. Voilà ſans doute le chef-d'œuvre de l'éducation, & ce qu'on n'obtiendra ſûrement jamais en gâtant un enfant, & en lui paſſant toutes ſes fantaiſies. Comme Adèle eſt maintenant admiſe *au rang des perſonnes raiſonnables*, il eſt décidé qu'elle aidera déſormais ma tante à régler les comptes de ſa maiſon, & que le Maître-d'hôtel & le Cuiſinier lui apporteront tous les matins

leurs livres de dépenſe, ce qui l'accoutumera à ne point dédaigner des ſoins très-utiles, quelque fortune qu'on puiſſe avoir, & que la plupart des femmes ne négligent que par pareſſe & par incapacité. L'ignorance eſt communément envieuſe & dénigrante; elle voudroit qu'il lui fût poſſible d'avilir tout ce qui lui fait ſentir ſon infériorité; elle cherche à cacher ſa honte ſous l'apparence de l'inſouciance, & ſouvent même du mépris: c'eſt ainſi que nous voyons ſi ſouvent des gens inſtruits & raiſonnables perſifflés par des ſots, & c'eſt pourquoi Madame de G..... (qui n'a jamais ſu faire une addition) ſe moque ſi impitoyablement des femmes *aſſez déſœuvrées* pour s'amuſer à vérifier les mémoires de leurs gens. Adieu, Madame; je pars dans huit jours, j'imagine que je ne vous trouverai point à Paris; mais je me flatte que vous êtes bien sûre que mon premier ſoin, en arrivant, ſera d'aller vous chercher pour m'informer moi-même de vos nouvelles, & vous donner de celles de ma tante.

LETTRE XIV.

La Baronne à la Vicomteſſe.

NON, ma chère amie, Adèle ne lit point encore les Ouvrages dont vous me parlez, quoiqu'elle ait de l'eſprit & toute la raiſon qu'on peut avoir à ſon âge; il s'en faut bien qu'elle ſoit en état de ſentir le mérite des bons Auteurs du ſiècle de Louis XIV. Elle n'a preſque lu juſqu'ici que les Ouvrages que j'ai compoſés pour elle; maintenant nous allons faire des lectures plus inſtructives & plus longues. Elle a commencé l'Hiſtoire ancienne de Rollin, à laquelle ſuccédera l'Hiſtoire Romaine & celle de France; enſuite elle lira le Siècle de Louis XIV & quelques Hiſtoriens Anglois, ce qui terminera notre cours d'Hiſtoire, & formera en tout une cinquantaine de volumes. En Ouvrages d'agrémens, nous liſons à-préſent quelques Théâtres; & dans trois ans nous aurons lu Campiſtron, Lagrange-Chancel, Lachauſſée, Deſtouches, Marivaux, les Poëſies de Fontenelle, de Pavillon, de Deſmahis, &c. Tous ces Auteurs agréables, mais du ſecond ordre, l'amuſeront juſqu'à l'âge

où ſon goût ſera aſſez formé pour qu'elle puiſſe lire avec tranſport des Ouvrages de génie. Nous avons achevé ce ſoir la Tragédie d'Andronic, & malgré mes commentaires & mes critiques, Adèle fondoit en larmes. Eſt-il poſſible, me diſoit-elle, qu'on puiſſe faire une Pièce plus intéreſſante & plus touchante que celle-là? Oui ſans doute, ai-je dit, & vous en verrez la preuve un jour quand vous lirez ces Auteurs immortels que vous ne connoiſſez que de nom, Corneille, Racine, Voltaire, Crebillon, &c. = Mais, Maman, puiſque une Pièce médiocre me fait tant d'impreſſion, quel plaiſir me cauſeroit une Tragédie de Corneille! Pourquoi m'en priver? .... = C'eſt préciſément l'admiration, les tranſports que vous inſpire Andronic, qui me prouvent que vous n'êtes pas digne de lire Cinna. Si vous pouviez ſentir les défauts d'Andronic, vous ſeriez à peine attendrie par tout ce qui vous a fait répandre tant de pleurs; & de même Cinna ne vous toucheroit point, parce que vous n'en ſentiriez pas les beautés ſublimes. = Mais les Horaces, Maman, je ſuis sûre que j'en ſentirois les beautés. = Comment? .... = La veille de notre départ de Paris, Madame **** vint vous voir avec ſa fille qui

eſt juſtement de mon âge.... = Eh bien? = Eh bien, Maman, cette jeune perſonne me fit une viſite dans ma chambre, elle me dit qu'elle venoit de la Comédie, qu'elle avoit vu jouer les Horaces, & elle m'en parla avec raviſſement. = Tant pis pour elle, car cela prouve ſeulement qu'elle joignoit l'affectation à l'ignorance. = A quel âge pourrai-je donc lire Corneille & Racine? .... = Quand vous ſerez aſſez formée pour remarquer vous-même les défauts des Pièces que nous liſons maintenant. = Je comprends parfaitement ceux d'Andronic.... = Oui, parce que je vous les ai détaillés; cela ne ſuffit pas, il faut que vous les connoiſſiez, que vous en ſoyez frappée, ſans que je ſois obligée de vous les expliquer. = Oh, que j'ai d'impatience de lire tous ces beaux Ouvrages dont j'entends parler avec tant d'admiration! Mais, Maman, vous les avez ſûrement, tous ces Livres; j'en ai lu les titres ſur votre Catalogue, & je ne les vois point dans votre bibliothèque; où ſont-ils donc? = Dans les deux armoires de mon cabinet; je les ai ôtés de ma bibliothèque depuis que je vous en ai donné la clef. = Ne ſuffiſoit-il pas de me défendre de les lire? = Aſſurément, vous ſavez ſi je compte ſur votre obéiſſance

& ſur votre fidélité ; ſi j'en doutois, Adèle, pourrois-je vous aimer ? .... Je n'ai voulu que vous épargner le chagrin d'avoir tous les jours devant les yeux un ſi juſte ſujet de regret & de curioſité. = Mais, Maman, vous m'avez promis de me mener quelquefois cet hiver à la Comédie Françoiſe, j'y verrai jouer des Pièces de Racine, de Voltaire .... = Point du tout, je n'irai pas ces jours-là. = Vous choiſirez ceux où l'on ne donnera que des Pièces médiocres. = Oui, toutes celles qui ſont ſur votre Catalogue actuel. = Que cela eſt triſte! & nous n'irons donc pas aux Pièces nouvelles, je ne verrai point de première repréſentation. = Raſſurez-vous, je pourrai ſans inconvéniens vous y mener quelquefois.

Vous voyez, ma chère amie, d'après cette converſation, quel deſir éprouve Adèle de connoître tous les Ouvrages qu'il eſt intéreſſant qu'elle liſe un jour avec attention ; jugez ſi, après les avoir deſirés ſi long-temps, elle les lira avec avidité, & comme je jouirai alors du plaiſir & de la ſurpriſe que lui cauſera une telle lecture.

Tout ce que vous me dites ſur la ſenſibilité de Conſtance ne m'étonne point, j'ai vu par moi-même combien elle eſt ſuſceptible d'attachemens ;

mais permettez-moi de vous répéter, ma chère amie, que, loin de mettre tous vos soins à rendre cette ſenſibilité plus vive & plus paſſionnée, vous devriez chercher à la réprimer ſouvent. Vous avez paſſé deux jours ſans voir Conſtance, parce que vous aviez un accès de fièvre; & Conſtance étoit déſeſpérée, elle a pleuré, n'a point voulu manger, il a fallu vous l'amener, elle a été malade de chagrin, & vous avez la cruauté de vous applaudir d'inſpirer une tendreſſe ſi déraiſonnable, & qui pourroit avoir pour cette charmante enfant des conſéquences ſi funeſtes! .... Et ſi vous aviez une maladie longue & dangereuſe, que deviendroit-elle? Si vous étiez obligée de vous en ſéparer pour quelques mois, comment ſupporteroit-elle votre abſence? Cette foibleſſe peut faire le tourment de ſa vie, & vous négligeriez de l'en corriger, parce qu'au fond de votre âme, une telle folie flatte votre amour-propre. Eſt-ce ainſi qu'une mère doit aimer! .... Ah, c'eſt aux vertus d'Adèle, c'eſt à ſa félicité, que j'attache mon bonheur! Le ſentiment maternel doit être le plus déſintéreſſé de tous, puiſqu'il ne peut eſpérer un retour égal: il falloit par cette même raiſon qu'il fût auſſi plus vif que l'amitié, plus impérieux que l'amour; lui

ſeul enfin ſait tout accorder, tout ſacrifier avec la certitude de n'être partagé qu'à moitié. Des frères, des amis, des amans, peuvent s'aimer d'une manière réciproque; mais la fille la mieux née aimera-t-elle jamais une mère tendre autant qu'elle en ſera chérie? .... Quelle différence prodigieuſe doit établir, entre ces deux ſentimens, la ſeule diſproportion de l'âge, & l'idée qu'une fille doit néceſſairement ſurvivre de beaucoup à ſa mère! .... N'exigeons donc point de nos enfans une tendreſſe auſſi paſſionnée que celle que nous avons pour eux: je ſuis l'objet des premiers ſentimens d'Adèle, mais n'aura-t-elle pas un jour un époux, des enfans, une fille! .... Alors, quelle ſeroit ma folie, ſi je prétendois encore dominer dans ſon cœur! .... Dès-à-préſent je veux qu'elle ne ſoit pour moi que ce que je puis raiſonnablement deſirer qu'elle ſoit toujours; qu'elle me quitte avec peine, mais ſans répandre des pleurs; qu'elle puiſſe me voir un accès de fièvre ſans tomber elle-même malade de chagrin; enfin, que ſa tendreſſe pour moi, fondée ſur la reconnoiſſance, ſoit profonde, inaltérable, mais que la raiſon en règle tous les mouvemens. D'ailleurs, ma chère amie, en autoriſant votre fille à vous aimer

aimer ſans meſure & juſqu'à la foibleſſe, vous amolliſſez ſon âme, & vous la diſpoſez vous-même à ſe livrer un jour aveuglément aux paſſions dangereuſes contre leſquelles vous devriez l'armer. Vous lui donnez d'excellens principes; mais à quoi lui ſerviront-ils, ſi elle n'acquiert en même temps un abſolu pouvoir ſur elle-même? Ne ſommes-nous pas convenues qu'une femme paſſionnée ne peut jamais être heureuſe? Des paſſions violentes l'égareront ou feront le tourment de ſa vie; il faut qu'elle en ſoit l'eſclave ou la victime. Apprenez donc à votre fille, non-ſeulement à réſiſter aux ſiennes, mais à les vaincre. Elle n'en aura, dites-vous, que de légitimes; eh, qui peut vous en répondre? .... Cependant je l'eſpère, je le crois: elle aimera paſſionnément ſon mari; & qui vous aſſure qu'elle en ſera paſſionnément aimée? Quand elle le ſeroit, n'éprouvera-t-elle pas toujours toutes les craintes, tous les tourmens d'une jalouſie juſtifiée tôt ou tard par un changement qui la réduira au comble du déſeſpoir? Rappelez-vous donc tout ce que nous avons déjà dit ſur ce ſujet; je vous le répète avec vérité, Conſtance m'eſt chère au-delà de l'expreſſion, ſon caractère eſt auſſi attachant que ſa figure eſt charmante;

mais ſi vous ne modérez l'excès de ſa ſenſibilité, ſes vertus dépendront du haſard & des circonſtances, & jamais elle ne jouira d'un bonheur pur & durable.

LETTRE XV.

La Vicomteſſe à la Baronne.

QUE j'ai beſoin de vous, ma chère amie! ma ſituation devient tous les jours plus pénible. Ma fille!.... vous ſaurez ces triſtes détails quand je vous verrai, il m'eſt impoſſible de les écrire. D'un autre côté, M. de Valcé me cauſe tous les chagrins qu'il peut me donner. Je ne le vois preſque plus, mais je ſais qu'il ſe ruine au jeu & en folles dépenſes: enfin, il eſt, dit-on, paſſionnément amoureux d'une Danſeuſe qui vient de débuter à l'Opéra; vous ſentez à quel point de déſordre de ſemblables goûts doivent naturellement le conduire, & quel avenir j'enviſage pour ma fille! Ce qui met le comble à ma peine, c'eſt qu'elle eſt abſolument inſenſible à la conduite de ſon mari & à la perte de ſa propre réputation. Il eſt vrai que tout ſemble ſe réunir pour prolonger ſes erreurs & ſon aveuglement. Malgré l'éclat de ſes imprudences, elle eſt toujours auſſi bien accueillie, auſſi recherchée; on la déchire ſans doute, mais elle n'en eſt pas moins à la mode, & elle doit croire qu'avec des agrémens & de la

naiſſance, on peut tout ſe permettre impunément. Il faut convenir d'une choſe, c'eſt que de notre temps, c'eſt-à-dire, il y a quinze ans, le monde étoit infiniment moins dangereux pour une jeune perſonne qu'il ne l'eſt maintenant; il falloit avoir une bonne conduite pour y vivre avec agrément. Ce qui eût perdu ſans retour alors, eſt à peine remarqué aujourd'hui; les jeunes femmes vont ſeules à vingt ans, & reçoivent chez elles tous les jeunes gens de cet âge: elles ont des petites loges & s'y trouvent ſeules avec des hommes, ou du moins elles y vont ſans *Chaperon*, ainſi qu'au bal de l'Opéra; & même là, quelquefois elles ne ſont accompagnées que par une femme-de-chambre. Toutes ces choſes, jadis, euſſent affiché &, pour ainſi dire, déshonoré une jeune perſonne, aujourd'hui elles ont paſſé en uſage: enfin, autrefois, pour avoir un amant, il falloit ſurmonter de grands obſtacles & s'expoſer à mille dangers; il étoit impoſſible de le recevoir chez ſoi, & très-difficile de le rencontrer; on étoit donc obligée de recourir à des moyens qui demandoient une audace dont peu de femmes ſont capables; ainſi la crainte & la timidité arrêtoient ſouvent celles que la vertu ſeule n'auroit pu retenir: pré-

ſentement on ne peut plus ni s'afficher ni ſe perdre, & il me ſemble également difficile de ſe déshonorer ou de conſerver une réputation ſans tache. Cette liberté, dégénérée en licence, ſe manifeſte en tout, dans les actions, dans les diſcours; le ton ſe corrompt comme les mœurs; on voit les jeunes perſonnes (qui ſont dans le monde depuis ſix ou ſept ans) ſe piquer ouvertement d'irréligion, croyant que l'impiété tient lieu d'eſprit, & qu'être Athée, c'eſt être Philoſophe; la modeſtie n'eſt plus qu'un maintien de cérémonie, qu'une *grimace de cercle* à laquelle on renonce entièrement dès qu'on ne ſe trouve plus avec cinquante perſonnes; en un mot, cette révolution ſe fait remarquer juſques dans l'habillement des femmes. Je ne puis m'accoutumer à les voir aux ſpectacles, aux promenades, ſans collier, ſans poudre, avec ces robes à la fois ſi négligées & ſi recherchées, avec ces cheveux en déſordre & traînant ſur les épaules, après une toilette de trois heures; enfin, il me ſemble que cette affectation de négligence & cet air d'abandon doivent moins en impoſer aux hommes que la parure & l'habillement décent & noble que nous étions obligées de porter dans notre jeuneſſe, toutes les fois

que nous paroiſſions en public. Ah, ma chère amie, qu'il eſt cruel de penſer qu'Adèle & Conſtance ſeront bien-tôt à la veille de débuter dans un monde ſi rempli d'écueils ! Comment les armer contre tant de dangers ? Comment, ſur-tout, les empêcher de profiter de l'extrême facilité qu'elles trouveront à s'égarer, à ſe perdre ?..... Il s'en faut bien maintenant que je ſois ſpectatrice indifférente des évènemens de la ſociété : tout ce que j'y vois, tout ce que j'y remarque, m'affecte & m'intéreſſe, puiſqu'enfin c'eſt-là le théâtre où Conſtance doit paſſer ſa vie. Les ridicules, les travers, les folies que j'obſerve, ne me fourniſſent plus à préſent des ſujets de mocqueries & de plaiſanteries ; je m'afflige véritablement de ce qui m'eût amuſé jadis ; auſſi j'ai perdu toute cette gaîté que l'on m'a tant enviée. La raiſon ne me vaut rien, car elle m'a ôté tout ce que j'avois d'agrémens, elle ne ſied qu'à ceux qui l'ont toujours conſultée ; c'eſt pourquoi elle vous va ſi bien & me rend ſi mauſſade. Adieu, mon cœur. Madame d'Oſtalis eſt arrivée Lundi dernier en parfaite ſanté, elle m'aſſure que vous ſerez ici vers la fin de Novembre, mais je n'oſe pas encore m'en flatter. Je ne vous attends toujours qu'au mois de Décembre.

LETTRE XVI.

Réponſe de la Baronne.

TOUTES vos obſervations ſont parfaitement juſtes, ma chère amie. Il eſt bien vrai que le monde eſt infiniment plus dangereux qu'il ne l'étoit de notre temps, mais je crois qu'une jeune perſonne bien née & bien élevée pourra facilement éviter les écueils qu'on y rencontre. Le plus grand de tous eſt certainement, comme vous le remarquez, l'exceſſive liberté que l'uſage, depuis quelques années, accorde à toutes les jeunes femmes : mais quand ma fille entrera dans la ſociété, elle aura sûrement de la raiſon, des principes bien affermis, un cœur pur, un eſprit juſte, des ſentimens nobles, & un grand deſir de ſe diſtinguer par ſa conduite & ſes vertus. Alors je lui préſenterai le tableau du monde que vous m'avez tracé ſi fidèlement, & je lui dirai : « Songez que cette » liberté, dont les jeunes femmes jouiſſent aujourd'hui, nuit beaucoup plus à leur réputation » qu'elle ne peut ſervir à leurs plaiſirs; n'en profitez donc point ſi vous voulez paſſer pour être » irréprochable ».

Mais, me direz vous, êtes vous bien sûre que malgré la mode & l'exemple, votre fille aura le courage de suivre ce conseil ? Oui, sans doute, elle le suivra, ou tout ce que je fais pour elle seroit inutile & perdu. Je dirai plus, elle le suivra, ce conseil, sans aucun effort, & même avec plaisir : quand on est honnête, quand on a le ferme projet de l'être toujours, quand on est enfin bien véritablement exempte de toute coquetterie, on respecte toutes les bienséances, parce qu'aucune alors ne peut paroître gênante. Vîtes-vous jamais la beauté redouter l'éclat brillant du grand jour ? De même, la tranquille innocence n'évite point les témoins, & ne craint point d'être observée. Ainsi, ma fille n'ira pas au Bal de l'Opéra en secret avec sa Femme-de-chambre ; elle n'aura point à vingt ans de petite loge ; elle n'ira jamais sans y être accompagnée d'une femme plus âgée qu'elle ; on ne la rencontrera point montant à cheval, & suivie seulement d'un Palefrenier, &c. Lorsqu'on n'a point d'intrigues, il est bien facile de faire à sa réputation d'aussi légers sacrifices. D'ailleurs, comptez-vous pour rien le plaisir si noble & si satisfaisant de se distinguer & de n'être jamais confondue dans la

foule inſenſée des étourdies & des coquettes ? Au reſte, la contagion n'eſt pas ſi générale, qu'on ne puiſſe citer encore beaucoup d'exemples & de modèles dignes d'être imités. J'oſe dire que Madame d'Oſtalis en eſt un. Madame de L.... plus âgée, mais jeune encore, a-t-elle jamais fait une démarche imprudente ou légère ? Avec une figure ſi noble, ſi intéreſſante, avec tant d'éclat & de fraîcheur, a-t-elle ſeulement donné lieu de dire qu'aucun homme fût amoureux d'elle ? Sa modeſtie a tant de charmes, que nous avons vu un moment toutes les jeunes femmes chercher à paroître timides comme elle. Mais malheureuſement *ne rougit pas qui veut ;* auſſi cette mode a-t-elle peu duré. Il exiſte encore pluſieurs autres jeunes perſonnes auſſi diſtinguées par leur conduite que par leurs agrémens ; entr'autres, Madame de P.... qui, avec l'eſprit le plus ſéduiſant, le plus charmant viſage & toute la gaieté de la jeuneſſe, a ſu cependant obtenir une réputation que l'envie même n'oſa jamais eſſayer d'attaquer. Ces exemples doivent vous prouver, ma chère amie, qu'il eſt très-poſſible qu'un bon naturel puiſſe préſerver de tous les dangers que vous craignez tant pour Conſtance. Élevez-la bien, occupez-vous toujours autant d'elle, & ſoyez ſans inquiétude pour l'avenir.

LETTRE XVII.

Madame d'Oſtalis à la Baronne.

JE vous ai déjà dit, ma chère tante, que j'avois vu le Chevalier de Valmont, & combien il m'avoit paru aimable; mais je puis à préſent vous en parler avec plus de détail, car j'ai ſoupé hier avec lui chez Madame de Limours. Madame de Valcé y étoit, & je ne l'ai jamais vue plus parée, plus gaie & plus brillante. Tout cela n'étoit point ſans deſſein, & peut-être ſans ſuccès.... Le Chevalier de Valmont eſt bien jeune, il a bien peu d'expérience.... Cependant j'ai cru remarquer que la coquetterie de M^de^. de Valcé l'étonne encore plus qu'elle ne le ſéduit.... Ah, s'il pouvoit lire dans l'avenir, & prévoir le bonheur qu'on lui deſtine s'il ſait le mériter! .... Il échapperoit, j'en ſuis sûre, à tous les pièges qu'on va lui tendre! .... Après le ſouper, il s'eſt approché de moi, & m'a demandé de vos nouvelles avec un air d'intérêt qui m'a touchée; il a fait deux ou trois queſtions ſur Adèle, & quand j'ai dit qu'elle étoit prodigieuſement grandie, embellie, je crois

en vérité qu'il a rougi, mais je ſuis certaine qu'il a ſoupiré. Madame de Valcé eſt venue nous interrompre en lui préſentant une carte de Wisk, & il m'a quittée pour aller jouer avec elle tout le reſte de la ſoirée. Je n'ai pu pénétrer ſi Madame de Limours s'apperçoit des projets de Madame de Valcé: elle a de la pénétration naturelle, mais elle ne voit bien que lorſqu'elle eſt de ſang-froid, & le plus léger degré d'intérêt ſuffit pour l'aveugler. Il y a des momens où elle ſe perſuade encore que ſa fille n'a que des imprudences à ſe reprocher, &, par exemple, elle croit de très-bonne-foi que l'exiſtence de M^de. de Valcé dans le monde eſt tout auſſi agréable qu'elle le fut jamais. Quand on a un beau nom, de la jeuneſſe & un mari que rien ne peut fâcher, on n'eſt point bannie de la ſociété. Madame de Valcé eſt jolie, elle eſt bien miſe, elle danſe à merveille, elle orne une fête, elle eſt priée à tous les bals & à tous les ſoupers, ce qui durera juſqu'au moment où elle ſera forcée de quitter les plumes, les fleurs & la danſe. Voilà en quoi conſiſte toute ſa conſidération actuelle. Du reſte, elle éprouve continuellement toutes les humiliations auxquelles expoſe inévitablement la mauvaiſe conduite. Il n'y a pas une jeune per-

ſonne nouvellement mariée qui voulût paroître en public avec elle ; les femmes même qui la voyent chez elle évitent avec ſoin tout ce qui pourroit afficher une intimité véritable : enfin, toutes les belles-mères & toutes les mères qui craignent pour leurs filles une ſemblable liaiſon, la traitent avec un dédain qui va très-ſouvent juſqu'à l'impoliteſſe la plus marquée. On la voit ſans ceſſe faire des avances ou froidement reçues, ou rejetées ouvertement ; eſſuyer tous ces dégoûts ſans oſer s'en plaindre, & chercher à s'en venger en déchirant toutes les femmes qui jouiſſent d'une bonne réputation. Elle vient de perdre, du moins pour quelque temps, ſon amie Madame de Germeuil : le mari de cette dernière, moins inſouciant que M. de Valcé, a pris de l'humeur ; & après beaucoup de ſcènes & d'éclat, il a emmené Madame de Germeuil dans une Terre à ſoixante lieues de Paris. On dit qu'il reviendra ſur la fin de l'hiver, mais qu'il laiſſera ſa femme dans cet exil, au moins pendant deux ans.

Adieu, ma chère tante ; j'ai commencé le portrait de mes deux filles, & sûrement vous le trouverez à votre retour dans votre cabinet. J'ai trouvé Seraphine un peu gâtée par ma belle-mère, qui

s'eſt trop amuſée de ſon eſpiéglerie naturelle, ce qui l'a fort augmentée; mais Diane eſt toujours auſſi douce & auſſi bonne. Je leur enſeigne moi-même la muſique & le deſſin. Étant l'une & l'autre de même âge, & apprenant enſemble, elles ont beaucoup d'émulation, ſentiment que j'entretiendrai autant qu'il me ſera poſſible, car il peut être infiniment utile quand on ſait en profiter adroitement.

LETTRE XVIII.

Réponſe de la Baronne.

JE ſerai dans trois ſemaines au plus tard à Paris, ma chère fille, & j'écris par ce même courier à la Vicomteſſe, pour l'inſtruire enfin de mon projet de voyager en Italie le printemps prochain. Je vous prie d'aller la voir, & de lui faire comprendre mes raiſons, car il eſt impoſſible qu'une Lettre puiſſe les expliquer toutes.

Parlons à préſent de vos filles : Mettez tous vos ſoins à corriger Seraphine de cette eſpiéglerie & de cette mutinerie qui pourroient ſi facilement dégénérer en véritable malignité. Montaigne a dit :

« Et tel père eſt ſi fot de prendre à bon augure » quand il voit ſon fils gourmer un Payſan ou un » Laquais qui ne ſe défend point; ce ſont les » vraies ſemences & racines de la cruauté, de la » tyrannie & de la trahiſon [1]. » Ainſi, puniſſez

1 Rouſſeau dit auſſi la même choſe : " Si un enfant oſoit » frapper ſérieuſement quelqu'un, fût-ce ſon laquais, fût-ce » le bourreau, faites qu'on lui rende toujours ſes coups avec

ſévèrement Seraphine à la première malice, & ſur-tout ne riez point de ſes eſpiégleries, & ne les contez jamais devant elle en plaiſantant; car l'amour-propre eſt plus puiſſant que la crainte des châtimens; & le plaiſir d'amuſer les autres, & d'être citée, lui feroit braver toutes les pénitences du monde. Il eſt bien important qu'un enfant ſoit convaincu que tout ce qui eſt mal eſt haïſſable, & ne peut inſpirer que le mépris: mais lorſque vous le puniſſez en riant de ſa faute, il doit en conclure qu'il y a des vices ſéduiſans, & qui peuvent même contribuer à rendre plus aimable: cette pernicieuſe idée a gâté plus d'un caractère. Vous connoiſſez Madame de Clarence, elle ne doit tous ſes défauts qu'au deſir de paroître piquante, parce qu'elle eſt perſuadée qu'une perſonne douce eſt toujours inſipide. Il faut être bien peu capable de réflexion, pour croire que les charmes de la douceur & de la complaiſance nuiſent aux autres agrémens, & pour penſer que

„ uſure .... J'ai vu d'imprudentes gouvernantes animer la „ mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laiſſer battre „ elles-mêmes, & rire de ſes foibles coups, ſans ſonger „ qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit „ furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra „ tuer étant grand. *Émile, tome premier.*

la bruſquerie, les caprices & la contrariété puiſſent donner de la grâce & tenir lieu d'eſprit.

Je vous recommande auſſi, ma chère enfant, de n'employer qu'avec une extrême précaution le dangereux moyen de l'émulation; prenez bien garde de les rendre envieuſes l'une de l'autre; ſi jamais elles ſe livroient à cet affreux ſentiment, leurs cœurs ſe corromproient ſans reſſource. Pour les en préſerver, ſoyez toujours invariablement juſte. Un éloge mérité n'excite l'envie & la haine que de ceux qui ſont entièrement pervertis, excepté dans tout ce qui touche directement le cœur: par exemple, ſi Diane pénétroit que vous penſez qu'elle ne vous aime pas avec la tendreſſe que Seraphine à pour vous, elle éprouveroit certainement un chagrin jaloux qui lui feroit prendre ſa ſœur en averſion. Il n'y a point d'enfant auquel cette idée, fondée ou non, ne donne une exceſſive jalouſie, même celui qui, ſans aucune envie, entendroit louer ſon frère ou ſa ſœur ſur les qualités dont il ſeroit dépourvu. L'équité naturelle nous perſuade qu'on ne nous accorde que le degré d'affection qu'on nous croit nous-mêmes ſuſceptibles d'éprouver; & dans l'âge où rien n'a pu corrompre encore, on préfère le bonheur d'être

d'être aimé au vain plaiſir d'être applaudi ; & voilà pourquoi la même enfant qui verroit avec joie les ſuccès de ſa ſœur, ne pourroit cependant ſupporter l'idée d'être moins aimée qu'elle. Que vos filles ſoient perſuadées qu'au fond vous n'aimez pas mieux l'une que l'autre, & que vous comptez également ſur la tendreſſe de toutes deux. Louez-les, ou blâmez-les ſans aucune partialité, & vos jugemens ne produiront jamais d'aigreur entre elles. Mais ſi vous aviez la foibleſſe de témoigner à l'une ou l'autre la plus légère préférence ſur des choſes frivoles, ſur des avantages perſonnels ; ſi, par exemple, vous careſſiez Diane plus que ſa ſœur, parce qu'elle eſt plus jolie, ou ſi vous paroiſſiez préférer l'entretien de Seraphine, parce qu'elle eſt plus ſpirituelle, vous les rendriez bientôt jalouſes l'une de l'autre, & vous leur raviriez toutes les qualités qu'elles doivent à la nature & à vos ſoins. Je vois très-clairement par le détail que vous me faites, que le Chevalier de Valmont va devenir amoureux de Madame de Valcé : d'après l'opinion que je m'étois formée de ſon caractère & de ſon cœur, je n'aurois pas cru qu'une coquette dût lui tourner la tête ſi promptement. Ah ! s'il eſt vain, s'il eſt foible, tout eſt dit....

Je vous avoue cependant que je renoncerois avec peine à une idée qui, malgré moi, m'occupe depuis que je le connois ; je l'ai bien étudié dans ſon enfance, il promettoit tant !... Les Lettres de ſon grand-père & celles du Comte de Roſeville en font tant d'éloges ! Il a un extérieur ſi agréable !.... Enfin, je le verrai, je l'obſerverai moi-même, & ſûrement je ſaurai à quoi m'en tenir avant de partir pour l'Italie. Au reſte, prenez bien garde que Madame de Limours puiſſe s'appercevoir de l'intérêt que vous prenez à lui, car elle en devineroit facilement le motif, & c'eſt un ſecret que je ne lui confierai jamais. Si le Chevalier de Valmont juſtifie l'idée que j'ai de lui, ſi j'emporte en Italie les eſpérances que j'ai conçues, je veux que ma fille n'ait pas le plus léger ſoupçon de mes deſſeins. Il faut que non-ſeulement une jeune perſonne ne ſoit dans aucun moment occupée de l'idée de ſe marier, mais qu'elle puiſſe penſer qu'il eſt très-poſſible qu'on ne la marie jamais. On n'aime point ſon état quand on ſait qu'on doit le quitter bientôt. D'ailleurs, faire connoître à ſa fille l'époux qu'on lui deſtine, c'eſt l'autoriſer à placer ſon bonheur dans des projets que mille événemens peuvent renverſer ; & même, en ſuppoſant qu'ils ſe réali-

ſaſſent, une pareille confidence ſeroit toujours imprudente : elle doit naturellement enflammer l'imagination d'une jeune perſonne, exalter ſa tête, & la livrer aux illuſions ſéduiſantes de la plus dangereuſe de toutes les paſſions. Vous connoiſſez Madame de Limours, elle eſt dans la ſociété d'une extrême sûreté, mais elle ne peut garder fidèlement que les ſecrets qui ne l'intéreſſent point, & il eſt impoſſible qu'elle ne trahiſſe pas tous ceux qui la touchent. Sa ſenſibilité eſt trop vraie pour ne pas attacher fortement, & trop imprudente pour inſpirer la confiance. Quand ſon cœur ne prend que peu de part aux confidences qu'on lui fait, elle montre une diſcrétion, une réſerve à toute épreuve, elle eſt alors impénétrable ; mais quand le ſecret lui cauſe du chagrin ou de la joie, il eſt écrit dans ſes yeux, ſur ſon viſage, & les moins clairvoyans peuvent le deviner. Ainſi, par une bizarrerie peu commune, de toutes les perſonnes de ſa ſociété, ſon amie intime eſt préciſément la ſeule qui doive ſe défier d'elle. A-t-elle pu garder le ſecret du mariage projeté entre Conſtance & Théodore ? Je ſuis certaine que ſa fille même en eſt inſtruite : grâces à toutes mes précautions, Théodore l'ignore encore, mais je ne

pourrai peut-être pas le lui cacher aussi long-temps que je l'aurois voulu : au reste, cette découverte a bien moins d'inconvéniens pour un homme que pour une jeune personne. Adieu, ma chère fille ; je vous écrirai encore avant mon départ.

LETTRE XIX.

La Baronne à la Vicomtesse.

J'AI, ma chère amie, une confidence à vous faire qui me pèse beaucoup, je l'avoue, & je sens même que je n'aurois pas la force de vous dire moi-même une chose qui, soyez-en bien sûre, coûtera à mon cœur autant qu'au vôtre. Je suis forcée de me séparer encore de vous & pour long-temps : je vais passer l'hiver à Paris, mais nous partirons ce printemps pour l'Italie, & nous y resterons dix-huit mois. Vous trouverez sans doute que mes enfans sont bien jeunes pour les faire voyager, cependant il faut observer qu'ils sont plus raisonnables qu'on ne l'est communément à leur âge : d'ailleurs, ce ne sont ni les hommes ni les loix qu'on doit étudier en Italie, mes enfans y prendront le goût des arts, y perfectionneront le talent du dessin ; & en s'amusant, en admirant les monumens & les débris de la grandeur Romaine, ils acquéreront une connoissance approfondie de cette intéressante histoire ; enfin, mon fils, guidé par un père aussi tendre

qu'éclairé, apprendra à bien faire un journal, à n'écrire que ce qui mérite d'être retenu ; en un mot, à voyager avec fruit. Je ramenerai Adèle à quatorze ans, excellente Muſicienne, deſſinant parfaitement, parlant & chantant l'Italien comme une Italienne même, & ayant perdu pour toujours toutes les petites délicateſſes de femme dont on ne ſe guérit entièrement qu'en voyageant ; elle ne craindra ni la mer ni les mauvais chemins, elle ſaura dormir dans un cabaret auſſi bien que dans ſa chambre ; elle apprendra à ſe contenter d'un mauvais ſouper, & à ſe paſſer de mille choſes qu'elle regarde à préſent comme abſolument néceſſaires. Je trouve encore dans ce projet beaucoup d'autres avantages que je ne puis détailler dans une ſeule Lettre, mais que vous connoîtrez par la ſuite, & dont vous ſentirez ſûrement toute l'importance. N'ajoutez point, ma chère amie, à la douleur que j'éprouverai en me ſéparant de vous, le chagrin de vous voir injuſte & déraiſonnable. Penſez-vous que je n'aie pas beſoin de tout mon courage pour me réſoudre à m'éloigner de vous & de Madame d'Oſtalis ? Mais eſt-il un ſacrifice que je puiſſe refuſer à mes enfans ? .... Adieu, ma chère & véritable amie. Au nom du Ciel, ne me répondez

point dans votre premier mouvement ; épargnez-moi des reproches qui affligeroient mon cœur sans soulager le vôtre. Adieu ; je pars dans quelques jours, ne m'écrivez plus, je vous en conjure ; attendez mon retour, écoutez-moi encore avant de vous plaindre & de me condamner.

LETTRE XX.

Le Chevalier d'Herbain à la Baronne.

IL faut absolument, Madame, que je vous demande raison des procédés & de la conduite de Madame d'Ostalis. Il n'y a plus moyen d'y tenir, & réellement elle devient tout-à-fait insociable. Je conviens qu'elle a toujours plusieurs bonnes qualités, elle a du naturel, de la douceur, elle ne dit du mal de personne, elle paroît ne rien blâmer de ce qu'elle voit; mais il y a bien de l'hypocrisie dans cette indulgence apparente, ou, pour mieux dire, elle a une manière de critique infiniment plus mordante que ne pourroit l'être la médisance; car ce n'est point par ses discours qu'elle censure nos actions, mais par sa conduite. Je vais entrer dans quelques détails qui vous feront connoître à quel point elle pousse à cet égard la dissimulation & la noirceur. J'ai fait un petit voyage à la campagne, il y a trois semaines, chez Madame de R***; il y avoit beaucoup de monde, Madame d'Ostalis y vint, & y réussit assez bien pendant vingt-quatre heures. Après le

dîner, en sortant de table, les hommes alloient jouer au billard, & les Dames se retiroient & s'enfermoient dans un petit cabinet pour parfiler à tête reposée. Madame d'Oftalis eut la complaisance de leur sacrifier sa broderie & sa tapisserie, & de leur lire tout haut, sans en être écoutée, de mauvais Romans qui sûrement l'ennuyoient beaucoup. Un jour, avant la promenade, nous étions tous rassemblés dans le salon, quand tout-à-coup Madame de R*** remarqua que les franges d'or de mon habit seroient *excellentes* à parfiler; au même instant, un mouvement de gaieté la porte à couper une de mes franges: aussitôt je suis entouré de dix femmes, qui, avec une grâce & une vivacité charmantes, me déshabillent, m'arrachent mon habit, & mettent toutes mes franges & tous mes galons dans leurs sacs. La seule Madame d'Oftalis ne daigna pas me prendre un brin d'or, sous prétexte qu'elle ne parfiloit pas, mais elle rit beaucoup de la plaisanterie, & elle eut l'air de la trouver fort simple. Outré, je vous l'avoue, de sa fausseté, je résolus de la démasquer: j'envoie sur le champ mon Valet-de-chambre à Paris, il m'en rapporte le lendemain un grand manteau de femme entièrement bordé de

ſuperbes franges d'or : alors j'arrive dans le ſallon. A la vûe du manteau, toutes les femmes ſe lèvent; je les écarte, je m'approche de Madame d'Oſtalis, & je lui tiens ce diſcours : Madame, comme vous êtes la ſeule qui ne m'ayez point volé, & qui n'ayez point voulu tremper dans *la conjuration des franges*, je vous donne cet or pour vous récompenſer de votre probité. A ces mots, je lui préſente le manteau; Madame d'Oſtalis trouvant la plaiſanterie aſſez mauvaiſe pour les autres femmes, rougit, & me dit en riant qu'elle ne parfile point, & que mon préſent lui eſt inutile.... Mais, Madame, répondis-je, je vous ai vue parfiler cent fois des épaulettes de M. d'Oſtalis & vos garnitures de robes. A cette dernière replique, Madame d'Oſtalis s'embarraſſe davantage, & voit clairement que je veux prouver publiquement qu'elle n'a point adopté, même dans les plus petites choſes, la façon de penſer générale. Sa ſituation étoit pénible; elle a la bizarrerie de ne vouloir accepter, ſur-tout d'un homme, ni or ni argent, ſous quelque forme qu'on les lui préſente, & cependant elle ne vouloit point afficher une délicateſſe qui eût offenſé dix femmes; enfin, ſe remettant de ſon trouble, & reprenant ſon air ouvert

& gai : encore une fois, dit-elle, je ne parfile plus, la broderie m'a fait abſolument abandonner le parfilage ; ainſi, je ne veux point accepter une très-jolie choſe qui ne me feroit qu'un médiocre plaiſir ; mais vendez-le nous, c'eſt-à-dire, faiſons-en une loterie. Je fus confondu de la propoſition qui prit fort bien dans l'aſſemblée. Madame d'Oſtalis, ſans vouloir m'écouter, eſtime la valeur du manteau, fait faire les billets, en prend un, diſtribue les autres, en met l'argent dans mon chapeau, & tire la loterie. Le ſort donne le manteau à Madame de R***, qui fut parfaitement ſatisfaite de ce dénouement, & qui trouva cette plaiſanterie tout auſſi bonne que celle de la veille. Le lendemain j'eus une explication avec Madame d'Oſtalis ; Pourquoi, lui dis-je, refuſez-vous un préſent de parfilage, quand toutes les femmes en reçoivent & en demandent ? Madame de L***, que vous voyez ſans ceſſe, ne ſe fait-elle pas donner par tous les hommes de ſa connoiſſance des poupées d'or, des chiens d'or, des galons & même des bobines ? Meſdames de G....., de Ç***, de R***, &c. n'ont-elles pas toutes la même manie ? .... = Fort bien, mais ce n'eſt pas la mienne. = Mais vous blâmez donc ces Dames ?...

= Moi ! point du tout, j'ai même très-bonne opinion de toutes celles que vous venez de nommer, ſur-tout de Madame de R.***, que j'eſtime particulièrement, & à qui je crois des ſentimens fort nobles.... = Et trouvez-vous auſſi *fort noble* cette manière de demander continuellement des préſens qu'elle ne deſire que pour les vendre ? Par exemple, hier, au lieu de me dégalonner mon habit, n'eût-il pas été plus ſimple, plus naturel, plus franc, de me demander dix louis ?..... = Croyez que ſi Madame de R*** eût fait quelques réflexions ſur ce ſujet, elle ſeroit exempte du petit ridicule que vous lui reprochez ; & moi, je l'aurois peut-être, ſi j'euſſe reçu une éducation différente. J'avoue que cette dernière réponſe me toucha ; car je dois convenir qu'en excuſant dans les autres les torts qu'elle eſt incapable d'avoir, Madame d'Oſtalis montre une ſincérité qui perſuade qu'elle penſe en effet tout ce qu'elle dit, & que l'indulgence qu'elle témoigne eſt auſſi vraie qu'eſtimable. Mais mon projet n'eſt point du tout de la louer ; ainſi, reprenons le récit de mes ſujets de plainte. De retour à Paris, je me trouve avec Madame d'Oſtalis à ſouper chez Madame de Limours. Madame de Valcé &

deux autres femmes arrivent à dix heures, & nous apprennent qu'elles ont été *aux Variétés amuſantes*, & qu'elles ont vu *Jérôme Pointu*, *Euſtache Pointu*, & *le Fou raiſonnable*. Tout le monde ſe récrie ſur le mérite de ces Pièces; chacun les vante avec enthouſiaſme, excepté Madame d'Oſtalis, qui garde un profond ſilence: enfin, nous la queſtionnons, & elle eſt obligée de convenir qu'elle ne connoît ni *le Fou raiſonnable*, ni *Euſtache Pointu*, ni *Jérôme Pointu*. Quoique ces Comédies ſoient nouvelles, tout Paris les ſait déjà par cœur, & il eſt auſſi honteux de n'y avoir point été, qu'il ſeroit extraordinaire de n'avoir jamais vu jouer Phèdre ou Cinna. En effet, Madame d'Oſtalis fut huée par tout ce qui étoit dans la chambre; nous la preſsâmes unanimément d'aller le plus promptement qu'elle le pourroit aux Variétés amuſantes: deux ou trois femmes l'engagent à fixer le jour, ſe chargent de faire louer une loge, & Madame d'Oſtalis, pour ſe débarraſſer de leurs perſécutions, promet d'y aller le ſurlendemain, *ſi elle n'eſt pas obligée de partir pour Verſailles*. Le ſurlendemain elle part pour Verſailles, & au moment où je vous écris, Madame, elle ne connoît encore de *Jérôme Pointu* & du

Fou raiſonnable que ce qu'elle en a pu apprendre par la renommée, ce qui n'en peut donner qu'une idée très-imparfaite ; car les traits les plus ſaillans de ces deux Pièces ſont juſtement ceux qu'il eſt abſolument impoſſible de pouvoir citer dans la converſation. Je me crus obligé de lui parler encore à ce ſujet : convenez, lui dis-je, que vous ne voulez point aller aux Variétés amuſantes, parce qu'on vous a dit que ce Spectacle n'eſt pas d'une décence bien exacte ; mais vous aimez la Comédie Françoiſe, & vous y voyez jouer ſouvent des Pièces très-libres : toutes celles de Dancourt, par exemple ?... = Si l'on n'y jouoit que celles-là, je n'irois point, car alors ce Spectacle ſeroit avili, & l'on ne pourroit s'y montrer ſans afficher le mépris des bienſéances qu'une femme doit reſpecter le plus. D'ailleurs, penſez-vous que la Pièce la plus libre de la Comédie Françoiſe le ſoit autant que le *Chef-d'œuvre* des Variétés amuſantes ? = Oh, non certainement ; mais enfin tout le monde y va.... = Je pourrois vous citer pluſieurs femmes que l'exemple n'a point entraînées, Meſdames de S****, de Cr*****, & ſans doute beaucoup d'autres que je ne connois pas : au reſte, quand la mode dont vous parlez ſeroit abſolument uni-

verſelle, il ne m'en paroîtroit que plus tentant de ne pas l'adopter, puiſque je me diſtinguerois mieux encore en ne la ſuivant pas. Comment trouvez-vous, Madame, cet excès de vanité dans une jeune perſonne ſi ſimple & ſi modeſte en apparence ? Cet orgueil révolte d'autant plus, qu'aſſurément aujourd'hui toutes les femmes, en général, en ſont bien incapables : on peut même dire, ſans les flatter, qu'excepté la petite prétention de ſe faire remarquer par leur parure, elles ſont d'une humilité ſingulière, car elles n'ont pas le plus léger deſir de ſe diſtinguer : elles font toutes les mêmes choſes, parlent & agiſſent de même, & sûrement (ſi l'on en juge par leur conduite) elles ne prétendent à l'admiration de perſonne. Pour Madame d'Oſtalis, elle parvient, il eſt vrai, à ſon but ; elle ſe diſtingue, elle jouit d'une très-grande conſidération dans la ſociété ; elle eſt ſi douce, ſi égale & ſi obligeante, que ſes envieux même ne peuvent la haïr ; elle a des amis ſincères, elle eſt adorée de ſa famille & de ſon mari ; mais, malgré tous ces avantages apparens, la ſingularité de ſa conduite l'expoſe à tous les traits les plus cruels dont la médiſance & la calomnie puiſſent accabler une jeune femme. Par

exemple, on dit qu'elle n'eſt point *piquante*, parce qu'elle n'eſt jamais ni dédaigneuſe, ni coquette, ni capricieuſe; on compte pour rien l'attachement qu'elle a pour vous, Madame, pour ſon mari & pour ſes enfans; & l'on prétend qu'elle n'a point d'amant, uniquement parce qu'elle manque de ſenſibilité. Le déchaînement va plus loin; quoique les hommes la trouvent à la fois belle & jolie, les femmes diſent ſeulement qu'elle a *de la beauté*, expreſſion inventée malignement par elles, & qui ſignifie *de la régularité ſans grâces & ſans agrémens*; d'autres ſoutiennent qu'elle n'a *point d'aiſance dans la taille*, &c. enfin, Madame, vous n'imaginez pas tous les ridicules qu'on lui donne; & voilà ce qu'elle s'attire elle-même, vous en conviendrez, par des manières qui deviennent tous les jours plus étranges & moins ſupportables; mon attachement pour vous, & mon penchant pour elle, m'engagent à vous parler avec cette franchiſe, qui, j'oſe m'en flatter, ne vous déplaira point. Adieu, Madame; mandez-nous donc s'il eſt vrai que votre retour ici ſoit différé, ou ſi nous pouvons eſpérer de vous voir arriver ſur la fin du mois.

LETTRE

LETTRE XXI.

Madame d'Oſtalis à la Baronne.

CETTE Lettre, ma chère tante, ne vous parviendra peut-être point, car je vous ſuppoſe en route à préſent; mais dans le doute, je ne puis m'empêcher de vous écrire quelques détails qui ſont faits pour vous intéreſſer. Madame de Valcé a rompu entièrement avec M. de Creny, elle a tout-à-coup fait connoiſſance avec la tante du Chevalier de Valmont, Madame d'Olcy; elle ſoupe chez elle trois fois par ſemaine, & tout le monde dit que c'eſt uniquement pour y rencontrer le Chevalier de Valmont; enfin, ſon penchant pour lui n'eſt plus ignoré que de Madame de Limours, M. d'Aimeri s'en eſt apperçu, & il a parlé de ſa coquetterie à M. d'Oſtalis; le Chevalier de Valmont juſqu'ici ſe conduit à merveille, je crois qu'il trouve Madame de Valcé fort jolie, mais il eſt certainement révolté de ſes avances, & n'y répond point du tout. Madame de Valcé commence à prendre une autre tournure avec lui; elle a quitté le ton de la plaiſanterie & l'air de

la gaieté ; elle affecte la triſteſſe, & joue la diſtraction ; cette manière eſt plus dangereuſe, & il ne ſeroit pas étonnant qu'elle ſéduiſît un jeune homme ſenſible & ſans expérience. Mais vous arrivez, ma chère tante ; & mon oncle pourra donner d'utiles conſeils au Chevalier de Valmont ; ainſi, j'eſpère que ce dernier ne ſera point la dupe de tous les artifices qu'on va mettre en œuvre pour lui ravir ſa liberté. Vous ne le trouverez point ici à votre arrivée ; M. d'Aimeri l'arrache de Paris, peut-être à deſſein ; il part demain, & va paſſer quinze jours dans un château de Picardie, chez une parente de ſon grand-père. Je ne puis vous diſſimuler qu'il paroît quitter Paris avec beaucoup de peine ; il a dîné aujourd'hui chez ma belle-mère, on a parlé de ſon départ, & j'ai remarqué avec chagrin que cet entretien l'attriſtoit infiniment.

J'ai été avant-hier, pour la première fois de ma vie, à un *Colin-Maillard*, chez Madame de Clarence ; car il faut que vous ſachiez, ma chère tante, que depuis ſix mois, on donne, au lieu de ſoupers danſans, des ſoupers où l'on joue au Colin-Maillard, à *Traîne-ballet*, &c. Vous croyez ſans doute que ces divertiſſemens

enfantins ne ſont point prémédités, & que la ſeule gaieté les fait naître au ſein d'une ſociété peu nombreuſe & bien choiſie, point du tout ; vous recevez tout-à-coup une invitation de *Traîne-ballet* quinze jours d'avance, & ſouvent de la part d'une perſonne avec laquelle vous n'avez aucune liaiſon particulière, comme moi, par exemple, avec Madame de Clarence. J'arrivai donc hier chez elle à neuf heures & demie, & en habit de Colin-Maillard, c'eſt-à-dire, en levite ; je trouve huit ou dix jeunes perſonnes, autant d'hommes de leur âge, & cinq ou ſix belles-mères, toute cette compagnie triſtement rangée en cercle, & paroiſſant attendre ſans aucune impatience l'heure indiquée pour les jeux qui ne commencent qu'après ſouper, car on ne peut ſe réſoudre à ſe décoëffer & à déranger ſa parure avant onze heures ou minuit, diſpoſition qui s'accorde mal avec la gaieté que ſemblent exiger de ſemblables parties. Madame de Valcé & le Chevalier de Valmont étoient à ce ſouper, la première affectant de ne prendre part à rien, & plongée dans une profonde rêverie, cependant, de temps en temps, cherchant des yeux le Chevalier de Valmont, & fixant ſur lui un regard

auſſi doux que trompeur.... Enfin, onze heures ſonnent, les belles-mères s'établiſſent à une partie de Wisk, & le Colin-Maillard commence; alors ſe manifeſtent très-clairement pluſieurs ſentimens ignorés ou ſeulement ſoupçonnés, on voit le Colin-Maillard ne s'attacher qu'à ſaiſir celle dont il eſt occupé; l'embarras feint ou vrai, d'un côté, l'empreſſement, de l'autre, la coquetterie, la fatuité, tous ces différens mouvemens en activité décèlent aux yeux les moins pénétrans les petites intrigues de la ſociété. Le jeu étoit fort animé; à l'exception de deux ou trois perſonnes indifférentes, tout le monde couroit & crioit, mais la gaieté innocente eſt la ſeule véritable & la ſeule communicative; en faiſant beaucoup de bruit, de folies, on la contrefait, mais on ne l'inſpire point: auſſi M. d'Oſtalis, Meſdames de S.... & moi, étions-nous d'une triſteſſe mortelle, & *Traîne-ballet* même, auquel vous nous avez vu jouer de ſi bon cœur à la campagne, ne put nous égayer un moment. J'avoue que j'éprouvois un embarras inſurmontable toutes les fois que j'étois obligée de pourſuivre cinq ou ſix jeunes gens que je connois à peine, & certainement je leur donnois très-gauchement les coups de mouchoirs que

je recevois d'eux, moi-même, avec encore plus de répugnance. Une *poliſſonnerie* générale termina cette charmante ſoirée, on renverſa les tables, les meubles, on jeta dans la chambre vingt carafes d'eau; enfin, je me retirai à une heure & demie, excédée de fatigue, aſſommée de coups, & laiſſant Madame de Clarence avec une extinction de voix, une robe déchirée en mille morceaux, une écorchure au bras, une contuſion à la tête, mais s'applaudiſſant d'avoir donné un ſouper d'une ſemblable gaieté, & ſe flattant qu'il feroit la nouvelle du lendemain. Je crois que vous êtes bien sûre, ma chère tante, qu'on ne me verra plus à ces bruyantes aſſemblées, & que je n'y aurois même pas été du tout, ſi j'avois trois ou quatre ans de moins. Adieu, ma chère tante; envoyez-moi de grâce le fidèle Brunel, pour m'inſtruire du jour de votre arrivée, afin que je puiſſe aller au-devant de vous.

LETTRE XXII.

La Baronne à Madame de Valmont.

De Paris.

JE ſuis arrivée, Madame, avant-hier, & je ne puis vous parler encore de M. d'Aimeri & du Chevalier de Valmont; ils ſont toujours en Picardie; mais j'ai reçu aujourd'hui une Lettre de M. d'Aimeri, qui m'annonce que j'aurai le plaiſir de le voir dans quatre ou cinq jours au plus tard: au reſte, tout ce qui connoît ici le Chevalier de Valmont eſt enchanté de lui, & l'on vante également ſes agrémens, ſon eſprit, ſa douceur & ſa conduite. Il eſt bien à deſirer que M. d'Aimeri ne le livre à lui-même que dans deux ou trois ans, c'eſt-à-dire, qu'il le ſuive par-tout juſqu'à cette époque, comme il a fait juſqu'ici. M. d'Aimeri n'aime pas le monde, mais il n'eſt permis de ſuivre ſes goûts qu'après avoir rempli ſes devoirs, & l'on ne peut ſonger à vivre pour ſoi, que lorſqu'on n'eſt plus utile à ſes enfans.

J'ai reçu hier la viſite de Madame d'Olcy; le Chevalier de Valmont réuſſit trop bien dans le

monde, pour qu'elle n'ait pas pour lui, non-ſeulement les ſentimens d'une tante, mais ceux *d'une mère;* ce ſont ſes expreſſions. Elle m'a fait entendre qu'elle avoit déjà des vûes pour ſon établiſſement, il me ſemble que c'eſt s'en occuper de bien bonne heure; & j'avoue que ce ne ſeroit pas Madame d'Olcy qui me détermineroit dans mon choix, car j'imagine qu'elle compte pour peu de choſe le mérite perſonnel, & pour rien l'avantage d'une bonne éducation, dans une affaire d'où dépend le bonheur de la vie : je crois qu'il ne faut jamais conſulter les perſonnes que la vanité ſeule conduit & détermine. Je vous envoie, Madame, les Livres que vous deſiriez, & j'y joins un Livre nouveau qui fait aſſez de bruit. C'eſt le coup d'eſſai de Porphire, ce jeune homme, Élève de M. de Lagaraye, dont vous m'avez entendu parler ſi ſouvent. Cet Ouvrage me paroît digne de vous intéreſſer; quoiqu'il ſoit moderne, vous le lirez plus d'une fois avec plaiſir; le ſtyle en eſt pur & naturel; on n'y trouve point de phraſes obſcures, recherchées, amphibologiques, & de ces diſparates choquantes qui décèlent tout-à-coup le mauvais goût d'un Écrivain; on ſait bien que le meilleur Ouvrage

a ſes défauts & ſes morceaux foibles, mais un Auteur qui ſait écrire aura toujours de la clarté, de la vérité, & le ton qui convient au ſujet qu'il traite.

LETTRE XXIII.

La même à Madame d'Oſtalis.

EH bien, ma chère fille, malgré tout le deſir que nous en avions l'une & l'autre, vous n'aurez point été témoin de la première entrevûe d'Adèle & du Chevalier de Valmont! M. d'Aimeri, qui ne devoit partir de S..... que le vingt, eſt arrivé hier au ſoir, & j'ai reçu ſa viſite ce matin; Adèle venoit de me quitter pour aller écrire. J'étois ſeule dans mon cabinet, quand tout-à-coup on m'annonce M. d'Aimeri & le Chevalier de Valmont; ce dernier nom m'a cauſé une eſpèce de ſaiſiſſement qui certainement auroit trahi mon ſecret aux yeux de Madame de Limours, ſi elle eût été préſente. Nous ne devons pas tirer vanité de notre prudence, car il y a des momens où la femme la moins étourdie eſt bien indiſcrète..... Pour revenir au Chevalier de Valmont, il a un maintien, une phyſionomie, & des manières qui me plaiſent également. Au bout d'un quart d'heure de converſation, M. d'Aimeri m'a demandé à

voir Adèle, je ſonne auſſi-tôt, je fais appeler Adèle, & un moment après, elle entre en courant; mais appercevant M. d'Aimeri & ſon petit-fils, elle s'arrête tout-à-coup avec un air embarraſſé, & elle fait une grande révérence bien niaiſe, en rougiſſant de la manière la plus marquée.... Quel mouvement l'a fait rougir? Étoit-ce timidité, ſurpriſe, *inſtinct*, *preſſentiment*? Voilà ce que nous ne ſaurons peut-être jamais. Vous imaginez bien que, dans cet inſtant, j'ai regardé le Chevalier de Valmont, & j'ai été très-ſatisfaite de l'impreſſion que j'ai vue ſur ſon viſage; il conſidéroit Adèle avec autant de plaiſir que de curioſité, & je ſuis bien ſûre qu'il l'a trouvée charmante. M. d'Almane eſt entré dans mon cabinet, & il a retenu M. d'Aimeri à dîner avec nous. En ſortant de table, M. d'Aimeri s'approche d'Adèle, & lui dit que le Chevalier de Valmont ſe reſſouvenant du goût qu'elle témoignoit dans ſon enfance pour l'Hiſtoire Naturelle, s'eſt occupé, pendant ſes voyages, du ſoin de raſſembler pluſieurs échantillons de cailloux aſſez rares, & mon fils, continua M. d'Aimeri « n'oſant prendre la » liberté de vous les offrir lui-même, m'a prié de » vous les préſenter. » A ces mots, M. d'Aimeri

prend des mains du Chevalier de Valmont une grande boîte contenant la plus charmante collection de cailloux, & il supplie Adèle de vouloir bien l'accepter ; Adèle interdite me regarde pour me consulter, je l'autorise par un signe, & la boîte est reçue avec un peu d'embarras & beaucoup de reconnoissance. Je vous le répète, je suis enchantée du Chevalier de Valmont ; il est impossible, à dix-huit ans, d'être plus formé, plus aimable, en même temps d'avoir plus de réserve & de simplicité ; mais son cœur n'est plus à lui, j'en suis certaine ; il a de la mélancolie, de la distraction, il est rêveur, il soupire ; enfin, il est amoureux & passionnément, j'en répondrois d'après tout ce que vous m'avez dit, & d'après ce que j'ai vu moi-même : ce ne peut être que de Madame de Valcé ; j'avoue que le choix m'afflige encore plus que le sentiment !... Ah, s'il a réellement une passion pour Madame de Valcé, il n'aimera jamais Adèle !.... Et je suis très sûre qu'en effet Madame de Valcé lui tourne la tête. Je mourois d'envie de lui parler d'elle, & j'en ai trouvé une occasion très-simple. Vous savez qu'une des plus jolies miniatures que vous m'ayez données est celle qui représente Madame de Li-

mours avec ſes deux filles; on a parlé de peinture, & j'ai dit que le portrait le plus reſſemblant que j'euſſe jamais vu étoit celui que vous aviez fait de Madame de Valcé : à cette phraſe, le Chevalier de Valmont a rougi juſqu'à perdre contenance. J'ai eu l'air de ne pas m'en appercevoir, il s'eſt un peu remis de ſon trouble, & moi j'ai envoyé chercher le tableau; M. d'Aimeri l'a beaucoup loué; pour le Chevalier de Valmont, il étoit ſi hors de lui, qu'il en perdoit juſqu'à la crainte de ſe trahir; il contemploit l'image de Madame de Valcé avec un raviſſement qui, je ne vous le cache pas, m'a cauſé autant de ſurpriſe que d'humeur. Je ne conçois pas qu'une coquette auſſi déclarée, avec un ton ſi léger, un eſprit ſi médiocre, une femme enfin qui n'a pour tout mérite qu'une figure de fantaiſie, puiſſe inſpirer des ſentimens qui paroiſſent ſi paſſionnés! Un jeune homme, en général, décèle ſon caractère & ſes principes par ſon premier attachement. Que doit-on penſer de ſa délicateſſe & de ſon cœur, s'il fait un choix véritablement mépriſable? D'ailleurs, un homme juge toutes les femmes d'après une ſeule, c'eſt-à-dire, celle qu'il a le plus aimée; communément c'eſt l'objet de ſes premiers ſen-

timens qui, à cet égard, détermine & fixe ſon opinion. Je veux ſur-tout que le mari de ma fille ne mépriſe point les femmes en général; ainſi, vous voyez que ſi le Chevalier s'attache réellement à Madame de Valcé, il ceſſera de me convenir. Je le regretterois beaucoup, j'en conviens; mais enfin nous verrons; je ne veux point renoncer à une eſpérance qui me devient encore plus chère depuis que j'ai revu le Chevalier de Valmont. Adieu, mon enfant; M. d'Oſtalis m'a dit ce ſoir que vous reſteriez peut-être à Verſailles juſqu'à jeudi; je vous prie de me mander poſitivement quel jour vous reviendrez.

LETTRE XXIV.

Monſieur d'Aimeri à Madame de Valmont.

ENFIN, ma chère fille, je connois les ſentimens de Charles, ſon *ſecret* n'en eſt plus un pour moi, & sûrement je vais vous cauſer autant de ſurpriſe que j'en ai moi-même éprouvé en recevant cette confidence inattendue. Vous ſavez quel fut le véritable motif de mon voyage en Picardie ; je voulois pour un moment éloigner Charles de Madame de Valcé, j'eſpérois que le beſoin de parler d'elle l'engageroit bientôt à m'ouvrir ſon cœur, mais je fus trompé dans mon attente ; Charles, triſte & rêveur, cherchoit la ſolitude, me fuyoit, &, pour la première fois de ſa vie, paroiſſoit craindre de ſe trouver tête à tête avec moi. Enfin, un jour me promenant ſeul avec lui, je fis tomber la converſation ſur Madame de Valcé, je parlai d'elle avec mépris, & Charles ne témoigna pas la plus légère émotion ; une diſſimulation ſi profonde m'affligea autant qu'elle me ſurprit ; mais voulant voir juſqu'à quel point elle pourroit aller, je ne le pouſſai pas davantage,

& je revins à Paris ſans avoir pu obtenir la confidence que je deſirois ſi vivement; le lendemain de mon arrivée, lundi dernier, je fus chez Madame d'Almane, & c'eſt-là que Charles ſe trahit entièrement. Madame d'Almane nous montre un portrait de Madame de Valcé, fait par Madame d'Oſtalis; le trouble de Charles, en conſidérant ce tableau, fut ſi viſible, qu'il n'échappa ſûrement pas aux yeux pénétrans de Madame d'Almane; alors je ſentis qu'une prompte explication étoit abſolument néceſſaire: le lendemain j'entrai dans la chambre de Charles au moment où il alloit ſe lever, je renvoyai ſes gens; & m'aſſeyant prés de ſon lit: « Charles, lui dis-je, il eſt temps » de rompre un ſilence qui m'afflige & me » bleſſe. Votre Gouverneur, votre père, vient vous » demander un ſecret que votre ami n'a pu » obtenir: ce n'eſt plus de la confiance que » j'exige, vous avez perdu l'occaſion de me la » témoigner; j'ai lu, malgré vous, dans votre » cœur, mais du moins j'attends encore de vous » de la ſincérité, & ſongez que dans cet inſtant, » la plus légère diſſimulation de votre part me » prouveroit une ingratitude qui me raviroit » ſans retour la ſeule eſpérance de bonheur que

» le Ciel m'ait laiſſée. » A ces mots, Charles trop attendri pour pouvoir me répondre, ſaiſit ma main & la ſerra fortement dans les ſiennes; il trembloit, j'étois moi-même vivement ému .... Nous fûmes un moment ſans parler; enfin, Charles prenant la parole .... J'ai pu craindre, dit-il, de vous avouer une folie .... mais pourriez-vous me croire capable de diſſimuler avec vous? .... = Cependant j'ai dû vous en accuſer plus d'une fois .... Mais, quoi qu'il en ſoit, vous aimez, vous avez livré votre âme à la paſſion la plus criminelle; & quels combats avez-vous rendu pour vous en garantir ou pour en triompher? .... = En ne cherchant jamais l'objet qui l'a fait naître, en l'évitant même .... = Mais vous la rencontrez par-tout .... Il eſt vrai que juſqu'ici vous avez reçu ſes avances avec aſſez de réſerve .... = Ses avances! .... Que dites-vous? De qui donc voulez-vous parler? .... = Mais de Madame de Valcé .... A ces mots, l'étonnement & le dédain ſe peignirent également ſur le viſage de Charles. Madame de Valcé! s'écria-t-il; qui moi, j'aimerois une perſonne ſi mépriſable! .... Ah, ceſſez de vous abuſer; le ſentiment que j'éprouve eſt plus excuſable, mais il n'en eſt que plus dangereux ....

Eh,

= Eh, quel eſt donc l'objet qui l'inſpire? .... Quoi! ſeroit-ce Madame d'Oſtalis? .... A cette queſtion, il rougit en baiſſant les yeux; & par cet aveu tacite, il me cauſa un étonnement que vous partagerez ſans doute: j'éprouvai en même temps une joie ſecrette que j'eus de la peine à cacher. Après un aſſez long ſilence: enfin, repris-je, quelle eſt votre eſpérance? .... = Je n'en ai aucune. = Si vous croyez cela, mon fils, vous vous abuſez vous-même; on n'aime point ſans eſpérance. Je conçois bien que la réputation de Madame d'Oſtalis vous effraye un peu, mais vous vous flattez confuſément qu'une paſſion véritable, une conſtance à toute épreuve, ne trouvent point de rigueur éternelle, ſurtout lorſqu'on poſſède les agrémens que vous avez.... = Non, non, j'eſtime trop Madame d'Oſtalis .... = Eh bien, êtes-vous fermement décidé à ne jamais lui parler de votre paſſion? Formez-vous de bonne-foi le projet de la lui laiſſer ignorer toujours? .... Non ſans doute; au contraire, dans le fond de votre âme, vous avez peut-être fixé le moment où vous lui ferez connoître vos ſentimens, & vous penſez qu'elle vous tiendra compte de la diſcrétion qui vous les aura fait cacher ſi long-temps; mais cette pré-

tendue discrétion n'est qu'une politique adroite, qu'un piège de plus que vous lui préparez pour la mieux surprendre un jour : voilà quelles sont les chimères qui vous séduisent. Ah, Charles! seriez-vous assez malheureux pour ne pas croire à la vertu? .... = Ah, je crois celle de Madame d'Ostalis aussi solide que sincère .... = Pourquoi voulez-vous donc essayer de la corrompre? .... = Je voudrois seulement qu'elle me plaignît .... = Vaine erreur!.... vous vous déguisez à vous-même vos propres intentions : descendez au fond de votre cœur, examinez-le bien, vous serez effrayé de sa situation .... Je n'ai plus qu'une réflexion à vous offrir; si Madame d'Ostalis, comme je n'en doute pas, est véritablement vertueuse, le fol espoir que vous nourrissez ne pourra que vous rendre malheureux : si au contraire elle doit sa réputation plutôt aux circonstances qu'à ses principes, vous parviendrez peut-être à la lui ravir; mais dans cette supposition, pouvez-vous envisager, sans frémir, l'abîme affreux dans lequel vous l'entraîneriez? Songez combien elle est heureuse, admirée de tout ce qui la connoît, chérie d'un mari vertueux & d'une famille dont elle fait la gloire & le bonheur .... Pouvez-vous concevoir

le cruel deſſein de lui enlever à jamais une félicité ſi pure?.... Vous l'aimez éperduement; eh bien, s'il eſt vrai, reſpectez donc ſes devoirs, ſa réputation, ſon bonheur; triomphez d'une paſſion inſenſée, qui ne pourroit que vous rendre ridicule ſi elle étoit connue. = Ridicule!..... Peut-on l'être en aimant la perſonne la plus digne d'être adorée?..... = En oſant paroître amoureux d'elle, vous laiſſeriez voir une témérité qu'aucun homme encore n'a montrée .... D'ailleurs, réfléchiſſez donc à la diſproportion d'âge qui ſe trouve entre vous & Madame d'Oſtalis; elle a vingt-ſix ans, & vous n'êtes que dans votre dix-neuvième année; elle eſt mère de famille, & je ne puis encore ſonger à vous marier: cette idée ſeule devroit vous faire ſentir l'extravagance d'un attachement dont la raiſon vous guérira bientôt, ſi vous le voulez ſincèrement. Cette converſation finit par des proteſtations réitérées de la part de Charles, de ſuivre tous mes conſeils avec une exactitude ſcrupuleuſe. A ne vous rien cacher, ma chère fille, je ne puis être ſérieuſement effrayé d'un penchant dont l'objet eſt ſi eſtimable, la diſproportion d'âge s'oppoſe néceſſairement à ſa durée. Madame d'Oſtalis eſt encore dans tout l'éclat de ſa

beauté ; mais dans quatre ou cinq ans, elle ne ſera plus comptée parmi les jeunes perſonnes. Ah, ſi nous ne nous abuſions point dans nos eſpérances avant ce temps, un ſentiment plus heureux pourroit remplir le cœur de Charles! .... En effet, d'après la connoiſſance que j'ai du caractère de Madame d'Almane, je ne doute pas qu'elle n'ait penſé plus d'une fois à Charles, & je ſuis bien sûr que l'éducation, la conduite & les qualités perſonnelles ſeront les principales conſidérations qui détermineront ſon choix. S'il eſt vrai qu'elle ait déjà quelques vûes, je ſuis perſuadé qu'une des choſes qui pourroit le plus nous nuire, ſeroit l'idée que votre fils éprouve une paſſion véritable pour une femme de la tournure de Madame de Valcé ; ainſi, je crois qu'il eſt eſſentiel de la tirer d'erreur à cet égard, &, à l'inſu de Charles, de lui avouer la vérité. Si la charmante Adèle avoit ſeulement deux ans de plus, Charles connoîtroit bientôt l'inconſtance ; il a été très-frappé de la figure & de la grâce d'Adèle, & il me ſeroit bien facile de diſpoſer ſon cœur à l'aimer .... Ah ! ſi mes yeux, avant de ſe fermer pour jamais, pouvoient voir cette union ſi deſirée, malgré tous les maux que j'ai ſoufferts, je deſcen-

drois au tombeau satisfait de ma destinée. Adieu, ma chère fille; je parlerai demain à Madame d'Almane, & je vous rendrai compte de cet entretien.

LETTRE XXV.

Le Comte de Roſeville au Baron.

JE ſouſcrirai ſans peine, mon cher Baron, à tout ce que vous dites en faveur des femmes: je crois qu'on pourroit citer plus d'une mère en état d'élever ſon fils auſſi bien, & peut-être mieux, que le meilleur père ou le plus habile Inſtituteur. Qui de nous peut ſe flatter de les égaler en délicateſſe, en fineſſe, tandis qu'elles peuvent s'élever aux qualités qui doivent nous caractériſer, le courage & la grandeur d'âme? Je penſe, comme vous, que l'éducation qu'elles n'auront pas ou dirigée ou perfectionnée, ne ſera point entièrement finie, mais ce principe n'eſt rigoureuſement vrai qu'à l'égard des particuliers; & voici ſans doute une des différences des plus frappantes qu'on puiſſe remarquer dans les deux plans d'éducation, d'un particulier (quelle que ſoit l'élévation de ſon rang), & d'un Prince fait pour régner. Il eſt important au bonheur de votre fils qu'il ait, en général, une opinion avantageuſe des femmes; c'eſt ſurtout le deſir de leur plaire qui le fera paroître

aimable ; ce ſont leurs ſuffrages qui rendront ſon exiſtence véritablement agréable dans la ſociété, & qui le retiendront dans la bonne compagnie. La femme que vous lui choiſirez ſera certainement digne de ſa tendreſſe ; il faut donc qu'il ait pour elle un ſentiment profond d'eſtime & une confiance entière ; mais un Prince, fait pour régner, n'eſt pas né pour vivre dans ce qu'on appelle le grand monde : les femmes ne peuvent contribuer aux ſuccès qu'il doit deſirer ; ſa gloire & ſa félicité dépendent uniquement de l'eſtime du Guerrier, du Magiſtrat, du Citoyen vertueux, des ſuffrages de la Nation & de l'amour du Peuple. L'épouſe qu'on lui donnera ne ſera point choiſie pour ſon mérite perſonnel, c'eſt la politique ſeule qui la fera préférer : peut-être ſera-t-elle dure, implacable, impérieuſe ; peut-être joindra-t-elle à beaucoup d'incapacité le vain deſir de dominer. Il eſt donc important que le Prince ſoit décidé d'avance à ne point ſe laiſſer gouverner par elle. Au reſte, je ne prétends point inſpirer à mon Élève du mépris pour les femmes en général, mais je veux qu'il ſache s'en défier, & qu'il ſoit convaincu d'une vérité dont je ſuis perſuadé moi-même, c'eſt qu'on doit toujours les tenir éloignées des grandes

affaires ; elles peuvent nous égaler par la raiſon, mais bien rarement par la prudence. Moins ſenſibles qu'elles, lorſque nous avons paſſé la première jeuneſſe, nous ſommes à l'abri de ces émotions ſubites & violentes que les femmes éprouvent ſi facilement, & qui, manifeſtées trop ſouvent par des évanouiſſemens, d'affreuſes convulſions, peuvent découvrir en un inſtant le plus important ſecret. La foibleſſe de leur conſtitution, la mobilité de leurs traits, l'expreſſion de leurs yeux, la rougeur involontaire que la moindre ſurpriſe excite en elles, la délicateſſe même de leur teint qui rend cette rougeur plus viſible & plus marquée, tout enfin concourt à rendre leurs premiers mouvemens indiſcrets. En un mot, il me ſemble que la nature ne les a pas mieux formées pour être dépoſitaires d'un ſecret d'État, que pour commander des armées. Je ſais qu'on a vu des femmes gagner des batailles, & régner avec autant d'éclat que les plus grands Rois ; mais auſſi je ne parle qu'en général, & j'admets volontiers des exceptions, dont l'hiſtoire même de nos jours pourra fournir plus d'un exemple.

L'Abbé Duguet, dans ſon *Inſtitution d'un Prince*, porte, des femmes, un jugement infini-

ment plus sévère que le mien, & je trouve même que le portrait qu'il fait d'elles n'est qu'une satire injurieuse, beaucoup moins fondée sur la vérité, qu'inspirée par l'humeur. Ce portrait aussi long que peu galant, finit ainsi :

« Insensiblement la Cour où elles ont du pou-
» voir dégénère en une Cour pleine d'amusemens,
» de plaisirs, d'occupations frivoles ; le luxe, le
» jeu, l'amour & toutes les suites de ces passions
» y règnent. La Ville imite bientôt la Cour, &
» la Province suit bientôt ces pernicieux exemples.
» Ainsi, toute la Nation, pleine autrefois de
» courage, s'amollit & devient efféminée, &
» l'amour du plaisir & de l'argent y succède à
» celui de la vertu. Il est donc nécessaire, pour
» écarter toute faveur, toute brigue, toute vé-
» nalité, tout intérêt, toute passion, de n'accorder
» aux femmes aucune part au gouvernement :
» elles seront modestes & pleines de raison quand
» elles seront conduites ; mais elles rempliront de
» corruption la Cour & l'État, si elles deviennent
» maîtresses. »

Vous me demanderez sans doute comment je m'y prendrai pour préserver mon Élève de leur séduction. Je ne me flatte pas de le garantir des

traits de l'amour ; mais si cette passion dangereuse peut l'égarer quelquefois, du moins je suis bien sûr qu'elle ne le maîtrisera jamais. Il est, ainsi que moi, bien persuadé que les femmes ne peuvent avoir la prudence des hommes : il conservera, toute sa vie, cette idée que j'ai gravée dans sa tête, non-seulement par des raisonnemens, mais par toutes les preuves que j'ai pu rassembler. J'ai su lui inspirer deux sujets de défiance, au lieu d'un ; je ne me suis pas contenté de lui dire que les femmes, en général, sont légères, indiscrètes, qu'elles aiment à parler, à se vanter de la confiance qu'on leur témoigne ; j'ai ajouté : il en est cependant auxquelles on ne peut reprocher ces défauts, mais elles sont femmes, & par conséquent sujettes à toutes les émotions indiscrètes que produisent toujours en elles l'étonnement, la frayeur, la douleur & la joie ; elles ne divulguent point les secrets qu'on leur confie, mais elles les trahissent involontairement : ainsi, quoique la cause soit différente, l'effet est toujours le même. De semblables discours répétés, depuis la plus tendre enfance, ne peuvent manquer de produire de profondes impressions, surtout lorsqu'ils sont appuyés par des exemples, & ceux de ce genre ne sont pas rares à

la Cour. Il vient d'arriver ici un événement qui nous a fourni plus d'une utile réflexion sur ce sujet. Une femme de la Cour, également distinguée par sa conduite & par sa beauté, dînoit chez le Comte de *** avec cinquante personnes; son mari arrive au moment où l'on alloit se mettre à table, & conte tout haut que le Baron de L*** vient de se casser la jambe en tombant de cheval: comme il achevoit ce récit, il jette les yeux sur sa femme; il la voit pâlir, changer de visage, & enfin s'évanouir. Cette fatale imprudence d'un cœur trop sensible, ravit à cette malheureuse femme sa réputation, l'estime & l'amitié de son mari, & toute la tranquillité de sa vie. Plusieurs personnes prétendent qu'elle est innocente, & que le secret qu'elle a trahi étoit ignoré de l'objet même d'une si violente passion. Cette aventure a vivement frappé le Prince, & l'a confirmé plus que jamais dans l'opinion que je lui ai donnée des femmes.

Nous avons eu à cette occasion une longue conversation sur l'amour. C'est une bien dangereuse passion, me dit le Prince: oui, répondis-je, pour les caractères foibles; c'est pourquoi elle a plus d'empire sur les femmes. — Elle a plus d'em-

pire sur les femmes ? = Certainement, car elles lui sacrifient souvent l'honneur ; & l'homme le moins délicat ne balancera point à sacrifier l'amour à son honneur. = Mais pour nous, cette alternative est bien rare. = Pas autant que vous le croyez ; moi, par exemple, je me suis trouvé dans cette situation.... = Ah ! contez-moi cela.... = J'étois amoureux d'une jeune personne charmante.... = Étoit-elle blonde ou brune ?.... = Elle avoit des cheveux châtain clair.... = Un beau teint, une belle taille ?.... = Oui, elle étoit parfaitement belle. Nous étions libres tous deux, nous nous aimions ; nos parens approuvent nos sentimens mutuels, & fixent le jour qui doit nous unir pour jamais. Je servois alors dans la Marine ; la guerre se déclare ; au même moment je vole à Versailles, je sollicite un commandement, on me l'accorde, mais à condition que je partirai sans délai, c'est-à-dire, le lendemain. C'étoit me demander un cruel sacrifice ; il falloit différer de quatre ou cinq mois un mariage auquel j'attachois le bonheur de ma vie ; il falloit partir, m'embarquer, & laisser celle que j'aimois, livrée aux plus mortelles alarmes.... Cependant je ne balançai point ; j'acceptai le

commanderiez, & je promis de partir à la pointe du jour. = Et vîtes-vous votre maîtresse? = Il fallut bien lui annoncer cette terrible nouvelle. Elle employa vainement, pour me retenir, les prières, les pleurs, les convulsions, les évanouissemens; je la quittai, je partis; & je m'embarquai. = Et que devint-elle après votre départ? = Elle se consola, & à mon retour je la trouvai mariée. = Je ne m'attendois pas à ce dénouement. = Si vous étiez plus âgé, il vous surprendroit moins. = Au reste, votre action ne m'étonne point. = Elle est en effet très-simple.... = Je suis bien sûr que je ne balancerai jamais entre l'amour & mon devoir..... = D'ailleurs, l'amour n'est pas un sentiment fait pour vous .... = Comment? = A moins d'être insensé, on ne s'y livre que lorsqu'on peut se flatter d'obtenir un retour sincère.... = Eh bien? .... = Eh bien, dans le rang où vous êtes, qui vous assurera que l'ambition ne sera pas le motif secret des préférences qu'on vous témoignera? = Cette idée seroit bien cruelle. Je dois donc renoncer aussi à l'espoir d'avoir des amis? = Oh! cela est tout différent: c'est par des actions vertueuses, par des services réels, qu'un homme vous témoignera son attachement. De telles preuves

doivent obtenir votre confiance & votre eſtime, tandis qu'une femme, excepté celle qui ſera votre épouſe, ne pourra vous montrer ſa tendreſſe qu'en ſe rendant mépriſable, même à vos propres yeux. Si quelqu'un, dépoſitaire d'un ſecret, vous le révéloit en vous diſant qu'il ne peut vous rien cacher, qu'il ne fait cette trahiſon que par tendreſſe pour vous, cette prétendue preuve d'affection vous toucheroit-elle ? Vous perſuaderoit-elle que vous êtes véritablement aimé ? Non ſans doute, parce que la perſonne qui ſe déshonore ne mérite nulle confiance : l'action même qu'elle regarde comme un témoignage de ſon amitié ne ſert qu'à la rendre ſuſpecte.... = Cependant il y a des hommes qui ſe croyent réellement aimés par des femmes qui ne ſont point *eſtimables*.... = Aſſurément. Quand une femme renonce à ſa réputation, au repos, à l'honneur, pour un particulier, on doit croire en effet que c'eſt la paſſion ſeule qui l'égare ; mais vous, Monſeigneur, pourrez-vous avoir cette certitude ?.... = Et ſi un Prince étoit aimé d'une femme déſintéreſſée qui parût dédaigner la fortune, les honneurs ? .... = Et qui lui répondra que cette femme ne ſoit pas, au fond du cœur, auſſi ambitieuſe qu'elle ſemble

modérée ? En ſuppoſant même qu'elle perſévérât dans cette conduite, le Prince pourroit toujours douter de ſa tendreſſe, car on a vu quelquefois des perſonnes capables de mépriſer l'argent & de dédaigner des places, quoiqu'en même temps elles fuſſent cependant très-ſenſibles à l'eſpèce de conſidération que peuvent donner le crédit & la faveur. Je vous dirai bien plus : très-ſouvent le même Prince qui n'a jamais inſpiré de paſſion, s'il eût été particulier, auroit peut-être eu beaucoup de ſuccès dans ce genre .... = Mais pourquoi cela, car enfin le rang où je ſuis ne fait rien à ma perſonne? = Oui, mais il fait beaucoup ſur l'imagination, & l'imagination ſeule produit & nourrit l'amour. Ce ſentiment impérieux & fragile veut de l'égalité ; il ne peut s'accorder avec l'ambition, & l'amant de qui l'on attend, ou de qui l'on reçoit une grande fortune, ne doit jamais ſe flatter d'inſpirer une grande paſſion. = Tout cela eſt vrai, je le ſens. Mais pourtant nous avons vu dans l'hiſtoire, que beaucoup de Princes d'un grand mérite ont aimé paſſionnément .... = Ils euſſent été plus grands, s'ils avoient ſu ſe garantir des ſéductions de l'amour; mais vous avez dû voir auſſi que rarement les maîtreſſes de ces Princes

ont pu parvenir à les gouverner, & même à obtenir d'eux les ſecrets de l'État.... = Oh, les ſecrets de l'État! il faudroit qu'un Prince fût inſenſé pour les confier à une femme.... = Sans doute, car une femme, outre le peu de prudence dont elle eſt capable, n'entend rien aux affaires: un Prince ne donne ſa confiance à un homme qu'après avoir éprouvé ſa capacité, ſon intelligence; & comment connoître celles d'une femme, puiſqu'on ne peut l'employer ni dans les conſeils, ni dans les négociations? .... = Eſt-il poſſible qu'il y ait eu des Princes aſſez dépourvus de réflexion pour conſulter des femmes ſur des affaires importantes? .... = Tel eſt l'excès d'aveuglement où peut conduire l'amour, lorſqu'on a la foibleſſe de s'y livrer; jugez donc s'il eſt néceſſaire qu'un Prince ſache y réſiſter toujours?

Cette converſation, mon cher Baron, doit ſatisfaire votre curioſité, & répond mieux à vos queſtions que tous les détails que je pourrois vous faire: enfin, elle vous fait connoître parfaitement quelles ſont les idées & les opinions que je veux donner à mon jeune Prince, & ſur les femmes & ſur l'amour.

LETTRE XXVI.

M. d'Aimeri à Madame de Valmont.

ENFIN, j'ai eu un entretien particulier avec Madame d'Almane, je lui ai tout avoué, & je m'en applaudis : elle m'a dit ſans détour qu'elle étoit enchantée que Charles ſe montrât plus ſenſible aux charmes de la modeſtie & des talens, qu'aux ſéductions de la coquetterie : elle m'a parlé de lui avec un air d'intérêt & même d'amitié qui me confirme dans mes eſpérances : elle étoit d'avis que j'exigeaſſe de Charles le ſacrifice abſolu de ſa paſſion, c'eſt-à-dire, qu'il partît ſur le champ avec moi ſans revoir Madame d'Oſtalis, & que nous ne revinſſions à Paris que dans un an. Mais ce parti m'ayant ſemblé trop rigoureux, nous ſommes convenus que je parlerois fortement à Charles, & que je l'engagerois à éviter Madame d'Oſtalis autant qu'il ſeroit poſſible. Le jour même de cette converſation, j'ai mené Charles à un Bal d'après dîner, Adèle y étoit ; mon petit-fils ne l'avoit jamais vu danſer, & il m'a paru charmé de ſa grâce ; il l'a entendu chanter aujourd'hui, il l'a

vu deſſiner, & il m'a dit ce ſoir qu'il étoit perſuadé qu'Adèle auroit un jour tous les talens, tous les agrémens & toutes les vertus de Madame d'Oſtalis. Au reſte, Madame de Valcé perſévère toujours dans ſes projets, elle ſe conduit même à cet égard d'une manière ſi imprudente, que tout le monde eſt convaincu que Charles a remplacé M. de Creni, car on ne ſuppoſe pas qu'un jeune homme de dix-huit ans puiſſe réſiſter à de ſemblables avances. Dimanche dernier, nous ſoupâmes chez Madame d'Almane, où nous rencontrâmes, pour la première fois depuis trois ſemaines, Madame d'Oſtalis. Charles ne put cacher ſon trouble, & trouva le moyen de ſe placer à table à côté d'elle; j'étois trop loin de Charles pour pouvoir l'obſerver; mais après le ſouper, je remarquai ſur ſon viſage une impreſſion de triſteſſe qui m'alarma: je lui en demandai la cauſe, il me ſerra la main ſans pouvoir me répondre, & je vis que ſes yeux étoient remplis de larmes. Inquiet autant que ſurpris, je cherchai un prétexte pour m'en aller, & je l'emmenai ſur le champ. Quand nous fûmes ſeuls, il ceſſa de ſe contraindre, & donna un libre cours à ſes pleurs; je le preſſois vainement de m'expliquer le ſujet d'un chagrin ſi

violent, je n'en pouvois arracher que des mots entrecoupés ; enfin, s'étant un peu calmé : Je ſuis, me dit-il, le plus malheureux de tous les hommes, j'ai manqué à mes réſolutions, à mes promeſſes.... Madame d'Oſtalis me mépriſe, & je ſuis indigne de vos bontés.... = Mais que vous eſt-il donc arrivé ? .... = J'ai parlé, j'ai déclaré, ou du moins j'ai fait connoître des ſentimens que j'avois promis de cacher toujours.... = Quoi ! vous avez oſé déclarer à Madame d'Oſtalis ? .... = Enivré du plaiſir de la revoir, de me trouver à côté d'elle, j'ai tout oublié juſqu'à la crainte de lui deplaire ; je ne ſais moi-même ce que je lui ai dit, mais je ne me rappelle que trop le regard qu'elle a jeté ſur moi.... ce regard qui montroit un mépris ſi froid, une fierté ſi dédaigneuſe ! .... Et qui m'impoſoit un ſilence ſi abſolu ! .... Cet aveu de Charles m'affligea beaucoup, je ſentis que Madame d'Oſtalis ne manqueroit pas d'inſtruire Madame d'Almane de tout ce détail, & je réſolus d'aller lui en parler moi-même. En effet, le lendemain j'eus à ce ſujet une converſation avec elle. Ma confiance parut la toucher ; & après m'en avoir remercié : Vous voyez, me dit-elle, que j'avois quelque raiſon en vous conſeillant de partir ſans délai, les grands partis

ſont toujours les plus sûrs ; vous euſſiez déterminé le Chevalier de Valmont au ſacrifice entier de ſa paſſion ; vous n'avez point exigé de lui ce que vous étiez en droit d'en attendre, & vous n'en avez rien obtenu ; vous avez augmenté ſa foibleſſe en la ménageant, vous auriez accrû ſa force en paroiſſant y compter. Ces réflexions de Madame d'Almane m'ont fait beaucoup d'impreſſion ; mais à préſent il n'eſt plus temps de partir, Charles n'y conſentiroit qu'avec déſeſpoir : d'ailleurs, l'amour l'occupe bien moins maintenant que le deſir de regagner l'eſtime de Madame d'Oſtalis ; il ſent qu'il n'y peut parvenir qu'en la fuyant de bonne-foi, & en lui perſuadant qu'il veut ſincèrement ſe guérir d'un ſentiment qu'elle condamne & qui l'offenſe. Ainſi, je ne vois nul inconvénient à reſter à Paris juſqu'au mois de Mai : au reſte, ma chère fille, ſi je change de deſſein, vous en ſerez inſtruite auſſi-tôt, & je ne quitterai Paris que pour vous aller retrouver.

LETTRE XXVII.

Madame d'Almane à Madame de Valmont.

SE peut-il, Madame, que vous me demandiez ſérieuſement ſi Adèle ſe trouve chez moi les ſoirs, à l'heure où je reçois des viſites ? Pouvez-vous vous figurer ma petite Adèle au milieu d'un cercle, aſſiſe triſtement ſur le bord de ſa chaiſe, écoutant une converſation bien découſue, bien frivole, & faiſant elle-même tous les petits complimens d'uſage? .... Non, non, Madame, Adèle eſt une charmante enfant, mais elle n'eſt encore qu'une enfant, & elle ne verra le monde que lorſqu'elle ſera en état d'obſerver par ſes yeux, & de réfléchir d'elle même. J'ai une nouvelle hiſtoire à vous fournir, Madame, qui peut entrer dans le recueil que vous faites de *toutes les épreuves ſubies par Adèle*. Ce cours *d'expérience artificielle* ne finira que dans deux ans; lorſqu'Adèle aura quatorze ans & demi, les événemens commenceront à naître naturellement, je ne ſerai plus obligée *de les créer*.

Mais revenons au récit de mon épreuve d'avant-

hier : il faut vous dire que depuis quatre mois, Adèle reçoit chaque mois deux louis pour ſes *menus plaiſirs*, & ſur leſquels elle eſt auſſi obligée de s'entretenir d'épingles, de poudre, de pommade, de ſouliers, de gants & de papier à écrire. Le premier mois, les deux louis ont été dépenſés en trois jours en ſuperfluités, & Adèle fut obligée de porter des ſouliers percés & des gants ſales; elle a ſenti qu'il étoit néceſſaire d'avoir plus d'ordre & d'économie, elle écrit exactement ſa dépenſe, & elle a déjà appris à la régler ſur ſon revenu. Avant-hier à midi, j'étois prête à ſortir pour aller chez un Ébéniſte acheter quelques meubles dont j'avois beſoin, lorſqu'Adèle, entrant dans mon cabinet, me demanda en grâce de la mener chez le Marchand; j'ai, me dit-elle, un peu d'argent de reſte de mon mois, & je voudrois faire emplette d'une petite table; j'y conſens, répondis-je, d'autant mieux que je deſire que vous commenciez à connoître le prix de toutes les choſes que vous ſerez obligée d'acheter un jour, ce qui ne peut s'apprendre qu'en allant quelquefois chez des Marchands. Nous partons, nous arrivons dans une belle boutique; Adèle demande des tables, & on lui en préſente une charmante

renfermant un pupitre, une écritoire, mais malheureuſement elle coûte vingt-ſept francs, & Adèle n'en poſſède que douze : cela eſt fâcheux, lui dis-je tout bas ; ſi vous n'aviez pas dépenſé dix-huit francs, le mois paſſé, en découpures, en coffres de paille, étuis de bergamotes, enfin, en babioles que vous avez déjà perdues ou caſſées, vous auriez pu acheter cette jolie table. Adèle ſoupire, je la laiſſe réfléchir à cet accident, je fais mes emplettes, enſuite je l'appelle, & nous partons. Quand nous ſommes en voiture, je m'apperçois qu'Adèle tient ſous ſon bras une groſſe caſſette de bois de roſe : Comment, dis-je, vous avez acheté cela ?.... = Oui, Maman. = Et combien ? = Mes douze francs. = Mais c'étoit une table que vous deſiriez ? = Oui, mais je n'en ai point trouvé de jolies pour le prix que j'y pouvois mettre. = Et à cauſe de cela, vous achetez une choſe dont vous ne vous ſouciez pas, & dont vous n'avez nul beſoin ? .... N'eût-il pas été plus ſage de garder vos douze francs pour vous aider à completter la ſomme qu'il vous faut pour avoir une table pareille à celle que vous venez de voir ? = Cela eſt vrai, j'ai eu tort. = D'ailleurs, on ne doit jamais, pour ſatisfaire une fantaiſie, ſe dé-

TAYLOR INST. OXFORD

pouiller entièrement de ſon argent, il peut ſurvenir une circonſtance qui le faſſe regretter. = Mais je toucherai *mon mois* dans trois jours.... = Il ſeroit très-poſſible que d'ici-là, vous deſiraſſiez avoir de l'argent. Le lendemain de cette converſation, un Laquais entre dans la chambre d'Adèle, & lui remet une Lettre à ſon adreſſe, en lui diſant qu'une pauvre femme bien pâle & bien mal vêtue vient de l'apporter. Adèle ſurpriſe donne cette Lettre à Miſſ Bridget, qui l'ouvre au même inſtant, & lit tout haut ce qui ſuit :

MADEMOISELLE,

« J'implore votre compaſſion, j'ai ſept enfans » que je viens de laiſſer dans un grenier prêts à » expirer de miſère ; ſachant combien Madame » votre mère eſt charitable, je venois lui de- » mander un ſecours ; mais en apprenant qu'elle » n'étoit point encore éveillée, je m'adreſſe à » vous, je vous écris dans votre cuiſine où je vois » du feu pour la première fois depuis huit jours. » Mais hélas, mes pauvres enfans périſſent peut- » être en cet inſtant de froid & de faim !... Au » nom du Ciel, prenez pitié d'eux ! »

MARIANNE, femme DURAND.

Ah, grand Dieu! s'écrie Adèle, fondant en larmes, que ferai-je? .... Comment! Mademoiſelle, reprit Miſſ Bridget, pouvez-vous héſiter à donner à cette malheureuſe femme l'argent néceſſaire pour lui avoir du pain? Envoyez-lui un écu, ce ſecours lui ſuffira pour aujourd'hui, & certainement vous ne doutez pas que Madame votre mère ne la tire entièrement d'un état ſi digne de compaſſion.... Un écu, répondit Adèle en ſanglotant, un écu! Je ne l'ai pas! .... Ah, mes douze francs, ſi je les avois!.... Maudite caſſette!... Oh, Miſſ Bridget! je vous en conjure, ma chère Miſſ Bridget, prêtez-moi douze francs!.... = Que dites-vous, Mademoiſelle? Quoi! vous n'avez rien gardé de votre mois?... = Ah, prêtez-moi douze francs! .... = Je ne le puis, Madame votre mère m'a défendu expreſſément de vous jamais prêter de l'argent.... = Oh, Dieu, Dieu! & cette pauvre femme! .... = Soyez tranquille, elle ſera ſecourue.... Moi, je ne dépenſe point tout mon argent en bagatelles, je n'ai pas beſoin de voir les infortunés pour ſonger à eux, & pour les plaindre: en achevant ces mots, Miſſ Bridget ſort précipitamment, & laiſſe Adèle pénétrée de confuſion & de remords. Un inſtant

après, Mademoiſelle Victoire entre dans la chambre d'Adèle : Oh, Mademoiſelle, s'écrie-t'elle, ne pleurez plus ſur le malheur de cette pauvre femme, elle eſt maintenant bien heureuſe; le louis que Miſſ Bridget lui a donné vient de la rendre à la vie. Oh, combien vous ſeriez attendrie, ſi vous pouviez voir ſa joie !.... Elle s'eſt jetée aux genoux de Miſſ Bridget !.... Elle eſt d'une reconnoiſſance !.... Ah, Mademoiſelle, quelle bonne action vous venez de faire ! .... = Moi ! .... Que voulez-vous dire ?.... Ce louis que vous avez chargé Miſſ Bridget de lui donner .... = Miſſ Bridget a dit ?.... = Que c'étoit de votre part. O Ciel, reprit Adèle, je ne dois pas ſouffrir.... Suivez-moi, Mademoiſelle Victoire. En achevant ces paroles, Adèle ſe lève, prend ſa caſſette de bois de roſe, & prie Mademoiſelle Victoire de la conduire auprès de la pauvre femme. Adèle arrive dans la cuiſine, elle y trouve tous les domeſtiques, & voit au milieu d'eux Miſſ Bridget à côté de la pauvre femme : cette dernière, en entendant nommer Adèle, s'avance & ſe précipite à ſes pieds en pleurant. Adèle, baignée de larmes, la relève & lui dit : « Je n'ai point été aſſez heu-» reuſe pour pouvoir vous donner le ſecours que

» vous avez reçu ; vous le devez entièrement à » Miſſ Bridget ; mais acceptez cette caſſette, » vendez la demain, afin qu'au moins je puiſſe » me flatter de vous avoir été utile en quelque » choſe. » La femme refuſant de prendre la caſſette : Oh, débarraſſez-m'en, ajouta Adèle, c'eſt elle qui eſt cauſe que je n'ai pu vous ſecourir ; que je ne la voie jamais. Après cette action, Adèle remonta chez elle beaucoup moins mécontente d'elle-même : un moment après, Miſſ Bridget vint la retrouver, & lui dit que la femme étoit partie dans un fiacre avec Brunel, qui s'étoit chargé de la reconduire. Adèle demanda pourquoi Brunel l'avoit ſuivie. C'eſt que je veux ſavoir, répondit Miſſ Bridget, ſi tout ce qu'elle a dit eſt conforme à la vérité. Je n'ai pu refuſer ce ſecours à une perſonne qui paroiſſoit auſſi infortunée ; mais, en général, je ne donne l'aumône qu'après avoir pris les informations qu'exigent la prudence & même l'humanité bien entendue ; car, pour être en état de ſoulager, autant qu'on le peut, les vrais pauvres, il faut tâcher de n'être pas la dupe des pareſſeux & des fripons. A mon reveil, Adèle & Miſſ Bridget deſcendent chez moi, & la première, les larmes aux yeux, me conte cette hiſ-

toire : comme ſon cœur lui faiſoit faire toutes les réflexions qu'une ſemblable aventure peut inſpirer, je ne m'en permis pas une ſeule ; une remontrance inutile eſt auſſi révoltante qu'ennuieuſe, & ſouvent elle ſèche tout-à-coup les pleurs du repentir le plus ſincère. Je me contentai de plaindre Adèle : Que vous avez dû ſouffrir, lui dis-je, pauvre petite, quelle cruelle matinée ! .... Ah, reprit Adèle, cette peine ſi ſenſible, je ne l'éprouverai jamais, je ſuis guérie pour la vie des fantaiſies qui peuvent cauſer de ſemblables chagrins, & priver du bonheur dont Miſſ Bridget a joui ce matin.... = Écoutez-moi, Adèle ; je veux qu'en rien vous ne ſoyez extrême ; avant de former un projet, conſultez toujours la raiſon ; & la raiſon n'exige pas le ſacrifice total de vos fantaiſies, elle ſe borne à vous demander que vous ne les ſatisfaſſiez pas toutes : la modération, cette vertu ſi belle, eſt bonne & même néceſſaire en toutes choſes ; nous abuſons de nos facultés dès que nous en jouiſſons dans toute leur étendue. Si vous marchez autant que vous pouvez marcher, vous ſerez excédée de laſſitude ; de même, ſi vous employez en ſuperfluités tout le ſuperflu que la fortune vous donne, vous manquez de modé-

ration, & vous perdez la ſatisfaction, le bonheur qu'on ne peut goûter ſans elle. Ainſi, vous devez donc d'abord par humanité, & pour l'intérêt même de vos plaiſirs [1], ne pas céder à toutes vos fantaiſies, & donner du moins aux malheureux la moitié de votre ſuperflu. = Mais comment ſavoir préciſément quelle eſt la ſomme qui forme ſon ſuperflu? = Rien n'eſt plus aiſé. Vous recevez deux louis le premier de chaque mois, n'achetez que ce qui vous eſt abſolument néceſſaire; & à moins d'une occaſion ſemblable à celle de ce matin, gardez le reſte de votre argent juſqu'au dernier jour du mois; alors cette ſomme qui ſera votre ſuperflu, vous la partagerez en deux parties égales; l'une pour les pauvres, & l'autre pour vos fantaiſies. = Mais vous, Maman, vous donnez tout votre ſuperflu aux pauvres, je ne me rappelle pas de vous avoir vu une fantaiſie. = Dans quelques années, vous en aurez moins; à mon âge, vous n'en aurez plus. Vous avez quitté les joujoux de

1 Montaigne a dit, en parlant de la vertu: " C'eſt la mère „ nourrice des plaiſirs humains; les rendant juſtes, elle les „ rend sûrs & purs; les modérant, elle les tient en haleine „ & en appétit; retranchant ceux qu'elle refuſe, elle nous „ aiguiſe envers ceux qu'elle nous laiſſe „.

l'enfance, vous vous amuſez maintenant de ceux de la jeuneſſe, vous ne vous ſoucierez plus un jour des porcelaines, des magots, des jolies petites tables, comme vous ne vous ſouciez plus des poupées; on ſe dégoûte d'une belle maiſon, d'un beau jardin, d'une parure de diamans, des grandeurs, d'un trône, de tout enfin, excepté du plaiſir de faire du bien .... = Oui, les Rois, les Reines, les Empereurs, dans tous les temps, ont abdiqué; & M. de Lagaraye, par exemple, ſe trouve tous les jours plus heureux dans l'état qu'il a embraſſé. = Sans doute, car il y a une telle douceur à faire le bonheur des autres, que l'homme qui, ſeulement pendant ſix mois, ſeroit véritablement bienfaiſant, le ſeroit pour le reſte de ſa vie. = Quoique je ne ſois qu'un enfant, je ſens cela..... Ah, Maman, dès-à-préſent je veux donner aux pauvres tout mon ſuperflu. = Non, vous n'en êtes point encore digne, bornez-vous à ce que nous avons dit; je deſire au contraire que, pendant quelques années encore, vous vous amuſiez à faire un amas de toutes ces jolies bagatelles qui vous tentent, afin que vous connoiſſiez plus tôt combien facilement on s'en dégoûte.... = Mais ſûrement; par exemple, je

n'achetterai jamais de caſſette de bois de roſe, je les ai priſes dans une averſion.... = Et les petites tables de vingt-ſept francs? .... = Vingt-ſept francs! Ah, ſi je les avois de ſuperflu, je les enverrois à la pauvre bonne femme!

Le ſoir même, Adèle, en ſe couchant, vit auprès de ſon lit la charmante table qu'elle avoit marchandée chez l'Ébéniſte; après avoir témoigné ſa joie : Ceci, dit-elle, doit m'interdire les fantaiſies pour trois mois; ainſi, pendant ce temps, je ne partagerai point mon ſuperflu *en deux parties égales;* il ſera tout entier pour les pauvres. Vous concevez, Madame, ſi une ſemblable réſolution formée de premier mouvement, & qui, j'en ſuis ſûre, ſera fidèlement exécutée, doit me payer de mon attention.

Je ne vous parle point du Chevalier de Valmont, car il m'a dit hier qu'il vous écriroit ce matin; ainſi, je me contenterai de vous dire qu'il paſſe ſa vie chez moi, qu'il ne paroît pas s'y ennuyer, & que je l'aime à préſent, non pour vous, Madame, mais bien véritablement pour lui-même.

LETTRE XXVIII.

Madame de Germeuil à Madame de Valcé.

AH, ma chère amie, quel triſte hiver je viens de paſſer ! Et quand je penſe que mon exil durera peut-être encore un an, je vous avoue que la tête me tourne .... Vivre à ſoixante lieues de Paris, eſt-ce vivre ?.... Enfermée dans un vieux château avec une belle-mère qui me déteſte, & qui eſt auſſi ennuyeuſe que dévote, ſourde, aigre & grondeuſe ; ajoutez à cela *le ſupplice des voiſins*, des hommes d'une tournure !.... des femmes miſes! .... & un ton, des manières! .... La plus ſupportable de toutes appelle ſon mari, *mon ami*, devant tout le monde ; jugez des autres : d'ailleurs, les divertiſſemens à la mode ici, ſont la promenade *à pied*, la pêche, la lecture & le *loto* ; vous voyez comme ils me conviennent, & ſi je dois m'amuſer : auſſi je ſuis d'un changement, d'une maigreur .... Si l'on veut me forcer à paſſer encore ici l'hiver prochain, je vous déclare qu'il n'y a point d'extrêmités auxquelles je ne ſois prête à me porter.... J'ai fait, il eſt vrai, quarante mille francs de

de dettes en deux ans; mais n'ai-je pas apporté cinquante mille livres de rentes à M. de Germeuil; & lui-même n'a-t-il pas perdu au jeu plus de cinq cens mille francs? Croit-il avoir ſeul le droit de ſe ruiner?.... Il vient d'avoir tout-à l'heure un procédé avec moi qui met le comble à mon reſſentiment. Je me ſuis aviſée de lui écrire pour lui mander que je deſirois qu'il retirât ma fille du Couvent, & qu'il me l'envoyât; il m'a répondu ſans détour que je devois renoncer à cette fantaiſie; que *ſa fille* étoit beaucoup mieux élevée dans un Couvent qu'elle ne pourroit l'être ſous mes yeux; en un mot, il m'a refuſée nettement. Vous ſavez que naturellement je n'aime pas les enfans; d'ailleurs, une petite fille de ſix ans ne pourroit pas m'être d'une grande reſſource; ainſi, ce refus me touche foiblement quant à l'objet: mais vous conviendrez que le motif en eſt bien choquant..... Je vois d'après cela, que non-ſeulement je ne diſpoſerai jamais de ma fille, mais qu'il ne me ſera même pas permis de préſider à ſon éducation; auſſi, je parie qu'à quinze ans, elle ne ſaura ni entrer dans une chambre, ni s'habiller de bonne grâce, ni poſer une fleur dans ſa tête, car il eſt impoſſible qu'un homme puiſſe

élever une jeune personne, & lui tenir lieu de mère.

Croiriez-vous, mon cœur, qu'il y a plus de trois mois que je n'ai entendu parler d'une *certaine personne;* il est cependant cause, en grande partie, de l'esclavage où l'on me retient.... Ah, si j'avois pu prévoir! .... Vous me défendez de revenir sur le passé .... A quoi donc penserai-je? Le présent m'est insupportable, je n'ose envisager l'avenir, je n'ai même jamais conçu quel plaisir on trouvoit à s'y transporter; il renferme deux maux dont la seule idée me glace: la vieillesse & la mort.... La vieillesse surtout, quelle horrible chose!.... Figurez-vous seulement ce que c'est que d'avoir quarante ans, & d'être grand'mère!..... Vous voyez, ma chère amie, les jolies pensées que m'inspire la solitude; je vous assure que si cela dure, je mourrai de la consomption. Adieu, mon cœur; mandez-moi de grâce si les lévites sont toujours à la mode, & si l'on porte encore *des culs;* dans ce cas, je vous prierois de m'en envoyer deux.

LETTRE XXIX.

Madame de Valcé à Madame de Germeuil.

QUE je vous plains, ma chère amie, & que je ſuis vivement affectée de votre ſituation ! ..... Mais, imaginer que vous paſſerez peut-être encore l'hiver prochain à ſoixante lieues de moi..... c'eſt une idée que je ne puis fixer. Vous me manquez à chaque inſtant du jour; & ſurtout depuis trois mois, j'éprouve une ſucceſſion de contrariétés, à laquelle je ſens qu'il ne m'eſt plus poſſible de réſiſter. Madame d'Almane eſt ici, c'eſt tout vous dire ; vous croyez bien qu'elle dicte à ma mère au moins cinq ou ſix ſermons par jour, qu'il faut avoir la patience d'écouter, le tout pour m'engager à prendre les manières & la tournure de Madame d'Oſtalis. Si l'on trouve ce modèle ſi parfait, que ne m'élevoit-on comme elle? ..... Madame d'Oſtalis & moi, nous ſommes *ce qu'on nous a faites* ; elle eſt bien prudente, bien raiſonnable; je ſuis bien étourdie, bien légère; elle ſait s'occuper, peindre, jouer de la harpe ; je ſais danſer ; nous avons également profité l'une & l'autre de l'exemple, des ſoins, &

de l'éducation qu'on nous a donnés. Malgré mon aversion pour les sermons, je pourrois me soumettre à les recevoir avec douceur, si l'on avoit le droit d'en faire.... Mais je veux qu'on soit juste & conséquent, & tout Prédicateur qui n'aura pas ces deux qualités, ne me convertira jamais. Par exemple, l'autre jour ma mère vient dans ma chambre, elle trouve sur ma table deux volumes de Comédies *un peu gaies*; & là-dessus, petite remontrance d'une demi-heure, éloge très-éloquent de la *décence*, de la *modestie*, du *goût des bienséances*, &c. &c. Enfin, ce discours ne seroit peut-être pas encore fini, si, tout-à-coup, je n'eusse dit très-naïvement: « Il est vrai que ces » Comédies sont assez libres, mais j'ai cru qu'il » n'y avoit pas plus de mal à les lire qu'à les voir » jouer. » Or, il faut que vous sachiez, pour sentir tout le sel de cette réponse, que ces mêmes Pièces ont été jouées plusieurs fois chez M. de Blézac, il y a quelques années, & que ma mère fut à toutes les représentations de ce Spectacle. Je tiens cette petite anecdote de Madame de Gerville, & je ne puis douter de sa vérité, car ma mère me comprit dans l'instant; elle rougit à l'excès, se mit en colère, & me quitta furieuse;

enfin, elle prendra ſa revanche avec ma ſœur, elle en fera un *prodige*; en attendant, c'eſt bien la plus inſipide petite créature que vous ayez jamais vue. A propos de prodige & de *perfection*, il nous eſt arrivé ici un jeune homme qui tourne la tête à tout le monde, il s'appelle le Chevalier de Valmont: Madame d'Almane le protège beaucoup; &, s'il avoit plus de fortune, je croirois même qu'elle a des vûes ſur lui relativement à ſa fille: au reſte, il eſt véritablement d'une fort jolie tournure, mais il a le plus triſte grand-père, le plus ennuyeux! .... D'ailleurs, un Pédant, un Savant, un dévôt, un Philoſophe, enfin un perſonnage auſſi déplacé dans le monde, qu'il eſt gênant pour ſon petit-fils qu'il veille, qu'il obſède, & dont il eſt l'ombre. Pour revenir au Chevalier de Valmont, on prétend qu'il eſt amoureux de moi; j'en ſerois fâchée, il m'intéreſſe, & je ne voudrois pas lui inſpirer un ſentiment dont mon cœur n'eſt plus ſuſceptible .... Je ne perdrai plus cette paix ſi douce que j'ai ſu retrouver enfin après tant d'agitations .... Il eſt vrai que s'il faut éprouver une fois dans ſa vie une grande paſſion, mon tribut n'eſt pas encore payé, car vous ſavez combien je m'abuſai moi-même .... Ah, ſi j'aimois

véritablement, ce seroit avec excès, je le sens... Mais je ne veux point aimer ; au moindre mouvement de préférence, je fuirai, j'irai vous trouver, vous confier ma foiblesse, vous m'en ferez triompher... S'il est des préservatifs contre l'amour, l'amitié seule peut les donner. Adieu, mon cœur. Ah, que n'êtes-vous ici ! que votre absence peut-être me coûtera cher !

LETTRE XXX.

Madame d'Almane à Madame de Valmont.

OUI, Madame, l'aventure de la pauvre femme a eu des ſuites, nous avons appris ſon hiſtoire, & nous ſavons qu'elle avoit dit l'exacte vérité; qu'elle a ſept enfans; qu'elle eſt dans la plus grande miſère; qu'elle étoit autrefois *Marchande de modes*; que les crédits immenſes qu'elle faiſoit à un nombre infini de *jeunes perſonnes*, l'ont forcée à faire banqueroute; qu'enfin elle s'eſt dépouillée de tout ce qu'elle poſſédoit pour faire honneur à ſes affaires, &c. Ce récit, fait par Miſſ Bridget qui venoit de chez la femme, a vivement ému Adèle; mais, a-t-elle dit, toutes ces jeunes perſonnes qui prenoient à crédit ont fini par payer.... Point du tout, répondit Miſſ Bridget, la plus grande partie ſe trouva dans l'impoſſibilité de s'acquitter.... = Mais comment cela? .... = Un Marchand qui vend à crédit, fait avec raiſon payer plus cher, parce qu'il veut retirer l'intérêt de l'argent qu'on lui retient; une femme qui achette de cette manière n'a pas le droit de marchander, & commu-

nément même elle prend la marchandiſe ſans s'informer du prix ; ce qui fait qu'au bout d'un an ou deux, n'ayant ſouvent que ſix ou ſept mille francs de penſion, elle ſe trouve pour quinze ou vingt de mémoires.... Par conſéquent elle ne peut payer.... = Le Marchand la fait aſſigner ? .... = Le mari de la femme eſt obligé de payer les mémoires, mais il les fait réduire, il obtient de longs termes ; & pendant tout ce temps, le pauvre Marchand, preſſé par ſes propres créanciers, & ne pouvant raſſembler ſes fonds, ſe trouve bientôt ruiné.... = Il eſt cependant affreux pour une femme d'être la cauſe d'un ſemblable événement! .... = Tenez, vous connoiſſiez Madame de Germeuil ? .... = Oui, elle eſt en Province ? .... Et pourtant ſon mari eſt ici, cela m'a paru ſingulier.... = C'eſt qu'elle eſt brouillée avec ce mari, & pour avoir fait des dettes énormes, parce qu'elle ne payoit rien. = Mais comment peut-on être extravagante à cet excès ?.... = Quand on manque de juſtice & de réflexion, quand on s'accoutume à céder follement à toutes ſes fantaiſies, quand on a la ſotte & folle prétention d'effacer toutes les femmes par la recherche & l'élégance de ſa parure : avec une telle manière

de penſer, on a des mémoires extravagans chez ſa Marchande de modes, on eſt fripponnée, volée, on ſe ruine, on ſe déshonore; & pour quelques pièces d'étoffes, des plumes, des fleurs, de la gaze & des rubans, on perd la confiance de ſon mari, la douceur de ſon intérieur, & l'eſtime du public. = Ah, juſte Ciel, quel effrayant tableau! Eh, comment peut-on être tentée, pour des choſes ſi frivoles, de s'engager dans de tels malheurs?... Pour moi, la ſeule crainte de contribuer à la banqueroute d'un pauvre Marchand, ſuffiroit pour m'en préſerver.

Ainſi, le danger des mémoires, l'obligation d'apprendre à réſiſter à ſes fantaiſies, la néceſſité d'être économe, ſi l'on veut être bienfaiſante; voilà des idées à jamais gravées dans l'eſprit & dans le cœur d'Adèle.

M. d'Aimeri vous a mandé, Madame, que le mariage projeté entre la petite Conſtance & Théodore, n'eſt point un myſtère dans la ſociété de Madame de Limours. En effet, malgré toutes ſes réſolutions à cet égard, Madame de Limours en parle ouvertement. La manière ſeule dont elle careſſe Théodore, & dont elle le regarde, pourroit faire pénétrer facilement ce ſecret qu'elle

m'avoit tant promis de garder. Ce qui me fait le plus de peine, c'eſt qu'elle a eu l'indiſcrétion de le confier à ſa fille même, un enfant de onze ans !.... Madame de Limours, honteuſe de cette foibleſſe, veut en vain me la nier, je ne la pénètre que trop par le penchant extraordinaire que Conſtance témoigne déjà pour Théodore : elle ne le voit jamais paroître ſans rougir à l'excès ; elle ne lui parle qu'avec une voix baſſe, & preſque toujours tremblante ; & s'il s'éloigne, ou s'il eſt abſent, elle eſt triſte, diſtraite & rêveuſe. C'eſt ainſi que ſon jeune cœur eſt déjà troublé par un ſentiment dangereux dont elle devroit ignorer juſqu'au nom ! Si, par une confidence imprudente, l'on n'eût pas exalté ſa tête & enflammé ſon imagination, elle jouiroit de l'aimable & douce tranquillité faite ſurtout pour ſon âge, & elle verroit Théodore ſans le remarquer plus qu'un autre. Hélas ! qui ſait juſqu'à quel excès cette indiſcrétion de Madame de Limours peut la rendre malheureuſe !.... Adieu, Madame ; dans un mois j'aurai le plaiſir de vous revoir ; mais malheureuſement je ne reſterai que bien peu de temps avec vous, car M. d'Almane veut abſolument que nous ſoyons rendus à Toulon vers les derniers jours d'Avril.

LETTRE XXXI.

M. de Lagaraye à Porphire.

QUOI! Porphire, après un grand ſuccès, vous êtes étonné de vous trouver des ennemis, & d'avoir perdu l'ami ſur lequel vous comptiez le plus? .... Mais cette ſurpriſe fait honneur à ton âme; va, conſerve toujours les nobles ſentimens qui la produiſent. O, puiſſent les années & la triſte expérience de l'âge mûr, ne te ravir jamais entièrement cet étonnement profond que t'inſpirent l'envie, la mauvaiſe foi, l'injuſtice & la méchanceté! .... Sois, s'il le faut, victime de la haine; qu'importe, ſi, même lorſqu'elle t'accablera, tu ne peux concevoir les fureurs qu'elle cauſe?.. Si jamais tu vois en noir l'eſpèce humaine, ceſſe d'écrire, laiſſe-là tes travaux, il faut aimer les hommes pour être capable de les inſtruire & de les éclairer; & ce ſentiment ſublime donne aux ouvrages qu'il produit un droit certain à l'immortalité. Pourquoi mépriſerois-tu les rivaux qui t'envient, les ennemis qui te perſécutent? Parce qu'ils ſont méchans!..... Orgueilleux! Es-tu bien

sûr d'être né plus vertueux qu'eux? .... Et ſi l'éducation les a corrompus, s'ils n'ont jamais entendu la voix perſuaſive de l'amitié fidèle; dis-moi, faut-il les haïr ou les plaindre? ... Et toi, penſes-tu ne devoir qu'à la nature les qualités que tu poſſèdes? .... Ingrat jeune homme, aurois-tu déjà perdu le ſouvenir des jours heureux de ton enfance?.... Ah, mon fils, rappelle-toi l'école de Lagaraye, & tu ſeras plus modeſte & plus indulgent! Dix Brochures anonymes déchirent votre Ouvrage, & cherchent à ridiculiſer votre perſonne; quelques Journaliſtes s'amuſent & s'égayent en vous perſiflant bien lourdement, ſemblables à certains conteurs de profeſſion, qui ſeuls peuvent rire des hiſtoires inſipides, uſées & rebattues qu'ils répandent dans la ſociété. Eh, quoi donc! prétendez-vous à l'empire univerſel? C'eſt trop de vouloir à la fois plaire aux gens d'eſprit & aux ſots; choiſiſſez, car vous ne réunirez jamais en votre faveur ces différens ſuffrages..... Si vous ne mépriſez pas toutes ces petites attaques, vous les multiplierez, vous leur donnerez de l'importance, & vous montrerez une foibleſſe indigne de votre caractère. Imitez M. ****; il donna au public un Ouvrage utile, & par conſéquent eſtimable; M. de V..... fit

de cet Ouvrage une critique très-injuſte & très-mal fondée, mais également ſpirituelle & plaiſante : un ami de l'Auteur critiqué, allant le voir un matin, l'entendit rire tout ſeul dans ſon cabinet ; l'ami ſurpris s'arrêta à la porte, il vit M. **** liſant une Brochure, & de temps en temps s'écriant, en éclatant de rire : *Ah, le drôle de corps, mon Dieu, qu'il eſt gai !* .... &c. Cette Brochure ſi plaiſante, c'étoit la Satyre faite par M. de V.... L'homme qui rit d'auſſi bonne-foi de la critique de ſon propre Ouvrage, n'a certainement pas une âme commune ; il eſt vrai qu'il eſt difficile que les critiques d'aujourd'hui puiſſent produire de ſemblables effets. Du moins ne répondez jamais à celles qu'on fera contre vous, excepté cependant ſi l'on attaquoit les principes moraux de vos Ouvrages, alors ſeulement vous devez vous défendre ſimplement, avec nobleſſe, ſans ironie & ſans aigreur. Mais gardez-vous bien, mon cher Porphire, de confondre parmi des ſatires remplies de partialité, les critiques véritablement fondées ; celles-là n'ont jamais le ton inſultant du perſifflage & de la moquerie. Dictées par la raiſon, le goût & la vérité, elles vous éclaireront, vous enſeigneront les moyens de per-

ſectionner vos Ouvrages, & vous devez les lire, non-ſeulement ſans humeur, mais avec reconnoiſſance. Comme on ſe trompe facilement dans ſa propre cauſe, envoyez-moi toutes les critiques qu'on a faites de votre Ouvrage, je les lirai avec attention, & je vous dirai ſincèrement ce que j'en penſe : quand un ami ne ſeroit bon qu'à rendre un tel ſervice, un homme de Lettres ſeroit bien de s'en attacher un ; heureux celui que l'orgueil n'empêcha jamais de conſulter l'amitié, & de ſuivre les conſeils ſalutaires qu'elle ſeule peut avoir le courage de donner !

LETTRE XXXII.

La Baronne à Madame de Valmont.

JE pars demain, Madame, je m'arrêterai à D..... juſqu'au ſept, mais j'aurai certainement le plaiſir de vous embraſſer avant dix jours. Madame de Limours eſt moins affectée de mon départ que vous ne l'imaginez, parce qu'elle part elle-même pour quatre mois, elle ſuit M. de Limours qui commande cette année en ****; & faiſant un voyage à quatre-vingt lieues de Paris, pour la première fois de ſa vie, elle eſt ſi occupée des préparatifs de ſon départ, qu'elle n'a guère le temps de ſonger au mien. Le Chevalier de Valmont eſt venu me faire ſes adieux cet après-midi. Il a ſerré bien fortement la main qu'il m'a baiſée, & il s'eſt ſauvé de ma chambre ſans pouvoir dire une ſeule parole. C'eſt un charmant enfant; quel dommage s'il ſe gâtoit!..... Vous n'imaginez ſûrement pas à quel point j'en ſerois affligée. Adieu, Madame; j'eſpère que vous voudrez bien me donner à dîner le quatorze ou le quinze.

LETTRE XXXIII.

La même à la Vicomteſſe.

D'Antibes, ce premier Mai.

NOUS ſommes arrivées à Antibes hier, ma chère amie, & peut-être n'en partirons-nous pas demain, car les vents ſont abſolument contraires. Adèle a commencé hier à s'apprivoiſer avec les précipices; nous fûmes ſept heures & demie en route pour faire les douze lieues de Fréjus à Antibes, parce que les chemins ſont également mauvais & dangereux; la montagne d'Eſtrel [1], entr'autres, eſt véritablement effrayante par les précipices qui la bordent. J'ai vu pluſieurs fois Adèle s'étonner & pâlir, & me regarder fixement, comme pour m'interroger ſur le danger; elle auroit bien voulu que j'euſſe découvert ſa frayeur, mais elle n'oſoit me l'avouer; j'ai toujours feint de ne remarquer aucuns de ces mouvemens, & même par quelques diſcours indirects, j'ai ſu

1 Cette montagne eſt d'une longueur extraordinaire, elle a quatre lieues: elle offre, en pluſieurs endroits, des points de vûe admirables.

(ſans

(ſans qu'elle pût m'en ſuppoſer le deſſein) lui inſpirer le deſir de diſſimuler la peur qu'elle éprouvoit ; le ſoin de la cacher cauſe une diſtraction qui en diminue l'excès ; auſſi peu-à-peu Adèle s'eſt-elle remiſe, & elle a fini par avoir un aſſez bon maintien. Au reſte, elle eſt toujours enchantée de voyager ; tout ce qu'elle voit l'étonne & la charme, & rien, pour elle, n'eſt comparable au plaiſir d'écrire ſon Journal ; ſi elle n'acquiert pas un peu plus de préciſion, ce Journal aura au moins trente ou quarante volumes. Elle a déjà écrit huit pages ſur Antibes, il eſt vrai qu'il y en a quatre qui ne contiennent qu'une nomenclature des fleurs & des plantes qui ſe trouvent aux environs d'Antibes, car nous avons fait ce matin une longue promenade, & Adèle a été bien frappée de voir des champs remplis de fleurs, de romarin, de thym, de marjolaine, de buiſſons d'althæa, de myrte, de jaſmin jaune, de chèvrefeuille, &c.

Vous me demandez la manière dont nous voyageons, la voici : Nous ſommes dans cette grande voiture que vous me connoiſſez, M. d'Almane, Miſſ Bridget, Dainville, mes enfans & moi ; nous avons une voiture de ſuite dans laquelle ſont mes

femmes & Brunel; nous nous arrêtons toujours quatre heures pour dîner & donner à nos enfans plusieurs leçons. Adèle écrit & dessine; pendant ce temps j'accorde sa harpe, ensuite elle en joue une heure. En voiture, nous tâchons que la conversation ne soit pas sans fruit pour eux: cet art d'instruire les jeunes gens, sans qu'ils s'en doutent, en causant familièrement avec eux, ce grand moyen si négligé dans les éducations communes, est peut-être le plus efficace & le plus utile de tous. Pourquoi voyons-nous tant de gens qui, nés avec de l'esprit, ne savent cependant ni *causer*, ni écouter les autres? C'est qu'on les a mis de trop bonne heure dans le monde. Une jeune personne de quatorze ou quinze ans n'entend parler dans un cercle que de choses frivoles qui ne laissent rien dans sa tête, ou qui n'y peuvent faire naître que des idées fausses & dangereuses. Si la conversation tombe sur des sujets intéressans & solides, on la traitera d'une manière à laquelle l'intelligence de quatorze ans ne peut atteindre; alors cette jeune personne s'ennuyera mortellement, elle prendra & conservera l'habitude de ne point écouter, & toute conversation suivie lui paroîtra toujours une froide & lourde dissertation;

elle les évitera ſoigneuſement, ou, pour mieux dire, la diſtraction & l'indolence qu'elle y porteroit, ſuffiroient pour l'empêcher de s'y mêler ou même de la comprendre. Faites lire à une jeune perſonne des Livres au-deſſus de ſon intelligence, & elle n'aimera jamais la lecture ; faites-lui écouter ſouvent des entretiens de gens raiſonnables qui cauſeront pour leur propre plaiſir, & non pour elle, & jamais elle n'aimera la converſation ; & voilà cependant la route que ſuivent les mères les plus ſpirituelles & les Inſtituteurs les plus habiles ! Pour revenir à nos occupations en voiture, nous contons beaucoup d'hiſtoires, quelquefois nous récitons des vers, nous faiſons quelques réflexions ſur la Poéſie, nous critiquons les vers que nous avons déclamés, nous parlons alternativement Anglois, Italien, François, & puis nous avons chacun un Livre, nous liſons tous à différentes repriſes deux ou trois heures par jour ; nous nous rendons compte mutuellement de ce que nous avons lu, ce qui produit de nouveaux ſujets de converſation.

A préſent, ma chère amie, que j'ai répondu à toutes vos queſtions, parlons de Madame de Valcé, & parlons-en avec détail. Tout ce que

vous me dites relativement à elle, m'afflige, &, je vous l'avoue, m'indigne au dernier point. Elle *eſt au déſeſpoir de quitter Paris pour quatre mois, parce qu'elle y laiſſe ſes amis & ſa ſociété*; elle a vingt ans, elle part avec ſon mari & pour ſuivre ſon père & ſa mère; elle pleure, & elle eſt au déſeſpoir de *quitter ſes amis & ſa ſociété!* Eh devroit-elle avoir une autre ſociété que la vôtre? .... Tout le mal vient de Madame de Germeuil, de cette première amie contre laquelle je me déclarai ſi vivement dès le commencement de cette liaiſon. Madame de Valcé ne manqua pas d'adopter *les amis & la ſociété* de ſon amie intime, & tout-à-coup dix ou douze étrangers s'introduiſirent chez vous, & vous enlevèrent les préférences, la confiance & le cœur de votre fille! Je vois ſans ceſſe Madame de Valcé recevoir ſans vous ſes amies à déjeûner, & aller ſeule ſouper chez elles; figurez-vous ce qui ſe paſſe dans ces comités dangereux: ſoyez bien sûre qu'on y cherche tous les moyens d'éloigner Madame de Valcé de ſes plus importans devoirs, celui d'aimer ſon mari & de révérer ſa mère; là, elle ſe plaît, parce qu'elle eſt approuvée, louée & admirée; on y tourne en ridicule toute autre ſociété, & certainement

on n'y épargne pas la vôtre, compoſée en général de gens ſages & d'un âge mûr. Ces plaiſanteries, cette liberté, s'établiſſent ſous le nom de la confiance & de l'amitié qui permettent de tout dire, & de cette manière on en vient facilement au point de traiter de préjugés les choſes les plus reſpectables, & quelquefois même les plus ſacrées.

Je crois qu'il vaut mieux s'adreſſer à l'eſprit de Madame de Valcé qu'à ſon cœur; je vous conſeille de l'obſerver avec ſoin, & à la première occaſion de mécontentement qu'elle vous fournira, de lui parler avec la plus grande fermeté, &, quand vous partirez de ****, de l'emmener pour ſix mois dans votre terre en Anjou, où vous ſavez bien que M. de Limours deſire depuis long-temps d'aller paſſer une automne; d'ailleurs, ce voyage peut ſervir auſſi à vous rapprocher de votre mari; & certainement il ſera très-utile à Madame de Valcé. Vous la verrez d'abord triſte, abbatue, elle ſe croira malheureuſe, traitera avec dédain les Provinciaux qui s'efforceront de lui plaire, elle les regardera comme une eſpèce particulière, indigne de juger de ſes agrémens & de les apprécier, elle trouvera qu'elle eſt bien à plaindre d'être obligée de vivre avec des femmes miſes de mau-

vais goût & des hommes qui n'ont pas le ton & les manières de la Cour ; mais peu-à-peu ces idées s'affoibliront, elle deviendra plus traitable, plus juſte, plus obligeante ; elle pourra connoître enfin que l'eſprit & le bon cœur ſont de tous les pays ; que les formes toujours variées ſuivant les lieux, ſont auſſi toujours frivoles & indifférentes aux yeux de la raiſon. Rien n'eſt plus fatiguant à la longue, que le dédain pour celle qui l'éprouve ; on finit bientôt par s'en laſſer ; l'orgueil qui le donne en devroit auſſi corriger, car on n'eſt pas toujours mécontent ſans déplaire, & cette réflexion en peut guérir. Enfin, Madame de Valcé, dans cette ſolitude, éloignée de tous *ſes amis*, livrée entièrement à vous, auroit le temps de faire quelques réflexions utiles ; vous la ramèneriez à Paris, corrigée d'une partie de ſes travers ; elle auroit ſûrement moins de caprices, moins d'humeur ; elle ſe feroit moins d'ennemis ; elle auroit plus de réſerve & de prudence ; & ſi elle a réellement de l'eſprit, elle ſentiroit combien il importeroit à ſon bonheur de conſerver votre amitié, & de regagner celle de ſon mari. Voilà, ma chère amie, le parti que je prendrois à votre place : auſſi-tôt que vous vous ſerez arrêtée à une dé-

ision à cet égard, je vous prie de me le mander. Adieu, je vous écrirai de Nice. Adreſſez-moi toujours vos Lettres à Gênes.

LETTRE XXXIV.

La même à la même.

De Nice.

Nous cheminons lentement, car depuis ma dernière Lettre nous n'avons fait que quatre lieues [1]. Nous avons tous été horriblement malades ſur mer, excepté M. d'Almane & Dainville. Adèle & Théodore ſouffroient cruellement, mais, ainſi que moi, vomiſſoient ſans ſe plaindre ; on avoit mis dans la felouque des matelats ſur leſquels les malades s'étoient couchés. Au bout d'une demi-heure, M. d'Almane a dit à ſon fils que cette délicateſſe étoit ridicule dans un homme, & qu'il vomiroit auſſi bien étant aſſis que couché ; Théodore, au même moment, s'eſt levé ; alors j'en ai fait autant, en diſant que le courage étoit auſſi néceſſaire à une femme qu'à un homme, & que d'ailleurs, quand il nous ſeroit moins utile, il ſuffiroit qu'il fût une vertu, pour qu'on dût rougir de paroître en manquer un moment. A ces mots, la triſte Adèle s'eſt traînée vers moi, & s'eſt aſſiſe à mes côtés. Cette action a piqué d'ému-

1 D'Antibes à Nice.

lation Théodore, qui, voulant abſolument ſurpaſſer *des femmes* en courage, s'eſt mis à cauſer de l'air du monde le plus dégagé; il s'interrompoit ſouvent pour vomir, enſuite il reprenoit la converſation comme s'il eût été en parfaite ſanté. M. d'Almane triomphoit, la joie petilloit dans ſes yeux qui ſembloient me dire : *On n'obtiendroit pas cela d'une femme.* Je me ſuis penchée vers l'oreille d'Adèle : Voulez-vous, lui dis-je, prouver à votre père que vous avez tout autant de force que Théodore? chantons un Duo. Adèle m'a ſerré la main, & dans l'inſtant nous avons commencé un Duo que nous avons chanté un peu faux, mais à tue-tête, & avec une mine extrêmement gaie. M. d'Almane eſt venu embraſſer ſa fille : Conſervez, mes enfans, a-t-il dit, ce louable deſir de vous égaler mutuellement en vertus; une ſemblable émulation ne peut établir de rivalité entre vous, car, en vous perfectionnant mutuellement, elle vous rend tous deux plus dignes de notre affection & de la tendreſſe que vous avez l'un pour l'autre. Comme M. d'Almane finiſſoit ces paroles, Théodore eſt venu ſe mettre à genoux devant moi; il a pris une main de ſa ſœur & une des miennes, & les uniſſant en-

ſemble, il les a baiſées avec cet air ouvert & ſenſible que vous lui connoiſſez, & qui rend tous ſes mouvemens ſi obligeans & ſi agréables. Nous ſommes toujours décidés à aller à Gênes par *la Corniche*, c'eſt-à-dire, par terre, dans des eſpèces de litières portées par des hommes. Ce petit voyage ſera de quatre ou cinq jours. M. d'Almane dit qu'il eſt très-intéreſſant, très-peu connu, & qu'enfin il achevera entièrement d'aguerrir nos enfans ſur les précipices & les mauvais gîtes. Nous partons après demain à ſix heures du matin. Nice eſt une très-jolie Ville, & l'air en eſt ſi pur & ſi bon pour les nerfs, que des malades viennent de fort loin le reſpirer ſans faire d'autres remèdes; les montagnes qui environnent Nice produiſent beaucoup de plantes & de ſimples. Nous avons *herboriſé* hier & aujourd'hui une partie de la journée; Adèle a deſſiné & peint pluſieurs plantes, entr'autres, *l'aſperge ſauvage*, arbuſte dont le feuillage épineux d'un vert d'émeraude, eſt charmant par ſes formes & ſa délicateſſe. Elle vous deſtine ce petit tableau, que je vous enverrai quand nous ſerons à Gênes.

LETTRE XXXV.

Le Baron à M. d'Aimeri.

De Nice.

OUI, Monſieur, la confiance que vous me témoignez m'honore & me touche également, votre franchiſe doit exciter la mienne, & je vais vous répondre ſans détour. Le mariage que Madame d'Olcy vous propoſe pour le Chevalier de Valmont, eſt trop avantageux (relativement à la fortune) pour vous laiſſer le moindre doute ſur ma façon de penſer; ainſi, je vous avouerai que vous ne vous abuſiez point dans vos conjectures, & qu'il eſt très-vrai que ſi le Chevalier de Valmont répond à vos ſoins & aux eſpérances qu'il donne, Madame d'Almane & moi, nous le préférerions à tout autre. Mais je dois vous prévenir en même temps que nous voulons que ce projet (qui ne peut être que bien vague encore) ſoit abſolument ignoré de ma fille; ainſi, je vous demande votre parole, de ne confier à perſonne, pas même à Madame de Valmont, l'aveu que je vous fais; je connois votre prudence & votre parfaite diſ-

crétion, & je ſuis ſans inquiétude ſur un ſecret auquel j'attache la plus grande importance. Vous ſentez qu'un ſemblable projet, quelque cher qu'il puiſſe nous être, dépend entièrement de la conduite du Chevalier de Valmont. Adèle n'a que douze ans & demi; Madame d'Almane eſt décidée à ne la marier que lorſqu'elle en aura dix-huit; d'ici-là, nous pourrons juger avec certitude du caractère & des principes du Chevalier de Valmont; & ſi, pendant cet eſpace, il ne fait rien qui puiſſe détruire l'opinion que nous avons de lui, je ſuis bien certain que Madame d'Almane lui donnera ſa fille avec tranſport; je dis *Madame d'Almane*, car elle ſeule diſpoſera du deſtin d'Adèle, c'eſt un droit que la juſtice & ma tendreſſe lui aſſurent également; ſa conduite avec moi, les ſoins qu'elle a conſacrés à ſes enfans, méritent en effet cette preuve de mon eſtime & de ma reconnoiſſance: d'ailleurs, puis-je mieux travailler au bonheur de ma fille, qu'en remettant ſon ſort entre les mains d'une mère ſi tendre & ſi éclairée? Voyez, Monſieur, ſi cet engagement conditionnel doit vous faire rejeter la propoſition de Madame d'Olcy. Mademoiſelle de V...., il eſt vrai, n'eſt point une fille de qualité, mais elle eſt

beaucoup plus riche qu'Adèle ne le ſera jamais. Ne la refuſez donc qu'après une mûre réflexion, &, de grâce, ne vous preſſez point de me répondre. Je ſens, comme vous, toutes les inquiétudes que doivent vous cauſer pour le Chevalier de Valmont les deux années qui vont s'écouler; car elles décideront peut-être ſans retour de ce qu'il ſera tout le reſte de ſa vie. Vous ne devez pas juger de l'année prochaine par l'expérience de l'hiver paſſé. Le Chevalier n'avoit que dix-huit ans; il trouvoit fort ſimple d'être encore dans une entière dépendance; il débutoit dans le monde, ſon défaut d'uſage & ſa timidité lui faiſoient ſentir à chaque inſtant combien il avoit beſoin d'un Mentor & d'un guide; enfin, il étoit amoureux d'une femme auſſi vertueuſe qu'elle eſt charmante: ainſi, il devoit être inſenſible à tout le manège que la coquetterie employoit pour le ſéduire. Mais l'hiver prochain, il aura un an de plus, il ſera familiariſé avec le monde, il y verra tous les jeunes gens de ſon âge aller ſeuls & livrés à eux-mêmes, il ſera guéri de ſa paſſion pour Madame d'Oſtalis, car l'amour s'éteint bientôt avec l'eſpérance: alors à combien de dangers ne ſera-t-il pas expoſé? Si vous le quittez, il y ſuccombera;

ſi vous le ſuivez malgré lui, vous ne l'en préſerverez pas mieux; il faut que ce ſoit lui qui vous retienne, qui vous deſire, qui ne puiſſe ſe paſſer de vous; & voilà ce qu'on ne peut obtenir que d'une confiance ſans borne, & de l'habitude de ne s'être jamais quittés. Vous n'avez pas élevé le Chevalier de Valmont dès ſa plus tendre enfance; depuis même qu'il a l'âge de raiſon, vous vous en êtes ſéparé quelquefois pour pluſieurs mois; vous ne l'avez point accoutumé à penſer qu'à moins de circonſtances extraordinaires; vous étiez nés l'un & l'autre pour être à jamais inſéparables; il ne ſeroit donc pas étonnant (quelque bien né qu'il puiſſe être) qu'il deſirât bientôt une dangereuſe indépendance; il faut même s'y attendre, il vous échappera; mais ſi ſon cœur eſt bon, il reviendra vous chercher, vous le regagnerez facilement, & du moins vous le préſerverez de ces égaremens que le repentir même ne peut ni réparer ni expier. Paſſons-lui donc quelques écarts, pourvu qu'il conſerve de la décence, le goût des mœurs, une âme ſenſible, & des principes. Vous me demandez comment vous le garantirez de la paſſion du jeu; il a de l'eſprit, des connoiſſances, de l'inſtruction; du moins le déſœuvrement &

loiſiveté ne lui feront pas faire de folies, c'eſt beaucoup ; mais vous devez toujours redouter l'occaſion & l'exemple : pour l'arracher à ce danger, je n'oſe vous conſeiller le moyen que j'emploierai avec mon fils, parce qu'il peut avoir les plus grands inconvéniens, ſi votre Élève n'a pas de l'empire ſur lui-même, & ſi vous n'êtes pas certain qu'il eſt incapable de manquer à une réſolution raiſonnable ſérieuſement priſe. Pour moi, quand Théodore entrera dans le monde, je lui demanderai ſa parole d'honneur de ne jamais jouer aux jeux de haſard, & je ſerai sûr qu'en effet il n'y jouera de ſa vie. Je compterois beaucoup moins ſur ſa raiſon, ſi j'en exigeois moins, c'eſt-à-dire, ſi je me bornois à lui demander de ne jamais jouer gros jeu. Un ſacrifice abſolu eſt plus facile à obtenir qu'un demi-ſacrifice, qui ne ſouſtrait ni aux tentations, ni aux dangers de l'occaſion ; car il eſt plus aiſé de renoncer aux choſes qui plaiſent, que d'en uſer modérément. Mais ſi vous n'êtes pas parfaitement sûr que le Chevalier de Valmont ait aſſez de force pour tenir une ſemblable promeſſe, ne l'exigez pas de lui, laiſſez-le plutôt s'inſtruire & ſe corriger à ſes dépens par l'expérience, que de l'expoſer à manquer à ſa

parole. Quand j'aurai reçu votre réponſe à cette Lettre, je vous ferai part d'un autre moyen que vous pourriez ſans inconvénient employer comme un excellent préſervatif contre tous les dangers qui vont environner le Chevalier de Valmont. Adieu, Monſieur; permettez-moi de vous recommander encore de ne me répondre qu'après avoir bien mûrement réfléchi à la propoſition de Madame d'Olcy.

LETTRE XXXVI.

La Vicomteſſe à la Baronne.

TANDIS que vous courez les chemins & les grandes aventures, que vous traverſez les mers, que vous étendez vos idées, que vous acquérez de nouvelles connoiſſances; tandis que vous couchez dans de mauvais lits, que vous mangez des côtelettes bien dures & des ſoupes à l'oignon; moi je végète triſtement tous les jours au milieu de cinquante perſonnes, ne penſant à rien, ne diſant que des lieux communs, faiſant des nœuds, ou jouant au *loto*, & paſſant trois heures à table. Vous ſavez que j'ai deſiré ſuivre M. de Limours, je m'étois fait de ce voyage une idée délicieuſe; premièrement, j'imaginois que je repréſenterois en ***** d'aſſez bonne grâce, & la repréſentation ne me déplaît pas; & puis, je me flattois que quatre mois paſſés à quatre-vingt lieues de Paris & de Madame de Gerville, pourroient apporter un grand changement dans mon ſort & dans les ſentimens de M. de Limours. D'ailleurs, emmenant avec moi Madame de Valcé, j'eſpérois

encore reprendre dans ſon cœur des droits auxquels je n'ai pu renoncer ſans une extrême douleur; mais ces eſpérances ſi douces ſont abſolument anéanties. J'ai été fort heureuſe les quinze premiers jours que j'ai paſſés ici; j'avois le plus grand deſir d'y plaire & d'y réuſſir; tous les Militaires, tous les Gentilshommes des environs, toutes les Dames de la Ville, exaltoient à l'envi ma *grâce*, ma *politeſſe* & mon *égalité*; & M. de Limours lui-même daigna pluſieurs fois me louer ſur la manière dont je faiſois les honneurs de ſa maiſon. J'étois dans cette ſituation, lorſqu'un beau matin Madame de Gerville arrive de Paris, ſous prétexte de voir une de ſes tantes établie ici depuis vingt ans, & à laquelle, dans tout cet eſpace de temps, elle n'a peut-être pas écrit quatre Lettres. Cette ſubite arrivée m'a d'autant plus déconcertée, que j'ai appris en même temps que Madame de Gerville comptoit ne retourner à Paris que dans deux mois. Elle vient régulièrement dîner chez moi tous les jours; elle donne des Bals, des Fêtes, elle fait les délices de la Ville. M. de Limours affiche publiquement ſes ſentimens pour elle, & Madame de Valcé elle-même lui témoigne la plus vive amitié. Tout ce redoublement d'in-

timité vient ſurtout de ce que Madame de Gerville a ſu perſuader à M. de Limours qu'il lui doit le Commandement qu'il a obtenu, & il eſt juſte de payer, de ſon eſtime & de ſa tendreſſe, de ſi rares talens pour l'intrigue. Vous imaginez bien que tout ceci a nui beaucoup à mon *égalité*, à mes *grâces*, & même à ma *politeſſe* : d'abord, j'ai pris de l'humeur, enſuite j'ai eu l'ambition de me former un parti : je commençois à y réuſſir; un aſſez grand nombre de perſonnes préféroient ma maiſon & ma ſociété à celle de Madame de Gerville, quand tout-à-coup je me ſuis ennuyée de mes partiſans, & j'ai fait tout ce qu'il falloit pour m'en débarraſſer. Je ſuis maintenant entiérement délaiſſée, je ne vois du monde qu'à dîner & à ſouper, & je paſſe le reſte du jour avec ma petite Conſtance, mon unique reſſource & ma ſeule conſolation. Après avoir éprouvé beaucoup de dépit, de chagrin & d'humeur, je me trouve enfin dans une ſituation d'eſprit aſſez tranquille; j'ai pris mon parti philoſophiquement; une parfaite indifférence m'a rendu le repos & même une ſorte de gaieté; je ſuis enchantée de moi-même, de ma réſignation, de ma douceur; je devrois être fort à plaindre, & je ſuis calme &

raiſonnable!..... C'eſt une bonne choſe que le dépit, du moins pour moi; il m'agite d'abord, mais enſuite il me guérit..... car je ne puis ni haïr ni me déſeſpérer long-temps.... Ah! certainement; ſi j'étois capable de haîne, je haïrois; non Madame de Gerville, (je ne lui ferois pas cet honneur) mais M. de Limours!..... N'en parlons plus; le *dépit* pourroit bien me reprendre ſi je m'arrêtois à cette idée. Je vous avoue que je m'ennuie ici mortellement, je brûle de retourner à Paris, & certainement je n'aurai de long-temps la fantaiſie de voyager. Adieu, ma chère amie; écrivez-moi, parlez-moi avec détail de tout ce qui vous intéreſſe, de vos aimables enfans, des lieux que vous parcourez, des gens que vous voyez; penſez à moi, aimez-moi toujours: ah, votre amitié m'eſt ſi néceſſaire!..... Croyez qu'au vrai je ſuis plus malheureuſe que je ne parois l'être, & que vous ne pouvez l'imaginer. Le fond de mon cœur eſt bien triſte & bien bleſſé!..... Adieu, je vous envoïe une Lettre de mon frère pour le Baron; & d'après votre itinéraire, j'adreſſe mon paquet à Nice; mandez-moi toujours votre marche avec la plus grande exactitude.

LETTRE XXXVII.

Le Comte de Roſeville au Baron.

OUI, mon cher Baron, mon jeune Prince a conſervé pour le Comte de Stralzi ce penchant dont je vous ai parlé, & même, depuis le départ du Chevalier de Valmont, cette amitié paroît fort augmentée. Le Comte de Stralzi a été malade, le Prince envoyoit ſavoir de ſes nouvelles dix fois par jour, & témoignoit la plus grande inquiétude; un ſoir qu'il m'en parloit avec le ton de l'intérêt le plus tendre: je ne croyois pas, lui dis-je, que vous l'aimaſſiez à cet excès. .... = Il eſt aimable, je crois qu'il a beaucoup d'attachement pour moi, & ainſi il eſt tout ſimple que j'aie de l'amitié pour lui .... = Et quelles preuves vous a-t-il données de ſon attachement? = Il vient me voir ſouvent, il ne me flatte jamais! .... = Êtes-vous bien sûr de cela? .... = Oh, très-sûr .... = Il a de l'eſprit, il ſait que vous en avez, que vous êtes bien élevé; ainſi, il ne vous louera pas ouvertement, mais il a une manière de vous écouter, & un certain ſourire d'approbation dont, à votre place, je

me défierois quelquefois; & puis, je me défierois auſſi des éloges généraux qu'il donne à toutes les qualités que vous annoncez. = Il faut donc qu'un Prince ait une défiance continuelle? .... = Il faut qu'il craigne d'être trompé, parce qu'une Nation entière ſeroit la victime de ſon aveuglement. Il doit donc n'accorder ſa confiance & ſon amitié qu'à l'homme dont il connoîtra parfaitement le caractère. = J'ai bonne opinion du Comte de Stralzi, j'ai de l'inclination pour lui; cependant, ſi j'avois des ſecrets, je ne les lui dirois pas, & je n'aurois de confiance en lui que lorſque le temps & les circonſtances m'auroient fait connoître qu'il en eſt véritablement digne. = Pourquoi attendre du temps & du haſard ce que vous pouvez découvrir par vous-même beaucoup plus sûrement? = Comment? = Je vous en fournirai les moyens, ſi vous le deſirez, & je vous les détaillerai dans quelques mois.

Depuis long-temps j'ai fait ſentir au Prince combien il étoit important qu'il acquît une exacte connoiſſance de l'état du Royaume en général, des Provinces en particulier, & même des perſonnes de mérite qui s'y trouvent. J'ai conſeillé au Prince d'envoyer le jeune Sulback voyager ſecrè-

tement dans toutes les Provinces, avec ordre de faire les mémoires les plus détaillés sur l'état de ces Provinces. Le jeune Sulback doit partir dans huit jours, il voyagera sous un nom supposé, & dira, en prenant publiquement congé du Prince, qu'il va passer six mois en France; quand il reviendra, j'engagerai le Prince à proposer le même voyage au Comte de Stralzi, qui certainement acceptera cette commission avec d'autant plus de plaisir, qu'il ignorera que le Baron de Sulback en avoit été chargé avant lui. Vous imaginez bien qu'au retour du Comte, nous confronterons ses mémoires avec ceux du Baron de Sulback, nous trouverons sûrement peu de rapport dans les relations des deux voyageurs; alors, pour connoître quel est celui des deux qui a le mieux vu, & qui a dit la vérité avec le plus d'exactitude, nous ferons, le Prince & moi, ce même voyage, & le Prince verra par ses propres yeux auquel de ces deux hommes il doit donner son estime & sa confiance. Vous croyez avec raison, mon cher Baron, que je n'ai rien épargné pour inspirer à mon Élève l'*aversion des impôts*; j'ai commencé par émouvoir sa sensibilité en faveur des pauvres; & après lui avoir donné l'humanité & la com-

paſſion, je lui donne maintenant les lumières ſans leſquelles des vertus ſi précieuſes ne pourroient ni contribuer à ſa gloire, ni à la félicité de ſes peuples. Les circonſtances préſentes viennent de forcer le Miniſtre à établir un nouvel impôt, mais qui ne tombe en aucune manière ſur le peuple; cependant ce mot *impôt* a produit une fâcheuſe impreſſion ſur le jeune Prince, il m'en a fait part; je lui ai facilement prouvé que le Miniſtre ne démentoit point dans cette occaſion ſa ſageſſe & ſa modération ordinaires: enfin, ai-je ajouté, il eſt des cas où le meilleur des Princes eſt abſolument forcé d'établir des impoſitions nouvelles, & alors il ne peut rien faire de plus équitable que de les mettre ſur les gens riches, car il vaut mieux prendre une légère portion du ſuperflu de quelques particuliers, qu'une partie du néceſſaire d'une multitude de malheureux.... Et cependant on a vu ſouvent le dernier parti préféré au premier.... = O Ciel! & par quelle raiſon? .... = C'eſt que les murmures des gens riches font du bruit, & que les gémiſſemens du pauvre ne peuvent être entendus. = Et comment un Prince peut-il ſe réſoudre à priver ſes ſujets de leur ſubſiſtance? .... = Son ignorance ſeule cauſe un ſi grand mal. On

lui dit que l'impôt qu'on lui propoſe, non-ſeulement ne ravira point au laboureur, à l'artiſan, l'abſolu néceſſaire, mais qu'il lui laiſſera même de l'aiſance; il le croit, & il eſt trompé. = Il faudroit donc qu'un jeune Prince ſût poſitivement juſqu'à quel point on peut taxer le peuple ſans le fouler & le rendre malheureux; &, de cet inſtant, voilà ce que je brûle d'apprendre. = Je ne puis rien vous enſeigner de plus véritablement utile : pour acquérir cette connoiſſance, il faudra que vous entriez dans beaucoup de petits détails très-minutieux, mais le motif qui vous anime ſaura vous les rendre tous intéreſſans. Deux jours après cette converſation, nous cauſions un ſoir, le Prince & moi, ſur ce même objet, quand tout-à-coup, jetant les yeux ſur ſa pendule, il s'écria : « Il eſt » onze heures, j'ai dans cet inſtant quinze ans; » embraſſez-moi, & ſouvenez-vous de votre pro» meſſe. » = Que voulez-vous dire? .... = Vous m'avez toujours dit que lorſque j'aurois quinze ans, ſi vous étiez content de ma raiſon, vous me donneriez ce Livre que je deſire depuis ſi long-temps.... Êtes-vous ſatisfait de moi? .... = Oui, beaucoup. = Eh bien, donnez-moi donc Télémaque.... = Télémaque! Quoi! déjà.... Si vous vouliez attendre encore un an, vous me feriez

plaiſir .... = Un an ! ô Ciel ! = Allons, ne vous fâchez pas, demain, à votre réveil, vous aurez Télémaque. Le lendemain le Prince étoit éveillé avant ſept heures : j'entrai dans ſa chambre avec Télémaque ſous mon bras, & m'approchant du Prince : Tenez, Monſeigneur, lui dis-je, voici le Livre immortel dans lequel vous trouverez tous vos devoirs tracés par un homme qui, vivant à la Cour, oſa dire la vérité, & ne craignit point de dévoiler les artifices les plus profonds de l'intrigue & de la flatterie ; ſi vous liſez cet Ouvrage, auſſi touchant que ſublime, ſans être ému, ſans être attendri à chaque page, ah, rendez-le moi, ne l'achevez pas, vous ne ſeriez pas encore digne de le lire ! ... = Ah, reprit le Prince, donnez-le moi ; s'il ne faut qu'être ſenſible pour l'apprécier, que craignez-vous ? .... Un cœur que vous avez formé pourroit-il n'en pas connoître tout le prix ? ... Vous devinez bien, mon cher Baron, qu'à ces mots je donnai enfin Télémaque, qui fut reçu avec autant de joie qu'il avoit été deſiré vivement.

J'attends avec impatience les détails que vous m'avez promis ſur votre voyage. Adieu, mon cher Baron ; n'oubliez pas *le petit Journal de la Corniche*, car je n'ai nulle connoiſſance de cette partie de l'Italie.

LETTRE XXXVIII.

La Baronne à la Vicomteſſe.

De l'Hoſpitaletta.

Nous ſommes partis de Nice ce matin à cinq heures, Adèle, une de mes femmes & moi, en chaiſes portées par des hommes, & M. d'Almane, Dainville, mon fils & Brunel, ſur des mulets. Miſſ Bridget a préféré d'aller à Gênes par mer, dans les felouques, avec le reſte de mes gens. En ſortant de Nice, on trouve le vieux château de Montalban, pris par les François en 1744. A deux lieues de Nice, Dainville me pria d'arrêter à la vûe de la tour d'Eze, dominant ſur la mer, & dont la ſituation eſt admirable. Dainville, Adèle & Théodore ont deſſiné ce point de vûe. Pendant ce temps, M. d'Almane & moi, nous liſions & nous cauſions alternativement; & au bout d'une heure, nous avons repris notre marche. Cette route eſt parfaitement bien nommée *Corniche :* c'eſt en effet preſque toujours une vraie corniche, en beaucoup d'endroits ſi étroite, qu'une ſeule perſonne y peut à peine paſſer : d'un côté,

d'énormes rochers forment une eſpèce de muraille qui paroît s'élever juſqu'aux Cieux; & de l'autre, on ſe trouve exactement ſur le bord de précipices de cinq cens pieds, au fond deſquels la mer ſe briſant contre des rochers, produit un bruit auſſi triſte qu'effrayant. Dans tous les paſſages véritablement dangereux, M. d'Almane nous a fait mettre pied à terre, & nous les a fait paſſer en nous donnant le bras. Depuis Monaco juſqu'à Manton, l'on reſpire, le chemin eſt très-beau; cette dernière Ville eſt agréable, elle eſt ſituée ſur le bord de la mer, & l'on y trouve une quantité de citronniers & d'orangers dont l'air eſt embaumé. Après Manton, le chemin redevient effroyable; cependant nous commencions à nous y accoutumer, & la vûe d'une prodigieuſe quantité de jolies caſcades naturelles charmoit tellement Adèle, qu'elle en oublioit preſque les précipices. Arrivés à la Bourdeguierre, petite Ville où l'on trouve de ſuperbes palmiers diſperſés parmi des ruines d'un très-bel effet, il a fallu s'arrêter encore pour deſſiner le plus raviſſant point de vûe que nous ayons rencontré. Enfin, à ſept heures, la nuit tombante nous a forcé de nous arrêter & de coucher à l'Hoſpitaletta, le plus affreux gîte où

l'on ait jamais donné l'hoſpitalité, & qui n'eſt qu'à dix lieues de Nice; les pauvres gens chez leſquels nous ſommes ne logent point ordinairement; auſſi n'avons-nous trouvé ni ſouper ni lits. Adèle & ſon frère mouroient de faim. Après beaucoup de peine, Brunel eſt parvenu à obtenir des œufs & du beurre fort dont il a fait une omelette qu'il nous a portée d'un air triomphant dans notre grenier, où j'écris depuis que nous y ſommes; l'odeur de l'omelette, qu'on pouvoit ſentir de très-loin, a tranſporté de joie Adèle & Théodore; mais la vûe de ce mets ſi deſiré les a fort attriſtés, non parce qu'il étoit bien noir & bien brûlé, la faim n'eſt pas délicate, & les paſſions ſont aveugles, mais parce que l'omelette n'étoit que de cinq ou ſix œufs. J'ai remarqué leur inquiétude; & quoique j'euſſe auſſi quelque envie de l'omelette, j'ai dit que je ne voulois pas ſouper. M. d'Almane, par l'effet du même ſentiment, a dit la même choſe; alors Adèle & Théodore ſe ſont jetés ſur l'omelette, & l'ont mangée avec une avidité qui m'a cauſé un des plus ſinguliers mouvemens que j'aie éprouvé de ma vie. Je regardois mes enfans mangeant d'un air affamé dans ce triſte grenier, éclairé ſeulement

par une lampe, & je me diſois : « Combien de » mères infortunées ſur la ſurface de la terre, » dans ce même moment, ſubiſſent le ſort affreux » dont la ſeule image me fait frémir !.... & » voyent leurs malheureux enfans partageant » un foible repas qui ne peut ſuffire à leur ſub- » ſiſtance ! .... De telles calamités exiſtent, & l'on » y peut être inſenſible !.... ». Ces réflexions rempliſſoient mon âme d'une amertume inexprimable ; les yeux fixement attachés ſur Adèle & ſur Théodore, j'éprouvois un attendriſſement, une pitié qui déchiroient mon cœur ; mes larmes couloient, & je ne m'en appercevois pas, tant j'étois profondément abſorbée dans cette triſte rêverie : enfin, Adèle tourne la tête de mon côté, me regarde, treſſaille & vole à moi ; Théodore la ſuit, je les ſerre l'un & l'autre dans mes bras ; jamais je n'ai ſenti, comme dans cet inſtant, à quel point ils me ſont chers ! Je veux répondre à leurs queſtions, je ne le puis, mes larmes redoublent, ils pleurent auſſi tous deux. M. d'Almane, confondu de cette ſcène, demande en vain une explication : ce n'eſt qu'au bout d'un quart d'heure que je ſuis en état de la donner. Après une converſation qui nous conduiſit juſqu'à neuf heures,

M. d'Almane s'eſt retiré avec ſon fils & Dainville dans une chambre à côté de la nôtre; alors on apporte de la paille dont on forme trois lits pour Adèle, Mademoiſelle Victoire & moi; je fais étendre des draps ſur cette paille; Adèle s'y couche très-gaiement, & s'y endort bientôt auſſi profondément que ſi elle étoit dans le meilleur lit du monde. Tandis qu'elle dort, j'écris ce Journal; il eſt près d'onze heures, il eſt temps de me repoſer auſſi....

Continuation du Journal de la Baronne.

De Saint-Maurice.

CETTE journée a été très-fatigante, quoique nous n'ayons fait que cinq lieues & demie; mais nous avons trouvé de si mauvais chemins que nous avons fait presque toute la route à pied, toujours, comme hier, côtoyant la mer, tantôt au haut d'un précipice, tantôt sur un rivage fort étroit, & marchant sur de gros cailloux pointus; d'ailleurs, tout le pays que nous avons parcouru est aride & affreux : nos Porteurs sont les plus vilaines gens du monde, ils n'entendent ni le François ni l'Italien; ils parlent un jargon inintelligible; ils s'enivrent, jurent, & se querellent sans cesse; il est difficile de ne pas s'interresser à leurs disputes, quand, porté par eux, on les voit sur le bord d'un précipice, tout-à-coup trembler de colère, s'agiter, chanceler, & ne porter la litière que d'une main, afin d'avoir la liberté de faire des gestes menaçans de l'autre [1]. Ces litières

1 Les Porteurs suspendent les chaises à leurs épaules, par le moyen de longues courroies; mais il est toujours nécessaire qu'ils tiennent les bâtons qui les portent.

ne

ne reſſemblent nullement à des chaiſes-à-porteurs ordinaires, ce ſont des eſpèces de *chaiſes longues*, étroites & peu allongées : l'endroit ſur lequel on eſt aſſis eſt couvert d'un petit berceau en toile cirée, fait pour garantir de la pluie. On a les jambes étendues, ſans avoir la liberté de les plier ; & moi, comme je ſuis grande, mes pieds paſſent la chaiſe. Nous ſommes aſſez bien logés à Saint-Maurice, petit port de mer, & nous irons demain coucher à Piétra.

Continuation du Journal.

D'Albenga, ce mardi.

ENFIN mon Journal devient intéreſſant, & ſûrement, ma chère Amie, tout ce que je pourrai vous mander de Veniſe & de Rome, ne vous cauſera pas autant de plaiſir que la relation que je vais vous faire. Je ne veux point vous prévenir, afin qu'en liſant ce Journal vous ayiez une partie de la ſurpriſe que j'ai éprouvée moi-même. Le chemin de Saint-Maurice à Albenga eſt rempli de paſſages très-effrayans; mais cette route offre des points de vûe admirables, entr'autres celui qu'on trouve au haut de la montagne qui domine la ville de Languella; la deſcente de cette montagne eſt très-eſcarpée & fort dangereuſe. Nous l'avons deſcendue à pied, & nous pouvons même dire à pieds nuds, car les rochers que nous graviſſons depuis trois jours, ont tellement uſé & percé nos ſouliers, que les ſemelles en ſont preſqu'entièrement emportées; & ne prévoyant pas que nous duſſions autant marcher, nous n'avons pas eu la précaution d'en

prendre plusieurs paires. A dix heures du matin, nous faisons arrêter nos Porteurs sur le sommet d'une montagne de laquelle nous découvrons la ville d'Albenga, au milieu d'une plaine délicieuse, ce qui est une singularité très-remarquable sur cette côte; toutes les autres villes étant situées sur des rochers. Nous descendons la montagne, & nous nous trouvons dans une plaine immense & fertile, entourée de rochers & de montagnes majestueuses, dont quelques-unes sont couvertes de glaces. L'aridité des rochers, l'aspect imposant des montagnes, forment un contraste singulier avec la beauté riante & la fertilité de la plaine; les prés y sont émaillés de Pensées & de Lys; le Laurier-Rose y croît sans culture; on y voit tous les champs entourés de longs berceaux de vigne, & à travers ces charmantes galleries à jour, on découvre la verdure, les fleurs & les fruits renfermés dans l'enceinte de ces légers treillages, dont toutes les arcades sont ornées de guirlandes de pampres élégantes, & flexibles, & que le moindre vent fait mouvoir; il semble, dans ce délicieux séjour, que la terre y soit cultivée, non pour les besoins de l'homme, mais seulement pour ses plaisirs. Tous les objets qu'on y rencontre

ſont agréables ; c'eſt là, ma chère Amie, que vous verriez de véritables *Bergères*, au lieu de ces payſannes dont *les bonnets de nuit* vous font tant de peine. Toutes les jeunes filles ſont coëffées en cheveux avec un bouquet de fleurs naturelles, placé ſur la tête du côté gauche; elles ſont preſque toutes jolies, & ſurtout remarquables par l'élégance de leurs tailles [1]. Figurez-vous les tranſports d'Adèle & de Théodore, en voyant des objets ſi charmans & ſi nouveaux pour eux. Ils nous demandèrent la permiſſion de courir dans la plaine, & d'aller ſe promener ſous les berceaux; & preſque au même inſtant ils ſe trouvèrent à deux cens pas de nous. Théodore s'arrêta pour cueillir un bouquet, & ſa ſœur continuant ſa courſe, entra dans un petit ſentier où je la perdis de vûe; je l'appelai deux ou trois fois, elle étoit trop éloignée pour m'entendre; j'envoyai Dainville la chercher, il revint un moment après & ſans elle; mais en me criant qu'il l'avoit trouvée, & qu'elle alloit revenir: je doublai le pas, & Dainville s'approchant de moi, me dit en riant que nous ne par-

1 Cette deſcription n'eſt point exagérée, elle eſt abſolument conforme à la vérité, & priſe du Journal que l'Auteur a écrit à Albenga même.

sirions point d'Albenga ſans pouvoir écrire ſur notre Journal une charmante aventure : mais où eſt ma fille, interrompis-je ? A deux pas d'ici, reprit-il, avec une Dame belle comme le jour.... Comme Dainville achevoit ces mots, Adèle parut en courant, elle nous rejoignit ; mais elle étoit ſi émue, ſi eſſouflée, ſi tranſportée de *ſon aventure*, qu'elle ne pouvoit répondre qu'en bégayant & par monoſyllabes. Enfin, quand elle fut remiſe de ſon trouble, nous nous aſsîmes ſur l'herbe, & elle nous conta qu'auſſi-tôt après nous avoir perdus de vûe, elle avoit apperçu de loin, dans une eſpèce de boſquet ſur la gauche du chemin où elle étoit, une femme ſeule couchée ſur le gazon : la curioſité ayant fait approcher Adèle, elle vit diſtinctement une belle femme liſant avec beaucoup d'attention, elle étoit vêtue d'une robe de gaze blanche ; elle avoit l'air triſte, mais une phyſionomie pleine de douceur & de majeſté ; une jeune perſonne, qui paroiſſoit une Femme-de-chambre, étoit aſſiſe à dix pas d'elle. L'*Héroïne*, au bruit que fit Adèle, leva les yeux, & parut très-ſurpriſe en la regardant : Adèle lui fait une *profonde révérence*, & reſte debout à ſa place ſans oſer avancer. L'inconnue la regarde toujours, &

lui ſourit; alors Adèle enhardie s'approche; l'inconnue lui dit en Italien qu'elle la trouve charmante, en ajoutant: *Vous ne m'entendez sûrement pas.* Adèle lui répond en Italien. Nouvelle ſurpriſe de l'inconnue, qui fait à Adèle quelques queſtions, l'embraſſe tendrement pluſieurs fois, enſuite ſe lève, appelle ſa Femme-de-chambre, & s'en va. Adèle ajouta que l'inconnue n'étoit pas de la *première jeuneſſe*, mais qu'elle étoit d'une beauté parfaite; & Dainville dit que, quoiqu'il ne l'eût vue que de loin, ſa figure l'avoit en effet ſingulièrement frappé. Après ce récit, Adèle me conjura de coucher à Albenga, au lieu d'aller à Pietra, comme nous en avions le projet, & M. d'Almane y conſentit. Nous ſommes établis dans une aſſez jolie maiſon, nous avons pris des informations ſur notre inconnne; & d'après le portrait qu'en fait Adèle, on aſſure que ce ne peut être que la Ducheſſe de C...., une perſonne auſſi diſtinguée & auſſi extraordinaire par ſes vertus & ſes malheurs, que par ſa naiſſance & ſa beauté: elle eſt depuis quatre ans à Albenga, retirée dans une maiſon qu'elle a fait bâtir dans la partie la plus ſolitaire de la plaine; elle vit dans la plus grande retraite, & l'on ajoute que

ſa bienfaiſance & ſa piété la rendent l'objet de l'admiration de tout le pays. Quant à ſon hiſtoire, on ne la ſait que très-confuſément, & les détails que j'ai pu recueillir ſont ſi extraordinaires & ſi peu vraiſemblables, que je ne les écrirai point encore. Vous croyez facilement que nous avons quelque curioſité de connoître plus particuliè- rement la Ducheſſe de C..... Adèle ſurtout le deſire avec paſſion. Ne ſachant comment engager la Ducheſſe à nous recevoir, nous avons enfin ſuivi le conſeil de M. d'Almane, qui étoit d'avis qu'Adèle lui écrivît à ce ſujet; nous eſpérons quel que ſuccès de la grâce enfantine & de la naïveté du billet d'Adèle; il y a environ une heure qu'il eſt parti, & nous n'avons point encore de réponſe.

Bonne nouvelle & grande joie. La réponſe arrive dans l'inſtant, la Ducheſſe de C.... conſent à nous recevoir, & nous invite à ſouper. Comme elle mande à Adèle qu'elle ſoupe à ſept heures, & qu'il en eſt près de ſix, nous allons partir dans l'inſtant.

Ah, Dainville avoit bien raiſon de nous annoncer une charmante aventure!.... Nous ne ſavons

plus quand nous partirons d'Albenga, nous y resterons jusqu'à ce que nous ayons pu obtenir une connoissance un peu approfondie de l'histoire de la plus intéressante personne que j'aie jamais vue..., Jugez vous-même, par le détail de notre première entrevûe, si notre curiosité est fondée & doit être vive. Nous sommes arrivés ce soir chez elle à six heures un quart; sa maison est de la simplicité la plus élégante: après avoir traversé deux antichambres & une assez longue galerie, nous entrons dans un petit cabinet. Adèle appercevant la Ducheſſe, me quitte & court à elle; la Duchésse la prend dans ses bras, l'embrasse deux ou trois fois; je m'approche, je prie Adèle *de me présenter*, & Madame de C,.,.. nous reçoit tous avec la grâce la plus obligeante. Nous nous asseyons; & pendant que M. d'Almane parle de notre voyage, & répond aux questions de la Ducheſſe, j'examine cette dernière avec autant de plaisir que d'étonnement; elle a trente-huit ou quarante ans, mais elle est en effet d'une beauté aussi réguliére que frappante; elle a des yeux noirs qui, par leur grandeur & leur forme, ressembleroient aux vôtres, si le regard en étoit moins languissant; sa taille est de la plus belle proportion;

quoique loin d'avoir la tête haute, elle ait au contraire l'habitude de la tenir un peu penchée en avant, elle a cependant l'air infiniment noble, & elle paroît véritablement majestueuse quand, par hasard, elle tourne ou relève sa tête; elle n'a rien de la vivacité Italienne, tous ses mouvemens sont lents; elle parle doucement, & s'exprime même avec quelque difficulté. On s'apperçoit au bout d'un quart d'heure qu'elle est d'une extrême distraction; tout-à-coup elle tombe dans une rêverie qui a quelque chose de sombre & de frappant; & lorsqu'elle en sort, elle regarde avec un étonnement stupide tout ce qui l'entoure.... Sa physionomie est également douce, intéressante & triste; elle a habituellement l'air souffrant, ses manières sont affectueuses & caressantes; & autant qu'une visite de deux heures peut en faire juger, je crois qu'elle est d'une excessive sensibilité, que son imagination est très-vive, & qu'elle a beaucoup d'esprit. Pendant le souper, elle m'a fait plusieurs questions sur ma fille, elle m'a dit qu'elle en avoit une aussi qui faisoit son bonheur, & que je la verrois à Rome. Je lui ai témoigné ma surprise de la distance qui l'en séparoit; elle m'a répondu que sa fille venoit tous

les ans paſſer deux ou trois mois avec elle ; & après cette réponſe, elle a ſoupiré & changé de converſation. En ſortant de table, j'ai remarqué que ſa maiſon étoit plutôt illuminée qu'éclairée, car tous les appartemens ſont remplis de luſtres, de torchères & de girandoles. Ah, Madame, m'a dit la Ducheſſe, ſi vous ſaviez combien je dois apprécier la clarté, & à quel point je dois haïr l'obſcurité & les ténèbres !.... En prononçant ces mots, ſes yeux ſe ſont remplis de larmes, & au même inſtant elle eſt tombée dans la plus profonde rêverie. Nous avons pris congé d'elle à neuf heures. Quand je l'ai quittée, elle m'a dit qu'elle penſoit avec peine que je partirois le lendemain ; alors j'ai répondu que ſi elle vouloit me recevoir encore, je reſterois ; elle m'a ſerré la main, & m'embraſſant : Albenga, dit-elle, attire peu de voyageurs ; cependant, depuis quatre ans, j'ai ſu que pluſieurs étrangers s'y ſont arrêtés ; j'ai refuſé de les voir, mais je voudrois, Madame, pouvoir vous fixer ici : ainſi, du moins promettez-moi donc de venir demain dîner chez moi. Vous jugez bien que j'ai accepté avec plaiſir, & que je ſerai exacte à me trouver au rendez-vous. Oh, ſi je pouvois obtenir d'elle quelques détails ſur ſon

hiſtoire ! .... Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne quitterai point Albenga ſans avoir fait à cet égard toutes les tentatives imaginables.

Continuation du Journal de la Baronne.

D'Albenga, ce Mercredi au ſoir.

JE la poſſède enfin cette hiſtoire ſi deſirée, ſi intéreſſante, ſi extraordinaire!.... Ce précieux manuſcrit, écrit de la main même de la Ducheſſe de C..... il m'eſt confié pour vingt-quatre heures, & j'ai la permiſſion de le traduire & d'en prendre une copie! .... Je l'ai lu .... & je ne quitterai sûrement pas ſans un regret inexprimable l'Héroïne d'une ſemblable hiſtoire!... Cette femme auſſi vertueuſe, auſſi touchante, qu'elle fut infortunée! .... Oh, quelle deſtinée que la ſienne!.... Mais reprenons le fil de mon récit. Pendant que M. d'Almane & Dainville ſont enfermés & traduiſent en François l'hiſtoire de la Ducheſſe de C...., je vais vous rendre compte de la journée qui nous a valu cet ineſtimable préſent. Nous arrivâmes ce matin chez la Ducheſſe à onze heures, elle nous propoſa un tour de promenade avant le dîner, & nous conduiſit à un petit belvedère duquel on découvre un point de vûe ſi charmant, que mes enfans & Dainville

eurent envie de le deſſiner; ils en firent une légère ébauche, & la Ducheſſe deſirant voir des ouvrages d'Adèle, j'envoyai chercher ſon portefeuille. La Ducheſſe s'étonna qu'un enfant de douze ans & demi ſût pluſieurs Langues & deſſinât d'après nature auſſi bien; j'ajoutai qu'elle chantoit & jouoit de la harpe, il fallut faire venir ſa harpe. Adèle avoit grande envie de plaire, elle y réuſſit, & réellement la Ducheſſe parut enchantée d'elle. Après le dîner, elle me propoſa une nouvelle promenade, c'eſt-à-dire, de ſortir hors de la maiſon, car elle ne peut marcher ni long-temps ni vîte. Nous nous aſſîmes toutes deux ſeules ſur un banc de gazon, & elle me parla encore d'Adèle. Elle me paroît bien ſenſible, me dit-elle; oui, répondis-je, elle l'eſt extrêmement. Ah, Madame, reprit la Ducheſſe, mettez tous vos ſoins à garantir ſon cœur des funeſtes impreſſions de l'amour! qu'elle ne connoiſſe jamais cette paſſion fatale qui peut produire tant de malheurs & tant de crimes! .... Elle prononça ces paroles d'un ton qui me fit frémir; elle s'en apperçut; & prenant affectueuſement ma main: Je ne ſais, dit-elle, ſi l'on vous a parlé de mon hiſtoire.... Ah, repris-je vivement;

quel ſeroit mon bonheur ſi je la tenois de votre bouche! .... De ma bouche, s'écria-t-elle : Ah, Madame, elle eſt ſi terrible, qu'il me ſeroit impoſſible d'avoir le courage de la conter, mais j'ai eu celui de l'écrire, j'ai deſiré laiſſer à mes petites filles, encore dans la plus tendre enfance, un détail qui peut leur être utile un jour, une leçon frappante qui leur apprendra deux importantes vérités : la première, que les paſſions peuvent nous précipiter dans le plus profond abîme des miſères humaines ; & la ſeconde, qu'il n'eſt point de maux que la religion ne puiſſe faire ſupporter. O Ciel, interrompis-je, ce précieux manuſcrit exiſte, & jamais Adèle ne le lira ! .... Non, Madame, reprit la Ducheſſe, ce n'eſt point à une mère telle que vous que je pourrois le refuſer ; reſtez encore deux jours ici, & je vous le confierai .... A ces mots, j'éprouvai un mouvement ſi vif de reconnoiſſance & de joie, qu'il me fut impoſſible de l'exprimer autrement qu'en embraſſant la Ducheſſe avec un tranſport qui dut lui faire connoître tout le prix que j'attachois à une ſemblable grâce. Ce n'eſt point, reprit-elle, une marque de confiance que je vous donne, ce n'eſt qu'une preuve d'amitié ; mon hiſtoire n'eſt ignorée de perſonne, on pourra

vous en dire à Rome toutes les particularités, mais je pouvois seule vous instruire de mes sentimens & de mes réflexions, & sans doute ce détail ne sera pas pour vous le moins intéressant. Après cet entretien, nous rentrâmes dans la maison; la Duchesse me conduisit dans son cabinet, elle ouvrit une petite armoire, & en tirant deux gros cahiers d'une écriture très-fine: Tenez, me dit-elle, emportez ce manuscrit; si vous l'en jugez digne, faites-le copier, & offrez-le de ma part à la charmante Adèle; elle ne le lira point, j'en suis sûre, sans répandre quelques larmes. Puisse-t-il offrir à sa jeunesse une utile leçon, & fortifier encore, s'il est possible, tous les principes qu'elle tient de vous!

Enfin, à cinq heures je m'arrache d'auprès de la Duchesse pour aller lire le trésor qu'elle m'a confié; je ne vous parlerai point de l'impression qu'a produite sur moi cette lecture, vous en jugerez vous-même; depuis que je vous écris, M. d'Almane & Dainville ont traduit plus de la moitié de l'histoire de la Duchesse, ils auront fini demain; alors Brunel en fera deux copies, l'une pour Adèle, & l'autre pour vous, & je vous enverrai la vôtre, avec mon Journal de la Corniche, aussi-tôt que je serai à Gênes.

D'Albenga, ce Jeudi.

Nous avons soupé hier chez la Duchesse! Avec quel profond attendrissement nous avons revu cette personne si intéressante. Elle nous avoit priés de ne lui point parler de ses aventures, parce qu'elle ne peut supporter cet entretien; mais Adèle, en l'embrassant, a fondu en larmes, & toute la soirée la Duchesse a seule fait les frais de la conversation; car nous ne pouvions que la regarder & penser à ses malheurs. Elle nous a fait promettre ce matin de passer encore demain toute la journée avec elle; ainsi, nous ne partirons que samedi après dîner. Je lui ai rendu son manuscrit, & Brunel m'apporte dans l'instant la copie que je vous destine, & que je place à la suite de ce cahier de mon Journal.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA DUCHESSE DE C.....
Écrite par elle-même[1].

COMMENT aurai-je la force de me rappeler avec détail des malheurs dont, pendant si long-temps, le seul souvenir excitoit en moi de si terrible révolutions! .... Comment pourrai-je l'écrire cette déplorable histoire? .... O mes filles, vous la lirez, elle pourra vous offrir d'utiles & de rappantes leçons; cette idée soutiendra mon corage.

Et toi, qu'un lien funeste, mais sacré, rendit l'arbitre de mon sort, toi, dont je vais à regret troubler la cendre, & retracer les fureurs & les crimes, pardonne!.... Tes forfaits & mes malheurs ne sont que trop connus; s'ils étoient ignorés, j'aurois su respecter ta mémoire & m'imposer un

1 Le fond de cette Histoire est parfaitement vrai; les neuf ans de captivité dans un souterrain, où le jour ne pénétra jamais; la supposition de la mort de la Duchesse; la manière dont cette dernière vécut & dont elle fut nourrie; sa délivrance, tous ces détails sont exactement vrais; il n'y a d'invention dans cette Histoire que l'amour & les personnages de l'Amant & de l'Amie. L'Auteur en 17... a vû à Rome Madame la Duchesse de C.... & tous les jours dînoit avec le Père de cette Personne intéressante.

silence éternel.... Si cet écrit en renouvelle le souvenir, du moins n'y dissimulerai-je pas les imprudences & les fautes qui me précipitèrent dans ce gouffre de maux, & m'attirèrent de si cruels châtimens.

Je naquis à Rome, unique héritière d'une immense immense, & d'une des plus illustres maisons d'Italie; je reçus une éducation distinguée: élevée par la meilleure des mères, chérie d'un père tendre & d'une famille dont j'étois la seule espérance, la fortune & la nature sembloient avoir tout fait pour moi.... J'atteignis ma quinzième année sans avoir, jusqu'à cette époque, éprouvé un seul chagrin, sans avoir eu de maladie, sans avoir versé d'autres larmes que celles que l'attendrissement ou la joie font répandre: j'aimois à me rappeler le passé, je jouissois avec transport du présent, & je ne voyois dans l'avenir qu'un sort aussi brillant qu'heureux. J'avois eu pour compagne de mon enfance une jeune personne, fille d'une amie de ma mère; je pris pour elle une amitié passionnée; elle étoit honnête, sensible, mais elle n'avoit point d'expérience; elle ne pouvoit ni me conseiller, ni me guider; cependant

j'avois en elle une confiance sans bornes, je chérissois, je respectois ma mère, mais je ne la regardois point comme mon amie, parce qu'elle m'en avoit laissé prendre une autre; elle s'étoit même plu à former une liaison si dangereuse. Cette imprudence me coûta cher; elle fut la principale cause de tous mes malheurs. Mon amie se maria, elle épousa le Marquis de Venuzi, qu'elle aimoit depuis un an; je savois ce secret, & cette confidence n'avoit que trop exalté mon imagination & séduit mon cœur. Mon amie, deux jours après son mariage, partit pour la campagne; le Marquis de Venuzi l'emmena dans une maison charmante, à trente milles de Rome. Ma mère fut de ce voyage, & me mena avec elle. La Marquise de Venuzi étoit plus âgée que moi de trois ans, elle paroissoit également réfléchie & raisonnable; ainsi, quoiqu'elle ne fût que dans sa dix-neuvième année, ma mère nous laissa une entière liberté de nous voir seules à toute heure. Un soir la Marquise, après souper, me proposa d'aller nous promener dans le parc; nous y fûmes tête à tête, nous entrâmes dans un petit labyrinthe, & au détour d'une allée, nous vîmes très-distinctement un jeune homme, assis sur un banc;

il ſe leva en nous appercevant, & la ſurpriſe qu'il témoigna en nous voyant, nous en cauſa une très-grande. La lune donnoit ſur ſon viſage, nous étions fort près de lui, & nous fûmes également frappées de la beauté de ſa figure, & de l'air de nobleſſe répandu ſur toute ſa perſonne. Après un moment de ſilence, comme il ne s'éloignoit pas, la Marquiſe lui demanda qui il étoit; il lui répondit avec autant de reſpect que de galanterie, mais il refuſa de ſe nommer, & s'éloigna au même moment. Fort étonnées de cette aventure, nous rentrâmes auſſi-tôt, & nous la confiâmes au Marquis de Venuzi; il ſourit, & nous laiſſa pénétrer que ce jeune homme ne lui étoit pas inconnu; & comme je lui montrois un vif deſir d'en ſavoir davantage : Tout ce que je puis vous dire, répondit-il, c'eſt que ce jeune homme eſt libre, qu'il eſt d'une naiſſance diſtinguée, que depuis long-temps il ſouhaitoit paſſionnément de vous voir, & que s'il y conſent, je vous dirai demain ſon nom. Le lendemain je renouvelai mes queſtions, & je n'obtins que des réponſes vagues. Le ſoir, lorſque ma mère fut couchée, je deſcendis chez mon amie, & je m'enfermai avec elle dans ſon cabinet; nous parlions de l'aventure

de la veille, quand tout-à-coup la porte s'ouvrit, & je vis entrer le Marquis de Venuzi, tenant d'une main une lanterne ſourde, & conduiſant de l'autre ce même jeune homme que j'avois tant d'envie de connoître; je reſtai immobile de ſurpriſe; & le Marquis s'approchant de moi: Je vous préſente, me dit-il, mon priſonnier, auquel je crois, continua-t-il en riant, qu'il ne me ſera plus poſſible maintenant de rendre la liberté, puiſqu'il a eu l'imprudence de vouloir vous voir une ſeconde fois. A ces mots, je rougis & j'éprouvai le plus mortel embarras; malgré mon extrême jeuneſſe, je ſentois confuſément les conſéquences d'une ſemblable aventure; je fus un moment tentée de ſortir, d'aller trouver ma mère, de lui tout avouer, mais la curioſité me retint & me fit oublier mon devoir. Le Marquis prenant un air plus ſérieux, nous dit qu'il alloit nous confier un ſecret important: Je connois, ajouta-t-il, votre diſcrétion à l'une & à l'autre, & je ſuis bien sûr que vous juſtifierez la confiance que vous ſavez inſpirer. Après ce préambule, le Marquis me fit promettre un ſecret inviolable, & le jeune homme prenant la parole, nous apprit qu'il s'appeloit le Comte de Belmire; que ſon père, le Marquis de Belmire,

étoit frère du Duc de C....., un des plus grands Seigneurs de Naples; que ce dernier, l'aîné de ſa maiſon, brouillé avec ſon frère, trouva le moyen de le perdre à la Cour, & le perſécuta avec tant d'acharnement, qu'il le força de s'expatrier & d'aller s'établir en France, où le Marquis de Belmire, au bout de quatre ans, eut une affaire malheureuſe qui l'obligea à chercher encore une autre retraite; que le Marquis de Venuzi, ſon ami intime, alors en France, & ſur le point de repaſſer en Italie, le décida à revenir ſecrètement aux environs de Rome, en lui offrant un aſyle dans ſa maiſon de campagne; qu'il étoit caché depuis trois mois dans cette même maiſon que nous habitions; que le jeune Comte de Belmire, ayant entendu parler de moi, n'avoit pu réſiſter au deſir de me voir; qu'après m'avoir entrevu la nuit au clair de lune, il avoit conjuré le Marquis de Venuzi de lui procurer une entrevûe à laquelle il attachoit un ſi grand prix, & qu'enfin il partoit le lendemain pour Veniſe avec ſon père. Après avoir écouté ce récit, je me levai, &, malgré les inſtances du Marquis, je me retirai. Je remontai dans ma chambre, accablée de triſteſſe; je n'oſois réfléchir à tout ce qui venoit de ſe

paſſer ; je craignois d'interroger mon cœur, & d'examiner ma conduite ; je ne pouvois concevoir que j'euſſe été capable d'écouter, à l'inſu de ma mère, au milieu de la nuit, un jeune homme, un inconnu qui avoit oſé m'entretenir de ſa paſſion ; j'entrevoyois clairement que je devois me défier des conſeils du Marquis de Venuzi, & même que ſa femme n'étoit pas en état de me guider ; je frémiſſois du danger de ma ſituation. Un preſſentiment affreux ſembloit m'avertir que j'allois perdre ſans retour ma réputation, mon repos, enfin, tout le bonheur dont juſqu'alors j'avois joui. La Marquiſe de Venuzi reprit bientôt ſur moi ſon aſcendant ordinaire ; elle me parloit ſans ceſſe du Comte de Belmire. Ces dangereux entretiens achevèrent d'égarer ma raiſon, ſans pouvoir cependant diſſiper ma triſteſſe. Nous reſtâmes trois mois à la campagne, au bout deſquels nous retournâmes à Rome. Vers la fin de l'hiver, il y eut beaucoup de fêtes. Le Marquis de Venuzi donna un Bal maſqué, & j'y fus avec ma mère. Sur les deux heures après minuit, la Marquiſe me propoſa d'aller changer d'habit dans ſa chambre ; nous ſortîmes de la ſalle, & en traverſant une petite galerie aſſez obſcure, je

remarquai qu'un masque nous suivoit. Quelle fut ma surprise, lorsque ce masque s'approchant de moi, & tombant à mes genoux, nous fit reconnoître le Comte de Belmire lui-même! Malgré mon saisissement & la joie secrète que j'éprouvois en le revoyant, mon premier mouvement fut de chercher à m'échapper; il me retint par ma robe, en me suppliant de lui accorder un moment d'entretien; il conjura la Marquise de m'engager à l'écouter, elle s'unit à lui, & j'eus la foiblesse d'y consentir enfin. Le Comte me dit que l'affaire de son père étoit heureusement arrangée, que depuis six semaines il étoit à Naples, qu'il y avoit revu le Duc de C.... son frère, avec lequel il s'étoit sincèrement raccommodé. « Mon père, continua-t-il, part » dans un mois pour la France; quelques intérêts » relatifs à sa fortune l'y rappellent, mais il est » absolument décidé à revenir dans sa Patrie; & » moi, avant de le suivre dans ce dernier voyage, » j'ai voulu savoir mon sort, je me suis échappé » de Naples uniquement pour apprendre si les » vœux que j'ose former ne sont point entièrement » rejetés! .... Parlez, Mademoiselle; si vous » me haïssez, je vais vous dire un éternel adieu.... » Méprisé par vous, c'en est fait, je renonce à

» l'Italie, l'on ne m'y reverra jamais, parlez.... » Votre réponſe me rappellera dans ma Patrie, ou » m'en exilera pour toujours ». Comme le Comte prononçoit ces dernières paroles, je ne pus retenir mes larmes, cette réponſe ne fut que trop bien entendue. Le Comte n'en demanda pas d'autres; il me répéta mille fois l'aſſurance d'un amour éternel; certain d'être aimé, & de revenir à Rome dans ſix mois, fait pour prétendre à ma main, quoique ſa fortune ne fût pas auſſi conſidérable que la mienne, tout ſembloit juſtifier ſes eſpérances; & cependant, malgré moi, mon cœur ne pouvoit les partager. Deux mois après cette entrevûe, qui me ravit à jamais toute la tranquillité de ma vie, le Duc de C.... vint à Rome, & je le vis à une Converſation[1] chez l'Ambaſſadeur de France. Quand on me le nomma, j'éprouvai une eſpèce de ſaiſiſſement très-extraordinaire, mais qui cependant pouvoit venir de tout le mal que j'avois entendu dire de lui au Marquis de Venuzi, qui, en me parlant de ſes procédés avec le Marquis de Belmire, m'avoit dépeint le Duc comme un homme d'un caractère

1 On nomme ainſi en Italie *une Aſſemblée.*

également vindicatif & diſſimulé. Le Duc de C...., âgé alors de trente-ſix ans, étoit parfaitement beau; cependant on remarquoit dans ſes yeux & dans ſes ſourcils je ne ſais quoi de ſombre & de ſiniſtre qui frappoit au premier abord beaucoup plus que la nobleſſe & la régularité de ſa figure; il avoit un regard perçant, dur & farouche; & quand il vouloit l'adoucir, il le rendoit équivoque & faux; ſes manières étoient en général dédaigneuſes; & quoiqu'il ne manquât pas de politeſſe à certains égards, ſon ton étoit auſſi tranchant qu'impérieux. Enorgueilli de ſa naiſſance, de ſes emplois, de ſa fortune, de ſon crédit à la Cour, & de ſes ſuccès auprès des femmes, il ne penſoit pas que rien dût jamais s'oppoſer à ſes volontés, ou réſiſter à ſes deſirs; emporté, violent, corrompu par l'orgueil & par la proſpérité, il ne ſavoit ni vaincre ſes paſſions, ni ſurmonter ſes reſſentimens; implacable par foibleſſe & par vanité, il mettoit ſa gloire à ne pardonner jamais, il haïſſoit avec fureur, & ſacrifioit tout à l'affreux plaiſir qu'il trouvoit à ſe venger. Tel étoit le Duc de C..... Je me ſentis pour lui une antipathie invincible dès la première fois que je le vis, &, pour mon malheur, je pro-

duiſis ſur lui une impreſſion bien différente ; il ſe fit préſenter chez ma mère, & quinze jours après mon père me déclara que le Duc avoit demandé ma main, & que je devois me décider à l'épouſer dans un mois. Mon père ajouta : J'ai donné ma parole ſans vous demander votre conſentement, car je n'ai pas douté que vous n'acceptaſſiez avec plaiſir le plus grand parti de l'Italie, un homme qui vous adore, & dont le perſonnel eſt ſi agréable. Je reçus cette déclaration (qui me parut l'arrêt de ma mort) ſans pouvoir proférer une ſeule parole ; mon père m'aimoit, mais il étoit abſolu : d'ailleurs, que pouvois-je dire ! Avois-je même la reſſource de m'adreſſer à ma mère ! de quel front avouer mes fautes ! comment oſer lui déclarer enfin que j'avois diſpoſé de mon cœur ſans ſon aveu ! .... Ce fut alors que je connus dans toute ſon étendue la fatale imprudence de ma conduite, & que je ſentis que le plus grand malheur qui puiſſe arriver à une jeune perſonne, c'eſt de n'avoir pas toujours regardé ſa mère comme ſa confidente & ſa véritable amie. Ne pouvant ni me plaindre, ni parler, renfermant au fond de mon âme & mes chagrins & mes regrets, j'évitai la Marquiſe de Venuzi, dont je craignois les dan-

gereux conſeils ; je penſai que l'obéiſſance pouvoit ſeule expier mes fautes ; je me ſoumis à ma deſtinée, & je ſacrifiai mon bonheur au reſpect que je devois à la volonté de mes parens. J'épouſai le Duc de C...., & je partis preſque auſſi-tôt avec lui pour Naples. En arrivant dans cette Ville, en entrant dans le palais où je devois paſſer ma vie, ſéparée de ma mère, de mes amis, de ma famille, j'éprouvai un mouvement de déſeſpoir dont je ne puis dépeindre l'amertume. Le Duc, n'attribuant ma profonde triſteſſe qu'à mon affection pour mes parens, s'efforçoit de m'en diſtraire par les proteſtations d'un ſentiment qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de partager. Je parus à la Cour, & je m'apperçus bientôt que le Duc étoit exceſſivement jaloux ; je m'en affligeai peu, j'aurois préféré la retraite au grand monde, mais la vanité du Duc me retenoit à la Cour malgré mon goût & ſa jalouſie. J'étois mariée depuis ſept mois, lorſque j'appris que le Marquis de Belmire étoit mort en France, qu'il avoit nommé par ſon teſtament le Duc de C...., tuteur de ſon fils, âgé ſeulement de dix-huit ans, & que ce dernier, en revenant en Italie, étoit tombé malade à Turin. Quinze jours après, le Duc

entrant dans ma chambre, me dit qu'il venoit de recevoir des nouvelles de ſon neveu, dont la ſanté étoit rétablie : il ne veut point venir à Naples, ajouta le Duc, & il vous écrit pour vous prier de m'engager à lui accorder la permiſſion de voyager pendant deux ans ; voici ſa Lettre. A ces mots, le Duc me donne une Lettre ſous un cachet volant ; je la prends en tremblant, & je lis tout haut, d'une voix mal aſſurée, ce qui ſuit :

MADAME,

« Quoique je n'aie pas l'avantage d'être connu » de vous, il me ſemble que je ſuis aſſez malheu- » reux pour pouvoir eſpérer de vous inſpirer » quelque compaſſion ! .... J'ai perdu le plus » tendre, le meilleur des pères ! .... La douleur, » le déſeſpoir m'ont conduit ſur le bord du tom- » beau ! .... Des ſecours inhumains, des amis » cruels m'ont rappelé à la vie ! .... Mais quelle » exiſtence m'eſt rendue !.... j'ai perdu tout ce qui » pouvoit me la faire chérir ..... Pardonnez- » moi, Madame, de vous entretenir d'une dou- » leur qui vous eſt étrangère, mon cœur en eſt » ſi plein ! .... Ah, daignerez-vous du moins » m'excuſer & me plaindre ! ..... Les dernières

» volontés de mon père me mettent dans l'entière
» dépendance de mon Oncle, mais je ne puis
» obéir à l'ordre de revenir à Naples!.... Mon
» père y reçut le jour, il y vécut vingt ans!....
» Tout m'y rappelleroit des souvenirs déchi-
» rans! .... Non, je n'irai point!.... Je suis
» sûr, Madame, que vous approuverez cette déli-
» catesse, & que vous engagerez mon Oncle à
» révoquer un ordre qu'il est au-dessus de mes
» forces d'exécuter. Obtenez-moi, Madame, la
» permission de voyager.... de fuir.... de
» m'éloigner de Naples!.... enfin, la liberté de
» porter loin de l'Italie une douleur & des regrets
» que je conserverai jusqu'à mon dernier soupir.
» Je suis avec respect, &c. »

LE COMTE DE BELMIRE.

Je ne puis donner une idée du trouble affreux & de l'effroi que j'éprouvai en lisant cette Lettre: il me sembloit qu'il étoit impossible de n'en pas pénétrer le double sens.... D'ailleurs, le Duc étoit le plus défiant & le plus soupçonneux de tous les hommes; mais cependant, ignorant que son neveu eût été à Rome, convaincu que je n'avois jamais pu le voir, il n'eut pas le plus

léger ſoupçon de la vérité. Pour moi, ne pouvant plus renfermer au fond de mon cœur des ſentimens qui le déchiroient, j'écrivis le lendemain à la Marquiſe de Venuzi une Lettre dans laquelle j'oſois enfin me plaindre de mon ſort, & gémir ſur la funeſte paſſion dont je ne pouvois triompher. La Marquiſe, dans ſa réponſe, me queſtionnoit ſur la conduite du Duc; je lui répondis avec franchiſe, & je ne lui cachai pas que je découvrois chaque jour, dans le Duc, des défauts, des vices, & une certaine férocité de caractère qui ne juſtifioit que trop l'antipathie que j'avois pour lui. C'eſt ainſi que, par de nouvelles imprudences, j'achevois de creuſer l'abîme entr'ouvert ſous mes pas.... Vers ce temps, je jouis du bonheur de revoir mon père & ma mère, j'étois au moment d'accoucher, ils vinrent à Naples pour mes couches; je donnai le jour à une fille, je demandai & j'obtins la permiſſion de la nourrir: cette douce occupation, tout le temps qu'elle dura, ſuſpendit mes chagrins & me rendit inſenſible aux mauvais traitemens du Duc, qui depuis long-temps ceſſoit de ſe contraindre & me laiſſoit voir toute la violence & l'inégalité de ſon caractère. Le lendemain du jour où j'eus ſevré ma fille, le Duc entra chez

moi, & me dit qu'il falloit partir dans l'inſtant pour une terre qu'il avoit à douze lieues de Naples; ma fille étoit auprès de moi, je la pris dans mes bras, &, ſans dire une ſeule parole, je me levai & je ſuivis le Duc; nous montâmes en voiture, je tenois ma fille ſur mes genoux, je la carreſſois; le Duc gardoit le ſilence, &, pendant toute la route, il parut plongé dans la plus profonde rêverie. En arrivant à ſon château, nous paſsâmes ſur un pont-levis, le bruit des chaînes du pont me fit treſſaillir; dans ce moment, je regardai le Duc. Qu'avez-vous, me dit-il, l'aſpect antique de ce château paroît vous ſurprendre? Quoi donc! croyez-vous entrer dans une priſon? Il prononça ces paroles avec un ſourire auſſi forcé qu'amer, & je remarquai dans ſes yeux une joie ſi cruelle, que j'en fus épouvantée.... Voulant cacher mon effroi, je penchai ma tête ſur celle de ma fille, & je ne pus retenir mes larmes; ma fille les ſentant couler ſur ſon viſage, ſe mit à crier, ſes cris me pénétrèrent juſqu'au fond de l'âme, je la ſerrai contre mon ſein avec le mouvement de tendreſſe le plus paſſionné, & mes ſanglots redoublèrent; dans cet état, je deſcendis de voiture; le Duc arrachant, pour ainſi dire, ma

fille

fille de mes bras, la donna à un de ſes gens, & ſaiſiſſant une de mes mains, il me conduiſit, ou plutôt m'entraîna vers le château, me fit monter un eſcalier au haut duquel nous trouvâmes une longue galerie : le jour commençoit à tomber ; la galerie que nous traverſions étoit exceſſivement vaſte & ſombre ; le Duc marchoit d'une vîteſſe extrême, lorſque, s'arrêtant tout-à-coup : vous tremblez, me dit il, d'où peut venir cette frayeur ? N'êtes-vous pas avec un époux que vous aimez, qui doit vous chérir ?.... O Ciel, m'écriai-je ; que ſignifie cet air ſombre, égaré, ce ſon de voix terrible !.... Venez, venez, reprit-il, nous allons achever cette explication. A ces mots, me portant preſque dans ſes bras, car je ne pouvois ni le ſuivre ni marcher, il me traîna hors de la galerie, & me conduiſit dans une grande chambre à coucher : je me jetai ſur une chaiſe, & je donnai un libre cours à mes larmes. Il ſortit & revint preſque auſſi-tôt, en tenant une lumière qu'il poſa ſur une table vis-à-vis de moi, & auprès de laquelle il s'aſſit. Je n'oſois le regarder, reſpirant à peine, pénétrée de terreur, les yeux baiſſés, j'attendois, en tremblant, qu'il rompît le ſilence.... Toutes mes fautes ſe retraçoient à la fois à ma

mémoire, je craignois confusément que le fatal secret de mon cœur n'eût été pénétré : ce cœur rempli d'une passion criminelle palpitoit d'effroi, & frémissoit devant un juge irrité.... Oh combien l'innocence m'eût donné de courage!.... Mais je me sentois coupable, & je n'avois pas la force de supporter des pressentimens affreux, causés surtout par mes remords. Enfin, le Duc prenant la parole : C'est assez jouir, dit-il, du trouble secret de votre conscience; ... il est temps de porter au comble la confusion qui vous accable:... Lisez ces Lettres que j'ai copiées moi-même ... Alors il me donne un paquet de papiers, & voyant que j'hésitois à le prendre, il en tire une feuille, & lit tout haut. Dès les premiers mots, je reconnus une des Lettres que j'avois écrites à la Marquise de Venuzi, & dans laquelle je lui parlois sans déguisement & du sentiment qui rempliſſoit mon âme, & de mon invincible aversion pour le Duc. Ah, je suis perdue! m'écriai-je.... Perfide, reprit le Duc, je n'ai pu faire votre bonheur!.... je vous avois choisie, préférée, je vous adorois, & vous me haïssiez, & vous vous trouviez infortunée; ... je vous inspire *une invincible aversion!*.... Ah, je justifierai votre haîne .... vous

aurez désormais le droit de me haïr !.... Trahi, déshonoré par vous, croyez-vous que je puisse souffrir impunément tant d'outrages ?.... Arrêtez, interrompis-je, vous pouvez m'accuser, & me punir sans me calomnier ; je suis coupable en effet, mais si je n'ai pu triompher d'une passion malheureuse, du moins votre honneur & le mien sont sans tache, & je n'ai à me reprocher que les imprudens aveux que l'amitié sut m'arracher. Parjure, reprit le Duc avec fureur, en reprenant une des Lettres, écoutez votre condamnation ; alors il lut la phrase suivante :

« Cet objet, que rien ne peut arracher de mon » cœur, hélas ! il est aussi à plaindre que je le » suis moi-même ! Ne sait-il pas à quel excès il » est aimé !.... Ne sait-il pas à quel excès je me » reproche un aveu qui me rend aujourd'hui si » coupable & si malheureuse !.... »

Je ne me rappelai que trop ce passage d'une de mes Lettres ; je me rappelai parfaitement aussi que, dans aucune de mes Lettres, non-seulement je n'avois nommé le Comte de Belmire, mais que même je n'avois parlé de lui que d'une manière si vague, qu'il étoit impossible de savoir par ces Lettres dans quel temps ou à quelle époque la

passion que j'avouois avoit pris naissance ; & le Duc, violemment jaloux, dès le commencement de mon mariage, de deux hommes de la Cour de Naples, dont les sentimens pour moi avoient éclaté, ne doutoit pas que l'un des deux ne fût l'objet que j'aimois. Cette supposition me rendoit véritablement criminelle à ses yeux, car, d'après la phrase qu'il venoit de me citer, il sembloit prouvé que j'eusse avoué mes sentimens depuis mon mariage : il falloit, pour me justifier, lui déclarer qu'en lui donnant ma main, mon cœur déjà n'étoit plus à moi ; mais je n'ignorois pas combien il méprisoit les femmes, & combien il étoit susceptible de former les plus odieux soupçons ; & d'après cette connoissance, l'intérêt même de ma fille me fermoit la bouche ; je n'avois quitté Rome que six semaines après mon mariage, le Duc, en apprenant que j'aimois avant de le connoître, n'étoit que trop capable de concevoir d'injurieuses défiances sur la naissance de sa fille.... D'ailleurs, cet aveu pouvoit aussi le conduire à pénétrer l'entière vérité ; il pouvoit tout-à-coup se rappeler mille circonstances faites pour l'éclairer, la Lettre que j'avois reçue de son neveu, mon trouble en la lisant, ma rougeur toutes les fois

qu'il m'avoit prononcé ſon nom ; il pouvoit enfin découvrir les liaiſons du Marquis de Venuzi avec le père du Comte de Belmire : en un mot, lui ôter la préoccupation qui fixoit tous ſes ſoupçons à Naples, c'étoit riſquer un ſecret qu'il m'étoit impoſſible de trahir ſans expoſer ce que j'aimois à toutes les fureurs de ſon reſſentiment, d'autant plus redoutable, que le Comte de Belmire dépendoit abſolument de lui, puiſqu'il n'avoit pas dix-neuf ans, & que le Duc étoit ſon oncle & ſon tuteur. Toutes ces réflexions ſe préſentèrent à la fois à mon imagination, & me plongèrent dans le plus mortel embarras : ne pouvant me juſtifier, je n'oſois répondre. Le Duc prit mon ſilence pour l'aveu tacite qui confirmoit ſon déshonneur & ma honte ; alors ſon emportement n'eut plus de bornes, il ſe leva, & s'approchant de moi avec un viſage enflammé de fureur, & des yeux étincelans : Ainſi donc, dit-il, vous ne pouvez plus rien alléguer pour votre défenſe ? .... Hélas ! répondis-je, êtes-vous en état de m'entendre ? .... Je ſuis innocente, j'en atteſte le Ciel.... Vous, innocente ! interrompit-il ; oſez-vous le ſoutenir ?... N'avez-vous pas écrit vous-même que votre amant *ſait à quel excès il eſt aimé ?* .... Et cependant,

repris-je en verſant un torrent de larmes, je ſuis innocente, oui, je le ſuis..... O monſtre d'impoſture, s'écria le Duc, frémis de la vengeance prête à tomber ſur toi!.... A ces mots prononcés d'une voix menaçante & terrible, je crus entendre l'arrêt irrévocable de ma perte, je me jetai à genoux; & levant les bras au Ciel: O Dieu, m'écriai-je, Dieu, mon ſeul recours, protégez-moi! Levez-vous, me dit alors le Duc avec un ton plus calme, aſſeyez-vous, & écoutez-moi. J'obéis, en le regardant d'un air timide & ſuppliant; il fut quelques inſtants ſans parler; enſuite, pouſſant un profond ſoupir: Vous devez comprendre, dit-il, à quel point je ſuis offenſé!... Vous, qui m'accuſiez d'être féroce & vindicatif; vous, ingrate, à qui juſqu'ici je n'ai donné que des preuves d'amour, vous êtes en droit maintenant de craindre les effets d'un reſſentiment ſi fondé..... Cependant.... il m'eſt poſſible encore de vous pardonner.... mais votre ſincérité ſeule peut déſarmer ma colère, ſongez-y; déſormais le moindre déguiſement vous perdroit ſans retour.... Je puis me contenter d'une victime.... Mais il m'en faut une.... Nommez-moi, ſans héſiter, le vil ſéducteur qui vous a fait trahir &

vos ſermens & vos devoirs les plus ſacrés.... Non, interrompis-je, non, je n'ai trahi ni mes ſermens, ni mes devoirs..... Je veux, reprit le Duc en élevant la voix, je veux ſavoir le nom de votre amant; je vous ordonne de me le dire. Dans cet inſtant, je preſſentis toute l'horreur de mon ſort; mais, avec mon danger, je ſentis mes forces s'accroître; & préférant la mort même à la lâcheté qu'on me propoſoit: S'il vous faut une victime, répondis-je, immolez celle que vous tenez en votre pouvoir; faites tomber ſur moi tout le poids de votre vengeance, car ce nom que vous me demandez, vous ne le ſaurez jamais. Étonné, confondu de ma hardieſſe & de ma fermeté, le Duc reſte un moment immobile, il ne trouve point d'expreſſion qui puiſſe rendre ſa rage & ſon indignation; enfin, éclatant impétueuſement: Malheureuſe, dit-il, je ne le ſaurai jamais!..... Ah! je le vois, vous n'avez point d'idée des excès où je puis me porter, vous ne me connoiſſez point encore!..... = Je m'attends à tout, & je ſuis aſſez infortunée pour ſavoir braver la mort. = La mort!..... Ceſſe de te flatter; va, ce n'eſt pas la mort que je te deſtine..... Depuis un an, je renferme au fond

de mon âme & ma haine & ma fureur ; depuis un an, je médite le châtiment de ton infidélité, & tu crois que la vengeance d'un instant pourroit me satisfaire !.... Non, tu ne mourras point.... Ta tombe en effet est préparée, mais c'est vivante qu'il y faudra descendre, & tu n'y trouveras point la mort que tu désires.... A cet affreux discours, je sentis tout mon sang se glacer, mes yeux se fermèrent, & je perdis entièrement l'usage de mes sens. En reprenant ma connoissance, je me trouvai dans les bras de mes femmes, je demandai avec empressement celle qui m'étoit le plus attachée, & la seule que j'eusse amenée de Rome ; on me répondit qu'elle étoit restée à Naples ; je compris que c'étoit par les ordres du Duc, qui sans doute avoit craint un témoin importun & vigilant, & cette circonstance mit le comble à ma terreur. Je passai la nuit entourée de mes femmes, gênée par leur présence ; & redoutant de me trouver seule, n'osant ni me plaindre devant elles, ni les renvoyer, & souffrant intérieurement tous les tourmens que peuvent causer le repentir, l'effroi & l'attente d'une affreuse catastrophe. Sur les six heures du matin, je demandai qu'on me conduisît dans l'appartement

de ma fille; elle dormoit encore; je renvoyai ſes femmes, & je m'aſſis auprès de ſon berceau : ſa vûe, loin d'adoucir mes peines, les accrut encore. Hélas, cher enfant, diſois-je, tu dors paiſiblement, tu goûtes les douceurs du repos, tu ne peux ni ſentir, ni partager les chagrins déchirans de ta malheureuſe mère! .... Je te vois peut-être pour la dernière fois .... O, reçois mes plus tendres bénédictions!.... O Dieu, pourſuivis-je en me jetant à genoux, je me réſigne à mon affreuſe deſtinée, mais que ma fille ſoit heureuſe!.... Qu'elle vive innocente & paiſible!... S'il eſt vrai qu'on ait la barbarie de me l'arracher, grand Dieu, protégez-la, tenez-lui lieu de ſa mère!.... A ces mots, des ſanglots redoublés me coupèrent la parole; dans cet inſtant, la porte de la chambre s'ouvrit bruſquement, & le Duc parut. Je frémis en le voyant, mes larmes s'arrêtèrent, je me levai, & ne pouvant me tenir ſur mes jambes, je retombai dans le fauteuil. Eh bien, dit le Duc, la réflexion vous a-t-elle rendue plus raiſonnable? Sentez-vous enfin tout ce que vous riſquez en réſiſtant à mes volontés?.... Un profond ſoupir fut toute ma réponſe.... Ce nom que je vous ai demandé, reprit-il, êtes-vous encore

décidée à ne jamais me le dire ? .... Je levai les yeux au Ciel, & je continuai toujours à garder le ſilence.... Je veux une réponſe poſitive, dit le Duc, *me le nommerez-vous ou non ?* .... Je ne le puis, répondis-je.... Ah, s'écria le Duc, c'eſt ta ſentence que tu prononces!.... Regarde cette enfant, & dis-lui un éternel adieu .... Non, interrompis-je, vous n'aurez point la barbarie de m'en ſéparer.... Ah, laiſſez-moi ma fille ! que du moins je puiſſe la voir quelquefois, & je ſupporterai ſans murmure tout ce que votre haine voudra m'impoſer.... Eh quoi donc! votre cœur eſt-il en effet inacceſſible à la pitié ?.... Ah, s'il étoit vrai, quel que ſoit le ſort que vous me prépariez, vous ſeriez encore plus à plaindre que moi! .... Mais je ne puis le croire.... Non, vous ne m'arracherez point ma fille pour toujours! .... Dans ce moment, ma fille ſe réveilla, elle ouvrit les yeux, &, regardant ſon père, elle ſourit, & leva vers lui ſes deux petites mains preſque jointes. Hélas, dis-je, elle ſemble vous implorer pour moi ! O ma fille, ma chère fille, que ne ſais-tu parler, tu fléchirois ton père! .... Alors je voulus la prendre dans mes bras ; mais le Duc la ſaiſiſſant : Laiſſez-la, dit-il, elle n'eſt plus

à vous.... Ah, m'écriai-je, arrachez-moi la vie ou rendez-moi ma fille!.... Faut-il, pour vous fléchir, tomber à vos genoux?.... vous m'y voyez.... En disant ces paroles, je me précipitai à ses pieds, je les arrosai de larmes, j'embrassai ses genoux.... Rien ne coûtoit à mon orgueil, je demandois ma fille.... Le barbare parut jouir de mon abaissement, il me contempla un instant dans cette situation, ensuite il me repoussa avec fureur, & fit quelques pas vers la porte; je me traînai toujours sur mes genoux, en criant: *Ma fille, ma fille!*.... L'enfant, d'un air effrayé, fit un cri plaintif en me tendant les bras.... Elle sembloit me dire un douloureux adieu.... Hélas! au même instant, je la perdis de vûe; le Duc sortit impétueusement de la chambre, & me laissa au comble du désespoir. Au bout d'un moment, il revint & me força d'aller dans mon appartement; alors, composant son visage: Vous me croyez, dit-il, un cœur impitoyable, & cependant.... Il s'arrêta & baissa les yeux, ces yeux dont le regard sinistre & farouche auroit pu découvrir son horrible artifice..... J'étois en son pouvoir, j'ignorois ses affreux projets, je ne lui voyois aucun intérêt à dissimuler;

je n'avois que dix-huit ans, je crus qu'en effet il ſe reprochoit l'excès de ſa cruauté, & que du moins il adouciroit la vengeance qu'il avoit méditée d'abord; un rayon d'eſpoir vint ranimer mon cœur : je reparlai de ma fille, le Duc m'écouta d'un air ſombre, mais ſans témoigner de colère; il feignit même d'éprouver un attendriſſement qu'il vouloit cacher; il me fit entendre que ſa paſſion pour moi cauſoit ſeule les fureurs auxquelles il s'étoit livré, & il finit par me dire que ſi je prenois ſoin de ma ſanté, je pourrois revoir ma fille. Une eſpérance ſi chère me fit oublier tout ce que j'avois ſouffert. Voyant le Duc moins cruel, je me trouvai plus coupable, je ſentis qu'en effet il devoit me haïr, & que, d'après mes Lettres, il pouvoit me croire véritablement criminelle; enfin, j'excuſai ſes fureurs, je fus profondément touchée de la compaſſion qu'il me laiſſoit entrevoir; & tandis que le repentir le plus ſincère faiſoit couler mes larmes, le cruel auteur de mes maux s'applaudiſſoit en ſecret du ſuccès de ſes noirs artifices, & préparoit tout pour ma perte.

Cependant une fièvre aſſez conſidérable, cauſée par des chagrins ſi violens, me força de me mettre

au lit. Le Duc parut alors éprouver la plus vive inquiétude, il dépêcha un Courier à Naples, & en fit venir deux Médecins; il ne quitta plus le chevet de mon lit; il me donna, devant mes femmes, les plus grands témoignages de tendresse, me dit en particulier tout ce qui pouvoit me persuader que sa passion l'emportoit sur son ressentiment, & il m'assura positivement que je reverrois ma fille aussi-tôt que je serois sans fièvre. A cette promesse, j'oubliai tout ce qu'il m'avoit fait souffrir, je saisis une de ses mains, je la serrai dans les miennes, & j'arrosai des larmes de la reconnoissance cette main barbare qui devoit, dans quelques heures, m'entraîner & me précipiter au fond d'un horrible cachot. Les Médecins assurèrent que ma maladie n'étoit point dangereuse, & pressés de retourner à Naples, ils partirent au bout de deux jours. Le matin même de leur départ, le Duc affecta un redoublement d'inquiétude sur mon état; & quoique je n'eusse plus de fièvre, il me força de rester dans mon lit. Comme il avoit obligé toutes mes femmes à me veiller les trois jours précédens, elles étoient accablées de lassitude, il les envoya se reposer pour la journée entière; déclarant qu'il me garderoit, avec un de ses valets,

de-chambre & une vieille femme, Concierge du château. Ces deux témoins n'étoient pas choisis sans dessein; il leur donna la préférence sur tous les autres, parce qu'il les connoissoit pour être l'un & l'autre aussi crédules que bornés. Les rideaux de mon lit étoient tirés; je me croyois toujours gardée par mes femmes, lorsqu'à midi je m'apperçus que je n'avois dans ma chambre que les deux personnes dont je viens de parler; j'en témoignai ma surprise: le Duc s'approcha de mon lit, en me disant que je n'en serois pas moins bien servie, & qu'il ne me quitteroit point. Eh pourquoi donc, repris-je avec émotion? ... Je ne suis pas plus mal..... A cette question, pour toute réponse, il me pria de ne point parler & de tâcher de me tranquilliser, & il s'assit au chevet de mon lit. Sans savoir pourquoi, je me sentis troublée, & mes yeux se remplirent de pleurs: le Duc parut inquiet, agité, & je remarquai sur son visage une altération extraordinaire. Vers les trois heures après midi, il me demanda mon bras, je le lui donnai en tremblant, il me tâta le pouls, & tout-à-coup il fut vers mes deux gardes, & tout haut il dit au valet-de-chambre de courir aux écuries, d'envoyer un Courier à Naples chercher

un Médecin, & à la vieille femme, d'aller chercher le Chapelain & de l'amener. Après avoir donné ſes ordres, il ajouta d'un ton déſeſpéré : *Elle ſe meurt ! elle ſe meurt !* .... Qu'on ſe figure, s'il eſt poſſible, l'excès de ma ſurpriſe & de mon effroi.... Mon premier mouvement fut de me lever, de fuir, mais je retombai ſans force ſur mon lit, avec un battement de cœur qui m'ôtoit la reſpiration, & une terreur qui me glaçoit & me rendoit immobile. Mes deux gardes, après avoir reçu chacun une commiſſion qui les éloignoit au moins pour trois quarts d'heure, partent, & je me trouve ſeule avec le Duc. Alors il s'approche de moi, & me préſentant une taſſe : Tenez, dit-il d'une voix étouffée, prenez cette boiſſon .... A ces paroles, mes cheveux ſe dreſſèrent ſur ma tête, une ſueur froide inonda mon viſage ; je crus être aux derniers inſtans de ma vie, car je ne doutois point qu'il ne m'offrît du poiſon.... Buvez donc, reprit-il.... Ah, répondis-je, que me donnez-vous ?.... Ce qu'il faut que vous preniez.... = Laiſſez-moi donc le temps d'implorer la miſéricorde éternelle.... = Qu'oſez-vous ſoupçonner ? M'accuſez-vous d'un crime ? .... = Hélas ! j'accuſe ſurtout mon impru-

dence & ma deſtinée ..... O mon Dieu, continuai-je en joignant les mains, pardonne-moi, pardonne à mon perſécuteur, conſole ma mère, mon père, & protège mon enfant! Après cette courte prière, je ſentis tout mon courage ſe ranimer, j'oſai croire que ma réſignation me rendoit digne de paroître devant Dieu, je jetai ſur le Duc un œil aſſuré: il étoit pâle, interdit & tremblant; il balbutia quelques mots entrecoupés, & d'une main ſoulevant ma tête, de l'autre il approcha le vaſe de mes lèvres; alors, ſans réſiſtance, je bus toute la liqueur qu'il me préſentoit; &, croyant avoir reçu la mort, je retombai ſur mon oreiller, ayant fait entièrement le ſacrifice de ma vie. Quelques minutes après, mes yeux appeſantis ſe fermèrent, un engourdiſſement total m'ôta juſqu'à la faculté de parler & de penſer, & je tombai dans le ſommeil léthargique le plus profond. Au bout d'une demi-heure, la vieille femme & le valet-de-chambre revinrent. Le Duc, les cheveux en déſordre, le viſage baigné de larmes, courut au-devant d'eux, & leur dit que je venois d'expirer; il les ramena dans ma chambre, afin, ajouta-t-il, d'acquérir la confirmation de ſon malheur, ou de me ſecourir ſi j'avois encore

quelques

quelques restes de vie. Il s'approcha de mon lit ; ayant eu le soin d'en fermer les rideaux, & de rendre ma chambre extrêmement obscure, il feignit de me donner tous les secours imaginables ; ensuite il parut se livrer au plus violent désespoir. Le Chapelain arriva, il lui ordonna de réciter les prières pour les morts : pendant ce temps, mes femmes réveillées & tous les domestiques accoururent ; le Duc étoit à genoux à mon chevet ; mes deux gardes contoient à toute la maison rassemblée tout ce qu'on avoit tenté pour essayer de me rappeler à la vie. Après ce récit, le Duc entr'ouvrit un instant mes rideaux, on me vit pâle & sans mouvement, & personne ne douta de ma mort. Le Duc fit retirer tout le monde dans la chambre prochaine, il resta dans la mienne, & garda avec lui le Chapelain, vieillard âgé de quatre-vingt ans ; il fit continuer les prières des morts jusqu'à minuit ; alors il envoya tous ses gens se reposer ; il déclara qu'il ne me feroit ensevelir que le lendemain au soir, & que ne pouvant s'arracher d'auprès de moi, il y passeroit le reste de la nuit ; il ferma toutes les portes de mon appartement ; il établit le Chapelain & mes deux gardes dans une anti-chambre séparée de ma

chambre par trois grandes pièces ; il leur dit qu'il ne me quitteroit qu'à ſept heures du matin, & qu'il vouloit reſter ſeul chez moi, afin, ajouta-t-il, de n'être diſtrait ni dans ſa douleur ni dans ſes prières. Toute la maiſon, excédée de fatigue & de veilles, profita avec empreſſement de la permiſſion d'aller ſe repoſer ; tout le monde dormoit profondément à quatre heures après minuit, lorſque, ſortant par degrés de ma léthargie, je me réveillai. En ouvrant les yeux, & reprenant l'uſage de mes ſens, j'apperçus le Duc debout à côté de mon lit ; ſa vûe me fit treſſaillir, quoique cependant je n'euſſe aucun ſouvenir de tout ce qui m'étoit arrivé ; enſuite, le regardant fixement, je me rappelai confuſément qu'il étoit irrité contre moi, j'éprouvai un mouvement de frayeur, je détournai la tête, & voulant me recueillir, afin de rappeler les idées du paſſé, mille images vagues & fantaſtiques s'offrirent à mon imagination, & je tombai dans une rêverie ſtupide qui fut ſuivie d'une eſpèce d'aſſoupiſſement ; alors le Duc me fit reſpirer une eau ſpiritueuſe, & avaler quelques gouttes d'une liqueur qui me ranima entièrement. Je me ſoulevai, je regardai autour de moi avec ſurpriſe ; mes idées ſe débrouillant peu-à-peu, je

me rappelai que j'avois cru prendre du poison, & je doutois presque de mon existence.... O quel miracle me rend à la vie, m'écriai-je enfin! Vous n'avez éprouvé qu'une vaine terreur, dit le Duc, calmez-vous, & bannissez ces craintes outrageantes. Je n'osai répondre, j'entr'ouvris mon rideau, je regardai dans la chambre, & voyant que j'étois seule avec le Duc, je fus d'autant plus effrayée, que j'avois repris toute ma connoissance. Pourquoi donc, lui demandai-je, me veillez-vous seul? Vous le saurez, répondit-il; levez-vous maintenant. A ces mots, il me présente une robe, il m'aide à la passer, & me soutenant dans ses bras, il me conduit ou plutôt me porte dans un fauteuil. Comme il me vit également foible & tremblante, il me fit prendre encore de la liqueur dont j'avois déjà bu; & après un moment de silence: Je ne vous cacherai rien à présent, me dit-il; la boisson que vous prîtes hier étoit un breuvage assoupissant.... = Et pourquoi? .... = Ecoutez-moi sans m'interrompre. Vous m'avez trahi, déshonoré; je vous offrois votre pardon, vous l'avez refusé; convaincue d'infidélité, vous nourrissez toujours au fond de l'âme une passion criminelle; ma colère & mes menaces n'ont pu

vous décider à me déclarer le nom de votre amant; vous avez cru peut-être que ma conſidération pour votre famille m'empêcheroit de vous arracher votre fille, & de vous priver de la liberté; vous penſiez ſans doute (car il n'eſt point de crime dont votre haine ne me juge capable), vous penſiez que le ſeul moyen que j'euſſe de me venger de vous étoit d'attenter en ſecret à votre vie, & cette *invincible averſion* que vous avez pour moi vous déterminoit facilement à mourir!... Mais ſachez enfin que vous vivrez, & que vous ſerez pour jamais ſouſtraite à vos parens, à vos amis, à vos domeſtiques, au monde entier!.... O Ciel! m'écriai-je; & croyez-vous, cruel, que je ne ſois redemandée ni par un pere tendre ni par la meilleure des meres? .... Ils recevront demain, reprit le Duc, la fauſſe nouvelle de votre mort.... = Grand Dieu!.... Et comment pourrez-vous? .... = J'ai déjà annoncé votre mort dans ce château; durant votre aſſoupiſſement, tous mes gens vous ont vue.... Hélas, interrompis-je en fondant en larmes, je n'exiſte donc plus que pour vous? .... Ah, je vois à préſent toute l'horreur de ma deſtinée! .... Vous ne ſavez pas tout encore, dit le Duc; apprenez que j'ai dans ce château de

vaſtes ſouterrains inconnus à tout le monde, le jour n'y pénétra jamais .... O Dieu, m'écriai-je, c'en eſt donc fait, je ſuis perdue ſans reſſource!.... Non, reprit le Duc, votre ſort eſt encore dans vos mains; je puis aller dans un moment réveiller mes gens, & déclarer que vous n'étiez qu'en léthargie; je n'ai point fait partir ma Lettre pour votre père, je puis encore vous faire reparoître & vous pardonner .... Je n'exige de vous qu'un mot, un ſeul mot .... Il me faut une victime, je vous l'ai dit.... Nommez-moi votre amant, & vous rentrez dans tous vos droits, & je vous rends au monde, à la vie!.... Que me propoſez-vous, interrompis-je? .... De livrer à votre reſſentiment un objet, je vous le répète, qui ne vous a point outragé .... Ah, je ſerois indigne de vivre ſi j'avois la lâcheté d'y conſentir! .... Penſez-y bien, dit le Duc, en me lançant un affreux regard; encore un refus, & je vous traîne dans la demeure ténébreuſe d'où rien ne pourra vous arracher. Il faut que demain votre père, votre mère ſe déſeſpèrent de votre perte, ou ſe réjouiſſent de votre convaleſcence; demain vous reverrez votre fille & le jour, ou vous ſerez à jamais privée de la lumière, & gémiſſante au fond d'un horrible cachot; demain

enfin l'on vous verra dans ce château, jouissant d'une santé parfaite, ou l'on fera vos funérailles.... Songez-y; ce moment passé, plus d'espoir de pardon; en vain votre repentir l'implorerait, je n'aurois plus la possibilité de vous l'accorder. A ce discours pressant & terrible, je me lève éperdue, je tourne avec effroi mes yeux du côté de la porte, & poussant un cri lamentable: Eh quoi, m'écriai-je, suis-je donc abandonnée de l'univers entier? .... Ma fille! je vivrois, & je ne la reverrois plus! ..... Mon père, ma mère, demain vous pleureriez ma mort! ..... Ma fille! .... Ah, laissez-moi voir ma fille encore une fois! ..... Dites un mot, répondit le Duc, & dans un quart d'heure votre fille sera dans vos bras.... A ces mots, je sentis mon cœur se déchirer, je gardai le silence un moment, je pensai que le Comte de Belmire étoit absent, qu'il ne devoit revenir que dans un an; que, pendant cet espace, il me seroit facile de le faire prévenir; que d'ailleurs, un aveu naïf feroit connoître mon innocence; mais tout-à-coup, songeant à la cruauté de mon persécuteur, je rejetai promptement cette légère tentation. Qui m'assuroit qu'un tel aveu put me rendre & ma

fille & ma liberté ? Ne devois-je pas croire au contraire que le Duc, certain de ma haine, ne renonceroit point à la vengeance qu'il avoit méditée, ou que du moins il se contenteroit d'en adoucir l'inhumaine rigueur ? Et, dans ce doute, pouvois-je être tentée de livrer à sa fureur l'objet que j'aimois : .... Toutes ces réflexions se présentèrent à mon esprit avec une extrême rapidité ; le Duc crut que je balançois, il me pressa de nouveau, en ajoutant : Le jour bientôt va paroître, il est temps de vous décider ; je vais réveiller mes gens, & leur annoncer que vous vivez, ou je vais vous conduire dans votre tombe. Parlez .... Voulez-vous me nommer l'auteur de vos maux & des miens ? A cette question, je levai les yeux au Ciel, & rassemblant toutes mes forces : Je ne le puis, répondis-je .... Que dites-vous, malheureuse ! .... interrompit le Duc. Non, repris-je, perdez cette espérance, je ne le nommerai jamais. Perfide, s'écria le Duc, ainsi donc tu préfères ton amant à ta fille, à la liberté, à la vie ! .... à l'univers. Tremble maintenant.... L'instant de la vengeance est arrivé enfin ! .... Comme il achevoit ces mots, il voulut me saisir par le bras ; pénétrée d'épouvante & d'horreur, je m'échappai, je

courus à l'autre bout de la chambre, & paſſant mes deux bras autour d'une des colonnes de mon lit, je m'y attachai fortement; en faiſant ce mouvement, ma coëffure de nuit ſe détacha, & mes cheveux tombèrent ſur mes épaules. Le Duc, qui venoit à moi, s'arrêta; il parut ſurpris, frappé, & me regarda un inſtant en ſilence; enſuite, m'arrachant de la colonne, il me porta vis-à-vis d'une glace: Infortunée, dit-il, contemple pour la dernière fois cette beauté que d'affreuſes ténèbres vont cacher pour toujours!.... Lève les yeux, regarde-toi.... Ne ſois pas plus barbare que je ne le ſuis moi-même.... Songe à ta jeuneſſe, à tes charmes, prends pitié de ton ſort.... Tu pourrois encore le changer!.... Alors je ne pus me défendre de jeter ſur la glace un regard craintif & languiſſant. Je fermai les yeux auſſi-tôt, & je ſentis quelques larmes s'échapper à travers mes paupières.... Eh bien, reprit le Duc, êtes-vous toujours inébranlable?.... Ah, répondis-je, ne m'avez-vous pas vainement offert de revoir ma fille!.... A peine eus-je prononcé ces paroles, que le Duc, tranſporté de rage, m'enleva dans ſes bras, & m'emporta hors de la chambre.... Je n'oppoſai nulle réſiſtance, l'excès de ma terreur

me rendoit immobile & muette ; après avoir traverſé deux ou trois pièces, il me fit deſcendre un petit eſcalier dérobé, & je me trouvai dans une grande cour, au bout de laquelle étoit une porte que le Duc ouvrit ; nous ſortîmes, & je vis que nous étions dans le jardin ; dans cet inſtant, le Duc s'appercevant que le jour paroiſſoit : Cette aurore, dit-il, eſt la dernière que tes yeux verront jamais! .... Je me jetai à genoux, & levant la tête vers le Ciel : O Dieu, m'écriai-je, Dieu qui connoiſſez mon innocence, ſouffrirez-vous que je ſois enterrée vivante, & privée pour jamais de la clarté des Cieux ? .... Comme je diſois ces mots, le Duc m'entraina vers un rocher à vingt pas de nous, & poſant une clef derrière une énorme pierre, tout-à-coup une eſpèce de trape s'abbatit .... Je frémis .... Le Duc s'arrêta : Ce moment vous reſte encore, me dit-il, voici votre tombe, elle n'eſt qu'entr'ouverte .... Repentez-vous enfin, montrez-moi vos remords par un aveu ſincère, & je ſuis prêt à vous pardonner. Vous croyez peut-être, continua-t-il, qu'à l'inſtant de conſommer ma juſte vengeance, j'en crains les ſuites pour moi-même, mais je la médite depuis long-temps ; tout eſt prévu, & rien ne peut m'ar-

rêter : alors il entra dans l'affreux détail de toutes les précautions qu'il avoit prises ; il m'apprit qu'il avoit fait faire une figure de cire pâle & livide qu'il placeroit dans mon lit, & que, sous le prétexte de vouloir remplir un acte de piété, il l'ensveliroit, avec l'aide de la vieille femme dont j'ai déjà parlé, sans être obligé de mettre cette femme dans sa confidence, qui ne seroit que spectatrice & témoin de cette action. Enfin, ajouta-t-il, acceptez-vous le pardon que je daigne vous offrir encore pour la dernière fois? Parlez, sacrifiez votre amant à mon ressentiment, apprenez-moi son nom, ou renoncez pour jamais à la liberté, au monde, à la lumière. A ces mots, je tendis les bras vers le soleil naissant, comme pour lui dire un éternel adieu ; le Ciel, chargé de nuages brillants & majestueux, offroit l'aspect le plus imposant ; cette contemplation éleva mon âme, & me rendit tout mon courage ; je jetai avec mépris mes regards sur la terre, & me tournant vers le Duc : Prenez votre victime, lui dis-je d'un ton ferme ... Au même instant, il m'entraîne, mon cœur palpite avec violence, je tourne la tête pour voir encore une fois le jour que j'abandonne pour jamais ; nous descendons dans une

obſcure caverne, mes jambes tremblantes ne peuvent me ſoutenir ; agitée par d'affreuſes convulſions, je me débats dans les bras de mon cruel perſécuteur, & je tombe à ſes pieds ſans mouvement & ſans connoiſſance. J'ignore combien de temps je reſtai dans cet état. Hélas, je ne devois revenir à la vie que pour abhorrer une ſi funeſte exiſtence! Comment dépeindre l'horreur dont je fus ſaiſie, lorſqu'en ouvrant les yeux, je me trouvai ſeule dans ces vaſtes ſouterrains, environnée d'épaiſſes ténèbres, & couchée ſur des nattes de paille !..... Je pouſſe un cri plaintif, & du fond de la caverne, l'écho, en le répétant, me fait treſſaillir & redouble encore l'épouvante & la terreur qui m'oppreſſent! O Dieu, m'écriai-je, voilà donc déſormais la ſeule voix qui me répondra, le ſeul ſon que j'entendrai !..... Cette idée me fit répandre un déluge de larmes..... Dans ce moment, j'entendis ouvrir la porte de ma priſon, & le Duc parut, une lanterne à la main ; il poſa à côté de moi une cruche remplie d'eau & un pain : Voici, dit-il, quelle ſera déſormais votre nourriture, vous la trouverez chaque jour dans le tour que vous voyez vis-à-vis de vous ; je vous l'apporterai moi-même, je la mettrai dans ce tour,

& je ne rentrerai plus dans cet affreux cachot[1]. A ces mots, je regardai autour de moi, je vis une caverne immense dont l'œil ne pouvoit embrasser toute l'étendue ; la partie que j'occupois étoit tapissée de grosses nattes de paille, afin de préserver du froid & de l'humidité, car la barbarie qui me précipita dans cette horrible demeure avoit pris aussi toutes les précautions qui pouvoient m'y conserver la vie !.... Après avoir considéré, en frémissant, tout ce qui m'entouroit, je me retournai vers mon cruel geolier ; & faisant éclater enfin une haine si long-temps cachée & si fondée, dans ce moment j'osai lui reprocher l'excès de sa barbarie, & lui peindre toute l'horreur & tout le mépris qu'il m'inspiroit ; il m'écouta quelque temps avec une fureur concentrée ; ensuite, ne pouvant plus se contenir, il se livra à l'emportement le plus terrible, & tout-à-coup il me quitta brusquement. Depuis ce jour, il n'entra plus dans ma prison ; lorsqu'il venoit m'apporter ma nourriture, il frappoit au tour jusqu'à ce que j'eusse répondu,

1 La malheureuse Ducheſſe de C*** reçut auſſi, dans la ſuite, aſſez régulièrement, par ce même tour, du linge & quelques vêtemens, lorſqu'elle en avoit un indiſpenſable beſoin.

& il s'en alloit ſans proférer une ſeule parole. Je me repentis bientôt d'avoir, par mes reproches, augmenté encore, s'il étoit poſſible, ſa haine & ſon reſſentiment : je me reſſouvins qu'il étoit le père de ma fille, que cette enfant ſi chère étoit entre ſes mains ; d'ailleurs, malgré l'horreur de ma ſituation, l'eſpérance n'étoit point encore abſolument anéantie dans mon cœur ; plus j'y réfléchiſſois, moins il me ſembloit vraiſemblable qu'il eût en effet le projet de me retenir à jamais dans cette affreuſe captivité ; je me flattois même qu'il n'avoit annoncé ma prétendue mort ni dans ſa maiſon ni à ma famille, qu'il avoit trouvé quelqu'autre moyen de me ſouſtraire à leurs recherches, & qu'il s'étoit réſervé la poſſibilité de me faire reparoître quand il le voudroit. Comment pouvois-je imaginer enfin qu'il eût pu s'impoſer à lui-même la pénible néceſſité de m'apporter tous les deux jours les choſes néceſſaires à la vie, & par conſéquent qu'il ſe fût réduit au triſte eſclavage de ne pas s'abſenter de ſon château plus de deux ou trois jours, puiſqu'il étoit mon ſeul geolier, & qu'il n'avoit mis perſonne dans ſa confidence ? .... Hélas, je ne croyois pas que la haine, pour ſe ſatisfaire, fût capable de s'impoſer

des chaînes que l'amour le plus passionné porteroit à regret! .... D'après mes réflexions, je parvins à me persuader qu'il mettroit un terme à sa vengeance; & remplie de cette idée, toutes les fois qu'il frappoit au tour, je lui parlois; & quoiqu'il ne me répondît point; j'implorois sa compassion, & je l'assurois de mon innocence. Comme j'étois absolument privée de la lumière, je ne puis dire combien de mois, combien de temps je conservai l'espérance, mais enfin je la perdis; alors la raison m'abandonnant entièrement, j'accusai la Providence, je murmurai contre ses décrets éternels; mon âme abattue, flétrie par la douleur, perdit sa force & ses principes, & je tombai dans le plus sombre & le plus funeste désespoir. J'osai croire que l'excès de mon malheur me donnoit le droit de disposer de ma vie, comme si l'on pouvoit rompre un lien sacré, parce qu'il cesse d'être agréable!.... Décidée à mourir, je fus près de deux jours sans prendre de nourriture & sans l'aller chercher au tour; en vain le Duc frappoit & m'appeloit, je m'obstinois à ne lui pas répondre; enfin, il entra dans ma prison: quand il parut, sa lanterne à la main, malgré l'horreur que m'inspiroit sa présence, je sentis un mou-

vement de joie en revoyant de la lumière, mais je ne lui parlai point; il m'offrit d'adoucir ma captivité, de me donner de la lumière, des Livres, une meilleure nourriture, si je voulois enfin lui dire ce nom si souvent demandé. A cette proposition, je le regardai fixément avec le plus profond mépris: Maintenant, lui dis-je, que vous avez rompu tous les liens funestes qui nous uniſſoient, mon cœur est libre, il se livre sans remords aux sentimens qu'il a jadis vainement combattus.... Cet objet, dont vous ne me demandez le nom que pour l'immoler à votre ressentiment, je l'aime plus que jamais, mon dernier soupir sera pour lui.... Jugez à-présent si je vous le dénoncerai! .... Ainsi donc, reprit le Duc, tout sentiment de religion est éteint dans votre âme? .... Vous nourrissez au fond du cœur une flamme adultère, & vous renoncez à la vie?.... Barbare, interrompis-je, suis-je encore votre femme? Osez-vous le dire, vous qui m'avez précipitée dans cet abîme, vous qui portez mon deuil? .... Il est vrai, je n'ai plus le courage de supporter la vie, mais ce Dieu qui nous entend & qui nous juge ne punira que vous du désespoir où vous me réduisez.... Dans l'état où je suis, si je commets un crime, vous seul en

ſerez reſponſable.... Nul être vivant ne peut entendre mes plaintes & mes cris!.... Mais quel antre profond, quelles épaiſſes voûtes peuvent dérober à l'Eternel les gémiſſemens du foible injuſtement opprimé?.... Tremblez, il nous voit, il m'excuſe, il eſt prêt à me pardonner!.... & ſon bras vengeur eſt levé ſur vous.... A ces mots, le Duc frémit & me regarda d'un air égaré, je jouis un moment du plaiſir d'avoir rempli d'épouvante & de remords ſon âme auſſi foible que féroce. Pâle, interdit, troublé, les yeux baiſſés, il garda quelques inſtans un farouche ſilence; enfin, prenant la parole: N'imputez, dit-il, qu'à vous-même les maux dont vous gémiſſez;... vous étiez criminelle, j'en ai les preuves certaines, vous n'avez pu les déſavouer, & cependant je ne vous ai puni qu'après vous avoir cent fois offert votre grâce; je vous propoſe encore d'adoucir votre châtiment, & vous me refuſez! Oui, ſi vous l'euſſiez voulu, malgré votre infidélité, malgré votre haine pour moi, vous ſeriez encore dans mon palais, vous y verriez votre fille!..., O ma fille, interrompis-je, hélas! vit-elle encore? Qu'eſt-elle devenue?.... = Elle eſt avec votre mère. = Elle n'eſt plus dans vos mains, eſt-il bien

vrai?

vrai ? .... Alors le Duc, voyant que cette idée me ranimoit, tira de ſa poche une Lettre de ma mère, & me permit de la lire. Cette Lettre, que j'arroſai de larmes, étoit conçue dans ces termes :

« Ma petite-fille eſt arrivée hier au ſoir ....
» Oh, comment vous dépeindre tous les ſentimens
» qui ont déchiré mon cœur en l'embraſſant ! ....
» Vous me la donnez ; elle eſt à moi, je ſens
» que déjà je l'aime avec excès, elle pourra
» m'attacher à la vie, mais non me conſoler !....
» Hélas ! maintenant puis-je, ſans éprouver d'af-
» freuſes inquiétudes, jouir du bonheur d'être
» mère encore ? Après la perte que j'ai faite, eſt-il
» ſur la terre un bien ſur lequel j'oſe compter ? ....
» J'irai vous voir & vous mener votre fille l'été
» prochain, nous paſſerons deux mois avec vous ;
» puiſque vous ne pouvez vous arracher du triſte
» ſéjour que votre douleur vous rend ſi cher,
» j'aurai le courage d'aller vous y chercher ....
» Je verrai ce ſuperbe monument que votre amour
» élève à la mémoire d'un objet ſi digne de nos
» regrets ! .... Peut-être trouverai-je auprès de
» vous le terme de mes peines ! .... Eh quoi donc,
» ſeroit-il poſſible qu'une mère, ſans mourir, pût
» embraſſer le tombeau de ſa fille ? .... Cependant

» je veux vivre; la religion me l'ordonne, la
» nature même m'en impose la loi; je vivrai pour
» l'enfant que vous daignez me confier. Ah,
» comment reconnoîtrai-je jamais un tel bienfait,
» un tel sacrifice! A quel point vous devez la
» chérir cette enfant! Hélas, elle a tous les traits
» de sa mère, elle en a tous les charmes; c'est
» me rendre ma fille dans son enfance!... O trop
» flatteuse illusion!... Malheureuse mère, tu n'as
» plus de fille, & l'excès de ta douleur ne peut
» te délivrer de la vie!...»

A peine eus-je achevé cette lettre, que me jetant à genoux: Dieu, m'écriai-je, ma fille est dans les bras de ma mère! Cette tendre mère consent à vivre pour ma fille! O Dieu, je te bénis, tu n'as frappé que moi!... Eh bien, je me soumets enfin à mon sort, pardonne-moi des murmures insensés, rends heureux tout ce que j'aime, & prolonge à ton gré ma pénible existence. En achevant ces mots, je retombai sur ma paille, car j'étois si foible, que je ne pouvois me soutenir; le Duc saisit cet instant pour m'offrir quelques alimens que je pris au moment même, ensuite il me quitta; &, depuis cette époque, je ne l'ai jamais revu. Cependant, fidèle au vœu que

j'avois formé, je pris soin de ma vie ; l'idée que mes prières & ma résignation attireroient sur ma mère & sur ma fille toutes les bénédictions du Ciel, cette idée consolante eut le pouvoir de ranimer & de soutenir mon courage : le souvenir de mes fautes devint ma peine la plus réelle : Hélas, disois-je, tous mes malheurs sont mon ouvrage ; j'ai manqué de confiance en ma mère ; en cessant de la consulter, je me suis égarée : fille ingrate & coupable ! le Ciel, pour me punir, aveugla mes parens dans leur choix ; l'époux qu'ils me donnèrent ne pouvoit faire mon bonheur ; cependant, sans de nouvelles fautes, les sentimens de la nature auroient pu me rendre heureuse ; mais loin de chercher à triompher d'une passion criminelle, je la nourrissois en secret, & j'osai même, dans les Lettres imprudentes qui m'ont perdue, en parler, en peindre toute la violence, & me plaindre en même temps de l'époux que j'outrageois ! . . . . Ces réflexions me faisoient répandre des torrens de larmes, cependant je trouvois une sorte de douceur à pleurer sur mes fautes, j'aimois à les sentir aussi vivement : sentir, c'est les expier. Le remords d'un crime doit flétrir l'âme, mais le repentir d'une faiblesse involon-

taire n'a rien de déchirant ni d'amer; ce ſentiment vertueux nous conſole de nos fautes, & nous raccommode avec nous-mêmes. Dénuée de tout, ſéparée de l'univers, mon cœur fait pour aimer ſe livra bientôt tout entier à la paſſion ſublime qui pouvoit ſeule me rendre la vie ſupportable; la religion me fit connoître & goûter toutes les conſolations inépuiſables qu'elle peut offrir; inſenſiblement elle bannit de mon âme cet amour infortuné, le plus grand de mes maux; elle ſut enfin me donner tout ce que la ſageſſe humaine & la ſeule philoſophie ne pourroient procurer, le courage de ſupporter, ſans déſeſpoir & ſans murmures, neuf ans de captivité dans un cachot impénétrable au jour! .... J'avouerai cependant que j'éprouvai, dans les deux ou trois premières années, des peines dont le ſeul ſouvenir me fait frémir encore. Le temps où je ſuppoſai (d'après le calcul que j'en avois pu faire) que ma mère & ma fille devoient être arrivées dans ce même château où j'étois priſonnière, ce temps s'écoula pour moi d'une manière bien douloureuſe, & forme l'époque la plus cruelle de ma captivité. Mon cœur ſe déchiroit en penſant que ma mère & ma fille étoient ſi près de moi, ſans qu'il me fût poſ-

ſible de conſerver l'eſpoir de les revoir jamais! .... O ma mère, m'écriois-je, vous gémiſſez de ma mort, & j'exiſte!... Et quelle main, Grand Dieu, choiſiſſez-vous pour eſſuyer vos larmes! c'eſt dans le ſein de mon perſécuteur, de mon bourreau, que vous les répandez!..... Ah, ce n'eſt point où l'on vous conduit qu'eſt ma tombe! Hélas, vous la foulerez aux pieds ſans la connoître, vous verrez d'un œil ſec ces rochers qui la cachent!..... Peut-être, dans le ſilence de la nuit, ne pouvant goûter les charmes du ſommeil, viendrez-vous errer autour de ma caverne! Peut-être, en cet inſtant même, êtes-vous aſſiſe près de cette trappe affreuſe qui ne s'ouvrira plus pour moi! .... Ah, s'il eſt vrai, ſans doute vous penſez à votre malheureuſe fille, vous la pleurez, & vous ne pouvez entendre ſes cris & ſa voix qui vous appelle!.... Ces idées déchirantes m'arrachoient l'âme, & ſouvent troubloient ma raiſon: à ces cruels accès de douleur, ſuccédoit une eſpèce d'anéantiſſement ſtupide, plus affreux peut-être que le déſeſpoir même; mais à meſure que la piété ſe fortifia dans mon cœur, ces violens tranſports s'affoiblirent, je trouvai dans la prière des conſolations inexprimables; toutes les meditations,

qui communément attristent les hommes, étoient pour moi les plus agréables sujets de rêverie. Avec quel plaisir je réfléchissois à la brièveté de la vie! avec quelle sérénité j'envisageois la mort!.... L'être le plus heureux, me disois-je, est-il jamais pleinement satisfait de ce bonheur foible & fragile qu'on peut goûter sur la terre? Il est moins occupé des biens qu'il possède que de ceux qu'il attend; au sein de sa félicité trompeuse, son imagination se plaît à s'égarer dans l'avenir. Mais qu'importe que sa destinée soit fortunée ou malheureuse! Qu'importe que ses espérances soient satisfaites ou trompées? Ne formera-t-il pas toujours de nouveaux desirs? Sait-il jouir du présent, sait-il s'en contenter!.... Pourquoi donc regretterois-je avec tant d'amertume tous les biens dont je suis privée, puisqu'enfin ils ne peuvent procurer le bonheur?... Je dois, il est vrai, passer ma vie dans ces affreuses ténèbres; l'avenir n'offre à mon imagination glacée qu'une longue & triste nuit!.... Eh bien, ne songeons qu'au réveil!.... Oublions cette vie périssable, ne voyons que l'éternité!.... Mépriſons cette douleur d'un moment à laquelle doit succéder une immortelle félicité!.... Portons tous nos desirs, toutes nos espérances vers le seul objet

digne de fixer & de remplir le cœur humain! C'est ainsi que, par de salutaires réflexions, je m'élevois au-dessus de mon sort, & que je parvins enfin à m'y résigner entièrement. Rendue à la raison, à moi-même, non-seulement mes peines s'adoucirent, mais je m'accoutumai aux ténèbres, à ma captivité; je me formai des occupations. Ma prison étoit spacieuse; je me promenois une grande partie de la journée (ou de la nuit); je faisois des vers que je récitois tout haut; j'avois une belle voix; je savois parfaitement la musique; je composois des espèces d'hymnes, & un de mes grands plaisirs étoit de les chanter & d'écouter l'écho qui me répondoit. Mon sommeil devint paisible, des songes agréables me représentoient mon père, ma mère, ma fille; je voyois ces objets si chers toujours satisfaits & heureux. Quelquefois je me trouvois transportée dans de brillans palais, ou dans de charmans jardins; je revoyois les Cieux, des arbres, des fleurs; enfin, ces douces illusions me rendoient tous les biens que j'avois perdus. Je me réveillois en soupirant, il est vrai, mais je m'endormois avec plaisir; même éveillée, la joie cessa d'être étrangère à mon cœur, mon imagination s'exalta: tous les yeux de l'Être

ſuprême, j'oſois me flatter que ma patience & ma réſignation n'offroient point à ſes regards un ſpectacle indigne de lui. Témoin de toutes mes actions, il m'entendoit, il parloit à mon cœur, il le ranimoit, l'élevoit juſqu'à lui, & je ne me trouvois plus ſeule dans ma caverne. Après la privation des objets que j'aimois, la ſeule choſe que je regrettaſſe encore malgré moi, c'étoit la lumière & la vûe du Ciel: je ne comprenois plus comment on pouvoit ſe livrer au déſeſpoir dans le plus triſte eſclavage, ſi l'on jouiſſoit d'une fenêtre donnant ſur la campagne. Enfin, je m'accoutumai tellement à ma ſituation, que, loin de deſirer la mort, je connus plus d'une fois que je la craignois encore:... ſouvent je manquai de nourriture: le Duc m'en apportoit quelquefois pour trois ou quatre jours; je comprenois alors qu'il alloit faire un petit voyage; &, quand ma proviſion approchoit de ſa fin, j'éprouvois de l'inquiétude; la mort de mon tyran entraînoit la mienne, & cette cruelle idée me forçoit à former des vœux pour ſa ſanté. Il eſt vrai que je n'avois plus d'averſion pour lui, la religion m'avoit fait aiſément renoncer à la haine; ce foible effort pouvoit-il me coûter! n'avois-je pas déjà triomphé de l'amour!...

Je plaignois mon perſécuteur, je me repréſentois l'état horrible de ſon âme, ſes fureurs, ſes craintes, ſes remords, & je ne me trouvois que trop vengée. Dans les premiers temps de ma captivité, je ne l'entendois jamais arriver ſans être au moment de m'évanouir de terreur; peu-à-peu ces mouvemens violens s'affoiblirent; il m'inſpiroit toujours une ſorte d'émotion mêlée de quelque effroi, cependant je deſirois qu'il vînt, non-ſeulement pour l'intérêt de ma vie, mais auſſi parce qu'il interrompoit le ſilence effrayant & profond de ma ſolitude; il me faiſoit entendre du mouvement, du bruit; enfin, il me procuroit une eſpèce de diſtraction qui ne me fut jamais agréable, mais qui me devint néceſſaire. Je ne puis exprimer combien étoit vif en moi ce deſir ſingulier d'entendre quelque bruit: quand le tonnerre étoit exceſſif, je l'entendois; il m'eſt impoſſible de rendre ce que j'éprouvois alors; il me ſembloit que j'étois moins ſeule; j'écoutois ce bruit majeſtueux avec autant de raviſſement que d'attention; & lorſqu'il ceſſoit entièrement, je tombois dans l'abattement & dans la triſteſſe la plus profonde. Telle fut à-peu-près ma ſituation pendant ſix ou ſept ans; durant cet eſpace, je ne

fus véritablement affectée que du chagrin d'ignorer absolument tout ce qui étoit relatif à la destinée de ma mère & de ma fille. En vain, à travers mon tour, je questionnois le Duc à cet égard; je n'en pus obtenir un seul mot de réponse, car, depuis sa dernière apparition dans mon souterrain, il ne me parla jamais. J'avois besoin de tout mon courage pour supporter cette cruelle incertitude sur un point aussi intéressant; souvent, quand j'invoquois le Ciel pour ma fille, pour ma mère, tout-à-coup mon cœur se serroit, mes larmes couloient: Hélas, m'écriois-je, existent-elles encore? Je fais des vœux pour leur bonheur, & peut-être ai-je le malheur affreux de leur survivre!... Dans d'autres momens, l'espérance dans mon cœur étoit si forte à cet égard, que je n'éprouvois même pas la plus légère inquiétude; & dans cette heureuse disposition d'esprit, je me flattois encore qu'il n'étoit pas impossible qu'un événement extraordinaire pût m'arracher de ma prison; cette idée s'imprima tellement dans ma tête, surtout la dernière année de ma captivité, que je promis à Dieu, si jamais je recouvrois ma liberté, de lui consacrer ma vie dans une solitude éloignée de Rome, & de m'y fixer jusqu'à la fin de mes jours,

aussi-tôt que ma fille n'auroit plus besoin de mes soins. Cependant je touchois à l'époque la plus intéressante de ma vie, j'approchois du moment de ma délivrance, & bientôt la bonté divine alloit me dédommager amplement de neuf ans de souffrance & de douleur. Depuis quelque temps, je jugeois que le Duc habitoit constamment son château, parce qu'il m'apportoit régulièrement ma nourriture ; mais un jour me trouvant au moment d'en manquer, je l'attendois avec impatience, il ne vint point, & j'achevai entièrement ma foible provision. Je m'endormis assez paisiblement ; le lendemain j'attendis en vain les secours que chaque instant me rendoit plus nécessaires ; il fallut m'en passer ; l'inquiétude, autant que la soif & la faim, me priva du sommeil, & je restai dans cette situation encore près d'un jour : alors, absolument épuisée, je crus toucher enfin au terme de ma vie ; j'envisageai la mort avec tranquillité ; cependant le souvenir de tout ce qui m'étoit cher vint me troubler & m'attendrir... Fille & mère infortunée, m'écriois-je, dans quel funeste abandon s'écoulent mes derniers momens !... Chers auteurs de mes jours, il faut donc mourir sans recevoir vos bénédictions !...

TAYLORIAN
OXFORD

O, ma fille, je ne puis te donner la mienne, je ne jouirai pas de la douceur d'expirer dans tes bras!.... Ma fille, tu ne peux même me regretter!.... Dans cet inſtant où ta malheureuſe mère eſt prête à rendre ſon dernier ſoupir, tu te livres ſans doute aux amuſemens, aux plaiſirs faits pour ton âge!.... Affreuſe penſée!.... Je meurs, & tout ce que j'aime eſt depuis long-temps conſolé de ma mort! .... Mais que dis-je, inſenſée, je me plains, je murmure lorſque tous mes maux vont finir! .... Grand Dieu, pardonne-moi cette criminelle foibleſſe! .... Mon cœur l'abjure & la déſavoue. O mon Juge & mon Père, daigne enfin m'appeler à toi!.... Pleine d'eſpoir & de confiance, sûre de jouir d'un bonheur immortel, j'attends la mort avec ſécurité, je l'invoquerois même ſi tu ne me défendois de la deſirer! .... En achevant ces mots, je retombai preſque expirante ſur la paille qui me ſervoit de lit;... je ſentois au fond de mon âme un calme, une tranquillité dont jamais, juſqu'à cet inſtant, je n'avois goûté les charmes; il me ſembloit qu'un baume ſalutaire guériſſoit ſubitement toutes les bleſſures de mon cœur. L'excès de ma foibleſſe confondant bientôt mes idées, je tombai doucement dans une

rêverie vague & délicieuſe, une eſpèce de ſommeil durant lequel les images les plus raviſſantes s'offrirent ſucceſſivement à mon imagination: je croyois voir autour de mon lit des Anges brillans de lumière, des figures céleſtes; j'entendois de loin des voix harmonieuſes, des concerts divins; je voyois le Ciel entr'ouvert, & l'Éternel, ſur un Trône éclatant, m'appelant & me tendant les bras.... Il veilloit en effet ſur moi, ſa main paternelle alloit briſer ma chaîne.... Tout-à-coup je me réveille en treſſaillant, je crois avoir entendu frapper au tour, j'écoute.... On frappe encore.... Mon cœur palpite.... Mais, ô ſurpriſe, ô tranſport inoui, tranſport impoſſible à dépeindre!.... J'entends une voix, & cette voix n'eſt plus celle de mon tyran, c'eſt une voix nouvelle!.... Elle me parut celle d'un Ange deſcendu du Ciel pour me délivrer!.... Hors de moi, éperdue, je joignis les mains, avec le mouvement le plus paſſionné de la plus vive reconnoiſſance: O Dieu, m'écriai-je, c'eſt un libérateur que tu m'envoies!.... Ah, j'acceptois avec joie la mort, & tu me rends la vie!.... La vie eſt un de tes bienfaits, il m'eſt permis de la chérir!.... En diſant ces paroles, je veux me lever, m'approcher du tour, je ne puis,

la force m'abandonne, & je retombe sur mon lit. Dans ce moment, ma porte s'ouvre & j'apperçois de la lumière; on entre, je me soulève, je veux regarder, je ne distingue rien; mes yeux, depuis si long-temps privés du jour, ne peuvent soutenir la foible clarté d'une lampe, & se ferment malgré moi.... Cependant on approche.... O, qui êtes-vous, m'écriai-je d'une voix entrecoupée! A ces mots, je r'ouvre avec peine mes yeux éblouis encore, je vois un homme à genoux devant moi; il passe son bras sous ma tête, il la soutient, & me présente des alimens: alors, consumée d'une faim dévorante, je n'ai plus qu'une idée, celle de satisfaire ce besoin impérieux; toutes mes autres pensées sont pour ainsi dire suspendues.... & je me jette avec avidité sur la nourriture qui m'est offerte. Enfin, sentant ma force renaître, je me tourne tout-à-coup vers mon libérateur; son visage étoit dans l'ombre, je ne pus distinguer ses traits: O, parlez-moi, lui dis-je, êtes-vous le complice de mon persécuteur, ou venez-vous pour me délivrer?... O Ciel, interrompit l'inconnu, quelle voix!... Où suis-je, ô Dieu!... En achevant ces paroles, il se lève brusquement; & prenant la lumière, il revient à moi, il me regarde avec une attention

mêlée d'attendriſſement & d'horreur, je fixe un inſtant mes yeux ſur ſon viſage éclairé par la lampe ; ſes cheveux paroiſſoient hériſſés ſur ſa tête, il étoit pâle & tremblant .... mais je ne puis le méconnoître ... Je veux parler, mes pleurs me coupent la parole, je ne puis prononcer que le nom du *Comte de Belmire* .... C'étoit lui-même en effet .... Il tombe à mes pieds, il les arroſe de larmes, il me regarde encore .... Il bégaye des mots entrecoupés .... Il accuſe & bénit le Ciel .... L'excès de ſa compaſſion donne à ſa joie l'apparence de la fureur & du déſeſpoir .... Nous parlons tous les deux à la fois, ſans nous entendre, ſans nous répondre .... La caverne retentit de nos cris.... Enfin, le Comte ſe relevant impétueuſement : O le plus barbare des hommes, s'écria-t-il, monſtre exécrable, eſt-il un ſupplice aſſez affreux pour te punir de ton forfait? & vous, continua-t-il, en m'aidant à me relever, vous, victime infortunée des fureurs d'un tygre impitoyable, venez, vous êtes libre .... A ces mots, mon premier mouvement fut de m'élancer vers la porte ; mais m'arrêtant auſſi-tôt .... Ah, dis-je au Comte, vous êtes mon libérateur, je vous dois la vie, la liberté! .... Mais ces biens que vous me rendez ...

peuvent-ils encore faire mon bonheur ? .... Hélas, je n'oſe vous interroger .... Ma mère .... mon père ? .... = Ils vivent .... = Ciel ! .... Et ma fille ? .... = Elle eſt à Rome, elle ſera bientôt dans vos bras. O Dieu, m'écriai-je en me proſternant, quelle reconnoiſſance pourra jamais m'acquitter envers toi ! ce moment ſeul m'a déjà payée de toutes mes ſouffrances ! .... O vous, mon généreux protecteur, pourſuivis-je en m'adreſſant au Comte, maintenant, pour votre récompenſe, apprenez que je ſuis innocente ; mais avant de vous inſtruire des triſtes détails de mon hiſtoire, ſouffrez que je vous faſſe une queſtion : .... Sans doute le Duc eſt malade ? .... = Attaqué d'une maladie mortelle, il eſt ſur le bord de la tombe, & ne peut vivre plus de deux jours ... Venez, ſortez de cet horrible cachot ... Que le barbare, avant d'expirer, apprenne que la liberté vous eſt rendue ... Non, interrompis-je, c'eſt mon père, ma mère, qui doivent m'arracher de ma priſon ; ce n'eſt que guidée par eux que j'en puis ſortir : alors je conjurai le Comte d'envoyer un courier à mon père au moment même, il me le promit ; & me donnant un crayon & du papier, j'écrivis ſur le champ un billet qui contenoit ces mots :

» O

« O mon père, ma mère, j'existe, je suis inno-
» cente! .... Venez, par votre présence, me rendre
» véritablement à la vie; .... venez me tirer d'un
» affreux souterrain, & me faire oublier tous les
» maux que j'ai soufferts. »

Ce billet étoit à peine lisible, je fus près d'un quart d'heure à l'écrire, car je ne savois plus former une lettre, & j'avois totalement oublié l'orthographe. Le Comte, voyant que j'étois irrévocablement décidée à rester dans ma prison jusqu'à l'arrivée de ma mère, me remit les clefs de toutes les portes, & me quitta avec un regret inexprimable, après m'avoir donné sa parole de dissimuler avec le Duc s'il vivoit encore, & de revenir le lendemain, aussi-tôt que la nuit seroit tombée. Quand je me retrouvai seule, je me sentis saisie d'une terreur presque aussi forte que celle que j'éprouvois jadis dans les commencements de ma captivité. Cependant j'avois de la lumière, le Comte m'avoit laissé une lampe & une lanterne sourde; je lui avois demandé encore une montre, afin de pouvoir compter toutes les heures, car je n'espérois pas qu'il me fût possible de m'endormir un instant. Immobile à la place où le Comte de Belmire m'avoit laissée, je respirois à peine, je

n'osois lever les yeux, & cependant je ne pouvois m'empêcher de jeter à la dérobée quelques regards autour de moi. La lumière, loin de me rassurer, ajoutoit à ma frayeur, parce qu'elle me faisoit distinguer ma triste & lugubre habitation; enfin, ne pouvant supporter cet état, je me levai, je pris ma lumière, j'ouvris ma première porte, je sortis & j'entrai dans une espèce de long corridor & l'endroit du souterrain où le tour étoit placé. Je sentis déjà un grand soulagement, en me voyant dans un lieu nouveau, & qui me rapprochoit de la dernière porte de ma prison; je précipitai mes pas jusqu'au bout du corridor, j'ouvris encore sa porte d'entrée : alors je me trouvai au bas de l'escalier du souterrain, & n'étant plus enfermée que par la double porte qui donnoit sur le jardin, je fermai celle du corridor, comme pour me séparer de mon affreuse caverne; ensuite, montant rapidement l'escalier, je m'assis sur la dernière marche, & je commençai enfin à respirer. Il semble qu'après un événement aussi heureux qu'inattendu, j'aurois dû ressentir la joie la plus vive & la plus pure; mais j'avois souffert trop long-temps, j'avois été trop malheureuse, pour que mon cœur osât se livrer aux charmes

ſéduiſans des plus douces eſpérances. Je penſois, il eſt vrai, avec tranſport, que tout ce que j'aimois exiſtoit; cependant quand je réfléchiſſois au bonheur inexprimable que je goûterois en me retrouvant dans les bras de ma mère, en embraſſant & mon père & ma fille, je ne pouvois me flatter qu'une félicité ſemblable dût jamais être mon partage! Mille idées funeſtes venoient troubler & noircir mon imagination, & dans cet état d'abattement & de mélancolie, je prenois pour des preſſentimens toutes les craintes les plus chimériques. Cette époque intéreſſante de ma vie, le jour où le Comte de Belmire entra dans ma priſon, fut le 3 de Juin 17**; il me quitta à minuit, & juſqu'à ſix heures du matin je fus dans la ſituation que je viens de décrire, quand tout-à-coup je crus entendre un léger bruit, j'appuyai l'oreille la plus attentive ſur la porte de ma priſon, & malgré ſon épaiſſeur & celle du rocher qui la couvroit, j'entendis aſſez diſtinctement le ramage des oiſeaux éveillés par le jour naiſſant; le mouvement de joie que j'éprouvai dans cet inſtant ne peut ni ſe peindre ni ſe concevoir; toute ma mélancolie s'évanouit, mon cœur ſe r'ouvrit à l'eſpérance, au bonheur; les plus douces larmes cou-

loient de mes yeux, quoique j'eusse cependant une extrême confusion d'idées, & que je ne fusse pas en état de réfléchir au changement inespéré de ma situation, car j'étois uniquement occupée du desir d'entendre ce qui se passoit dans le jardin; l'oreille collée sur ma porte, retenant ma respiration, j'écoutois avec une attention dont nulle autre pensée ne pouvoit me distraire; j'entendis des chiens aboyer, des hommes marcher, & même parler confusément, & tous ces différens bruits me causoient un plaisir inexprimable. Cependant, vers la fin du jour, je desirai vivement la nuit, afin de revoir le Comte de Belmire, & de le questionner sur mille choses dont je brûlois d'être instruite, & qui se présentoient successivement à ma mémoire à mesure que mes idées se débrouilloient : par exemple, je souhaitois apprendre combien de temps j'avois passé dans ma prison; avant d'avoir vu le Comte, je croyois avoir près de cinquante ans; l'air de jeunesse du Comte de Belmire me prouvoit que la douleur & l'ennui savent mal mesurer le temps, mais je ne pouvois savoir encore, à quatre ou cinq ans près, quel étoit mon âge. Le Comte vint à minuit précis; je connus aisément, par l'excès de sa

pâleur, par ſon trouble & ſon attendriſſement, combien il étoit profondément affecté de l'événement qui changeoit mon ſort. Reſpectant ma ſituation qui me forçoit à le recevoir ſeule au milieu de la nuit, reſpectant le nœud fatal, prêt à ſe rompre, mais qui me lioit encore, il ne me parla ni des ſentimens dont j'oſai faire l'aveu dans des temps plus heureux, ni de ceux qu'il me conſervoit toujours. Après qu'il m'eût appris qu'il avoit écrit à mon père en lui envoyant mon billet, & que le Duc étoit toujours à l'extrêmité; je le priai de m'inſtruire des raiſons qui avoient déterminé le Duc à lui confier un ſecret ſi important pour lui; & le Comte, prenant la parole, ſatisfit ainſi ma curioſité.

« Je voyageois depuis un an, lorſque je reçus » la nouvelle de votre mort; j'appris en même » temps que le Duc étoit inconſolable de votre » perte; cette circonſtance affoiblit beaucoup l'an- » tipathie naturelle que j'avois pour lui. . . . Je » voyageai deux ans encore, & rappelé par des » affaires, je revins enfin en Italie. Obligé de » voir le Duc, il fallut venir dans ce château, » car il ne s'en abſentoit que très-rarement, & » ſeulement pour aller à Naples paſſer deux

» trois jours. Je vis ici votre tombeau, j'y vis
» votre portrait placé dans preſque tous les appar-
» temens, je m'attachai à cette habitation, je
» m'attachai même au monſtre inhumain dont
» vous étiez la victime. Il montroit une douleur
» ſi vive, une triſteſſe ſi profonde, que bientôt
» préférant ſa ſociété à toute autre, je vins tous
» les ans paſſer cinq ou ſix mois dans ce château.
» Depuis un an, le Duc, attaqué d'une maladie
» mortelle, s'aveugloit ſur ſon état, & faiſoit
» encore quelques voyages à Naples; l'hiver
» dernier il ceſſa entièrement d'aller à la Cour,
» & m'écrivit à Rome pour m'engager à
» venir le voir. J'arrivai ſur la fin de Janvier, &
» je le trouvai mourant, quoiqu'il ne gardât point
» ſon lit, & qu'il marchât toujours; je crus même
» m'appercevoir que dans de certains momens il
» n'avoit pas entièrement ſa tête: dévoré de re-
» mords, la vie, depuis neuf ans, n'étoit pour
» lui qu'un fardeau inſupportable, & cependant
» il ne pouvoit en enviſager le terme qu'avec
» horreur. Enfin, s'affoibliſſant chaque jour, il
» tomba tout-à-coup dans des convulſions qui
» l'obligèrent de ſe mettre au lit; il y reſta trois
» jours au bout deſquels un de ſes valets-de-

» chambre vint me dire, à neuf heures du soir,
» qu'il demandoit à me parler : cet homme ajouta
» que le Duc, cette nuit même & la précédente,
» avoit renvoyé ses gens pour essayer de se lever
» seul ; mais que ne pouvant se soutenir, il les
» avoit sonnés, & qu'on l'avoit trouvé hors de
» son lit & à moitié habillé. Je fus au même
» instant dans sa chambre, il renvoya son Mé-
» decin & ses gens, & m'annonçant qu'il alloit
» me confier un important secret, il me fit jurer
» de le garder avec fidélité ; ensuite, me regardant
» d'un air égaré... Des raisons de famille, me dit-
» il, m'obligent à garder prisonnière dans ce
» château une femme criminelle, & qui mé-
» ritoit la mort... elle doit manquer de nourriture,
» allez-lui en porter : frappez au tour qui sert à
» cet usage ; si elle ne vous répond pas, entrez
» dans sa prison & secourez-la ; mais je vous
» préviens que cette femme est en démence ; ne
» l'écoutez point ; donnez-lui de la nourriture,
» revenez sur le champ ; je vous promets de vous
» dire un jour & son histoire & son nom. Alors
» le Duc m'apprit encore le secret de ses sou-
» terrains, & tirant de dessous son chevet un
» paquet de clefs, il me le donna en me recom-

» mandant d'exécuter ſa commiſſion ſans délai.
» Le barbare, croyant que je ne vous avois
» jamais vue, penſoit ne pouvoir mieux placer ſa
» confiance, & remit ainſi dans mes mains votre
» deſtinée & la mienne. »

Lorſque le Comte de Belmire eut finî ce récit, il me conjura de lui apprendre mon hiſtoire; mais comme je ne pouvois la conter ſans parler des ſentimens que j'avois eu pour lui, je lui déclarai que je ne l'en inſtruirois qu'en préſence de mon père & de ma mère. D'après le calcul du Comte de Belmire, mon père devoit arriver ſous deux jours au plus tard. Moins agitée, & plus en état de réfléchir, je goûtai pendant vingt-quatre heures tout le bonheur qu'une attente ſi chère devoit me procurer; enſuite mon impatience augmentant à meſure que l'inſtant de ma délivrance approchoit, bientôt elle n'eut plus de bornes, & devint un tourment inſupportable. Je n'ai jamais rien ſenti que je puiſſe comparer aux mouvemens violens que j'éprouvai dans la nuit qui précéda le plus beau jour de ma vie. Les yeux fixement attachés ſur ma montre, je conſidérois triſtement le mouvement ſi lent, à mon gré, de ſes aiguilles: à chaque inſtant je croyois entendre

du bruit, je treſſaillois, je ſentois mon ſang bouillonner dans mes veines, & toutes mes artères battre avec violence : ces vives agitations s'accrurent encore quand le chant des oiſeaux m'annonça la naiſſance du jour, de ce jour fortuné où j'allois renaître en reprenant le titre & les droits chers & ſacrés de fille & de mère !.... Ce moment fait pour dédommager d'un ſiècle de ſouffrances, ce moment ſi paſſionnément deſiré !.... il approche !.... j'y touche enfin ! .... Des cris redoublés, des voix tumultueuſes ſe font entendre .... Bientôt je diſtingue un bruit confus de voitures, de chevaux, de gens armés .... Ce bruit redouble & ſe rapproche .... Je tremble, je friſſonne. Dieu ! .... quelle voix frappe mon oreille & retentit juſqu'au fond de mon âme !.... O ma mère ! .... Elle appelle ſa fille ! .... Mon cœur s'élance vers elle ! .... Dieu, qui me donna la force de ſupporter mes malheurs, ah ! ne permets pas que je ſuccombe à cet excès de joie ! .... Je ſens que je me meurs, faudra-t-il expirer aux pieds de ma mère ? .... Comme j'achevois ces mots, ma porte s'ouvrit, je me précipite hors de ma caverne. Malgré l'éclat brillant du jour qui frappe & bleſſe mes yeux éblouis, je vois, je reconnois ma mère, mon

père, je pouſſe un cri perçant, je me jette dans leurs bras, & j'y tombe évanouie..... O, qui pourroit décrire le raviſſement, les tranſports que j'éprouvai en reprenant ma connoiſſance! Je me trouvois ſur le ſein de la mère la plus chérie, je ſentois mon viſage inondé de ſes pleurs; mon père, à genoux devant moi, preſſoit mes deux mains dans les ſiennes..... Je revoyois le jour, le ſoleil..... J'étois ſûre enfin de revoir bientôt ma fille..... Cet inſtant réaliſoit toutes mes eſpérances les plus chères, & ſatisfaiſoit tous les deſirs de mon cœur. Je ne rendrai point compte de mes idées dans ces premiers momens, je ſentois trop pour qu'il me fût poſſible de penſer & d'exprimer l'excès de ma joie autrement que par mes ſanglots & mes larmes. Enfin, mon père me ſoulevant dans ſes bras: Venez, ma chère fille, me dit-il, quittez cet affreux ſéjour où le crime a ſi long-temps opprimé l'innocence, venez.... A ces mots, je me levai, je regardai autour de moi, & je vis avec ſurpriſe que nous étions entourés d'une troupe nombreuſe de gens armés, parmi leſquels je reconnus beaucoup de parens & quelques anciens amis de mon père; qui m'apprit que les ayant tous raſſemblés avant de quitter Rome, il les

avoit conduits directement à Naples, & que là, mon père s'étant jeté aux genoux du Roi, & lui montrant mon billet, en avoit obtenu, non-seulement la permission de venir m'enlever à main-armée, si la force étoit nécessaire, mais encore des troupes pour le seconder. En arrivant ici, continua mon père, j'ai appris que votre infâme persécuteur venoit d'expirer: ainsi, ce jour heureux vous rend à tout ce qui vous chérit, vous délivre d'un tyran exécrable, & vous assure une parfaite liberté. A ce discours, pour toute réponse j'embrassai mon père en pleurant. Au comble du bonheur, n'ayant plus rien à craindre, je ne pus m'empêcher de plaindre au fond de mon âme le sort du malheureux Duc de C..... Hélas, me disois-je, si je l'eusse aimé, il n'auroit point souillé sa vie par des fureurs si criminelles, il vivroit & seroit heureux!.... Cette réflexion, en excitant ma compassion, la rendit pénible & douloureuse, & pendant quelques instants, elle porta dans mon cœur une cruelle impression de tristesse, & corrompit ma joie. Enfin, nous partîmes, & le lendemain, mère aussi fortunée qu'heureuse fille, je retrouvai cette enfant si passionnément aimée, je la serrai dans mes bras, je vis couler ses larmes,

& je l'entendis m'appeler ſa mère!.... Je fus dans une eſpèce d'ivreſſe les deux premiers jours de mon arrivée à Rome, étourdie du bruit, étonnée de tout, & ne jouiſſant véritablement que du bonheur de revoir ma fille, & de me trouver entre mon père & ma mère. Enſuite, mon cœur étant pleinement ſatisfait, je commençai à ſentir le prix de tous les biens qui m'étoient rendus; je trouvai, dans les choſes les plus communes de la vie, des jouiſſances auſſi agréables que nouvelles; tout étoit ſpectacle pour moi. La première fois que je me promenai au clair de lune, j'éprouvai une admiration & un ſaiſiſſement inexprimables en revoyant cette clarté ſi douce & ſi pure, & les Cieux parſemés d'étoiles; je ne pouvois me promener dans la campagne ou dans un jardin ſans m'arrêter à chaque pas pour examiner avec détail les objets qui s'offroient à ma vûe; je ne me laſſois point de contempler les fleurs, les fruits, les arbres, la verdure, les nuages, le coucher du ſoleil & l'aurore, ce ſpectacle raviſſant & ſublime!.... O Dieu, m'écriois-je, que de merveilles ta bonté créa pour nous, que de tréſors elle nous prodigue, & l'homme ingrat pourroit les dédaigner! & lorſqu'il jouit de tant de biens, il

pourroit ſe croire malheureux! .... C'eſt ainſi que mon cœur ſe livroit avec tranſport à la félicité qui lui fut ſi long-temps ravie; je goûtai auſſi un plaiſir extrême, en me retrouvant dans le palais où j'étois née, & dans lequel s'écoulèrent les heureuſes années de mon enfance & de ma première jeuneſſe, mais j'avoue que je ne revis pas ſans quelque peine la Marquiſe de Venuzi, cette ancienne amie, & la première cauſe de tous mes malheurs. Le Comte de Belmire me ſuivit de près à Rome; & en préſence de mon père, de ma mère, de la Marquiſe de Venuzi & de quelques parens, je lui contai mon hiſtoire. A peine l'eus-je finie, que ſe précipitant à mes genoux, il m'exprima, dans les termes les plus paſſionnés, l'excès de ſon attendriſſement & de ſa reconnoiſſance. Eh quoi, s'écria-t-il, vous pouviez, en me nommant, vous ſouſtraire à cette horrible deſtinée! .... C'eſt moi qui vous plongeai dans cet abîme, & tandis que vous y gémiſſiez, je vivois, je voyois le jour dont vous étiez privée pour moi! .... M'eſt-il permis de me flatter encore que l'amour pourra vous dédommager des maux affreux qu'il vous cauſa? .... Ce cœur ſi noble & ſi tendre pourroit-il n'être pas fidèle? .... Vos

malheurs vous auroient-ils fait abjurer des sentimens sans lesquels je ne puis vivre?.... A ce discours, mon père embrassa affectueusement le Comte de Belmire, & me fit connoître par cette action qu'il approuvoit ses sentimens; mais pour moi, ayant perdu jusqu'à l'idée d'une passion qui jadis eut tant d'ascendant sur mon cœur, je ne concevois même plus qu'on pût s'y livrer, & encore moins la possibilité que j'en fusse l'objet. Après un moment de silence, je pris la parole, & m'adressant au Comte, je lui peignis si naturellement la situation de mon âme, qu'il perdit au moment même toutes ses espérances. Il s'éloigna de Rome pendant quelque temps; mais le sentiment qui le faisoit fuir l'y ramena bientôt; & consolé par l'amitié que je lui témoignois, il s'y fixa entièrement.

Cependant, loin de me blaser sur le bonheur que je goûtois, chaque jour sembloit m'en faire mieux sentir le prix. Toutes les fois que je me réveillois, combien ma première pensée avoit de charmes!... J'éprouvois une joie si pure en jetant les yeux autour de moi, en voyant le lit de ma fille à côté du mien, en me retrouvant dans la demeure paternelle!..... Je ne comprenois plus

comment j'avois pu ſupporter la privation de la félicité dont je jouissois & même celle des choſes d'agrément & de commodité que l'habitude commençoit à me faire paroître abſolument néceſſaires à la vie. Ces idées m'inſpiroient la plus tendre compaſſion pour tous les infortunés, j'avois couché neuf ans ſur de la paille, j'avois ſouffert la faim, la ſoif, le froid.... Je devois du moins à mes malheurs le ſentiment qui nous rapproche le plus de la Divinité!..... Je n'écoutois point avec diſtraction les gémiſſemens du pauvre, implorant ma pitié: ſon ſort me rappeloit le mien, je voyois en lui mon ſemblable, & je trouvois la ſatisfaction la plus pure à le conſoler, à le ſoulager! Ce n'étoit point aſſez pour moi de le recevoir, de l'accueillir, j'allois le chercher.... Eh! qui mérite d'être prevenu, ſi ce n'eſt le malheureux qui ſouffre, & qui ſouvent n'oſe demander le foible ſecours qui lui ſauveroit la vie?.... Ce deſir de trouver des infortunés afin de changer leur ſort, n'étoit point en moi une vertu, c'étoit le beſoin le plus preſſant de mon cœur, & le plus doux de mes plaiſirs; mais plus je m'accoutumois moi-même à l'aiſance qui m'étoit rendue, plus le ſouvenir de ma captivité

me faisoit d'impression, & bientôt il ne me fut plus possible ni de parler de mes malheurs, ni même d'écouter avec tranquillité les récits & les discours qui pouvoient me les rappeler ou m'en retracer l'image. Cette foiblesse m'en donna beaucoup d'autres; je ne pouvois supporter les ténèbres, ou bien une solitude absolue, ne fût-ce que pour un moment. Je me souviens qu'une nuit ma lumière s'éteignit; j'ouvris les yeux, & en me voyant dans une obscurité profonde, j'éprouvai un effroi que ma raison ne put ni vaincre, ni modérer; je fis un cri perçant: on accourut & l'on me trouva pâle, défigurée, presque sans connoissance & agitée des plus effrayantes convulsions. Ces vaines terreurs, ces foiblesses involontaires, tristes fruits de mes malheurs & de ma captivité, ne furent pas pour moi les peines les plus sensibles; je me trouvai absolument hors d'état de présider à l'éducation de ma fille, il me fallut apprendre de nouveau à lire, à écrire & à compter; mais, par une singularité assez remarquable, je n'avois presque rien oublié de tout ce que j'avois lu dans ma jeunesse, car n'ayant eu, durant neuf ans, aucune espèce de distraction, j'en avois cherché dans le passé, en me rappelant

rappelant ſouvent, & avec détail, ce que les livres & la converſation avoient pu m'apprendre ; ainſi toutes ces choſes étoient reſtées gravées dans ma mémoire, mieux peut-être que ſi je n'euſſe jamais quitté le monde. J'étois âgée de vingt-ſept ans lorſque je ſortis de ma priſon, & alors ma fille en avoit dix. Uniquement occupée d'elle, vivant dans la plus profonde retraite, toujours enfermée dans mon appartement, n'y voyant que mon père, ma mère & quelquefois le Comte de Belmire, je vécus ainſi cinq ans. Ma fille atteignant enfin ſa quinzième année, & ſe trouvant le plus grand parti de l'Italie, me fut demandée par tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans Rome. Depuis long-temps mon choix étoit fait au fond de mon cœur ; je conſultai ma fille, elle m'avoua que ſes ſentimens étoient d'accord avec mes deſirs ; mon père & ma mère approuvoient mon deſſein ; j'en preſſai l'exécution. Le Comte de Belmire, jeune encore, d'une figure charmante, auſſi vertueux qu'aimable, poſſeſſeur d'une fortune conſidérable, avoit conſtamment refuſé les établiſſemens les plus avantageux & les plus brillans : c'eſt à cet amant trop fidèle, cet ami ſi cher, mon libérateur enfin, que j'offris ma fille.

Je vous la donne, lui dis-je; elle eſt à vous: elle vous aime, elle a quinze ans, c'eſt l'âge où je vous vis pour la première fois; elle vous retrace tout ce que j'étois alors, & par ſa figure & par ſes ſentimens. Le ſort vous rend aujourd'hui ce qu'il vous ravît autrefois; & moi, n'étant pas née pour faire votre bonheur, je ne puis m'en conſoler qu'en vous voyant heureux par ma fille. A ces mots, le Comte de Belmire ſaiſit une de mes mains, & la baigna de larmes; & comme je le preſſois de me répondre, ah! dit-il enfin, n'avez-vous pas le droit de diſpoſer de ma deſtinée!.... Le ſoir même de cet entretien, les articles du mariage furent ſignés; & huit jours après, le Comte de Belmire épouſa ma fille. Je reſtai encore un an à Rome; enſuite voyant ma fille établie & parfaitement heureuſe, je ne ſongeai plus qu'à me retirer dans une ſolitude, ſuivant le vœu que j'en avois fait dans ma priſon: d'ailleurs l'air de Rome étant très-nuiſible à ma ſanté, les Médecins m'avoient ordonné d'aller reſpirer celui de Nice pendant quelque tems. J'entrepris ce voyage par la Corniche; la ſituation d'Albenga me charma tellement, que je réſolus de me fixer dans cet agréable ſéjour; j'y fis bâtir une maiſon ſimple

& commode, & en revenant de Nice je m'y établis pour toujours. C'eſt ici que, depuis quatre ans, j'ai retrouvé une ſanté parfaite, & que ma vie s'écoule dans le plus délicieux repos. C'eſt ici que j'ai eu le courage d'écrire cette hiſtoire, que je deſtine à mes petites-filles, lorſqu'elles ſeront en âge de la lire avec fruit. En abandonnant le monde, je n'ai pu renoncer aux objets qui me ſont chers; depuis que je ſuis à Albenga, j'ai déjà fait deux voyages à Rome pour y voir mon père & ma mère, & tous les ans ma fille & mon gendre viennent paſſer trois mois dans ma retraite. Enfin, je ſuis auſſi parfaitement heureuſe qu'on peut l'être; chaque jour je bénis le Ciel & du bonheur que je goûte, & même des maux que j'ai ſoufferts, puiſqu'ils ont expié mes fautes, épuré mon cœur, & me font connoître tout le prix de la félicité qui m'eſt rendue.

Continuation du Journal de la Baronne.

Ce Dimanche, de Pietra.

QUAND vous aurez lu l'hiſtoire de la Ducheſſe de C***, vous comprendrez facilement la peine que nous avons eue à quitter Albenga ; nous n'avons pu nous en arracher qu'aujourd'hui après dîner. Nous avons fait beaucoup de chemin à pied, & la converſation a toujours eu pour objet cette belle & touchante Ducheſſe de C*** ; nous remarquions que tous ſes malheurs venoient uniquement d'avoir manqué de confiance en ſa mère ; & que ſans la religion, ſon ſouterrain eût été ſon tombeau, ou qu'elle n'en ſeroit ſortie que ſtupide & folle. Ainſi Adèle & Théodore ont maintenant une juſte idée de la religion ; ils ont vu à Lagaraye tout ce qu'elle peut produire de grand, de bienfaiſant & d'héroïque, & ils viennent d'apprendre encore qu'il n'eſt point de revers, d'infortunes, qu'elle ne faſſe ſupporter avec courage & réſignation ; ils n'oublieront jamais qu'elle eſt auſſi conſolante que ſublime, qu'elle

imprime au fond du cœur des vertus que nous ne pouvons tenir de la nature, & qu'enfin elle nous inſpire un courage que la ſeule raiſon ne pourroit donner.

De Savone, ce Lundi.

Pour éviter une montagne horriblement dangereuſe, nous nous ſommes embarqués ce matin à Piétra, nous avons fait par mer trois lieues & demie; à Novi, nous avons repris nos chaises. Du haut de la montagne qui domine les villes d'Anvaye & de Savone, on découvre la plus belle vûe de l'univers: voilà ce que nous avons rencontré de plus remarquable depuis notre départ d'Albenga. Savone eſt une belle ville, très-agréablement ſituée, & ſeulement à douze lieues de Gènes. Nous avons déjà parcouru la ville & même les environs; c'eſt un grand plaiſir quand on a fini le voyage de la Corniche, de ſe retrouver en voiture & de revoir des chevaux. Nous revenons d'Abbiſſola, village à une petite lieue de Savone; on voit là les Palais de *Rovère* & de *Durazzo*, tous deux d'une grande magnificence; les jardins ſont vaſtes, mais de mauvais

goût. J'y ai remarqué une chose assez singulière; c'est qu'on n'y voit aucune des fleurs charmantes qui croissent naturellement dans les champs (à l'exception de l'Oranger), mais le buis y est cultivé avec le plus grand soin, & des vases superbes qui ornent les terrasses en sont remplis. Adèle me témoigna sa surprise à ce sujet; le Maître de ce Palais, me dit-elle, a bien peu de goût; & sans doute, repris-je, une vanité d'un genre bien frivole, s'il s'occupe de son jardin, & s'il ne l'abandonne pas aux soins de son jardinier; car ce vilain buis est mis dans ces beaux vases, uniquement parce qu'il est ici plus cher & plus rare que le myrte, le jasmin & le laurier-rose. = Cependant, Maman, une chose agréable cesse-t-elle de l'être parce qu'elle est commune? = Non, sûrement, pour les gens raisonnables & de bon goût; tandis qu'un homme riche, bien vain & bien borné, ne songe qu'à prouver aux autres qu'il a beaucoup d'argent: il fait de la dépense, non pour se procurer ce qu'il aime le mieux, mais ce qui brille le plus; non pour être estimé des personnes honnêtes, mais pour être envié des sots; victime de cette ab-

ſurde vanité, il renonce aux plaiſirs les plus doux, il ne jouit de rien ; & croyant éblouir tous les yeux par ſa magnificence, il ne ſe fait remarquer que par ſa folie & les ridicules dont il ſe couvre.

LETTRE XXIX.

De la même à la même.

De Gènes.

NOUS ſommes arrivés à Gènes avant-hier matin, ma chère amie; j'ai trouvé aujourd'hui une voie sûre dont j'ai profité pour vous envoyer mon petit Journal de la Corniche & l'hiſtoire de la Ducheſſe de C.... Maintenant je vais faire un *vrai Journal* que vous ne verrez qu'à mon retour; je l'écrirai avec ſoin, puiſqu'il doit ſervir de modèle, car ma fille écrira de ſon côté, & moi du mien, & tous les ſoirs elle me communiquera ſes obſervations & ſes réflexions que je rectifierai par les miennes : comme nous écrirons ſur le même ſujet, & que je ne lui lirai jamais mon Journal qu'après avoir vu le ſien, cette manière doit former également ſon ſtyle, ſon jugement & ſon eſprit. Au reſte, pour que mes Lettres vous paroiſſent moins inſipides, je les ornerai de temps en temps de quelques détails relatifs ſeulement aux mœurs & aux uſages; par exemple, je vous dirai déjà que tout ce qu'on raconte des

Sigisbés [1] est exactement vrai, il faut absolument en avoir un au bout d'un an de mariage; c'est le mari & les parens qui le choisissent; ainsi, vous jugez bien qu'on ne s'en tient pas toujours à celui-là: il doit suivre en tous lieux *sa Sigisbea*, jouer avec elle aux assemblées, être à côté de sa chaise à porteurs, l'ouvrir, la refermer, porter le manteau, l'éventail, &c.

Excepté la rue Balbi & la rue Neuve, qui sont très-larges, toutes les rues ici sont fort étroites, aussi n'y a-t-il presque point de voitures à Gênes, & tout le monde y va en chaises. Toutes les femmes du peuple paroissent jolies, elles ont des espèces de robes à l'Angloise, avec de longues queues qu'elles laissent traîner dans les rues, de grands tabliers de mousseline & des mantes de Perse dont elles s'enveloppent la tête, de façon qu'on ne découvre presque jamais leurs visages en entier; on ne voit leurs traits que les uns après les autres, tantôt la bouche, tantôt les yeux, le nez, & cette manière de se montrer en détail & de se laisser voir en se cachant, leur sied fort bien & me paroît très-piquante.

1 Ce mot *Sigisbeo* est grec & signifie, dit-on, *parler à l'oreille*.

Nous avons été hier à une grande assemblée que l'on nomme *Veilla delle quarante*, parce que ce sont quarante nobles Génoises, qui, tour-à-tour, donnent pendant trois jours ces assemblées. Adèle, n'ayant pas trouvé que les nobles Génoises fussent mises de bon goût, a fait à Miss Bridget une description assez drôle de leur habillement, mais remplie de moqueries. Après ce récit, je me suis retournée froidement vers Miss Bridget, & haussant les épaules : Sûrement Miss, lui dis-je, vous aviez meilleure opinion de l'esprit & du caractère d'Adèle.... = En effet, Madame, *je suis surprise*.... = Comment donc, Maman? .... = Adèle, je ne croyois pas que vous eussiez déjà oublié tout ce que je vous ai dit sur ce même sujet, quand vous critiquiez la parure des Dames de Languedoc! .... = Mais, Maman, les nobles Génoises sont mille fois plus ridicules; il est impossible au moins de n'être pas étonnée de leurs coëffures si basses, si frisées, si poudrées, de leurs énormes paniers .... = Votre étonnement est bien absurde, & seroit beaucoup mieux fondé, si les Dames Génoises étoient absolument mises comme celles de Paris & de Versailles, car il seroit en effet surprenant que pour des choses aussi frivoles,

il y eût une convention générale, & ſuivie exactement dans tous les pays. Après cette courte leçon, j'ai changé d'entretien. Ce matin nous ſommes ſorties, Adèle & moi, pour aller chez des Marchands; & comme nous parlons bien l'Italien, *on nous a conſeillé* de ne point dire que nous étions étrangères, afin d'avoir nos emplettes à meilleur marché; ainſi, nous avons pris à-peu-près le coſtume du matin des Dames Génoiſes. En ſortant de chez une Marchande de fleurs, & prêtes à remonter en chaiſes, notre Laquais de louage nous propoſa d'entrer chez un Marchand d'eſtampes dont la maiſon étoit à deux pas; je fis quelques difficultés; mais cédant aux inſtances d'Adèle, j'entre dans la boutique. Le Marchand, gros homme de très-bonne humeur, nous préſente quelques gravures, & nous demande en riant ſi nous connoiſſons *la Bambolina Franceſe*, *la petite Poupée Françaiſe*. Qu'eſt-ce que c'eſt, dit Adèle? Un deſſin colorié, reprend le Marchand, qu'un jeune Peintre fit hier à la veillée des quarante? = Et que repréſente-t-il? .... = Il faut d'abord, Meſdames, que vous ſachiez qu'il eſt arrivé à Gènes deux Françaiſes, la mère & la fille.... Ici, nous nous regardons, Adèle & moi, avec

quelque émotion ; & le Marchand pourſuivant ſon diſcours : La mère, continue-t-il, n'a rien d'extraordinaire, mais la petite fille eſt une des bonnes Caricatures !... Eh, Laurent ?.... Où donc as-tu mis ces petits deſſins ?.... A ces mots, Laurent répond qu'ils ſont tous vendus, à l'exception d'un ſeul qu'il nous apporte. Eh bien, dit le Marchand, le Peintre n'a pas perdu ſa peine, il a paſſé la nuit à faire, avec l'aide de deux ou trois amis, une trentaine de ces petites Gouaches, & cela vient d'être enlevé.... Tenez, regardez, Meſdames, ſi cela n'eſt pas plaiſant.... Alors Adèle, bien rouge & bien confuſe, jette les yeux ſur le deſſin, & détourne auſſi-tôt la tête, en faiſant un ſourire auſſi forcé qu'amer : Convenez, continue le Marchand, que voilà une excellente figure ; remarquez ce gros chignon flottant ſur les épaules, ces énormes boucles tombant ſur la gorge & cachant le cou, cette corbeille de fleurs dans la tête. Oh, la bonne Caricature, la bonne Caricature ! .... Et le Peintre vous a-t-il dit, demandai-je, que cette figure fût reſſemblante ? = Oh, il ne s'eſt pas attaché à la reſſemblance ; cependant deux Dames de la veillée des quarante, qui ſont venues ce matin, ont reconnu ce profil dans

l'inſtant, elles en ont fait des rires .... = Dit-on qu'elle ſoit jolie, cette jeune Françaiſe? .... = Mais le Peintre prétend qu'elle ne ſeroit pas mal ſi elle n'étoit pas fagotée d'une manière auſſi extraordinaire. Comme le Marchand finiſſoit ces paroles, je me levai, j'achetai *la petite Poupée Françaiſe*, & je m'en allai. De retour chez moi: Eh bien, dis-je, ma chère Adèle, que penſez-vous de cette aventure? = Mais, Maman, je vois que quand nous nous moquons de minuties, on peut toujours nous le rendre; je n'avois pas le ſens commun, & je vois auſſi que les Dames de la veillée des quarante ſont auſſi frivoles que moi, puiſqu'elles ſe ſont moquées de mon habillement; & elles ſont moins excuſables, car elles ont plus de treize ans. = Auſſi ſoyez perſuadée qu'il y en a eu plus d'une, aſſez ſenſée pour ne point s'étonner qu'une Françaiſe ne fût pas miſe comme on l'eſt à Gênes. = Maman! .... Vous avez acheté ce vilain petit deſſin, qu'en comptez-vous faire? .... = Mais ce que vous voudrez. = Cela n'eſt bon qu'à brûler. = Pourquoi? Cette petite figure eſt aſſez drôle; d'ailleurs, elle vous reſſemble .... = Oh, Maman! .... Je n'ai pas ce nez-là, j'eſpère .... = On ne vous a pas flattée

dans ce portrait, cependant il vous reſſemble ; c'eſt ainſi que ceux qui ne nous aiment pas, nous peignent ; mais malheureuſement, en nous enlaidiſſant, ils ne nous défigurent pas tout-à-fait, & nous laiſſent malicieuſement quelque trait qui puiſſe nous faire reconnoître. Revenons à votre Caricature, pourquoi voulez-vous la brûler?... = Maman..... = Savez-vous le vrai moyen de faire tomber une moquerie de ce genre, c'eſt de n'en paroître ni choquée ni embarraſſée ; ſi la méchanceté cherchoit à vous donner un tort, à vous noircir, vous auriez raiſon de vous affliger, mais cette plaiſanterie n'attaque point votre caractère ; & ſi vous avez le bon eſprit d'en rire la première, loin de vous donner un ridicule, elle tournera même à votre avantage, en faiſant connoître que vous êtes au-deſſus des petits dépits cauſés par une vanité puérile, & que vous n'attachez point d'importance aux choſes qui ne valent pas la peine d'occuper une perſonne raiſonnable. = Eh bien, Maman, voilà le parti que je vais prendre. = Cette réſolution me fait grand plaiſir, elle me prouve que vous avez réellement de l'eſprit. = Ah, voilà qui eſt dit, je ne me fâcherai jamais de toutes les *méchancetés* qui n'attaqueront

point *mon caractère*.... = Méchancetés!.... Vous trouvez donc encore que cette plaiſanterie en eſt une?.... = Mais oui, puiſqu'elle a pû me faire de la peine un moment. = Cette raiſon eſt aſſez bonne; cependant ce que vous appelez une méchanceté (parce que vous en êtes l'objet), n'eſt pourtant au fond qu'une petite malice, qu'une moquerie beaucoup plus douce que celle que vous fîtes jadis de Miſſ Bridget, quand vous attachâtes dans votre chambre le profil de l'Empereur Veſpaſien, car le ridicule tomboit uniquement ſur la figure de Miſſ Bridget, & non ſur ſon habillement....= Oh, Maman, quelle vieille hiſtoire vous rappelez!.... = Si elle vous avoit entièrement corrigée, je n'en parlerois plus; elle vous apprit, il eſt vrai, à ſavoir reſpecter vos amis, mais vous a-t-elle ôté votre humeur moqueuſe? Encore hier, cette deſcription ridicule que vous fîtes à Miſſ Bridget des Dames Génoiſes.... = Maman, je vous proteſte que maintenant j'abhorre la moquerie, & que jamais vous ne me verrez retomber dans ce vilain défaut ſi plat & ſi mépriſable. = Allons, je vous crois, n'en parlons plus. J'ai quelques perſonnes à dîner, venez dans le ſallon.... = Maman, j'y vais porter mon *portrait*, je le mon-

trerai à tout le monde.... = Vous ferez à merveille, venez. En effet, Adèle entre fièrement dans le ſallon, en tenant *la Bambolina Franceſe*, & conte d'aſſez bonne grâce notre aventure du matin & notre converſation avec le Marchand. Toute la compagnie, prévenue par M. d'Almane, la loue beaucoup de la manière dont elle prend cette plaiſanterie; & Adèle, charmée de ce ſuccès, a fait encâdrer le petit deſſin pour le placer dans le ſallon : ainſi, à préſent je ſuis sûre de deux choſes; qu'elle ne ſe fâchera jamais d'une moquerie, & que jamais elle n'en fera de piquantes. Adieu, ma chère amie; déjà je ſuis à deux cens quatre-vingt-quatorze lieues de vous & de Madame d'Oſtalis, & je vais m'en éloigner bien davantage encore. Que ce calcul eſt triſte!.... J'avoue que, trois mois avant mon départ, je ne penſois à mon voyage qu'avec raviſſement, & maintenant j'ai le cœur bien ſerré quand je ſonge à la diſtance qui nous ſépare! Combien l'imagination nous ſéduit & nous trompe! Ah, c'eſt de l'âme que viennent les vrais, les ſolides plaiſirs, par exemple, ceux que je goûterai à mon retour!

LETTRE

LETTRE XL.

Du Baron à M. d'Aimeri.

De Gènes.

ENFIN, Monsieur, vous avez décidément rompu le mariage proposé par Madame d'Olcy; je ne puis dire que j'en sois fâché, car je tiens beaucoup au projet que je vous ai communiqué. A présent parlons avec détail du Chevalier de Valmont, & voyons comment nous pourrons le préserver d'une partie des dangers qui vont l'entourer cet hiver. Je vous l'ai déjà dit; s'il vous quitte, il s'égare; si vous le suivez de force, vous ne le garantirez de rien. Vous ne pouvez donc le retenir que par la confiance. Un jeune homme bien né doit naturellement éprouver ce sentiment pour une personne dont il connoît la sagesse, l'expérience; dont il se croit aimé, & qu'il a depuis l'enfance l'habitude de consulter. Cependant bien peu de pères, bien peu de Gouverneurs, savent inspirer de la confiance à leurs fils & à leurs Élèves; j'en ai cherché la raison, je crois l'avoir trouvée. Il est deux sortes de confiance; l'une est

fondée ſur la ſeule eſtime & ſur la néceſſité de conſulter quelquefois, dans des affaires importantes, une perſonne plus inſtruite & plus éclairée que ſoi; l'autre vient du cœur & de la conformité d'opinions, de ſentimens; elle ſe donne ſans intérêt, ſans avoir beſoin d'un conſeil utile; elle nous fait trouver un plaiſir inexprimable à parler de ce qui nous occupe, de ce qui nous amuſe, à dire tous les petits ſecrets du moment, & à nous montrer tels que nous ſommes. La première eſpèce de confiance eſt plus flatteuſe; la ſeconde eſt plus touchante; l'une, ſans l'autre, laiſſe toujours l'amitié foible ou bien imparfaite; mais toutes deux réunies forment ces attachemens profonds & durables, que rien ne peut détruire, & dont on voit ſi peu d'exemples. On n'aime à parler ſouvent de ſes ſentimens, de ſes plaiſirs, de ſes occupations, qu'à la perſonne que ce détail paroît intéreſſer véritablement. Si vous n'écoutez votre fils avec l'air de l'attention, que lorſqu'il vous demande un conſeil, il n'aura pour vous qu'une confiance à-peu-près ſemblable à celle que nous avons dans l'Homme d'affaires, l'Avocat que nous allons conſulter. Perſuadez donc à votre fils que ſa converſation vous attache toujours, & il préfé-

rera votre ſociété à toute autre : la diſproportion des âges doit néceſſairement établir une grande différence dans les goûts & dans la manière de voir ; mais voilà préciſément ce qu'il faut diſſimuler. Quand Théodore, même dans ſa première enfance, me parloit, pendant des heures entières, de ſon chariot, de ſes joujoux, ou de ſon jardin, il étoit convaincu que cet entretien m'intéreſſoit infiniment ; & ne trouvant que moi qui pût l'écouter auſſi long-temps ſans paroître ennuyé, ſa plus agréable récréation, ſon plus grand plaiſir étoit de s'entretenir avec moi tête à tête ; ſi quelqu'un ſurvenoit, cette converſation ſi charmante étoit auſſi-tôt interrompue, car nous ſavions l'un & l'autre que les choſes dont nous aimions tant à parler ne pouvoient intéreſſer que nous deux ; mais quand on venoit nous troubler, je ne manquois jamais de faire connoître à Théodore, par un ſigne d'intelligence, ou par un mot dit à l'oreille, combien le tiers m'étoit importun & déſagréable. J'ai juſqu'à préſent conſtamment ſuivi cette méthode, & le fruit que j'en retire, la confiance intime que Théodore a pour moi, me dédommage bien de l'ennui qu'elle m'a pu cauſer quelquefois. Je ſuis certain que jamais mon fils

n'aura plus de confiance en un autre qu'en moi. Accoutumé dès l'enfance à ne me rien cacher, à me tout dire, ce ſentiment eſt devenu pour lui un beſoin véritable; élevé par moi dès le berceau, il n'a que les opinions & les principes que je lui ai donnés; par conſéquent nous aurons toujours une grande conformité de caractères, & une manière à-peu-près ſemblable d'enviſager & de juger les choſes. Nos goûts ſeuls ſeront donc différens, mais Théodore ne s'en appercevra pas; j'aime la ſolitude, il me verra le ſuivre dans le monde & paroître m'y amuſer; j'irai avec lui aux courſes de chevaux, & j'aurai l'air de m'intéreſſer vivement pour *Glow-Worm* ou pour *King-Pepin*; enfin, je lui perſuaderai toujours que je partage ou que je conçois tous ſes goûts, tant qu'ils ſeront innocens & raiſonnables. Voilà la route que je vous conſeille de ſuivre avec le Chevalier de Valmont; ſongez d'ailleurs que l'auſtérité éloigne, effarouche la jeuneſſe; que nous ne pouvons la rapprocher de nous qu'en paroiſſant la trouver aimable, & que nous lui devenons juſtement inſupportables, lorſque nous cenſurons ſes actions innocentes.

Dans ma première Lettre, je ſuis entré dans

ſe détail relatif à la manière dont je crois qu'on doit s'y prendre pour le garantir de la paſſion épidémique du jeu; il me reſte à parler d'un danger plus grand peut-être encore que celui du jeu; l'hiver prochain le cœur du Chevalier de Valmont ſera libre : que fera-t-il de ce cœur naturellement ſi ſenſible? .... Il aime les talens, les ſpectacles; vous voyez où ce goût conduit la plupart des jeunes gens. Le Chevalier de Valmont eſt honnête & délicat; cette eſpèce d'égarement ne ſeroit en lui que bien paſſager, mais quelque rapide qu'il puiſſe être, il laiſſe toujours de funeſtes impreſſions : d'ailleurs, ſi votre fils échappe à cet écueil, comment ſe défendra-t-il d'un ſentiment dont il n'a ſenti que les peines, & dont il voudra connoître enfin les charmes? Je ne vois qu'un moyen de l'en préſerver, c'eſt d'offrir à ſon imagination un but vers lequel il puiſſe diriger ſes vœux, ſes deſirs & ſes eſpérances. Il trouve Adèle aimable, il paroît convaincu qu'elle fera le bonheur du mari qu'on lui choiſira; elle eſt trop jeune encore pour inſpirer une paſſion, mais une imagination de dix-neuf ans peut aiſément ſe repréſenter ce qu'elle ſera dans deux ans.... D'ailleurs, le Chevalier

de Valmont aime véritablement Madame d'Almane, il ne ſeroit sûrement pas inſenſible à l'idée de lui appartenir d'auſſi près, & de ſe voir adopté par une famille qu'il connoît depuis l'enfance; enfin, relativement même à l'intérêt, il ne peut jamais faire un mariage plus avantageux; puiſqu'il veut épouſer une fille de qualité, il n'en trouvera point qui réuniſſe autant d'avantages : ainſi, je ne doute pas que ce projet d'établiſſement ne ſoit entièrement conforme à ſon inclination. Cachez-lui les promeſſes conditionnelles que nous nous ſommes faites l'un à l'autre, mais découvrez-lui une partie de la vérité; dites-lui qu'après la connoiſſance que vous avez de mon caractère, vous êtes certain que ſi ſa conduite étoit irréprochable, je le préférerois à tout autre. Pour ſon intérêt même, qu'il ne ſache de long-temps qu'au fond du cœur je lui deſtine ma fille; on ceſſe bientôt de voir en beau le bien qu'on eſt sûr d'obtenir : la certitude le refroidiroit, l'eſpérance lui fera tout entreprendre, & ſupporter, s'il le faut, les épreuves les plus difficiles. Si ſon imagination s'enflamme, ſi ce ſentiment nourri par vous devient une paſſion, ne craignez plus que le Chevalier de Valmont s'égare & s'éloigne de vous, vous ſerez

ſon ami, ſon confident, tous vos conſeils ſeront écoutés & ſuivis; enfin, vous ne riſquez rien en lui inſpirant un attachement paſſionné pour ma fille; s'il l'aime véritablement, il l'épouſera, car il ſaura la mériter. Adieu, Monſieur; je reſte encore ſix ſemaines ici, enſuite je partirai pour Veniſe, où je compte paſſer l'hiver.

LETTRE XLI.

De la Baronne à la Vicomteſſe.

De Gènes.

DEMAIN nous quittons Gènes, & nous en ſommes charmés, car nous avons tous un grand deſir d'aller à Veniſe : Gènes eſt une belle Ville, on la voit avec admiration, & on la quitte ſans regret, parce que les charmes de la ſociété n'y peuvent attacher. Ici le luxe ne produit aucune jouiſſance agréable, il ne paroît que pour briller, il n'eſt qu'extérieur, & ſeulement pour étonner les étrangers, & pour attirer les regards des paſſants. On trouve à Gènes de ſomptueux palais, de ſuperbes colonnades de marbre, d'immenſes galeries de tableaux ; mais ces vaſtes maiſons ſont diſtribuées de la manière la plus incommode, il faut monter un eſcalier exceſſivement roide, & toujours ſoixante-dix ou quatre-vingt marches au moins pour arriver au bel appartement. Les jours d'Aſſemblées, ces palais ſont éclairés avec une extrême magnificence : par exemple, un luſtre de ſallon porte communément cent vingt ou cent

trente bougies; les Génois, quatre ou cinq fois dans l'année, raſſemblent chez eux deux cent perſonnes; ils donnent des fêtes, mais ne donnent point de petits ſoupers. La curioſité m'a conduite hier à un bal maſqué, je n'ai rien vu de plus triſte & de plus ſilencieux; les danſeuſes ſont obligées de danſer alternativement une demi-heure de ſuite des menuets; & puis, une demi-heure des *Angloiſes*; & enfin, une autre demi-heure des *Génoiſes*, danſe auſſi lente que monotone; après les *Génoiſes*, on reprend les menuets, & toujours ainſi dans cet ordre. Je ſuis perſuadée qu'il n'y a que les François qui ſachent s'amuſer. Au reſte, Adèle & Théodore ſont fort ſatisfaits de leur ſéjour à Gènes, ils en remportent un ſuperbe carton de deſſins, & chacun un très-joli Journal. Adèle a voulu déchirer quelques pages du ſien, dont je me ſuis un peu moquée, mais je ne l'ai pas permis, &, ſuivant ma promeſſe, vous le verrez ſans correction ni retranchement. Adieu, ma chère amie; j'eſpère trouver une Lettre de vous à Veniſe, & pour moi, mon premier ſoin, en y arrivant, ſera ſûrement de vous écrire.

LETTRE XLII.

De la Vicomteſſe à la Baronne.

De Paris.

CROIREZ-VOUS, ma chère amie, que je n'ai reçu qu'avant-hier, c'eſt-à-dire, à quatre mois de date, votre Journal de la Corniche & l'Hiſtoire de la Ducheſſe de C....? L'homme que vous aviez chargé de ce paquet a été malade en route, & n'eſt arrivé à Paris que Jeudi dernier.

Je me ſuis enfermée avec Madame d'Oſtalis & le Chevalier d'Herbain dans ce petit cabinet que vous connoiſſez; & là, nous avons lu avec un plaiſir inexprimable cette terrible & touchante hiſtoire. Le Chevalier d'Herbain prétend que le Duc de C.... reſſemble beaucoup à *la Barbe-bleue*; mais, malgré cette moquerie, le Chevalier a pleuré tout autant que nous, & il a trouvé que la Ducheſſe de C.... peignoit avec une vérité très-attachante les différens mouvemens qu'elle a éprouvés dans des ſituations ſi extraordinaires. Oh quel monſtre affreux que ce mari!.... Plai-

gnons-nous des nôtres à préſent! ... Oſons nous plaindre auſſi des petites contrariétés qui nous ſurviennent, après un tel exemple de patience, de réſignation & de courage! .... Je me ſens humiliée en ſongeant combien je ſuis loin de ce degré de perfection humaine : Oh, sûrement je ſerois devenue folle dans le ſouterrain, j'y ſerois morte, ou, pour mieux dire, je n'y ſerois point entrée, car j'aurois tout dit, tout déclaré.... du moins j'en ai bien peur! Je ne ſuis pas trop contente du Comte de Belmire; je comprends bien que la Ducheſſe, en ſortant de ſa caverne, ne pouvoit plus l'aimer; neuf ans d'une ſemblable captivité doivent en effet réfroidir la tête; mais ſon amant devoit toujours l'adorer, lui qui n'avoit ni jeûné ni couché ſur de la paille! Il a tort de n'être plus amoureux d'elle. Se trouver tout-à-coup le gendre de ſa maîtreſſe, eſt une étrange choſe, cependant je pourrai l'excuſer, ſi la Comteſſe de Belmire reſſemble parfaitement à ſa mère : vous me manderez cela quand vous ſerez à Rome, &, je vous en prie, avec détail. Je n'ai rien à vous dire de nouveau ſur ma ſituation; tour-à-tour je m'ennuie, je m'amuſe, je m'afflige, je me conſole, je me plains, je me moque, c'eſt toujours la

même chose. Pour passer le temps en votre absence, j'ai pris un Médecin, il ne me guérit ni de la migraine, ni de mes maux de nerfs; mais je l'aime à la folie, ce qui m'a paru si singulier, que je me suis donnée la peine de réfléchir là-dessus, & j'ai découvert que lorsqu'on n'est pas malade, & qu'on a cette affection pour un Médecin, cette espèce de sentiment vient de la même cause qui très-communément fait prendre un amant. M. de la Rochefoucault a dit : *Ce qui fait que les amans & les maîtresses ne s'ennuyent point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.* Un Médecin est encore bien plus amusant & bien plus aimable qu'un amant, car il ne parle jamais de lui, & il écoute toujours & avec l'air de l'intérêt & de la plus grande attention; voilà sans doute pourquoi j'aime tant le mien, je le garderai jusqu'à votre retour; quand vous serez ici, je n'aurai plus besoin de lui; je sens que je préférerai toujours de bien bonne-foi le seul plaisir de vous entendre, au vain plaisir d'être écoutée.

Enfin, le fils de M. de Blezac va se marier, il épouse la plus charmante petite personne que vous ayez jamais vue, Mademoiselle de R.....

Elle a été élevée par une vieille tante au fond d'un vieux château de Province ; elle ne sait rien, pas même faire la révérence ; elle n'a jamais rien vu, mais elle a autant d'esprit naturel qu'on en peut avoir à quinze ans & demi ; sa gaucherie est remplie de grâces, & elle est jolie comme le jour. Depuis trois mois que sa vieille tante est morte, elle est ici dans un Couvent, & elle en sortira demain pour se marier. Comme sa belle-mère ne va plus à la Cour, & que M. de Limours est parent assez près de M. de Blezac, c'est moi qui la présenterai ; j'ai déjà été la voir plusieurs fois, elle me tourne la tête, elle a une candeur, un naturel & une naïveté qui la rendent également intéressante & piquante ; elle a d'ailleurs un cœur excellent, elle pleure toujours sa vieille tante, quoiqu'elle m'ait avoué qu'elle étoit *un peu grondeuse* ; & elle est au désespoir de quitter son Couvent, parce qu'elle a déjà pris le plus grand attachement pour une Religieuse à laquelle son tuteur l'avoit particulièrement recommandée. Elle est sensible, ingénue ; elle n'a d'idée de rien ; elle n'a pas seize ans ; & elle va débuter dans le monde !.... La pauvre petite !..... A propos *d'innocence* : Constance l'autre jour tout-à-coup s'est avisée de

me demander ce que c'étoit qu'un amant ; cette queſtion m'a embarraſſée, & je crois que j'y ai mal répondu. Que faut-il dire en pareil cas ? une bêtiſe, ou bien *à-peu-près* la vérité ? Je n'en ſais rien, éclairez-moi encore là-deſſus. Adieu, ma chère amie. Le Chevalier d'Herbain, à qui je montre toute la journée votre itinéraire, dit que vous trouverez encore des chemins très-dangereux de Veniſe à Rome : à préſent qu'Adèle eſt familiariſée avec les précipices, ſi vous pouviez les éviter, vous me feriez plaiſir : moi qui ai peur en voiture ſur le chemin de Verſailles, jugez des inquiétudes que vous me cauſez. Votre Journal de la Corniche m'a fait dreſſer les cheveux à la tête, & votre paſſage par mer d'Antibes à Nice, & votre barbarie de faire chanter Adèle dans le moment d'une ſemblable ſouffrance ..... tout cela m'a paru auſſi cruel, auſſi terrible que l'hiſtoire de la Ducheſſe de C.... Adieu, mon cœur ; je tâcherai toujours de vous imiter autant qu'il me ſera poſſible ; mais je vous déclare que ma ſeule navigation avec Conſtance ſera ſur la Seine, & que je ne lui ferai jamais gravir d'autre montagne que celle des *Bons-Hommes*.

LETTRE XLIII.

De la Baronne à la Vicomteſſe.

De Veniſe.

OH, la ſingulière, la triſte choſe que Veniſe! On eſt ſaiſi d'étonnement en y arrivant : on ne peut ſe faire une idée de ce coup d'œil. Une grande Ville au milieu de la mer, toutes les murailles baignées d'eau, des canaux formant les rues, rien n'eſt en effet plus extraordinaire; mais la plupart des rues n'ont point de trottoirs, par exemple, celle dans laquelle eſt ma maiſon : ainſi, point de gens de pied, point de cris de rues, pas le plus léger bruit, les Gondoliers n'en font aucun, de manière qu'on croit être dans un déſert ou dans la caverne de la Ducheſſe de C.... Si l'on ſe met à ſa fenêtre, on ne voit paſſer que des gondoles noires qui reſſemblent à des tombeaux, & l'on n'a ſous les yeux que de l'eau qui paroît ſale, & de vieilles maiſons d'une architecture gothique, dont les murs, noircis par le temps, offrent l'aſpect le plus déſagréable & le plus triſte. Ajoutez à tout cela que ſi l'on ſort de la Ville

pour s'aller promener, on n'eſt pas sûr d'y pouvoir rentrer; car il eſt très-poſſible qu'une tempête en empêche; c'eſt ce qui nous eſt arrivé. Nous avons été forcés de coucher à Fuſſina, un horrible cabaret à une petite lieue de Veniſe, parce que le mauvais temps ne nous a pas permis d'aller plus loin: cependant cette Ville eſt bien digne d'exciter la curioſité, elle eſt unique dans le monde, & on y trouve de très-beaux monumens & de ſuperbes tableaux.

Je ſuis forcée, ma chère amie, *de vous avouer encore* un nouvel Ouvrage d'éducation. Il eſt ſur la Mythologie; c'eſt une Hiſtoire Poétique, mais que j'ai tâché de rendre plus agréable, & ſurtout plus décente que celles qui exiſtent. Adèle n'avoit qu'une idée générale de la Fable; & comme, pour l'intelligence des tableaux & des monumens dont l'Italie eſt remplie, il eſt néceſſaire de la ſavoir auſſi parfaitement que l'Hiſtoire Romaine, j'ai fait cet Ouvrage pour elle, je le lui ai donné en arrivant à Gènes, & elle le relit ici pour la ſeconde fois.

Comment, ma chère amie, Conſtance demande déjà ce que c'eſt qu'un amant? C'eſt de bonne heure! .... Pour moi, mon avis eſt qu'on

ne

ne doit jamais répondre une *bêtiſe* ; vous pouvez mieux qu'une autre ſuivre ce conſeil ; ainſi, dites donc toujours *à-peu-près* la vérité. L'*innocence* & l'*ignorance* ſont deux choſes très-différentes, & que l'on confond preſque toujours : l'une eſt un des plus touchans attraits qui puiſſe embellir une jeune perſonne ; l'autre n'embellit point, & ne peut être que pernicieuſe. Ne laiſſons donc de l'ignorance que ce qu'il en faut pour conſerver l'innocence. Il eſt certain qu'il y a telle queſtion à laquelle on ne pourroit répondre d'une manière *à-peu-près* vraie, ſans altérer ou même détruire l'innocence. Je ne veux pas que l'on mente, ni qu'on diſe une bêtiſe. Comment donc faire ? Il y a long-temps que j'ai penſé à cette difficulté, & que j'ai trouvé le moyen de n'en jamais être embarraſſée. Adèle n'a point pris l'habitude de croire que je ſois toujours obligée de répondre à toutes ſes queſtions ; au contraire, j'ai ſu l'accoutumer à voir ſa curioſité ſouvent déçue par cette réponſe : *Ce que vous me demandez-là n'eſt point aſſez intéreſſant pour me donner la peine de vous l'expliquer* ; ou bien celle-ci : *Il n'eſt pas néceſſaire que vous ſachiez cela ; cette explication ſeroit très-ennuyeuſe pour vous & pour moi.* Vous voyez qu'en refuſant

de ſatisfaire ſa curioſité, j'ai ſoin en même temps de la diminuer autant qu'il eſt poſſible, en l'aſſurant que ce qu'elle deſire ſavoir *n'a rien d'intéreſſant ;* auſſi jamais elle n'inſiſte ni ne paroît fâchée de mon refus, & j'ai l'attention de faire très ſouvent cette réponſe aux queſtions les plus indifférentes, ce qui me donne le droit de la placer d'une manière fort ſimple, quand je ne pourrois véritablement donner une explication : ainſi, Adèle n'eſt jamais ſurpriſe lorſque je ne veux pas lui répondre; elle croit ſeulement que je lui épargne un détail ennuyeux, & elle n'y penſe plus : elle eſt d'ailleurs ſi occupée, ſa vie eſt ſi active, tous ſes momens ſont tellement remplis, qu'elle n'a guères la poſſibilité de réfléchir ſur des objets dangereux; quand la raiſon l'éclairera davantage, elle connoîtra ſans doute qu'il y a des choſes qui ſont des myſtères pour elle, mais elle ſentira en même temps qu'elle doit les ignorer, elle n'aura nulle envie de les apprendre, car je ſuis bien ſûre que la pureté de ſon âme & ſa modeſtie lui conſerveront ſon innocence. Adieu, ma chère amie; on vient me chercher pour aller à la place Saint-Marc ; après demain je vous écrirai encore, car cette Lettre-ci eſt trop courte pour moi.

LETTRE XLIV.

De Madame d'Oſtalis à la Baronne

De Paris.

MADAME de Limours eſt bien malheureuſe dans ce moment, ma chère tante; ſa fille & ſon gendre lui donnent de cruels chagrins. M. de Valcé a perdu avant-hier huit mille louis. A cette nouvelle, ſes créanciers & ceux de Madame de Valcé ont été trouver M. de Limours, & enfin, on a découvert quatre cent mille livres de dettes à-peu-près faites en cinq ou ſix ans; on envoie M. de Valcé à ſon Régiment pour un an, on vend une Terre, & M. de Limours paye entièrement les dettes qui regardent ſa fille, & qui ſe montent à ſoixante-douze mille francs. Madame de Valcé montre la plus grande reconnoiſſance à ſon père, elle paroît l'aimer paſſionnément; mais elle ſe conduit avec ſa mère de manière à faire douter de la vérité des ſentimens honnêtes qu'elle affiche. Elle s'eſt entièrement éloignée de Madame

de Limours; logeant chez elle, à peine la voit-elle un demi quart d'heure par jour, & enfin elle n'a plus à préſent d'autre ſociété que celle de Madame de Gerville. Vous ſavez ſans doute qu'elle eſt groſſe de quatre mois, elle ne paroît pas partager la joie que cet événement ſi déſiré cauſe à ſon père & à la famille de ſon mari; il faut une autre âme que la ſienne pour ſentir le bonheur d'avoir des enfans.

M. d'Aimeri n'eſt revenu ici que ſur la fin du mois dernier, parce qu'il a été en Languedoc paſſer ſix ſemaines. Depuis que le Chevalier de Valmont eſt de retour, Madame de Valcé a ſoupé pluſieurs fois chez ſa mère, ce qui a été remarqué.... Je m'y ſuis trouvée un ſoir, & j'ai obſervé de mon mieux.... Madame de Valcé me paroît toujours dans les mêmes diſpoſitions; tant de perſévérance mérite bien quelques ſuccès; auſſi je crois que *la vertu* du Chevalier eſt bien chancelante .... Je trouve que M. d'Aimeri le ſuit avec trop d'affectation, & il a un air de ſévérité qui me fait de la peine; la crainte eſt quelquefois un frein puiſſant, mais toujours fragile; c'eſt le deſpotiſme qui produit les grandes révo-

lations ; & j'ai bien peur qu'en effet une révolution très-prochaine ne raviſſe à M. d'Aimeri (du moins pour un temps) le pouvoir dont il abuſe.

Vous ſavez le mariage du Comte Anatolle, le fils de M. de Bleſac ; ſa femme eſt réellement charmante à tous égards. Madame de Valcé dit qu'elle reſſemble *à Ninette à la Cour*, ce qui eſt aſſez bien trouvé, car elle en a l'ingénuité, l'ignorance, la grâce & la gaucherie ; mais en même temps il eſt impoſſible d'avoir plus d'eſprit à ſeize ans, d'être moins occupée de la plus jolie figure du monde, & d'annoncer un meilleur naturel. Ses parens ne la paroiſſent pas ſentir tout ce qu'elle vaut ; ſon beau-père ſe moque d'elle, Madame de Bleſac ſouffre de très-bonne-foi de ſon manque d'uſage, & la gronde ſans ceſſe ; ſon mari ne la regarde que comme un enfant, & lui montre une indifférence qui va juſqu'au dédain ; tout cela doit tourner mal... quel dommage !

Adieu, ma chère tante ; voilà déjà huit mois d'écoulés ; mais encore dix, que cela eſt long ! .... Vous ne voyagerez plus, vous me l'avez promis. Ah ! ſi, comme vous le dites, je n'ai plus beſoin

de guide, n'ai-je pas toujours besoin d'une amie que rien ne peut jamais remplacer dans mon cœur ?

LETTRE XLV.

De M. d'Aimeri au Baron.

De Paris.

JE vous ai promis de la ſincérité, je tiendrai ma parole; mais ſouvenez-vous, Monſieur, que vous m'avez promis auſſi d'excuſer quelques *égaremens paſſagers* .... Vous ſaurez tout, comptez toujours ſur ma franchiſe; vous le devez, puiſque l'amitié, la reconnoiſſance & la probité m'impoſent également l'obligation de ne vous rien déguiſer.

Comme vous l'aviez prévu, quatre mois d'abſence ont abſolument détruit les ſentimens de mon petit-fils pour Madame d'Oſtalis; il ne l'a pas revue ſans trouble & ſans plaiſir, mais n'ayant plus d'eſpérance, il n'a plus de paſſion. Alors je me ſuis apperçu que ſon attention & ſes regards ſe tournoient vers Madame de Valcé; & cette dernière, faiſant ſans doute la même remarque, a mis en œuvre, pour achever de lui tourner la tête, tout ce que la coquetterie peut imaginer de plus ſéduiſant. Un ſoir que nous avions ſoupé avec Madame de Valcé, le Chevalier me dit en

rentrant chez moi ; qu'il mouroit d'envie d'aller au Bal de l'Opéra ; je répondis que je l'y ménerois une autre fois ; il n'insista point, & je me couchai. Sa chambre est à côté de la mienne, & n'en est séparée que par une antichambre qui donne sur l'escalier. Il y avoit à-peu-près une heure & demie que j'étois dans mon lit, lorsqu'entendant marcher dans sa chambre, j'appelai ce vieux Laquais que vous lui connoissez. Placide vint, je lui demandai si le Chevalier étoit couché. Eh, bon Dieu, reprit Placide, il n'est pas avec vous ; qu'est-il donc devenu ? Ces mots me firent tressaillir, & Placide m'apprit que mon petit-fils étoit sorti de sa chambre, en lui disant qu'il alloit dans la mienne, & qu'il lui conseilloit de dormir en l'attendant, parce qu'il avoit beaucoup de choses à me dire, & que la conversation seroit longue. Pendant que Placide faisoit ce récit, je me levai précipitamment, & je courus à l'antichambre ; la porte sur l'escalier étoit fermée, mais je trouvai la fenêtre ouverte, & je vis qu'au péril de sa vie, mon petit-fils s'étoit sauvé par les plombs (qui sont excessivement étroits, & dans quelques endroits sans rebords), & que de cette manière il avoit vraisemblablement gagné la

maison voisine, où sans doute il s'étoit ménagé quelque intelligence, & je ne me trompai dans aucune de ces conjectures; je réveillai tous mes gens, je fis parcourir les plombs; je fus moi-même dans la rue; & après m'être assuré qu'au moins il s'étoit évadé sans accident, je rentrai dans ma chambre pour réfléchir au parti que j'avois à prendre. Après beaucoup d'incertitudes, je me décidai à l'attendre: je m'établis dans un fauteuil; & je passai de la sorte une nuit entière, qui, vous le croyez bien, dut me paroître longue. Quand le jour parut, j'ouvris la fenêtre, & je considérai, en frémissant, ces plombs sur lesquels mon petit-fils avoit passé sans doute avec précipitation & durant une nuit obscure.... Enfin, à sept heures un Savoyard m'apporte une Lettre; je reconnois l'écriture de mon petit-fils, & je lis ce qui suit:

« Je n'ose paroître devant les yeux d'un père » que je respecte, & que je chéris; je suis obligé » de le fuir, de me cacher: je crains tout le » poids de sa colère, & cependant quel est mon » crime? .... D'avoir été seul (à dix-neuf ans) au » Bal de l'Opéra!.... Mon père, souffrez que je » le dise; si vous eussiez daigné me laisser la » moitié de cette liberté dont je vois jouir tous

» les hommes de mon âge, jamais je n'aurois
» cherché à vous cacher une de mes démarches.
» Me permettez-vous d'aller chercher mon
» pardon? .... Il n'est rien que je ne sois prêt à
» faire pour l'obtenir. »

Lorsque j'eus lu ce billet, j'écrivis à mon tour, & j'envoyai cette réponse :

« Tandis que vous alliez au Bal, votre père,
» âgé de soixante-dix ans, étoit dans la rue &
» couvert de neige, à moitié nud, agité de la
» plus horrible inquiétude; il s'assuroit si son fils,
» sa seule espérance, ne s'étoit pas tué en s'éva-
» dant de la maison paternelle! .... Tandis que
» vous étiez au Bal, votre père veilloit seul dans
» sa chambre, comptoit toutes les heures, gé-
» missoit dans l'abandon, & ne pensoit qu'à
» l'ingrat qui le délaisse & qui l'oublie! .... Vous
» demandez quels sont vos crimes, les voilà ....
» O Charles, tu connois le mien & le remords
» qui m'accable, tu sais si la malheureuse Cécile
» n'est pas toujours présente à ma pensée! .... Ne
» seras-tu pour moi qu'un fatal instrument de la
» colère divine? .... Ah! mon fils, je me sou-
» mettrois à cette affreuse destinée, si tu pouvois
» me punir sans te perdre! »

Un quart d'heure après avoir envoyé cette réponſe, ma porte s'ouvre bruſquement, & Charles paroît, pâle, hors d'haleine, le viſage baigné de pleurs; il s'élance vers moi, & ſe précipite à mes pieds. Après un long ſilence cauſé par ſon attendriſſement & le mien, il prit la parole, & me fit les proteſtations les plus touchantes de repentir & de tendreſſe, qu'il mêla cependant de quelques plaintes adroites & ménagées ſur le peu de liberté dont je l'avois laiſſé jouir juſqu'alors. Il eſt vrai, repris-je, j'ai pu me flatter que vous ayant conſacré les reſtes de ma vie, vous vous laiſſeriez encore guider par moi la ſeconde année où vous paroiſſez dans le monde!..... Tous les jeunes gens de votre âge, dites-vous, jouiſſent d'une entière indépendance; mais voyez ce qu'ils ſont!..... Je vous deſirois une autre exiſtence..... Je vous préparois une autre deſtinée!..... Ah, Charles, ſi vous m'euſſiez ſecondé, à quel bonheur vous auriez pu prétendre!..... A ces mots, je m'arrêtai; & voyant dans les yeux de mon petit-fils une vive curioſité: J'ai toujours différé, continuai-je, de vous faire part du projet le plus cher à mon cœur; j'attendois, pour vous en inſtruire, que vous deſirafſiez, comme jadis, de vous entre-

tenir avec moi sans témoin ; mais depuis trois mois, vous en évitez toutes les occasions ; les soirs, quand nous rentrons, vous paroissez endormi, vous ne m'écoutez qu'avec distraction, & vous ne me parlez plus que de choses indifférentes. = Et ce secret .... ne puis-je le savoir à présent? .. Alors, sans hésiter davantage, j'entrai dans le détail que vous m'avez conseillé de lui faire. Au seul nom d'Adèle, il rougit ; & quand j'eus fini de parler, je remarquai sur son visage une émotion très-visible ; il me demanda quel étoit précisément l'âge d'Adèle : elle a treize ans, maintenant, répondis-je ; quand elle reviendra d'Italie, elle en aura quatorze, elle ne sera plus un enfant, ses talens seront perfectionnés, sa figure effacera sûrement *celle* qui vous paroît à présent la plus charmante : elle vous tournera la tête alors, ... & peut être ne sera-t-il plus temps, car si vous n'êtes pas digne d'elle, c'est en vain que vous l'aimeriez. Enfin, parlez, quels sont vos sentimens à cet égard ? desirez-vous que ce projet puisse se réaliser ? .... = Oui, vivement .... Et je vous avouerai même qu'en pensant que Mademoiselle d'Almane aura les charmes, les talens & les vertus de Madame d'Oftalis, cette idée s'est pré-

ſentée plus d'une fois à mon eſprit. D'ailleurs, même en Languedoc, dans ma première jeuneſſe, je me ſentois pour la charmante petite Adèle un intérêt extraordinaire, ſurtout depuis le jour que nous la vîmes s'évanouir, quand Théodore, ſans le ſavoir, dénoua la ligature du bras de Madame d'Almane..... Ce tableau ne s'effacera jamais de ma mémoire!.... = Ainſi, je vois que vos ſentimens s'accordent avec les miens; mais croyez-vous que Madame d'Almane choiſiſſe pour ſon gendre un jeune homme étourdi, inconſéquent, ſans mœurs, ou même un ſujet médiocre? = Juſqu'ici ma conduite ne doit pas m'ôter l'eſpérance.... = Écoutez, Charles, nous pouvons faire l'aveu de notre foibleſſe, & non divulguer celle d'un autre; un honnête homme doit reſpecter la femme même qui ſe reſpecte le moins: ainſi, je ne vous demande pas votre ſecret, je vous ai dit le mien, réfléchiſſez-y: un égarement de quelques heures peut s'excuſer; mais ſi vous renonciez entièrement aux principes que je vous ai donnés, ſi vous étiez capable de former une liaiſon ſuivie avec une femme mépriſable dont les avances indécentes n'auroient dû vous inſpirer que du dégoût, dans la crainte que Madame d'Almane, prévenue

en votre faveur, ne s'abuſât ſur votre caractère, & ne perſiſtât dans les deſſeins que je lui ſuppoſe, je ſerois le premier à l'avertir de vos déſordres; mais elle eſt trop éclairée, pour que je fuſſe obligé de vous accuſer moi-même : ſi elle a des vûes, comme je le crois, ne doutez pas qu'elle ne ſoit inſtruite en Italie de votre conduite, & que, de Rome & de Naples, elle n'ait l'œil ſur vous. Soyez conſéquent, c'eſt tout ce que je vous demande; & s'il eſt vrai que vous ſentiez tous les avantages d'un établiſſement ſi deſirable, conduiſez-vous donc de manière à pouvoir y prétendre. Cet entretien a produit des merveilles; Charles, repentant, reconnoiſſant & docile, s'eſt de lui-même entièrement remis entre mes mains, il a conſenti à partir le lendemain même pour la *Picardie*, où nous avons paſſé huit jours; nous ſommes revenus avant-hier, nous avons appris que Madame de Valcé a fait une fauſſe couche, & l'on prétend que c'eſt par ſa faute, & pour avoir été *au Bal de l'Opéra* une nuit où la foule étoit exceſſive. Mon petit-fils a reçu deux ou trois billets qu'il ne m'a pas montrés; je crois que j'y ſuis mal traité, & que de ſon côté, Charles, dans ſes réponſes, m'accuſe ſans ſcrupule de ty-

rannie, & rejette tout sur moi; mais au vrai, son cœur n'étoit pour rien dans cette intrigue, il parle d'Adèle avec un plaisir extrême, l'espoir de vous appartenir un jour lui tourne la tête, & je suis bien sûr que cette idée produira tous les effets salutaires que nous en attendions. Adieu, Monsieur; répondez-moi sur tout ceci, conseillez-moi toujours, & adressez vos Lettres à Paris jusqu'au printemps, car je n'en partirai que vers la fin de Mai.

LETTRE XLVI.

Du Comte de Roſeville au Baron.

ME voici arrivé à cette époque dangereuſe où l'Inſtituteur doit redoubler de ſoins & de vigilance, s'il ne veut pas riſquer de perdre tout le fruit de ſes travaux ! Mon Élève n'a que quinze ans & demie, & il eſt amoureux. J'ai prévu depuis long-temps que ſes paſſions ſeroient vives & ſe développeroient de bonne heure ; mais il a de l'empire ſur lui-même, il a pour moi l'amitié la plus vraie, & ſon jeune cœur eſt déjà rempli d'amour pour la gloire.

Vous n'avez ſûrement pas oublié Alexis Stezen & ſa fille, cette jeune & charmante Stoline à laquelle le Prince donna jadis ſa peliſſe ; nous la revîmes il y a deux ans, & je la trouvai ſi belle, que je me promis bien de ne plus faire de viſites à Alexis Stezen. Mais malgré ſa retraite & ſon obſcurité, Stoline n'eſt déjà que trop connue par ſes charmes. Sa mère, il y a trois mois, étant venue à la ville pour y conſulter un Médecin, amena Stoline avec elle. Le gendre du Médecin eſt un excellent

excellent Peintre ; il vit cette jeune perſonne & la peignit à la derobée, ſans que la mère ni la fille puſſent ſe douter de cette ſupercherie ; & quinze jours après, le portrait de Stoline ſe vendoit chez tous les Bijoutiers. Le Prince l'apprit bientôt, & dès ce moment fut très-curieux de voir toutes les boîtes des perſonnes qui viennent lui faire leur cour. Enfin il rencontra ce qu'il cherchoit ; il trouva le portrait de Stoline, le reconnut dans l'inſtant & l'examina avec autant de trouble que d'attention. Le lendemain le Prince, en paſſant dans une galerie qui conduit à l'appartement de la Princeſſe ſa mère, s'arrêta devant la boutique d'un Bijoutier, en me diſant que la montre qu'il avoit ſur lui étoit dérangée, & qu'il en vouloit prendre une autre. Je crus ſimplement qu'il deſiroit voir ſi le portrait de Stoline étoit dans cette boutique, & je tâchai de l'engager à pourſuivre ſon chemin, en lui offrant ma montre ; il répondit qu'il en vouloit acheter une ; & en même temps, ſans regarder les boîtes, il demande des montres ; le Marchand en préſente une, le Prince la prend précipitamment, & ſe remet auſſi-tôt en marche. Cependant, il me fait regarder cette montre ; je l'examine de

tous côtés, & je la lui rends, ſans pouvoir comprendre quel avoit été ſon deſſein, mais ne doutant pas que ce deſir ſubit d'avoir une montre nouvelle ne vint de quelque cauſe ſecrète que j'ignorois; le ſoir je vois que le Prince met la nouvelle montre à ſon chevet, j'avois bien envie de la lui prendre, pour un quart-d'heure, lorſqu'il ſeroit endormi, mais la crainte qu'il ne ſe réveillât, m'en empêcha. Le lendemain & les jours ſuivans, le Prince porta toujours cette même montre, & je crus remarquer entre le Comte de Stralzi & lui quelques légers ſignes d'intelligence. Voulant m'éclaircir davantage, je me conduiſis de manière à lui perſuader que je n'avois nulle eſpèce de ſoupçon, comptant bien qu'une ſécurité parfaite le rendroit plus indiſcret. En effet, ſous peu de jours je ne doutai plus de ce que j'avois vaguement ſoupçonné d'abord. Je deſirois vivement une explication, mais je ſentois tout ce que je riſquois en me preſſant & prenant mal mon moment. Si je n'obtenois pas un aveu ſincère, ſi le Prince, diſſimulant déjà avec moi, pouvoit ſe réſoudre à me mentir avec aſſurance, tout étoit perdu: je réſolus donc d'attendre une occaſion favorable; le haſard me l'offrit bientôt telle que je pouvois la ſouhaiter.

Un des plus grands Seigneurs de cette Cour vient de mourir ; les places qu'il poſſédoit ont été démandées (même pendant ſa maladie). Toute ſa dépouille eſt déjà diſperſée & donnée, à l'exception d'une dignité dont il étoit revêtu, & que le Prince m'a deſtinée, quoique je ne l'euſſe ſollicitée en aucune manière. Nous étions un matin le jeune Prince & moi tête-à-tête ; le Prince me communiquoit ſes réflexions ſur Télémaque qu'il lit à préſent pour la ſeconde fois ; je l'arrêtai au milieu de ſa lecture : pourquoi donc, lui dis-je, ne parlez-vous pas de l'iſle de Calipſo, & de la paſſion naiſſante de Télémaque pour Eucharis ?.... A cette queſtion, le Prince rougit & baiſſa les yeux : je vous avoue, reprit-il, que cet épiſode n'eſt pas ce que j'aime le mieux de l'ouvrage. = Cependant, à la première lecture, il vous fit le plus grand plaiſir ; vous admirâtes la pénétration & la fermeté de Mentor.... = Avec plus de réflexion, j'ai trouvé dans ſa conduite trop de rigueur & d'autorité..... = Je le vois ; vous n'approuvez pas qu'il ait précipité Télémaque dans la mer ?.... = Mais, il me ſemble que l'Elève de la Sageſſe doit être perſuadé par la raiſon, & non ſubjugué par la force.... Comme le

Prince achevoit ces mots, on vint lui apporter un billet du Prince son père : il l'ouvrit avec empressement, & après l'avoir lu, il m'embrassa & m'annonça que le Prince m'accordoit cette grâce dont je viens de vous parler. Je gardai un moment le silence, & prenant la parole : je suis touché, lui dis-je, de la joie que cette nouvelle paroît vous causer ; mais je ne desirois point cette faveur, elle peut rendre un autre heureux, ainsi je ne l'accepterai point. = Et par quelle raison ? = Gardez-vous de jamais croire que de l'argent, des places, des honneurs, puissent payer les soins que je vous ai consacrés. Ni l'État, ni le Prince votre père ne peuvent me récompenser ; vous êtes seul chargé de cette dette.... vous l'avez acquitée déjà autant qu'il vous étoit possible ; je suis satisfait, je dois l'être..... Si vous m'annonciez qu'une âme commune, je rechercherois peut-être ces vains honneurs que je dédaigne ; mais comment une si frivole ambition pourroit-elle me séduire, quand vos vertus me promettent une gloire si brillante & si solide ! ... O, mon ami, interrompit le Prince, en saisissant une de mes mains & la serrant affectueusement dans les siennes, mon ami !.... Comment reconnoîtrai-je un

attachement si vrai, si désintéressé !.... En vous conduisant, répondis-je, comme vous avez fait jusqu'ici, en m'aimant, en me laissant toujours lire dans ce cœur noble & reconnoissant qui n'eut jamais rien de caché pour moi.... voilà ma véritable récompense, &, je l'oserai dire, un de vos devoirs le plus sacré.... = Ah ! c'en est trop, s'écria le Prince en fondant en larmes ; je ne puis résister davantage au remords qui me presse.... A ces mots, j'affectai la plus grande surprise.... le Prince se jette dans mes bras, je le serre contre mon sein.... Ah ! me dit-il, c'est à vos pieds que je devrois être... vous, mon ami, mon guide, mon père.... je vous ai trompé !... je suis un insensé, mais je ne suis point un ingrat.... vous saurez tout.... je suis prêt à vous obéir.... à vous tout sacrifier.

Mettez-vous un moment à ma place, mon cher Baron ; & figurez-vous la joie, les transports que durent me causer tant de candeur & de générosité ! O, m'écriai-je, dans cet instant rien ne manque à mon bonheur que de vous voir sentir, comme moi, le prix de l'action que vous faites !... Ah ! je vous permets de vous en énorgueillir, puisqu'elle met le comble à ma féli-

cité, en justifiant toute la tendresse que j'ai pour vous!... Ces paroles firent succéder dans l'âme du Prince la satisfaction la plus pure à la douleur & aux remords; il s'assit auprès de moi, & après un moment de silence, il tira sa montre nouvelle & me la donnant en rougissant: connoissez donc, me dit-il, mes fautes & ma folie;.... cette montre renferme un Portrait.... = Un Portrait?..... Alors le Prince m'indique le secret & j'ouvre la montre; eh bien, reprit-il, reconnoissez-vous cette figure?.... = c'est *Eucharis*.... = Ah, la comparaison ne vaut rien;..... Télémaque ne l'aimoit pas dès l'enfance!.... = Mais, dites moi, Monseigneur, comment se peut-il qu'ayant eu l'air de prendre une montre au hasard, celle-là justement vous soit tombée sous la main?.... Certainement le Marchand étoit prévenu, & par conséquent vous aviez mis quelqu'un dans votre confidence? = Cela est vrai, j'ai avoué *à quelqu'un* que je mourois d'envie d'avoir ce Portrait, & que je n'osois vous le demander; deux jours après on me dit que je le trouverois dans cette boutique devant laquelle je me suis arrêté, & qu'il seroit renfermé dans la montre que le Marchand tiendroit dans sa main. = Et quelle opi-

rien avez vous de la perſonne qui vous a rendu un ſemblable ſervice?..... = Ne me demandez point ſon nom, c'eſt la ſeule choſe qu'il me ſeroit impoſſible de vous dire. = Vous me donnerez donc votre parole d'honneur que ce n'eſt point un de vos gens, car je ne ſuppoſe pas qu'une des perſonnes attachées à votre éducation, fut capable d'un telle baſſeſſe. = C'eſt une perſonne qui ne m'eſt rien... = Et qui, j'en ſuis sûr maintenant, ne ſera jamais votre ami; mais n'en parlons plus, je n'ai point d'inquiétude ſur votre conduite à l'avenir; vous ne m'avez pas rendu votre confiance pour rejeter mes conſeils.... = Hélas! que faut-il faire?... = Me promettre de renoncer à une fantaiſie qui vous déshonoreroit ſi vous aviez la foibleſſe de vous y livrer.... = Qui me déshonoreroit!... = Oui, Monſeigneur. Je ſais bien qu'il y a eu beaucoup de Princes dont les actions éclatantes firent excuſer de ſemblables égaremens; mais vous, qu'avez-vous fait pour qu'on puiſſe vous pardonner de n'avoir point de mœurs, & de céder lâchement à la paſſion dont un Prince doit le plus ſe défendre? D'ailleurs, quel objet vous inſpire un ſentiment ſi criminel?..... Une jeune perſonne tirée par vous de la miſère, qui vous doit tout!....

Eh quoi ! de bienfaiteur, de protecteur de l'innocence, voulez-vous devenir un vil & lâche séducteur ? .... Voulez-vous perdre tout le mérite de la première bonne action que vous ayez faite, de cette action qui vous causa tant de satisfaction, & qui me rendit si heureux ? .... Non, Monseigneur, je suis bien certain que la plus légère réflexion vous guérira bientôt d'une fantaisie qui vous aviliroit. = Je vous promets du moins de ne vous rien cacher .... = Je n'en demande pas davantage, je suis satisfait .... = Que ferez-vous de cette montre ?.... = J'imagine que vous voulez bien me la donner .... = J'y consens, mais à une condition, c'est que vous laisserez Alexis Stezen & sa famille dans la maison qu'ils occupent sur les bords du lac ****. = Eh, que vous importe ?.... = Cette habitation sans doute leur est chère, je ne veux pas que leur tranquillité soit troublée par moi ; d'ailleurs, Stoline ignore les sentimens que j'ai pour elle .... Je le répete, je vous donne ma parole de ne faire aucune démarche sans vous en instruire ; .... ainsi .... = Il suffit ; André Stezen restera sur les bords du lac ****.

Je sentis facilement que la véritable crainte du Prince étoit qu'on ne reléguât Stoline au fond de

quelque Province éloignée ; mais cependant, après l'aveu naïf qu'il venoit de faire, je ne pouvois refuser de lui promettre ce qu'il me demandoit ; je ne voulois pas lui montrer mes craintes, car tout ce qui peut reſſembler à la défiance bleſſe mortellement un cœur- généreux. Mais vous imaginez bien qu'avant un an, Stoline ſera dotée & avantageuſement mariée. A l'égard du Comte de Stralzi, j'ai trouvé le moyen de l'éloigner du moins pour quelque temps. Le jeune Sulback eſt revenu du voyage qu'il a fait ſecrètement, par ordre du Prince, dans toutes les Provinces de ce Pays : il nous a rapporté des mémoires fort bien faits, & que je crois très-fidèles. Le Prince, par mon conſeil, vient de donner la même commiſſion au Comte de Stralzi, qui, s'en croyant chargé le premier, l'a acceptée avec grand plaiſir. Il eſt parti hier, & reviendra dans ſix mois ; je vous inſtruirai alors du parti que je compte tirer de tout ceci. Adieu, mon cher Baron ; mandez-moi toujours exactement votre marche, puiſque mon jeune Prince vous intéreſſe aſſez pour vous faire deſirer ſi vivement d'être inſtruit de tous les détails qui lui ſont relatifs.

LETTRE XLVII.

La Baronne à la Vicomteſſe.

DE Rome!.... Vous qui ſuppoſiez que je datois avec tant *d'orgueil*, *de Veniſe*, j'imagine que vous me croyez bien plus fière de pouvoir écrire *de Rome*; mais heureux ceux qui, comme vous, ma chère amie, datent toujours *d'Auteuil* & *de Passy*. Vous n'imaginez pas à quel point on aime ſon Pays, lorſqu'on en eſt à la diſtance où je ſuis du mien. Je ne rencontre pas un François qui ne me paroiſſe aimable: j'en voyois deux à Veniſe dont la ſociété m'étoit devenue néceſſaire, & qui vraiſemblablement m'ennuyeroient beaucoup à Paris; enfin, tout ce qui peut me rappeler la France eſt véritablement intéreſſant pour moi. Mais revenons à Rome, puiſque j'y ſuis arrivée hier au ſoir. Vous jugez bien que mon premier ſoin a été d'envoyer chez la fille de la Ducheſſe de C..... cette Comteſſe de Belmire, que j'avois tant d'envie de connoître; prévenue par ſa mère, elle eſt arrivée chez moi, le ſoir même, avec ſon mari, & j'ai retrouvé en elle toute la politeſſe

& toutes les grâces de la Ducheſſe de C.... Elle lui reſſemble d'ailleurs autant que vous pouvez le deſirer, quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi régulièrement belle. Je ſuis fâchée de vous dire que le Comte de Belmire paroît l'aimer de manière à faire craindre que le ſouvenir d'Albenga ne ſoit pas toujours bien préſent à ſa penſée; cependant il a l'air mélancolique, & quand on parle de la Ducheſſe de C...., il ſoupire & devient rêveur. Au reſte, j'étois ſi excédée de laſſitude, que je n'ai pu l'obſerver & l'examiner avec l'attention néceſſaire pour pouvoir vous en rendre un compte bien détaillé; mais je dîne aujourd'hui chez lui, & dans ma première Lettre je ſatisferai pleinement votre curioſité. Il eſt bien vrai que le voyage de Veniſe à Rome, par Boulogne & par Lorette, eſt très-fatiguant; le *Colfiorito* eſt une corniche extrêmement dangereuſe, étant auſſi étroite pour une berline, que la Corniche de Gènes l'eſt pour une chaiſe à porteurs; la montagne connue ſous le nom de *Cartière de Foligno* [1],

1 Ce nom de *Cartière* vient des Papeteries qui ſont aux environs; ces montagnes offrent des points de vûe admirables, des caſcades naturelles, des ſources, des torrens, &c.

est encore un passage bien effrayant par les précipices à pic de cinq cent pieds de profondeur, qui la bordent continuellement dans sa longue étendue. Nous avons été obligées de nous passer de nos femmes pendant presque toute la route, & de nous contenter souvent de n'avoir, à dîner & à souper, que du pain & quelques mauvais œufs. Aussi Adèle se félicitoit à chaque instant d'être sobre, de n'avoir aucune délicatesse, aucune frayeur, & d'avoir pris l'habitude, depuis un an, de se déshabiller & de se coucher seule sans le secours d'une Femme-de-chambre.

Oui sans doute, ma chère amie, je ne suis point entrée *froidement* & sans *émotion* dans Rome, cette Ville si fameuse, la Patrie de tant d'illustres Personnages, & pendant si long-temps la souveraine de l'Univers! Mais je suis occupée d'un sentiment trop profond, d'une pensée trop habituelle, pour qu'il me soit possible de recevoir d'ailleurs des impressions bien vives. Ne songeant qu'à pénétrer, qu'à lire dans le fond du cœur d'Adèle & de Théodore, cette préoccupation m'absorbe entièrement, de manière qu'il ne me reste qu'une idée vague & confuse de mes propres sensations, tandis que je pourrois dire avec détail tout ce

qu'Adèle a éprouvé en entrant à Gènes, à Veniſe, à Rome, & ce qu'elle a ſenti & penſé en admirant les différens tableaux que nous avons vus juſqu'ici.

Je ne puis finir cette Lettre ſans vous faire part d'une idée que je vous dois : Vous ſavez qu'en parlant d'éducation, nous ſommes convenues, il y a bien long-temps, que l'expérience eſt abſolument néceſſaire à l'inſtituteur, à la mère de famille ; qu'il faut avoir étudié les enfans, pour les bien élever, & par conſéquent avoir fait plus d'une éducation. J'ai une vieille Lettre de vous, dans laquelle vous me mandiez, à ce ſujet, que d'après ce principe, les filles cadettes devoient être en général les mieux élevées ; vous ajoutiez *que cela étoit bien triſte pour les aînées*, & vous m'exhortiez à chercher un moyen qui pût remédier à cet inconvénient. J'ai cherché long-temps ſans ſuccès, car ſouvent les idées les plus ſimples (preſque toujours les meilleures), ſont les dernières qui ſe préſentent, parce qu'on les rejette, & qu'on dédaigne de s'y arrêter ; mais enfin, il a fallu y revenir, & j'ai trouvé ce que vous me demandiez. Alors j'ai arrangé mon plan dans ma tête, & je vais maintenant le mettre en exécution.

Ce matin, devant Adèle, j'ai prié Dainville (qui se retrouve ici dans sa Patrie) de me chercher une famille bien pauvre, en ajoutant que je me chargerois d'un des enfans auquel je ferois apprendre un métier. Dainville me rendra réponse dans une quinzaine de jours; vous voudrez bien attendre jusques-là, ma chère amie, l'entière explication de mon projet, je ne pourrai qu'alors vous faire parfaitement comprendre tous les avantages que j'en attends. Adieu, ma chère amie; Madame d'Oftalis me mande que vous êtes étonnamment maigrie. Parlez-moi donc de votre santé. Pouvez-vous m'entretenir d'un détail plus intéressant pour moi?

Fin du second Volume.

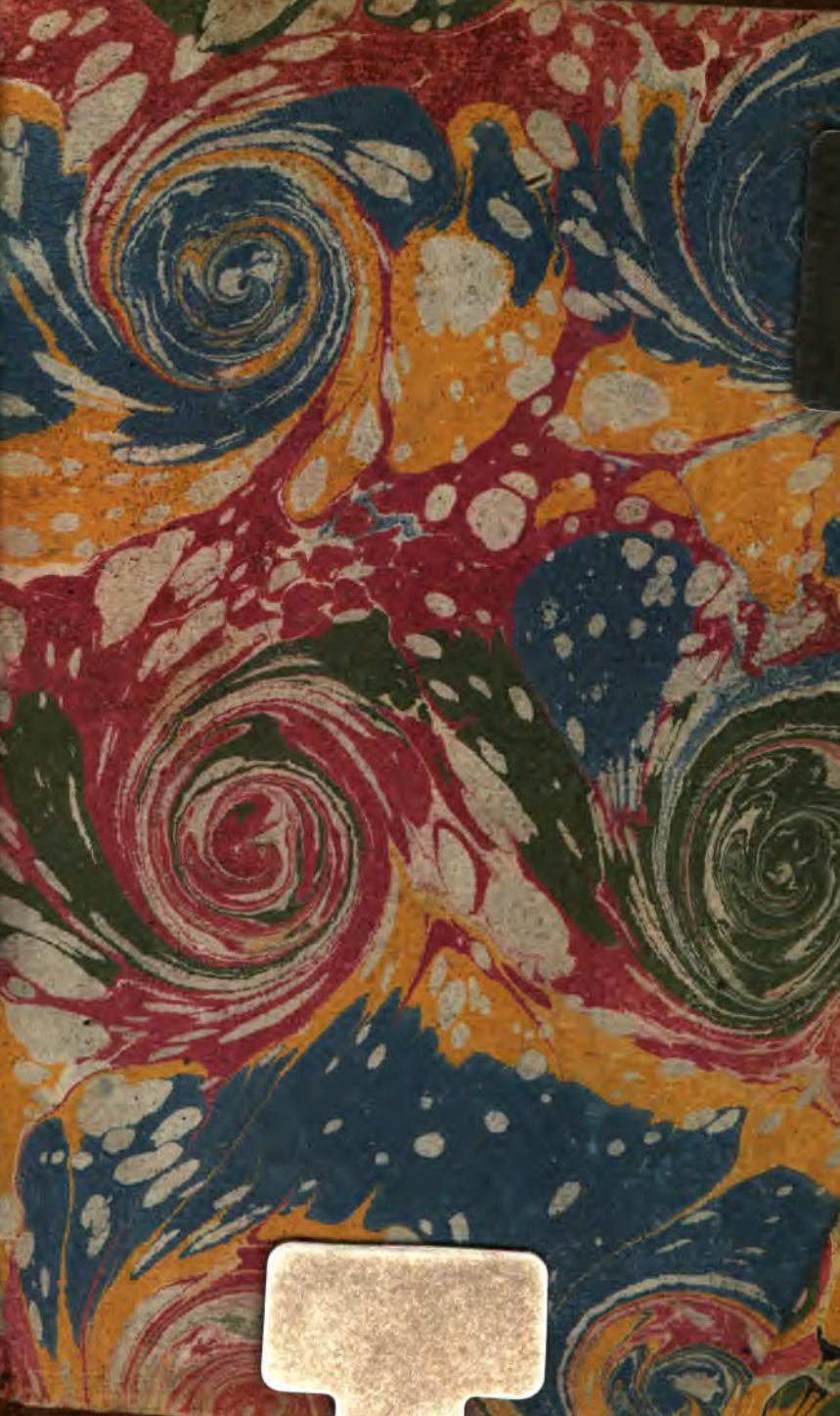
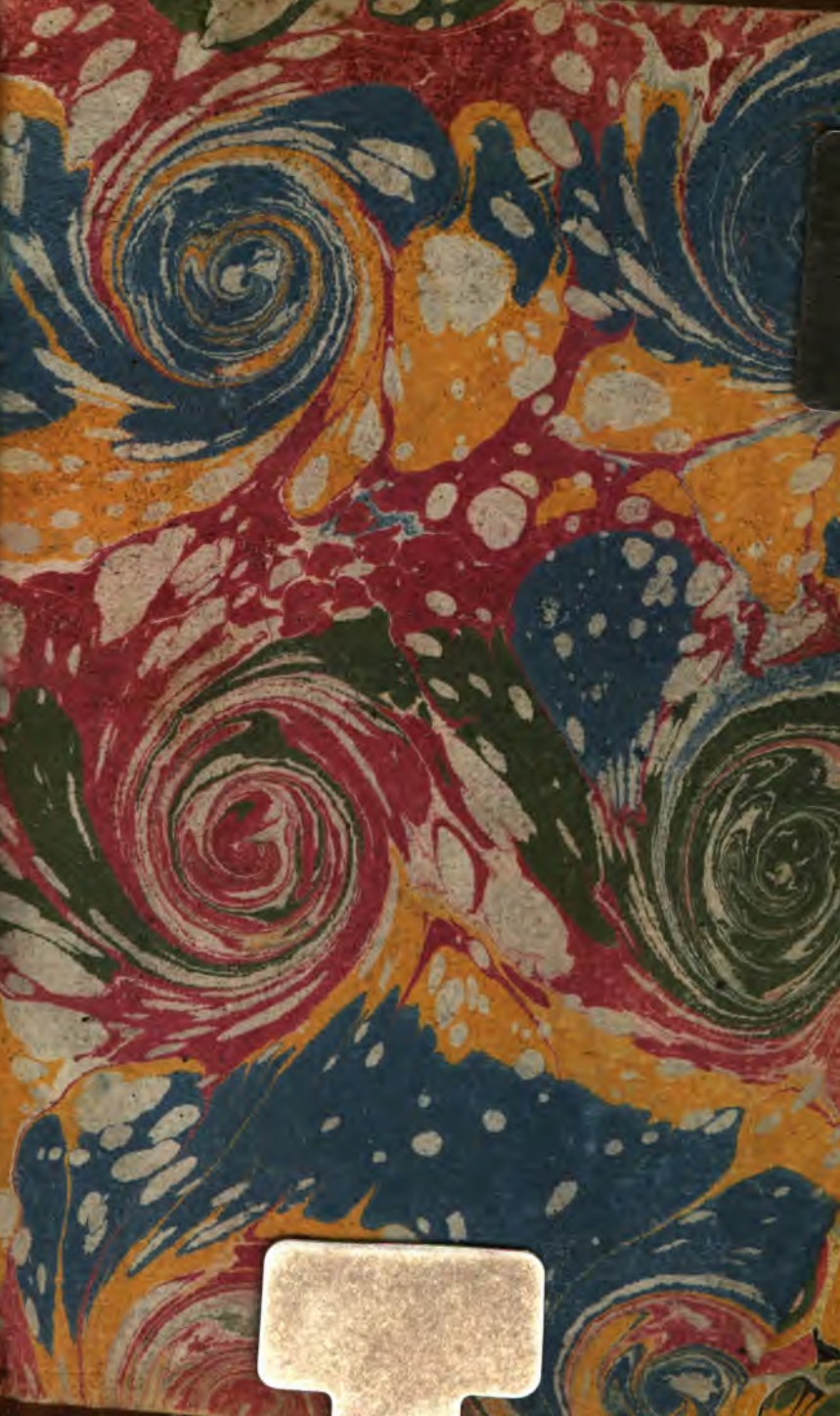
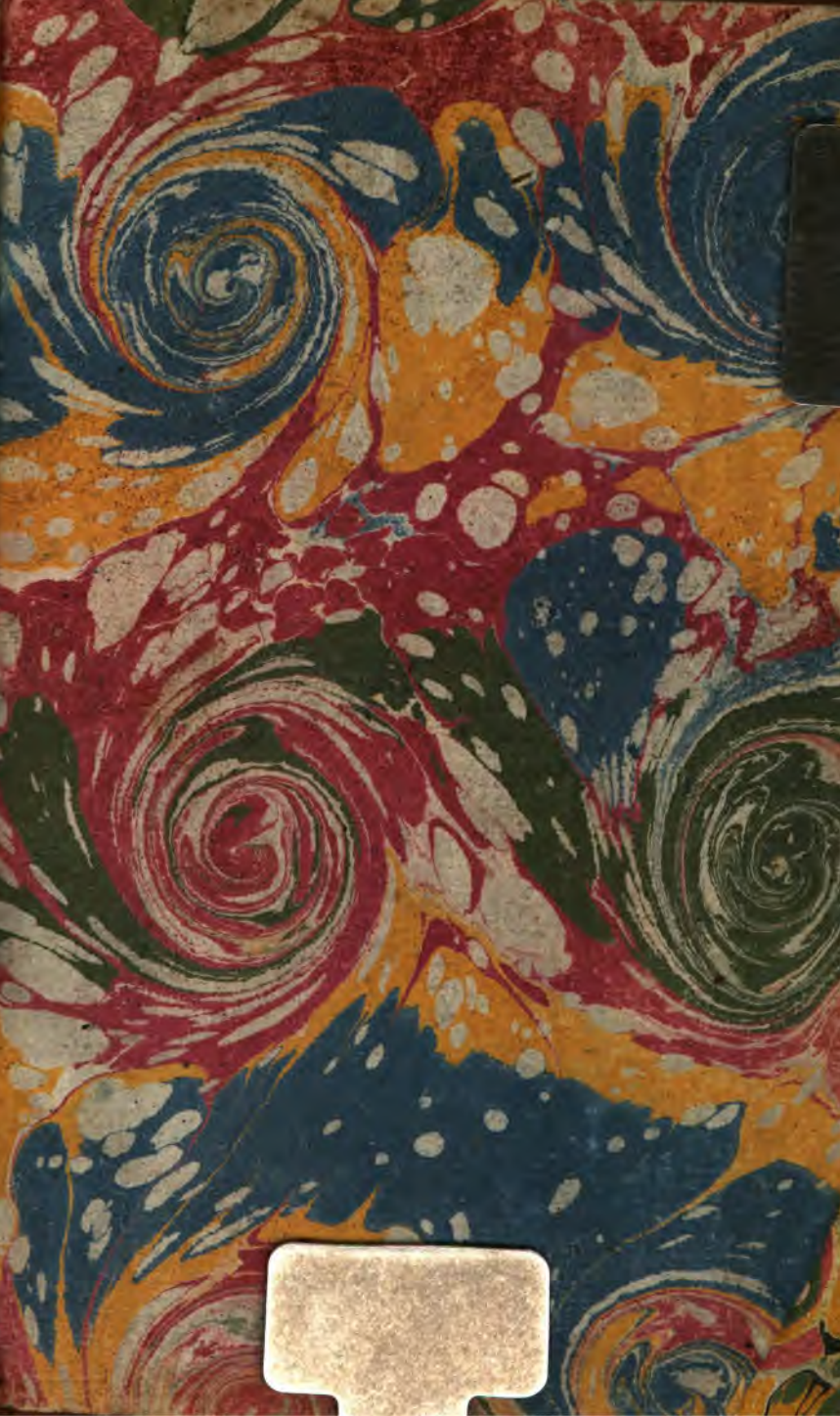
TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAY 1995
OF OXFORD
LIBRARY

De l'Imprimerie de M. LAMBERT, rue de la Harpe, près Saint Côme.

944221

Les Amazones

10.5.95

3 vols.

[ZAH]